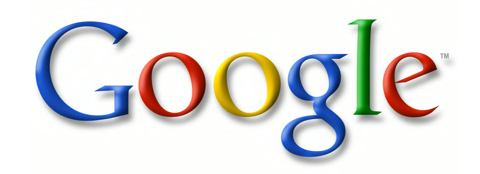




10-57 ΠE

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE SAINT-FOIX.

A BREST, chez EGASSE.

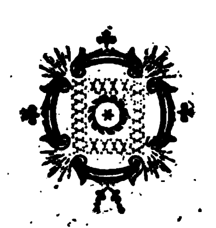


C. P. Marillier inv. *le Roux Sculp.*

Allons qu'on baiſe tout-à l'heure ma main, puiſque je l'ordonne. Aglaë, donne lui la tienne. *Les Graces Sc. IX.*

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE SAINT-FOIX,
Historiographe des Ordres du Roi.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple-du-Goût.

M. DCC. LXXVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

A BREST, chez EGASSE.

LES GRACES,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée par les Comédiens François, le 23 Juillet 1744.

A VOUS.

JE vous dédie les Grâces : je ne mets point votre nom : je veux que vous ayez le plaisir de voir qu'à la Cour, à la Ville, chacun vous devinera. *

* On devina Madame la Comtesse de Forcalquier.





PRÉFACE.

En lisant les Odes d'Anacréon, la IIIe & la XXXe me firent naître l'idée de cette petite Comédie; il me parut que le tableau en seroit riant; j'espérai beaucoup du jeu, des grâces & de la figure des Actrices; & j'ai vu par le succès, que je ne m'étois pas trompé. Il est vrai qu'un Abbé, dont j'ignore le nom, répéta plusieurs fois, & avec chaleur, après la première représentation, qu'il ne concevoit pas comment on pouvoit s'amuser à une Pièce, dont il étoit impossible *d'extraire la moindre moralité* : ce furent ses termes. J'aurois pu lui répondre, qu'il n'y en a point au Théâtre, où il y ait plus de morale que dans celle-ci; « que l'Amour, loin d'y être présenté d'une » façon qui puisse flatter le cœur d'une jeune » personne, y est toujours peint comme un petit » fourbe, un petit libertin, qui ne s'occupe qu'à » tendre des piéges à l'innocence; que sur-tout » dans la quatrième scène, on voit ses ruses, » ses déguisemens ordinaires, & comme il cher-

» che souvent à s'introduire à la faveur de la pitié
» qu'il tâche d'inspirer; qu'enfin lorsque les Nym-
» phes le lient & qu'elles obtiennent l'immorta-
» lité, c'est enseigner assez clairement, qu'il faut
» enchaîner les passions, les retenir dans les bor-
» nes de la sagesse, & que toujours la vertu est
» récompensée. » Voilà, dis-je, ce que j'aurois pu répondre; mais comme toute cette belle morale ne s'est trouvée que par hasard dans cette petite Comédie, & qu'elle n'étoit point entrée d'abord dans mon plan, je ne crus pas devoir m'en faire honneur; je gardai le silence, & je n'objectai pas même à M. l'Abbé, que sa délicatesse devoit être encore plus blessée à l'Opéra, où il assistoit cependant trois fois la semaine très-régulièrement.

Nous avons d'excellentes Comédies de caractère, quelques bonnes Pièces d'intrigue: pourquoi n'admettroit-on pas au Théâtre un troisiéme genre de Comédie, dont les sujets moins étendus, plus unis, & toujours dans le gracieux, ne présenteroient uniquement que la simple Nature & le

ſentiment ? N'a-t-on pas toujours dit que la Poëſie & la Peinture étoient ſœurs ? & dans la Peinture n'y a-t-il pas le Païſage ? Je ſuis perſuadé que ce nouveau genre de Comédie plairoit beaucoup par la naïveté de ſes tableaux, s'ils étoient travaillés avec cet art, cette élégance & ce naturel qu'un habile pinceau pourroit leur donner ; mais outre que je ne m'occupe que pour m'amuſer, je ſuis très-éloigné de me croire un vrai talent ; & il en faut un, peut-être plus marqué que l'on ne penſe, pour ces ſortes de petits ouvrages dont les couleurs doivent être ſi bien ménagées, qu'une teinte trop vive ou trop foible, peut en rendre tout le coloris déſagréable ; il faut être doué d'une imagination tendre, qui n'admette, pour ainſi dire, que les objets que le cœur lui préſente ; & il doit régner dans le tout un air ſi aiſé *, une expreſſion

* M. de Voltaire dit qu'*il y a peut-être plus de difficulté à réuſſir dans la proſe, où l'eſprit ſeul ſoutient l'Auteur, que dans la verſification, qui par la rime, la cadence & la meſure, prête des ornemens à des idées ſimples, que le ſtyle ordinaire n'embelliroit pas.* M. Deſtouches, le ſucceſſeur

si naturelle, qu'il semble au Spectateur, qu'on a écrit sans peine, ce qu'on a pensé sans application. Mais je m'apperçois que voici une Préface en forme; ce n'étoit pas mon dessein; je finis donc vîte; en ajoutant que la *Fable*, ou l'invention du sujet, étant, sans contredit, la partie du Théâtre la plus difficile, elle est aussi celle qui peut faire le plus d'honneur; on doit donc, je crois, s'attacher surtout à créer les sujets de ses Comédies. J'ai tiré de mon imagination tous ceux que j'ai traités; je ne les ai pris en aucune Historiette ni Roman; & j'ai tâché qu'ils ne se ressemblassent point. Malgré la décision peu réfléchie d'une personne, que d'ailleurs j'estime & j'honore, *l'Oracle* & *les Grâces* n'ont pas même un air de famille.

---

de Molière, dans une lettre à un de ses amis qui travailloit à une Comédie, s'exprime en ces termes : *Vous me direz qu'il est moins facile de faire réussir une Pièce en prose qu'en vers ; j'en conviens, parce que la versification donne du relief aux choses les plus communes, & bien souvent même à de pures fadaises, ou à des pensées très-fausses.*

ACTEURS.

L'AMOUR.

MERCURE,

EUPHROSINE,

CYANE,

AGLAÉ,

VÉNUS.

JEUX & RIS.

La Scène est dans un bois consacré à Diane.



LES GRACES, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERCURE, L'AMOUR.

MERCURE.

L'Amour?

L'AMOUR.

Mercure?

MERCURE.

J'ai à te parler, te dis-je.

L'AMOUR.

Qui t'en empêche?

MERCURE.

Mais, si tu ne veux pas écouter ce que j'ai à te dire, il est inutile que je parle.

L'AMOUR.

Pour être de mes amis, il faut s'intéresser à mes plaisirs, & point à mes affaires. Je veux te conter mon aventure.

MERCURE.

Quel libertin!

L'AMOUR.

Hier, je dormois à l'ombre de cet arbre, lorsqu'éveillé par quelque bruit, j'apperçus trois jeunes filles, qui regardant de tems en tems de mon côté, sous prétexte de cueillir des fleurs, s'approchoient peu à peu : ne remuons pas, ne les effarouchons point, dis-je en moi-même, laissons-les venir; en effet, feignant toujours de dormir, n'ouvrant qu'à moitié les yeux, je les vis bientôt, ne marchant plus qu'à pas timides & suspendus, retenant, pour ainsi dire, leur haleine, tourner autour de moi & me considérer avec beaucoup de curiosité : la curiosité, à mesure qu'on s'y livre, augmente ordinairement, & sur-tout dans les jeunes filles. De moment en moment, elles devenoient plus hardies; déja l'une commençoit à badiner avec les boucles de mes cheveux; l'autre me couvroit de fleurs; la troisième, mettant la

main sur mon cœur, sembloit prendre plaisir à le sentir palpiter....

MERCURE.

Tout ce petit jeu te divertissoit?

L'AMOUR.

Beaucoup; lorsqu'un mouvement & un soupir, dont je ne fus pas le maître, les firent fuir, ou plutôt s'envoler dans cet enclos; en vain je courus après elles....

MERCURE.

Tu ne pus pas en attraper au moins une?

L'AMOUR.

Non, & j'eus beau parler, presser, prier, elles ne voulurent jamais ouvrir cette maudite porte qu'elles avoient refermée.

MERCURE.

Si tu n'avois pas été privé des avantages de la Divinité, cette maudite porte ne t'auroit point arrêté; & jusques dans leur appartement, tu aurois pu....

L'AMOUR.

Eh fi, fi donc! La facilité à devenir heureux, empêche souvent de bien goûter le plaisir de l'être.

D'ailleurs le triomphe d'un Dieu n'eſt-il pas toujours empoiſonné par l'idée que ce n'eſt peut-être qu'à la vanité, à l'ambition, qu'à ſon rang, qu'une maîtreſſe ſacrifie ; au lieu qu'un ſimple mortel (& en amour je veux toujours le paroître) goûte le plaiſir délicat & ſenſible, d'être ſûr qu'il eſt le véritable objet du cœur, & qu'en lui, ce n'eſt que lui-même que l'on cherche. Voilà le nectar, voilà l'ambroiſie que l'amour-propre compoſe pour les hommes, & que jamais il ne peut ſervir aux Dieux.

MERCURE.

Je ſuis charmé de te voir penſer ainſi. Comment donc ? Cela va juſqu'à raiſonner ? Mais dis-moi, crois-tu qu'il n'y ait pas un plaiſir encore plus flatteur que celui d'être aimé pour ſoi-même ?

L'AMOUR.

Et quel ?

MERCURE.

Le plaiſir, lorſqu'on peut tout, de faire tout pour la perſonne aimée ; de la combler de gloire, d'honneurs, & de lui créer, pour ainſi dire, un nouvel être, en la rendant immortelle. Or, il ne dépend que de toi de goûter ce plaiſir-là ; Jupiter m'envoie te dire que parmi ces jeunes Beautés qui

tendent le séjour de la terre si agréable, tu n'as qu'à choisir & lui nommer celle qui te plaira le plus ; il est prêt à la recevoir dans le Ciel.

L'AMOUR.

Je lui suis fort obligé ; & non-seulement une ; je lui nommerai dix mortelles très-jolies, vives, gaies, amusantes, qui tiendront fort bien leur coin dans l'Olympe, & renouvelleront un peu cette vieille Cour qui (soit dit entre nous) devient chaque jour d'une tristesse.... nos Déesses sont d'un ennui....

MERCURE.

Mais tu dois penser que ce ne sont pas tes Maîtresses que Jupiter veut placer dans le Ciel. Hier, dans l'Olympe assemblé, après une mûre délibération, on opina unanimement que le seul moyen d'assujettir cette humeur vive & libertine qui te fait faire tous les jours tant d'étourderies, c'étoit de te marier.

L'AMOUR.

Me marier ?

MERCURE.

Comme tu te récries ?

L'AMOUR.

Quoi ? c'eſt pour me faire une auſſi ſotte, une auſſi plate, une auſſi ridicule propoſition, que Jupiter t'envoie ſur la terre ?

MERCURE.

Quoi ? c'eſt dans des termes auſſi doux, auſſi polis, auſſi honnêtes, que tu réponds aux ordres de Jupiter ? Je te déclare cependant qu'il veut être obéi.

L'AMOUR.

Je t'aſſure qu'il ne le ſera pas.

MERCURE.

Tu l'irriteras à un point, qu'il prendra quelque parti fâcheux contre toi.

L'AMOUR.

Eh ! quel parti plus fâcheux que celui de me marier ?

MERCURE.

Crois-moi....

L'AMOUR.

Oh ! crois-moi toi-même ; c'eſt bien aſſez que tu te ſois chargé d'une propoſition auſſi impertinente, ſans vouloir encore m'ennuyer de tes fades conſeils.

MERCURE.

MERCURE.

Cela suffit ; je me tais ; que m'importe après tout ? Ce sont tes affaires. Je vais rendre compte à Jupiter de ma commission. Adieu l'Amour.

L'AMOUR.

Adieu.

MERCURE, *à part, en s'en allant.*

Déguisons-nous, pour épier toutes ses démarches, & tâcher de le troubler dans ses plaisirs.

SCÈNE II.

L'AMOUR *seul.*

ME marier ! Ah ! chassons cette extravagante idée ; & ne nous occupons que des heureux momens que je vais passer, si je puis m'introduire dans cet enclos. On m'a assuré qu'elles étoient vingt, la plûpart jolies. Quel plaisir n'aurai-je pas au milieu de cet innocent troupeau, fêté, chéri, l'objet de tous ses soins, de toutes ses pensées, de tous ses desirs ? Car il ne s'agit que de la première ; si je puis en avoir une, je les aurai toutes. Mais, quand même je ne me ferois aimer que des trois

que j'ai vues hier; elles ſont charmantes.... J'entends du bruit derrière cette porte ; ce ſont elles ſans doute : Les réflexions de la nuit me les ramènent ; elles ne ſortent que pour me chercher.... Cependant, uſons de précaution ; cela eſt encore ſi jeune, ſi timide, ſi farouche, que ce n'eſt qu'en les forçant, pour ainſi dire, à vouloir ce qu'elles deſirent, qu'on peut eſpérer d'en tirer parti : je ne ſais quelle honte les empêcheroit d'avancer, ſi je paroiſſois d'abord ; cachons-nous donc, & ne nous montrons qu'en les mettant dans l'impoſſibilité de m'échapper.

SCÈNE III.

EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

(*Elles ouvrent la porte, y reſtent un moment, & enſuite avancent, en regardant de tous côtés.*)

EUPHROSINE.

J'AI beau regarder ; je ne le vois point.

CYANE.

Ni moi non plus.

EUPHROSINE.

Cela m'étonne.

AGLAÉ, *avec vivacité.*

Cela ne m'étonne point; ne lui dîmes-nous pas hier que nous ne voulions point l'écouter?

EUPHROSINE.

Il eſt vrai; mais....

(*Cyane retourne au fond du Théâtre, où elle reſte à regarder de côté & d'autre.*)

AGLAÉ.

Mais, voilà comme nous ſommes toutes, nous autres jeunes filles; nous ne ſavons jamais ce que nous voulons; ſi nous l'avions rencontré ici, nous aurions peut-être encore fui, comme hier.

EUPHROSINE.

Je ne dis pas que non.

AGLAÉ.

Pourquoi ſommes-nous donc fâchées de ne le pas trouver?

EUPHROSINE.

Tiens, je voudrois le fuir; mais je voudrois qu'il me cherchât.

AGLAÉ.

Tiens, je penſe à peu-près de même; mais je ſens en même-tems que cela ſe contredit. Il faut prendre un parti.

EUPHROSINE.

Eh! quel parti? L'on nous dit tous les jours que les hommes ſont ſi méchans....

AGLAÉ.

Écoute; celui-ci eſt ſi jeune....

EUPHROSINE.

Jeune, tant que tu voudras; il a dans la phyſionomie je ne ſais quoi de ſi vif, de ſi mutin, de ſi hardi.... je crois que ſi l'on ſe trouvoit ſeule avec lui, on ſeroit expoſée.

AGLAÉ.

A quoi?

EUPHROSINE.

Oh! tu me le demandes, comme ſi je m'étois trouvée dans le cas de le ſavoir?

AGLAÉ.

Non; mais qu'imagines-tu?

EUPHROSINE.

J'imagine que les hommes veulent tout ce qu'il

faut que nous ne voulions pas, nous autres filles.

AGLAÉ.

Eh bien, *nous* n'avons qu'à ne pas vouloir.

EUPHROSINE.

Cela ne nous est peut-être pas bien aisé. Leurs discours sont si tendres, si passionnés; on est sans doute émue malgré soi; les yeux attachés sur les nôtres, ils s'en apperçoivent; ils deviennent plus pressans; ils prennent une main, on la retire; ils se jettent sur l'autre.... Tout cela.... tiens.... Aglaé.... en vérité.... oui.... je pense qu'on est bien embarrassée.... Tu souris? Est-ce que tu ne le crois pas?

AGLAÉ, *d'un ton railleur.*

Oh je le crois! Mais j'admire en même-tems comment, sans t'y être jamais trouvée, tu peux si bien peindre les choses.

EUPHROSINE.

Que tu fais la fine mal-à-propos! Comme s'il n'y avoit pas comme cela des idées qui viennent d'elles-mêmes! Tu veux toujours railler; je ne te dirai jamais rien.

AGLAÉ.

Tu y perdrois trop, & moi aussi; car tu sens

bien qu'entre trois bonnes amies comme nous le sommes, à peu-près de même âge, & qu'on a renfermées dans cet enclos, presqu'en naissant, ce n'est qu'en nous communiquant nos petites réflexions, que nous pouvons nous mettre au fait sur bien de petites curiosités qui nous passent dans la tête. Peut-être que nous ne devinons pas toujours juste, & que nous nous faisons bien des chimères; mais du moins ces chimères-là plaisent, récréent; on rit, on s'amuse; le tems coule....

CYANE, *accourant du fond du Théâtre.*

Euphrosine, je viens de l'appercevoir qui se glisse doucement entre les arbres.

AGLAÉ.

Vient-il de notre côté?

CYANE.

Oui.

EUPHROSINE.

Est-il bien loin?

CYANE.

Non.

EUPHROSINE.

Rentrons, croyez-moi, rentrons.

CYANE.

Comment rentrer? Il n'est qu'à deux pas, te

dis-je, & justement sur le passage, entre la porte & nous. D'ailleurs, puisque je suis sortie, je suis bien aise de me promener.

AGLAÉ.

Oh! & moi aussi; il fait si beau!

EUPHROSINE.

Mais....

CYANE.

Mais.... Tiens, le voilà.

SCÈNE IV.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

L'AMOUR.

De grâce, belles Nymphes, ne me fuyez point; permettez que je vous parle un instant.

EUPHROSINE.

Laissez-nous, laissez-nous; nous sommes à Diane.

L'AMOUR.

Au nom de cette Déesse, au nom de tous les Dieux, daignez m'écouter.

EUPHROSINE.

Que pouvez-vous avoir à nous dire ?

L'AMOUR.

Quand vous ſaurez ma triſte ſituation, vous vous reprocherez de ne m'avoir pas ſecouru dès hier.

EUPHROSINE.

Quelle ſituation? Quel ſecours? Qui êtes-vous donc?

L'AMOUR.

Un jeune homme malheureux, éloigné de ſa patrie; je me ſuis échappé de chez les Prêtres de Jupiter.

EUPHROSINE, *d'un ton ſévère.*

Et pourquoi vous êtes-vous échappé de chez les Prêtres de Jupiter?

L'AMOUR.

Les cruels! Ah! plus je vous regarde, plus mon cœur ſe révolte contre eux! Quand je leur demandois quelquefois ce que c'étoit qu'une femme, avec quelles couleurs ils me les peignoient toutes! Mais, belles Nymphes, à la manière dont vous me fuyez, je ſoupçonnerois qu'on vous a auſſi élevées dans une prévention cruelle contre les hom-

mes. Quelle inhumanité de vouloir semer l'antipathie entre deux sexes qui ne sont formés que pour faire la félicité l'un de l'autre!

EUPHROSINE.

Nous ne voulons point connoître cette félicité-là ; *nous* faisons consister notre bonheur à vivre tranquillement dans notre retraite.

L'AMOUR.

Ah ! si vous aviez vu ce que j'ai vu!... Il y a deux jours qu'ayant trouvé par hasard une petite porte du jardin ouverte, je sortis pour la première fois de ma vie de notre enclos. Je me promenois sans dessein, lorsque j'entendis parler derrière un buisson ; je m'approchai ; que devins-je ? Quels termes ? Quelles expressions frappèrent mon oreille, ou plutôt mon cœur ? Je crus d'abord, à leur langage que c'étoient deux Divinités. Hélas ! ce n'étoit qu'un berger & une bergère ; mais plus heureux mille fois dans cet instant que les Dieux mêmes. Leurs soupirs, leurs transports, chaque mot qu'ils prononçoient, tout portoit dans mes sens un trouble que je n'avois jamais ressenti. Jamais je n'avois vu de femmes : mon ame tressailloit ; elle étoit toute entière dans mes regards, & s'enflammant au feu que respiroient ces tendres

amans, jouissant presqu'autant qu'eux-mêmes de leurs propres plaisirs, elle en dévoroit, pour ainsi dire, les instans. Mais bientôt une voix cruelle qui m'appelloit pour rentrer dans ma prison, vint m'enlever à mon ravissement. Belles Nymphes, mon cœur venoit d'être éclairé; pouvois-je regarder, sans frémir, ces murs où l'on m'avoit si long-tems arraché à la vie? Non, je jurai de n'y jamais rentrer; & m'en éloignant avec précipitation, je marchai le reste du jour & une partie de la nuit, jusqu'à ce qu'enfin, accablé de fatigues, je me couchai au pied de cet arbre où vous me trouvâtes hier endormi. Voilà mon aventure; n'aurez-vous point pitié de moi?

EUPHROSINE.

Mais, quelle pitié? Que nous demandez-vous?

L'AMOUR.

Depuis trois jours, je ne vis que de fruits sauvages : voilà deux nuits que je passe, couché au pied d'un arbre; les nuits sont si froides! J'ai beaucoup souffert!

EUPHROSINE.

Je le crois bien; mais autour de cette forêt, il y a plusieurs maisons de bergers où l'on ne refusera pas de vous recevoir.

L'AMOUR.

O Ciel ! Il faudroit leur conter mon aventure ; ils se feroient peut-être un devoir de me remener chez les Prêtres de Jupiter. Croyez-vous, & surtout à présent que je vous ai vues, que je n'aimasse pas mieux mourir mille fois que d'y retourner ?

EUPHROSINE.

Comment voulez-vous donc faire ?

L'AMOUR.

Hélas ! si l'une de vous, égarée comme je le suis, se fût trouvée à la porte de l'enclos où j'ai été si long-tems renfermé, avec quel empressement, quel plaisir, en la cachant à tous les yeux, je lui aurois donné un asyle ! Quel soin j'en aurois pris ! Refuserez-vous de faire pour moi ce que j'aurois fait pour vous ?

EUPHROSINE.

Comment ? vous voulez nous proposer de vous avoir avec nous, là.... en cachette, dans notre enclos ?

L'AMOUR, *d'un ton ingénu.*

Sans doute.

EUPHROSINE.

Allez, allez; vous n'y penſez pas.

L'AMOUR.

Quoi! vous aimeriez mieux me laiſſer périr?...

EUPHROSINE.

Quoi! avez-vous pu eſpérer un inſtant?...

(*A ſes Compagnes.*)

Rentrons, rentrons.

L'AMOUR.

O Dieux! quel eſt mon ſort? O Dieux! ſe peut-il qu'avec tant de charmes, on ait des cœurs auſſi barbares! Allez, cruelles, allez parmi vos compagnes vous applaudir de toute votre dureté; tandis que moi, pauvre petit malheureux, manquant de tout, accablé de fatigue, & encore plus de la vive douleur que me cauſe un traitement ſi inhumain, je vais attendre dans cette forêt la fin d'une triſte vie. On vous apprendra bientôt qu'on m'a trouvé mort de froid, dans quelque antre. A mon âge, quelle affreuſe deſtinée!

CYANE, *d'un ton attendri.*

Euphroſine, il me perce le cœur!

L'AMOUR, *feignant de pleurer & de s'en aller.*

Adieu.



EUPHROSINE, *d'un ton attendri.*

Arrêtez... En vérité, ce que vous nous demandez, est-il raisonnable ?

L'AMOUR.

En vérité, est-il possible que vous soyez sans pitié ?

EUPHROSINE.

Nous n'en avons peut-être que trop. Pensez donc à quoi nous nous exposerions, si l'on alloit découvrir que nous aurions caché un jeune homme parmi nous ?

L'AMOUR, *vivement.*

Eh ! qui pourra le savoir ? Il ne vous sera pas difficile de ménager quelque petit endroit où j'irai me mettre lorsqu'il vous viendra des visites ; le reste du tems, toujours ensemble, belles Nymphes, quel plaisir ! quel ravissement ! Je serai d'une joie, d'une gaieté ! ... Nous rirons, nous chanterons, nous jouerons à mille petits jeux ! Vous verrez que les jours qui, entre filles, vous ont paru sans doute jusqu'à présent assez ennuyeux, ne vous dureront pas des minutes. Allons, l'heure est favorable ; presque toutes vos compagnes sont à la chasse ; entrez d'abord ; passez les premières, pour exami-

ner ſi perſonne ne me peut voir; je reſterai à la porte; & au ſigne que vous me ferez...

MERCURE, *derrière le Théâtre, contrefaiſant la voix d'une femme.*

Euphroſine? Cyane? Aglaé?

EUPHROSINE.

O Ciel! on nous appelle; c'eſt quelqu'une de nos compagnes qui nous cherche. Fuyez, fuyez vîte; tâchez de vous cacher dans l'épaiſſeur du bois; ſi on vous avoit entendu, nous ſerions perdues.

L'AMOUR, *à part, en s'en allant.*

Ah! la maudite bégueule qui vient ſi mal-à-propos! Mais ce n'eſt, après tout, qu'un petit retardement; & je crois qu'en voilà toujours trois que nous pouvons déja regarder comme à nous.

(*Il ſort, en les regardant avec un ſourire malin, & d'un air avantageux; Euphroſine qui a ſurpris ce regard, le conduit des yeux, & reſte enſuite rêveuſe au bord du Théâtre, tandis que ſes compagnes, qui s'en vont, rencontrent Mercure qui les ramène.*)

SCÈNE V.

MERCURE, *sous la figure d'un Chasseur*, EUPHROSINE, CYANE, AGLAÉ.

MERCURE.

Le voilà parti ; avançons. Demeurez, belles Nymphes, demeurez. Pour l'éloigner, j'ai contrefait la voix d'une de vos compagnes. Ah! que je viens à propos au secours de votre innocence! il en étoit tems.

AGLAÉ.

Il en étoit tems? Que voulez-vous dire? C'est un jeune homme qui nous racontoit son aventure; mais à qui nous n'aurions certainement pas accordé ce qu'il nous demandoit.

MERCURE.

Pauvres Colombes, sous la serre de l'Épervier, vous ne battiez déja plus que d'une aîle! Avec quels détours, quelle adresse & quels mensonges, le petit scélérat tâchoit de s'introduire!

CYANE.

Des mensonges ? Est-ce qu'il ne s'est pas réellement échappé de chez les Prêtres de Jupiter ?

MERCURE.

Lui ? C'est un petit libertin qui, sans cesse, court le monde, n'ayant d'autre loi que ses desirs, que son caprice pour guide, & le plaisir pour objet ; toujours plus vif que délicat ; toujours moins sensible au don, qu'avide du triomphe d'un cœur ; d'autant plus dangereux, que d'abord rien ne paroît plus doux, plus soumis, plus modeste, plus ingénu ; mais à peine on l'accueille, on le caresse, on commence à lui sourire, qu'il devient hardi, téméraire, entreprenant : tandis que l'espoir l'anime, tandis qu'on lui résiste, tendre, empressé, plein d'ardeur ; est-il heureux ? c'est un tyran, & bientôt un ingrat, un perfide.

AGLAÉ.

Comme vous le peignez !

MERCURE.

Tel qu'il est, & tel que vous l'éprouverez, si vous négligez mes avis.

AGLAÉ.

Euphrosine, tu rêves & ne dis mot ? Crois-tu...

EUPHROSINE,

EUPHROSINE, *sortant avec vivacité de sa rêverie.*

Je crois que sur ce petit fourbe on n'en sauroit trop dire. (*A Mercure.*) Je l'avoue, il m'avoit attendrie; & je sens que malgré vos conseils, j'aurois eu de la peine à le soupçonner, s'il ne s'étoit pas trahi lui-même.

AGLAÉ.

Comment?

CYANE.

Qu'as-tu donc remarqué?

EUPHROSINE.

En nous quittant, il a jeté sur nous un regard qui, dans l'instant, m'a dévoilé son ame toute entière; c'étoit un certain sourire malin, cruel, moqueur, comme voulant dire, *cela va bien; je suis content; voilà trois petites personnes qui ne peuvent m'échapper.* Oh! il n'en est pas encore où il croit; & quand il reviendra...

MERCURE.

Croyez-moi, ne l'attendez pas.

EUPHROSINE.

Il a voulu nous attraper; je veux lui jouer un tour...

MERCURE.

Prenez-y garde; il est bien fin, bien rusé; le mieux, vous dis-je, est de le fuir.

EUPHROSINE.

Ne craignez rien. J'imagine... Oui... Aglaé, donne-moi tes guirlandes. (*A Cyane.*) Et toi, les tiennes.

AGLAÉ, *donnant sa guirlande.*

Que veux-tu faire?

CYANE, *donnant la sienne.*

Quel est ton dessein?

EUPHROSINE.

Vous verrez. Cachez-vous derrière la porte. (*A Mercure.*) Et vous, derrière ce buisson.

AGLAÉ.

Mais encore, explique-nous...

EUPHROSINE.

Oh! rentrez donc vîte; il ne tardera pas à revenir; il faut qu'il me trouve seule.

MERCURE, *à part.*

Cachons-nous, puisqu'elle l'exige, ou plutôt allons chercher Vénus; c'est la seule qui peut en-

core avoir quelque empire sur lui, & lui faire abandonner ces lieux.

AGLAÉ, *à Euphrosine, du fond du Théâtre, en s'en allant.*

Euphrosine, il vient; je l'apperçois.

SCÈNE VI.

EUPHROSINE, *seule.*

ALLONS au-devant de lui... Si jeune encore, peut-on être déja si fourbe! A son air, à son langage, à ce son de voix qui va au cœur, diroit-on que le petit traître n'a le desir de plaire, que pour avoir le plaisir de séduire!



SCÈNE VII.

L'AMOUR, EUPROSINE.

L'AMOUR.

AH ! charmante Euphrosine, j'ai le bonheur de vous rencontrer seule. Mon plus cher souhait est accompli.

EUPHROSINE.

Écoutez, je ne puis m'arrêter qu'un instant ; il faut que je rentre ; je ne suis restée que pour vous dire que nous sommes bien touchées de votre situation ; mais qu'il n'est pas possible que nous vous accordions ce que vous nous demandez.

L'AMOUR.

O Ciel ! Et c'est vous, c'est Euphrosine, la seule à qui mon cœur s'étoit véritablement dévoué, qui prononce l'arrêt de ma mort !

EUPHROSINE.

Votre mort ? N'y a-t-il donc que nous qui puissions vous donner un asyle ? Si vous ne nous aviez pas vues, n'auriez-vous pas cherché ailleurs, autour de cette forêt ?..

L'AMOUR.

Mais, cruelle, je vous ai vue; & il m'eſt à préſent impoſſible de vivre ſans vous. J'expire à vos pieds, ſi vous m'abandonnez.

EUPHROSINE.

Écoutez-donc la raiſon.

L'AMOUR.

Écoutez-donc la pitié.

EUPHROSINE.

Ne devriez-vous pas être content d'être cher aux perſonnes, ſans exiger des choſes?...

L'AMOUR.

Peut-on, quand quelqu'un nous eſt cher, ſe plaire à le voir ſouffrir?

EUPHROSINE.

Songez qu'il y a certaines démarches...

L'AMOUR.

Songez qu'il n'y en a point, dont on ne doive le ſacrifice à l'amant le plus tendre....

EUPHROSINE.

Que vous êtes preſſant! Vous me jetez dans un trouble... Ah! je n'aurois pas dû nous attendre!

L'AMOUR, *se jetant à ses genoux.*

Belle Nymphe !...

EUPHROSINE.

Comment ! comment ! à mes genoux ? Vous n'y pensez pas ; s'il venoit quelqu'un ?...

L'AMOUR.

Personne ne vient.

EUPHROSINE.

Eh bien, quand il ne viendroit personne, il ne me plaît pas que vous soyez à mes genoux ; levez-vous, levez-vous donc.

L'AMOUR, *lui baisant la main.*

Je vous adore... Ah ! laissez-moi baiser mille, mille fois cette main charmante...

EUPHROSINE.

Finissez.... finissez-donc.... quelle folie !... J'appellerai... j'appellerai... Savez-vous bien que ces vivacités-là seules m'empêcheroient de vous recevoir parmi nous ?

L'AMOUR.

Ah ! belle Euphrosine, ne doutez pas un instant que mon respect n'égale toujours mon amour !

EUPHROSINE.

Je ne m'y fierois pas ... Tenez, nous ne vous recevrions qu'à une condition.

L'AMOUR.

Et quelle ?

EUPHROSINE.

Il faudroit ... Mais, non, non ... croyez-moi, séparons-nous, séparons-nous.

L'AMOUR, *la retenant.*

De grâce, daignez vous expliquer.

EUPRHOSINE.

Eh bien, je voudrois que vous fussiez absolument notre captif; je ne vous chargerois pas de chaînes bien pesantes; vous voyez bien ces guirlandes; je vous lierois, les bras, les mains ....

L'AMOUR.

Quelle idée !

EUPHROSINE, *feignant de s'en aller.*

Cela ne vous convient pas ? Adieu.

L'AMOUR.

Arrêtez-donc. Quoi vous voulez, qu'au milieu de vous trois je sois lié ?

EUPHROSINE.

Oui.

L'AMOUR.

Pardi, j'y ferois une plaiſante figure?

EUPHROSINE, *feignant encore de s'en aller.*

Eh bien, puiſque vous l'aimez mieux, paſſez encore la nuit au pied de votre arbre; je vous ſouhaite le bon ſoir.

L'AMOUR, *à part.*

L'extravagante propoſition! Mais après tout, je ne la dois regarder que comme une petite ſimagrée de vertu, ou plutôt comme timidité de jeune fille qui, à la faveur de la précaution qu'elle exige, cherche à ſe faire illuſion ſur la démarche qu'elle haſarde; elles me délieront bientôt; je peux m'en repoſer ſur leur cœur; & le principal eſt de m'introduire.

(*Ramenant Euphroſine qui s'en alloit lentement.*)

Belle Euphroſine, vous ne devez pas douter que pour être avec vous, je ne me ſoumette à toutes les conditions qu'il vous plaira de m'impoſer; cependant...

EUPHROSINE.

Cependant!... Finiſſons, décidez-vous; vous commenceriez à me donner des ſoupçons...

L'AMOUR.

Ils feroient bien injuftes. Allons, je me livre entièrement à vous.

EUPHROSINE.

Voyons-donc... Tenez-vous comme cela.

L'AMOUR, *tandis qu'elle le lie avec des guirlandes.*

Les liens, dont vous enchaînez mon cœur, devroient vous fuffire ; un véritable amant eft toujours foumis, refpectueux.... Comme vous me ferrez !

EUPHROSINE.

Affeyez-vous à préfent.

(*Après lui avoir lié les bras, elle le fait affeoir au pied de l'arbre, & commence à lui lier les jambes.*

L'AMOUR.

Que voulez-vous faire encore ? Comment ? Vous ne voulez pas même que je puiffe marcher ? Oh ! tant de précautions commencent à me paroître bien extraordinaires.

EUPHROSINE, *d'un ton ironique, achevant de le lier.*

Je conçois bien que ce n'eft pas ordinairement

ainsi que vous allez en bonne fortune; mais voilà comme nous vous voulons; je vais chercher mes Compagnes pour m'aider à vous emmener.

SCÈNE VIII.

L'AMOUR, *seul, assis au pied de l'arbre.*

ELLE conçoit bien que ce n'est pas ordinairement ainsi que je vais en bonne fortune? Que veut-elle dire par ces mots qu'elle a prononcés d'un ton ironique? Quoi! n'auroient-elles point donné dans l'histoire que je leur ai faite? Voudroient-elles se divertir à mes dépens? Serois-je la dupe de tout ceci? Après m'avoir gardé avec elles tout le soir, sans me délier, après s'être bien amusées de ma figure, si demain matin elles me mettoient à la porte avec toutes les plaisanteries que je mériterois?... La jolie avanture! Quelle honte! Quel ridicule! Oh! je me suis livré comme un sot, comme un fat, comme un étourdi..... Comment faire? Je ne puis remuer. J'enrage.

SCÈNE IX.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

Elles s'asseient toutes les trois au pied de l'arbre, autour de l'Amour.

AGLAÉ.

AH ! vous voilà donc pris ?

L'AMOUR.

Qu'appellez-vous pris ? Est-ce que vous avez dessein de me faire du mal ?

AGLAÉ.

Non, en vérité ; nous venons vous chercher pour vous emmener avec nous ; & nous aurons bien soin de vous. Mais, il me semble qu'une aventure avec trois jeunes filles, assez jolies, qui n'attendent que la nuit pour vous introduire mystérieusement chez elles, devroit vous inspirer un certain air gai, triomphant, que je ne vous vois pas. La facilité avec laquelle nous cédons à ce que vous desirez, vous rendroit-elle déja moins vif, moins empressé ?

L'AMOUR.

Oh ! il ne dépend que de vous de me voir tout aussi vif, tout aussi empressé qu'on peut l'être. Mais, voilà une plaisante façon de céder aux desirs des gens, que de les tenir liés ?

AGLAÉ.

Qu'est-ce que cela fait ?

L'AMOUR.

Comment, ce que cela fait ? Cela fait tout.

EUPHROSINE.

Songez donc que si vous ne l'étiez pas, nous serions timides, contraintes, embarrassées avec vous ; au lieu que vous possédant comme vous voilà, nous vous ferons mille petites amitiés....

L'AMOUR.

Toutes ces petites amitiés-là seroient en pure perte pour moi ; je ne veux point qu'on m'en fasse que je n'y puisse répondre ; & je vous prie de commencer par ne me point tant approcher.

EUPHROSINE, *le caressant.*

Que vous avez bien le ton & toutes les façons d'un enfant gâté !

CYANE, *le caressant aussi.*

Comment ne l'auroit-on pas gâté ? il est si joli !

AGLAÉ, *le regardant tendrement.*

Il est vrai que sa figure est charmante ! Il faudra le garder au moins un mois avec nous.

L'AMOUR.

Toujours lié ?

EUPHROSINE.

Oh ! toujours ; mais aussi toujours caressé. Il m'a paru tantôt que vous preniez bien du plaisir à me baiser la main ; tenez, baisez-là encore....

L'AMOUR, *en colère.*

Finissons, finissons, vous dis-je.

EUPHROSINE.

Mais, qu'est-ce que c'est donc que ce petit garçon-là ? Voyez, je vous prie, comme il est mutin ? Allons, qu'on baise tout-à-l'heure ma main, puisque je l'ordonne. Aglaé, donne-lui la tienne.

AGLAÉ.

Volontiers.

EUPHROSINE.

Et toi, Cyane ?

CYANE.

De tout mon cœur.

(Elles lui font baiser leurs mains.)

L'AMOUR.

O Ciel !

EUPHROSINE, *à l'Amour.*

Fi, que cela est vilain d'avoir de l'humeur ! On lui montre l'inclination qu'on a pour lui ; & il se fâche.

L'AMOUR.

Mais, tandis qu'auprès de vous je n'aurai que les yeux de libres, tout ce que vous me montrerez, ne peut que me faire enrager. Il y a de la barbarie à me faire ces caresses, ces agaceries-là.... Pardi, si vous ne voulez pas me délier entièrement, du moins rendez-moi un bras.

EUPHROSINE.

Non.

L'AMOUR.

Une main.

EUPHROSINE.

Rien du tout.

L'AMOUR.

C'en est trop ; écoutez, si je me mets de moi-

même en liberté, je vous attraperai à mon tour; & vous aurez beau dire comme tantôt, j'appellerai, j'appellerai; vous me payerez tout ceci.

EUPHROSINE, *d'un ton railleur.*

Vous vous croyez donc un petit garçon bien redoutable?

L'AMOUR, *faisant des efforts pour rompre ses liens.*

Ah! pardi, nous allons voir. (*Cyane & Aglaé se lèvent & veulent s'enfuir.*) Euphrosine, il va rompre ses liens!

AGLAÉ.

Nous sommes perdues!

EUPHROSINE.

Ne craignez pas; j'ai bien pris mes précautions; il est trop bien attaché.

L'AMOUR, *à Euphrosine.*

Scélérate!

EUPHROSINE, *à l'Amour.*

Soyez donc tranquille. Il faut avouer que les hommes sont bien capricieux, bien inconstans! Avec quelle ardeur ne souhaitoit-il pas tantôt d'être avec nous? L'y voilà; il voudroit déja nous

échapper; mais nous vous garderons bien.... Levez donc la tête.... Regardez-nous.... Allons, faites-nous quelque petite histoire pour nous amuser.

L'AMOUR.

Non, je veux dormir.

EUPHROSINE.

Dormir entre nous trois? Cela seroit joli!

L'AMOUR.

Cela ne vous fera pas trop d'honneur.

EUPHROSINE.

Nous vous en empêcherons bien; emmenons-le.

L'AMOUR.

Vous ne m'emmenerez point, si vous ne me déliez.

EUPHROSINE.

Nous ne vous délierons point, & nous vous emmenerons malgré vous.

(*Elles se lèvent & veulent l'emmener.*)



SCÈNE

SCÈNE X.

MERCURE, VÉNUS, L'AMOUR, EUPHROSINE, CYANE, AGLAÉ.

MERCURE.

COMMENT ! Qu'eſt-ce donc, belles Nymphes ? Quelle violence voulez-vous faire à ce jeune homme ? Ah !... Eh, c'eſt l'Amour !

EUPHROSINE.

L'Amour ?

MERCURE.

Oui, lui-même. Eſt-ce que votre cœur ne vous le diſoit pas ? Vénus, venez voir votre fils.

L'AMOUR.

Ah, ma mère ! Ah ! mon cher Mercure, délivrez-moi....

VÉNUS.

Vous délivrer ? Par un décret de la volonté de Jupiter, vos liens ſont devenus indiſſolubles ; mais comme dans ſa colère même il eſt bon, il a chargé Mercure de vous faire recevoir dans cet en-

clos où vous resterez, parmi ces jeunes filles, lié comme vous êtes....

L'AMOUR.

O Ciel! peut-on imaginer une barbarie....

VÉNUS.

De quoi vous plaignez-vous? Ne vouliez-vous pas y faire une retraite d'un ou de deux mois?

MERCURE.

Écoute, il n'y a qu'un moyen de recouvrer ta liberté; c'est de choisir celle des trois qui te plaît le plus, & de l'épouser.

L'AMOUR.

Mais, qu'est-ce que c'est donc que Mercure qui parle sans cesse de mariage? Cela lui sied bien?

VÉNUS.

Mercure, j'ai dit fort sérieusement à Jupiter, que je ne voulois point qu'on mariât mon fils. Qu'est-ce que ce seroit que l'Amour au bout d'un mois! Mais pour le punir de s'être fait un jeu cruel du malheur de ces trois jeunes personnes, à qui, malgré la façon badine dont elles ont paru le traiter, il n'a peut-être que trop inspiré des sentimens funestes à leur repos, Diane a obtenu

que ses liens ne pourroient être rompus, que lorsqu'il aura trouvé le moyen de leur assurer un sort dont elles soient également contentes; il me paroit difficile d'accorder trois rivales.

L'AMOUR.

Non, elles seront également satisfaites du sort que je leur destine; je vous le promets; déliez-moi vîte.

MERCURE.

Doucement. On sait que l'Amour n'est pas avare de belles promesses.

L'AMOUR.

J'en jure par le Stix.

MERCURE.

Oh! après ce serment-là, il n'y a rien à dire, & tes liens vont tomber d'eux-mêmes.

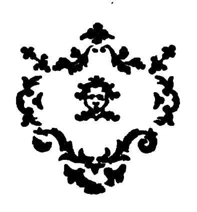
(*Il le délie.*)

L'AMOUR, *se voyant en liberté.*

Ah, je respire!... Approchez, approchez, belles Nymphes; & ne paroissez point embarrassées du petit tour que vous m'avez joué; un peu de malice ne peut que rendre la beauté plus piquante encore aux yeux de l'Amour. (*A Mercure.*) Tu voulois que j'en épousasse une! Et à laquelle au-

rois-je donné la préférence ? Toutes les trois partagent également mon cœur. Sans cesse j'aurois choisi, sans pouvoir faire un choix. Près d'offrir ma main à l'une, je me serois reproché de faire injustice aux deux autres. (*Aux trois Nymphes.*) Non, jamais l'Amour ne pourra prononcer entre vous. Immortelles comme moi-même; belles Nymphes, vous serez l'appui de mon Empire. Venez embellir Paphos & Cythère; venez-y prendre la place que mon cœur vous désigne, & que vos charmes vous assurent. Auprès de ma mère vous serez les Grâces : c'est l'Amour qui les donne à la beauté.

Jeux & Ris, par vos danses & vos chants, célébrez ce beau jour.





DIVERTISSEMENT.

MARCHE.

VÉNUS *aux Grâces.*

AIR.

PARTAGEZ, Nymphes immortelles,
L'Empire des Jeux & des Ris :
Soyez mes compagnes fidelles ;
Et guidez les pas de mon fils.
Ce beau jour, pour l'Amour, eſt un jout de victoire ;
Il met le comble à ſes deſirs :
Vous lui devez une éternelle gloire ;
Il vous devra tous ſes plaiſirs.

On danſe.

UNE DES GRACES.

AIR.

L'ASYLE le plus ſévère
Des traits du Dieu de Cythère,
Ne peut jamais nous ſauver ;
Et dans l'ignorance
Vainement l'on penſe
Nous élever :

Tout dans la Nature
Parle à notre cœur ;
Tout dans la Nature
Nous fait la peinture
D'une tendre ardeur ;
Tout dans la Nature
Parle à notre cœur.

On danse.

VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

Vous qui suivez toujours mes traces,
Et qui me cherchez avec soin,
Par-tout où vous verrez les Grâces,
Croyez que l'Amour n'est pas loin.

UN DES PLAISIRS.

Maris, dont la flamme jalouse
Ne peut souffrir le moindre soin,
Si vous renfermez votre Épouse,
Ce que vous craignez n'est pas loin.

EUPHROSINE.

D'un moineau près de sa fauvette,
Lise admire le tendre soin ;
Elle rêve, elle est inquiette ;
Croyez que l'Amour n'est pas loin.

AGLAÉ.

Lorſqu'après des torrens de larmes,
Veuve commence à prendre ſoin
De ſa parure & de ſes charmes,
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

CYANE.

Quand vous verrez une fillette
Se retirer en quelque coin,
Pour pouvoir y rêver ſeulette,
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

UN DES PLAISIRS.

De ſes ſuccès, dont il fait gloire,
Un fat rend le public témoin :
Mais croyez qu'il chante victoire,
Que ſouvent l'Amour eſt bien loin.

L'AMOUR.

Ne vous contentez pas de plaire,
Belles, aimez à votre tour;
Les plaiſirs que vous pourrez faire,
Seront bien payés par l'Amour.

UN DES PLAISIRS.

Aimez, Amans, avec conſtance;
Et de vos peines, quelque jour,
Vous recevrez la récompenſe;
Vous ſerez payés par l'Amour.

L'AMOUR *au Parterre.*

François, peuple brillant, aimable,
Et le plus chéri dans ma Cour,
Aux Grâces ſoyez favorable;
Et battez des mains à l'Amour.

FIN.

J'AVOIS d'abord dénoué cette petite Comédie de la façon ſuivante ; mais, aux répétitions, ce dénouement me parut traînant ; je le changeai donc ; & au lieu de l'Hymen & de la Fidélité, qui ſont toujours des perſonnages triſtes, je fis venir Vénus.

Mercure à la fin de la Scène V, au lieu de dire, *allons chercher Vénus ; c'eſt la ſeule qui peut avoir encore quelque empire ſur lui*, diſoit : *allons chercher l'Hymen & la Fidélité ; je ſuis preſque ſûr que dès qu'il les verra, il abandonnera ces lieux.*

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE, MERCURE, L'HYMEN, LA FIDELITÉ.

L' HYMEN.

QU'EST-CE donc, belles Nymphes ? Quelle violence voulez-vous faire à ce jeune homme ? Ah !... Eh, c'eſt l'Amour ?

EUPHROSINE.

L'Amour ?

L'HYMEN.

Oui, lui-même. Eſt-ce que votre cœur ne vous le diſoit pas ? (*Elles veulent s'enfuir.*) Où allez-vous donc ? Nous avons beſoin de vous.

MERCURE, *à l'Amour.*

Comme te voilà emmailloté ?

L'AMOUR.

Ah, mon cher frère l'Hymen ! Ah, mon cher Mercure ! délivrez-moi....

MERCURE.

Te délivrer ? Tous les Dieux de l'Olympe s'uniroient enſemble, qu'ils ne le pourroient pas ; tes liens, par un décret de Jupiter ſont devenus indiſſolubles ; mais comme dans ſa colère même il eſt bon, il m'a chargé de te faire recevoir dans cet enclos, où tu ſeras parmi ces jeunes filles lié comme te voilà.

L'AMOUR.

O Ciel ! peut-on imaginer une barbarie ?... Mon cher Mercure, retourne vers Jupiter ; dis lui....

MERCURE.

Écoute, tout ce que je lui dirois, ſeroit inutile ; il n'y a qu'un moyen de recouvrer ta liberté ; c'eſt

de choisir celle des trois qui te plaît le plus, & de l'épouser.

L'AMOUR.

Quoi Jupiter s'obstine?..

MERCURE.

Jupiter veut absolument que tu sois marié.

L'AMOUR.

Mais Mercure....

MERCURE.

Mais, mais, telle est sa volonté, te dis-je. Décide-toi.

L'AMOUR.

Eh bien, j'y consens; délie-moi vîte.

MERCURE.

Oh! doucement; on sait que l'Amour n'est pas avare de belles promesses; il faut jurer par le Stix.

L'AMOUR.

Par le Stix?

MERCURE.

Oui.

L'AMOUR.

O Dieux!... Eh bien, je jure par le Stix d'en épouser une, pourvu que la Fidélité promette de s'unir à l'Hymen, pour faire mon bonheur.

MERCURE, *faisant tomber ses liens.*

Cela est juste ; & tes liens vont tomber.

L'AMOUR, *à part, lorsqu'il se voit libre.*

Ah, je respire ! Ils croient me tenir par le serment redoutable qu'ils m'ont arraché ; mais par la condition que j'y ai mise, j'en suis dégagé, si je puis parvenir à brouiller l'Hymen & la Fidélité. L'Hymen est brusque, impoli ; la Fidélité, chagrine, impérieuse, pigrièche ; il ne doit pas m'être difficile d'exciter une querelle entre ces deux espèces-là. Voyons. (*Haut.*) Approchez, belles Nymphes, approchez ; ce ne sont point les ordres de Jupiter, ni le serment terrible que j'ai fait, c'est le destin de mon cœur qui va m'unir pour jamais à l'une de vous ; mais à laquelle donner la préférence ? Mercure, plus je les regarde, plus je suis embarrassé.... Avoue qu'à ma place tu ne le serois pas moins que moi ?

MERCURE.

Il est vrai qu'elles sont toutes les trois bien jolies.

L'AMOUR, *après les avoir considérées quelque tems tour à tour.*

Toujours prêt à choisir, je ne fais point de choix ; quand je veux offrir ma main à l'une,

mon cœur me dit que je fais injuſtice aux deux autres.

L' H Y M E N.

Il faut cependant te déterminer.

L' A M O U R.

Ah ! je ſens que j'ai trop peu d'un cœur ; ou trop de deux Maîtreſſes.... Non, non, l'Amour ne pourra jamais prononcer entr'elles.

L A F I D É L I T É.

Eh bien, veux-tu t'en rapporter à moi ?

L' A M O U R.

Volontiers.... Mais, non ; il s'agit de choiſir une épouſe à l'Amour, & de donner une nouvelle Déeſſe à l'Olympe ; il eſt juſte que l'Hymen, qui va faire mon bonheur, ait auſſi toute la gloire de ce grand jour.

L'HYMEN, *embraſſant l'Amour.*

Que tu me flattes agréablement !

LA FIDÉLITÉ, *avec aigreur.*

Mais, ſi l'Hymen fait ton bonheur, c'eſt la Fidélité qui l'aſſure ; & je ne vois pas pourquoi....

L'HYMEN, *d'un ton de dédain.*

Vous ne voyez pas pourquoi j'aurois la préférence !

LA FIDÉLITÉ, *du même ton.*

Est-ce que vous croyez qu'elle vous est dûe ?

L'HYMEN, *d'un ton brusque.*

Eh ! songez donc que vous n'êtes qu'à ma suite.

LA FIDÉLITÉ, *vivement.*

A ta suite ? A ta suite ? Je veux bien quelquefois t'accompagner. Qu'est-ce que ce seroit que l'Hymen sans moi ? Je suis à ta suite ?

L'AMOUR, *à part.*

Bon. Cela s'échauffe.

MERCURE.

De grâce, Déesse....

LA FIDÉLITÉ.

Mercure, vous le voyez ; voilà les tons, les airs, les brusqueries, les mépris, les duretés, les hauteurs, qu'il faut que j'essuie tous les jours.

L'HYMEN.

Eh ! c'est moi qui suis sans cesse exposé à vos contradictions, vos humeurs, vos reproches, vos soupçons, vos criailleries, vos éclats ; j'ai souvent cédé, pour avoir la paix ; mais dans cette occasion-ci, votre petite vanité est si déplacée....

LA FIDÉLITÉ.

Ma petite vanité est si peu déplacée, que puisque tu le prends sur ce ton-là, je lui déclare que, s'il ne s'en rapporte pas plutôt à mon choix qu'au tien, je me retire à l'instant.

L'AMOUR, *à part.*

A merveille! (*Haut.*) Ma foi, Déesse, je ne veux point donner de dégoût à l'Hymen.

LA FIDÉLITÉ.

Et tu ne t'embarrasses pas de m'en donner, à moi?

L'AMOUR.

Je ne dis pas cela; mais il me semble que chacun devroit se rendre justice & sentir....

LA FIDÉLITÉ, *avec aigreur & dépit.*

Oui, je devrois sentir que je ne suis qu'une petite Divinité, qui ne mérite pas d'attention, ni qu'on se soucie de se marier sous ses auspices! Ah! c'en est trop, & nous verrons. Adieu, adieu, faites, faites ce beau mariage.

MERCURE.

Écoutez donc, Déesse....

LA FIDÉLITÉ.

Que veux tu que j'écoute? Quelque nouvelle

impertinence, quelque nouvelle injure? (*A l'Amour.*) Vas, tu me desireras que tu ne me trouveras pas. (*A l'Hymen.*) Et toi, de qui il est rare que dès le second jour on ne reconnoisse l'ennui, la gêne, la fadeur & l'insipidité, sois sûr que désormais nous n'habiterons pas souvent ensemble.

Elle sort.

MERCURE.

La belle aventure! Voilà l'Hymen & la Fidélité brouillés!

L'AMOUR, *avec un transport de joie.*

Et me voilà dégagé de mon serment!

L'HYMEN.

Comment?

L'AMOUR.

Je n'ai promis de me marier, qu'à condition qu'elle s'uniroit à toi pour faire mon bonheur; il est plaisant que ce soit la Fidélité même qui rompe mon mariage.

L'HYMEN.

Quoi, tu ne veux plus?...

L'AMOUR.

Mon ami, ta brouillerie avec elle est pour les maris un horoscope, auquel tu trouveras bon que je ne m'expose pas.

L'HYMEN, *en s'en allant.*

Eh bien, ſois toujours un libertin ; que m'importe ?

MERCURE, *à l'Amour.*

Petit fourbe, tu ris de Jupiter & de tous les Dieux ; mais pour tromper, pour abandonner, pour t'être fait un jeu cruel du malheur de ces trois jeunes Perſonnes, à qui tu n'as peut-être inſpiré que des ſentimens trop tendres, il faut que tu ſois bien barbare, bien perfide !

L'AMOUR.

Eh ! c'eſt vous autres qui vouliez m'en donner une pour m'en ôter deux ? Moi les tromper, moi les abandonner ! Il faudroit que je ceſſaſſe d'être l'Amour. Dans leurs charmes ne devrois-tu pas lire leurs belles deſtinées ? (*Aux Nymphes.*) Immortelles comme moi-même, belles Nymphes, venez embellir Paphos & Cythère ; venez-y prendre la place que mon cœur vous déſigne, & que votre beauté vous aſſure. Je vais vous préſenter à ma Mère ; auprès d'elle vous ſerez les Grâces.

Jeux & Ris, par vos danſes & vos chants, célébrez ce grand jour.

DIVERTISSEMENT.

DIVERTISSEMENT

A l'occaſion du Mariage de Monſeigneur LE DAUPHIN, avec la Princeſſe MARIE-JOSEPHE DE SAXE.

Repréſenté par les Comédiens Italiens, le 9 Février 1747.

ACTEURS.

L'AMOUR.

L'HYMEN.

JUNON.

MINERVE.

VÉNUS.

LES RIS, LES JEUX, LES GRACES, LES BEAUX ARTS.



A MADAME
LA DAUPHINE.

MADAME,

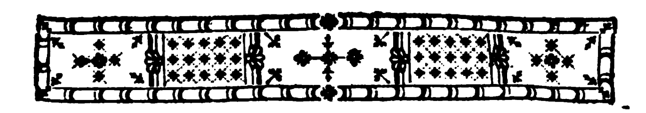
Ce petit Divertiſſement ne pouvoit manquer de réuſſir. Sous l'allégorie la plus juſte, chacun étoit flatté d'y retrouver ſes propres idées. Je ne doutois pas qu'il n'eût un applaudiſſement général; mais je n'oſois eſ-

pérer un succès aussi glorieux que celui de vous le présenter, & de vous assurer du très-profond respect avec lequel je suis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

SAINTFOIX.



DIVERTISSEMENT

A l'occaſion du Mariage de Monſeigneur LE DAUPHIN, avec la Princeſſe MARIE-JOSEPHE DE SAXE.

Le Théâtre repréſente un terrain émaillé de fleurs ; des arbres épars des deux côtés ; dans l'enfoncement, une longue avenue terminée par la façade du Temple de l'Hymen.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMOUR, L'HYMEN.

L'AMOUR.

BON JOUR, mon cher Hymen.

L'HYMEN.

Bon jour.

L'AMOUR.

Quoi, tu ne veux pas m'embraſſer ?

L'HYMEN, *se laissant embrasser.*

Eh! mais.... je t'embrasse.

L'AMOUR.

Bien froidement.... ah! si tu savois quel projet je viens de former?

L'HYMEN.

Oh! je ne doute pas qu'il ne te passe beaucoup de projets dans la tête, & que tu ne te prépares, pendant toutes ces fêtes & ces réjouissances, à bien faire parler de toi.

L'AMOUR.

Eh! mon cher frère, c'est le tems où mon empire est le plus languissant. Tu peux compter que depuis quinze jours, les plus jolies femmes n'ont médité, pensé, rêvé qu'à quelque mode, qu'à quelque parure nouvelle, qu'aux habits, qu'aux diamans qu'elles auront. Tu les verras au milieu des plaisirs, aux bals, aux tables, aux spectacles, s'occuper uniquement les unes des autres. On interrompra l'amant le plus tendre & le plus passionné, pour lui faire observer que CEPHISE *met mal son rouge*, ou *que ses rubans ne sont pas assez bien assortis.* Et lorsque les fêtes seront finies, toutes les idées, tous les propos ne rouleront encore;

pendant ſept ou huit jours, que ſur les ridicules qu'on aura remarqués; ſur *quatre ou cinq noirceurs qu'aura faites la groſſe* DORIS; *qu'*ÆGLÉ *n'eſt pas ſoutenable avec ſes prétentions; & qu'il faut que* CYANE *n'ait point d'amies, puiſqu'on ne l'avertit pas qu'à ſon âge on ne ſe coëffe plus en cheveux.* Voilà comme ſe paſſera ce tems que tu crois m'être ſi favorable. Si par haſard on penſe, ſi l'on parle un moment à l'Amant, c'eſt ſi légèrement, avec tant de diſtraction, qu'il ſembleroit que c'eſt le Mari.

L'HYMEN.

Que veux-tu faire à cela ?

L'AMOUR.

Rien. Quelque cher que ſoit l'amour au cœur d'une jolie femme, je ſais que l'intérêt de ſa beauté & la jalouſie de celle des autres l'emportent toujours. C'eſt un mauvais tems, un tems de tiédeur à paſſer, & pendant lequel il faut prendre patience..... Tu patientes bien, toi, pendant toute l'année ?

L'HYMEN.

Vas-tu recommencer tes mauvaiſes plaiſanteries ?

L' AMOUR.

Non, non, ne te fâche pas. Revenons au projet que je médite; tu vas en être charmé, transporté, enchanté.

L' HYMEN.

Voyons.

L' AMOUR.

Qu'on dise encore que je suis un étourdi, un brouillon!...

L' HYMEN.

Tu peux avoir de bons intervalles.

L' AMOUR.

Je veux rétablir la paix dans l'Olympe, & faire le bonheur de la terre.

L' HYMEN.

Voilà du grand?

L' AMOUR.

Écoute: tu sais que la jalousie qui régne toujours entre Junon, Minerve & Vénus, n'a pas manqué d'éclater, dès qu'il s'est agi de marier un Prince cher à l'Univers, & que chacune a prétendu que c'étoit à elle à lui donner une épouse.

L' HYMEN.

Oui, je le sais.

L'AMOUR.

Tu ſais encore que chacune ſe vante que Jupiter, après avoir écouté ſes raiſons, lui a promis ſecrètement qu'elle auroit tout l'honneur de cet illuſtre choix.

L'HYMEN.

Il eſt vrai.

L'AMOUR.

C'eſt aujourd'hui qu'il doit être déclaré; & des trois Déeſſes, il faudroit néceſſairement que deux fuſſent mécontentes.

L'HYMEN.

Certainement.

L'AMOUR, *lui montrant un portrait.*

Regarde.

L'HYMEN.

Que de charmes! que de nobleſſe, & en même tems que de douceur & de modeſtie dans tous ces traits! J'en ſuis enchanté.

L'AMOUR.

Je vais propoſer à Jupiter de faire tomber ce portrait entre les mains du jeune Prince, qui ſans doute en ſera auſſi charmé que nous; il demandera cette Princeſſe pour ſon épouſe; les trois

Déesses seront obligées de convenir que le choix est trop naturel & trop beau, pour n'y pas consentir; aucune ne pourra se plaindre; Jupiter se verra tiré de l'embarras de juger entr'elles.... Eh bien, qu'en dis-tu?

L' H Y M E N.

A merveille!

L' A M O U R.

Tu es donc content de mon idée?

L' H Y M E N.

Très-content.

L' A M O U R.

Oh! dis-le-moi donc avec plus de joie, plus de transport!...

L' H Y M E N.

Oh! je ne suis pas ordinairement si vif que toi.

L' A M O U R.

Eh! quand veux-tu donc l'être? Quand veux-tu ressembler à l'Amour si ce n'est pas aujourd'hui, lorsque tu vas former les plus beaux, les plus heureux, les plus augustes liens?... (*On entend une symphonie derrière le Théâtre.*) Mais qu'est-ce que ces concerts? Ah!... c'est ma mère, que sa Cour félicite sans doute d'avance, sur la préférence

qu'elle espère obtenir en ce jour sur Minerve & Junon.

L'HYMEN.

Tu devrois lui faire part de ton projet.

L'AMOUR.

Moi ? Non, en vérité ; je veux en avoir tout l'honneur. D'ailleurs je dois être piqué : elle ne m'a point consulté dans tout ceci ; & j'ignore jusqu'au nom de la Princesse qu'elle protège. Allons, allons, suis-moi ; laissons-la se féliciter de son triomphe imaginaire, tandis qu'auprès de Jupiter je vais en obtenir un réel.

L'HYMEN.

Je m'y intéresse trop pour ne pas t'accompagner.

(*Ils sortent.*)



SCÈNE II.

VÉNUS, *les Ris, les Jeux, les Plaisirs, les Grâces & les Beaux Arts.*

CHŒUR.

Le triomphe de la plus belle,
Dans ce grand jour se renouvelle,

UN DES PLAISIRS.

Du fils d'un Roi chéri célébrons le bonheur;
Consacrons une fête à son Auguste Épouse.
Vénus, de ses appas, pouvoit être jalouse;
Elle aime mieux en partager l'honneur.

CHŒUR.

Le triomphe de la plus belle,
Dans ce grand jour se renouvelle.

Les Grâces, avec les Beaux-Arts, forment des danses qui sont interrompues par l'arrivée de Junon & de Minerve.



SCÈNE III.

VÉNUS, JUNON, MINERVE, *les Ris, les Jeux, les Grâces, les Beaux-Arts.*

JUNON.

DÉESSE; nous ſommes étonnées.....

VÉNUS.

Eh de quoi, Déeſſe ?

MINERVE.

De cette fête.

JUNON.

Jupiter n'a pas encore déclaré ſon choix.

VÉNUS.

Il eſt vrai, mais apparemment que je le devine.

JUNON.

Vénus eſt toujours prompte à ſe flatter.

VÉNUS.

C'eſt que Vénus eſt toujours aſſez ſûre de triompher.

JUNON.

Ce jour-ci pourra rabattre un peu de votre confiance.

VÉNUS.

Je crois qu'il ne fera qu'ajouter beaucoup à votre dépit.

JUNON, *d'un ton élevé.*

En vérité, avez-vous pu prétendre un inſtant?...

VÉNUS, *du même ton.*

En vérité, allons-nous recommencer cette querelle ? Je vous ai abandonné l'Olympe ; je me ſuis réfugiée ici ; venez-vous m'y pourſuivre ? C'en eſt trop.

JUNON.

Vous le prenez ſur un ton bien vif ?

VÉNUS.

C'eſt que je ne fus jamais ſi ennuyée. Il y a de l'acharnement.... Car enfin, dites-moi, je vous prie, ne prétendez-vous pas que rien n'eſt comparable à l'éclat d'une auguſte origine, & qu'un Prince dont le ſang le cède à peine à celui des Dieux, doit ſouhaiter de s'allier au ſang le plus pur & le plus noble ?

JUNON.

Sans doute; & si je vous nommois la Princesse que je lui destine, vous conviendriez qu'il n'est point d'hymen plus glorieux.

VÉNUS.

Minerve, de son côté, veut qu'on préfère à toute autre, une Princesse qu'elle a, dit-elle, formée, & dont les qualités de l'esprit & du cœur....

MINERVE.

Assureront le bonheur de son époux & celui des peuples qu'il doit un jour gouverner.

VÉNUS.

Pourquoi, s'il vous plaît, lorsque vous n'êtes pas d'accord entre vous deux, lorsque vous avez une si belle occasion de vous piquer, de vous aigrir, de vous disputer, de vous gronder; lorsque vous êtes si bonnes pour vous tenir tête l'une à l'autre, ne me pas laisser à l'écart? Pourquoi vous adresser à moi, qui n'ai jamais su quereller, & qui vous déclare, en un mot, que quelque chose que vous me disiez désormais, je ne vous réponds plus?

JUNON.

Penſeroit-on un inſtant à vous, ſi vous ne vous aviſiez pas de vous mêler de tout!

MINERVE.

Et de prétendre que la beauté doit l'emporter!...

VÉNUS, *chante.*

Tout doit céder à la beauté,
Elle eſt le charme & la gloire du monde.

MINERVE, *d'un ton dédaigneux.*

Vous chantez bien?

VÉNUS, *du même ton.*

Trouvez-vous? Eh bien! laiſſez-moi donc continuer ma fête.

MINERVE, *appercevant les Beaux-Arts parmi les Ris & les Jeux.*

Que vois-je! les Beaux-Arts à votre ſuite! les Beaux Arts, qui ne doivent s'occuper qu'à célébrer la gloire des Héros!

VÉNUS.

Vous vous trompez encore. L'Amour les fit naître pour célébrer la Beauté; il y avoit des Belles avant qu'il y eût des Héros; & peut-être n'y auroit-il

roit-il jamais eu de Héros, s'il n'y avoit pas eu des Amans.

MINERVE, *d'un ton de mépris.*

Quels discours ! Je vais vous prouver....

VÉNUS, *en s'en allant.*

Vous ne me prouverez rien; j'aime mieux vous abandonner la place.

SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

JUNON, MINERVE, VÉNUS, L'AMOUR, L'HYMEN, *Suite de Vénus.*

L'HYMEN, *ramenant Vénus.*

Ou allez vous donc, Déesse ? Je viens de la part de Jupiter vous déclarer, & à Junon & à Minerve, le choix qu'il a fait.

VÉNUS.

Soyez le bien arrivé; nous allons donc savoir...

JUNON.

Oui, nous allons savoir si ce n'est pas à la Reine des cieux à donner des Reines à la terre.

L' HYMEN.

Vous aviez de bonnes raiſons toutes les trois ; & Jupiter ne laiſſoit pas que d'être embarraſſé.

JUNON.

Il ne l'a jamais été un inſtant.

L' HYMEN.

J'ai cru remarquer....

JUNON.

Vous dites cela pour les flatter l'une & l'autre. Dès que je lui parlai, Junon, me répondit-il, ne craignez point que Minerve ou Vénus l'emportent ſur vous.

L' HYMEN.

Auſſi, Déeſſe, ne l'ont-elles pas emporté.

VÉNUS, *à l'Hymen.*

Quoi?...

MINERVE, *à l'Hymen.*

Que dites-vous?...

JUNON.

Que je triomphe.

L' HYMEN.

Je ne dis point cela du tout. L'Amour eſt venu ; il a repréſenté à Jupiter que le jugement qu'il ren-

droit entre vous trois, ne feroit encore qu'y jeter un nouveau ſujet d'aigreur & de jalouſie; il lui a montré ce portrait; Jupiter a ſouri, & tout de ſuite s'eſt déterminé.

JUNON.

Je recevrois cet affront!

MINERVE.

Quoi? Jupiter n'adopteroit pas mon choix pour le fils d'un Roi que j'ai?..

L'AMOUR.

Eh bien, d'un Roi que vous avez toujours chéri, que vous avez toujours gouverné, dont vous avez dirigé tous les projets pendant la paix, pendant la guerre? Qui vous empêche de le gouverner encore, de gouverner le fils, & de le couvrir même, s'il eſt poſſible, d'autant de gloire que le père? Mais pourquoi vouloir m'ôter le plaiſir de donner à ce jeune Prince une Épouſe charmante?

JUNON.

Oh! je me vengerai.

VÉNUS, *à l'Amour.*

Mon fils, je ne me ſerois pas attendue que ſans me conſulter....

L' A M O U R.

Eh! m'aviez-vous consulté, moi? D'ailleurs; quel étoit votre dessein? De faire triompher la beauté? Eh bien, regardez, voyez si vous aviez fait un aussi beau choix que le mien.

Il lui donne le portrait. Junon & Minerve s'approchent pour le regarder.

J U N O N.

O Ciel!

M I N E R V E.

Que vois-je!

L' A M O U R.

Pourrez-vous être ses ennemies?

V É N U S.

Ah! mon fils, c'est la même.

J U N O N.

J'embrasse l'Amour!

M I N E R V E.

Et moi Vénus; son choix étoit le mien.

JUNON, *à Minerve.*

Et le mien étoit le vôtre.

L'AMOUR, *aux trois Déesses.*

La rencontre est heureuse; c'est-à-dire, que

dans cette Princeſſe, ſur qui le Ciel a verſé tous ſes dons, chacune de vous ne voyoit, ne conſidéroit que celui qui la flattoit : pour moi j'y voyois tout ; & l'on ne dira pas que je ne la regardois qu'à travers mon bandeau. (*A Vénus.*) Vous aviez commencé une fête ; joignons-nous y tous ; & que le Ciel & la Terre applaudiſſent aux auguſtes liens que l'Hymen & l'Amour vont former.

De deſſous le Théâtre s'élève une pyramide, au haut de laquelle ſont les armes de M. le Dauphin & de Madame la Dauphine. La baſe de cette pyramide forme un autel où ſont groupés la France & le Génie de la France. Les Grâces, après avoir danſé avec les beaux Arts, les attachent, avec leurs guirlandes, au Génie la France.

PREMIER AIR.

UNE DES GRACES.

Amour, que tes plus tendres feux
Rendent heureux
Deux cœurs pour qui le Ciel épuiſa ſes largeſſes !
Comble-les, à jamais,
De tes douceurs enchantereſſes :
Si les Dieux, dans l'Époux, ont imprimé leurs traits,
L'Épouſe réunit tous les dons des Déeſſes.

Pas de deux danſé par l'Hymen & l'Amour.

F 3

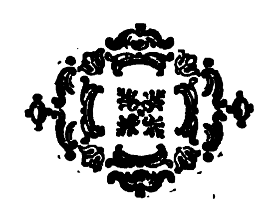
SECOND AIR.

UN DES PLAISIRS.

Quels deſtins plus beaux & plus grands !
La Gloire & les Plaiſirs s'empreſſent ſur leurs traces :
Tout leur promet les plus heureux momens :
Ce ſont les Vertus & les Grâces
Qui garantiſſent leurs ſermens.

Tous les Acteurs s'uniſſent, & terminent ce Divertiſſement par une danſe générale.

FIN.



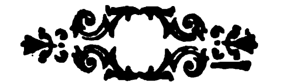
ALCESTE,

DIVERTISSEMENT

A l'occasion de la convalescence de M. le DAUPHIN.

Représenté pour la première fois au Théâtre Italien, le 19 Septembre 1752.

TOUTE l'Europe ſait qu'en 1752, Monſieur le DAUPHIN étant attaqué de la petite vérole, Madame la DAUPHINE voulut abſolument reſter auprès de lui. Quand nos allarmes furent ceſſées, j'eſſayai de tracer le tableau des ſentimens de douleur & d'admiration que nous avions éprouvés; mais, pour mettre ce tableau au Théâtre, il falloit trouver une allégorie; celle d'Admette & d'Alceſte me parut des plus heureuſes. Aucun de mes ouvrages ne peut m'être auſſi cher que celui-ci; le Roi, quand j'eus l'honneur de le lui préſenter, me marqua qu'il avoit été informé du ſuccès, & que le rôle d'Alceſte avoit fait répandre bien des larmes.





A ALCESTE, REINE DE THESSALIE. AUX CHAMPS ÉLISÉES.

MADAME,

Il part tous les jours tant de monde pour les lieux que vous habitez, qu'il n'est pas possible que vous n'ayez entendu parler d'une Princesse qui vient de faire, pour son mari, tout ce que vous fites pour le vôtre; mais

ACTEURS.

LA GLOIRE.

LE GÉNIE *tutélaire de la Thessalie.*

ALCESTE.

UN THESSALIEN.

L'AMOUR.

ACTEURS DANSANS.

L'Envie & quatre Furies.

Thessaliens & Thessaliennes de différentes conditions.

Les Ris, les Jeux, &c.

La Scène est à Iolcos en Thessalie.



ALCESTE,

DIVERTISSEMENT

A l'occaſion de la convaleſcence de M. le DAUPHIN.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA GLOIRE, LE GÉNIE.

LA GLOIRE.

JE ſuis d'une ſatisfaction, d'une joie....

LE GÉNIE.

Que vous eſt-il donc arrivé ?

LA GLOIRE.

Je viens de rencontrer une grande vilaine créature qui me déteſte. Non, je ne crois pas m'être jamais ſi bien divertie; je l'ai perſiflée, excédée, déſeſpérée....

LE GÉNIE.

Voilà bien ce qu'on appelle un vrai plaisir de femme! eh, quelle est-elle?

LA GLOIRE.

Je vais vous la peindre. Sa taille est élancée; elle a le cou long & sec, la peau livide, le regard louche, les joues creuses, le nez serré, & la bouche plate; ses cheveux ressemblent à des serpens; une petite coëffe blanche, nouée avec un ruban couleur de rose sous son menton pointu, beaucoup de rouge & des mouches, achèvent de lui composer une figure très-bien assortie à son caractère: la reconnoissez vous?

LE GÉNIE.

Parbleu, c'est l'Envie.

LA GLOIRE.

Elle-même. Sa voiture étoit trainée par six chauve-souris; deux singes lui servoient de pages; & elle avoit pour cocher ce vieux Poëte qu'Admette auroit dû chasser il y a long-tems de ses États.

LE GÉNIE.

Que vient-elle faire dans des lieux dont elle sembloit s'être bannie, & qui ne peuvent offrir à ses yeux que des objets désespérans?

LA GLOIRE.

Je l'ignore. Son premier mouvement a été de m'éviter ; mais, comme il n'étoit pas possible que je ne l'eusse apperçue, elle a pris le parti de m'aborder, & m'a balbutié doucereusement & avec des yeux que la lumière fait toujours clignoter, je ne sais quel compliment, des fadeurs auxquelles j'ai répondu d'un air ouvert, négligemment, d'un ton léger ; & tout de suite, pour commencer son tourment, avouez, lui ai-je dit, que ces superbes dômes, ces magnifiques palais, ces vastes jardins aux bords de ce fleuve, forment un aspect, un coup-d'œil bien admirable. Ne diroit-on pas que cette ville est la capitale des Nations ? Les Arts, les Sciences, les Fêtes, les Spectacles y varient sans cesse les amusemens & les plaisirs. N'êtes-vous pas sur-tout frappée de cet air d'enjouement & de gaieté qui règne sur tous les visages ? De cette joie vive qui semble distinguer ce peuple, & qui prend sans doute sa source dans la douceur & la bonté de son caractère ? Chaque mot que je prononçois, chaque remarque que je lui faisois faire, étoit un coup de poignard qui déchiroit son cœur ; j'agitois, j'enfonçois le poignard, en la regardant malignement ; & mon ame savouroit à

longs traits le dépit & l'amertume qui flétrissoient la sienne.

LE GÉNIE.

Il faut avouer que quand les femmes se haïssent, elles se haïssent bien!

LA GLOIRE.

Que voulez-vous dire ? Est-il donc nécessaire d'avoir un sexe pour bien haïr cette mégère ?

LE GÉNIE.

Je crains quelqu'évènement funeste.

LA GLOIRE.

Quel évènement ? N'a-t-elle pas vu que tous ses efforts contre la Thessalie, dont vous êtes le Génie tutélaire, ont toujours été impuissans ? Ira-t-elle encore crier, comme autrefois, chez les Nations voisines, que les Thessaliens assoupis dans la mollesse, offrent une conquête aisée ? Ces Nations n'ont-elles pas éprouvé que ce peuple, qui paroît si superficiel, si frivole, qui semble ne s'occuper que de ris, de jeux & du soin de plaire, vole, dès que je l'appelle, s'élance au milieu des dangers, & que couvert de sang & de poussière, il est aussi fier en affrontant la mort, qu'il est doux, généreux & bienfaisant après la victoire ?

LE GÉNIE.

LE GÉNIE.

Gloire adorable, que je vous embraſſe ! Ce n'eſt pas pour l'éloge ; il eſt dû ; mais c'eſt qu'il eſt parti du fond du cœur. Je vois que vous nous aimez véritablement ; & vous avez bien raiſon ; vous n'êtes jamais ſi charmante que parmi nous. Sourcilleuſe, hautaine, & comme empoiſonnée dans votre grandeur, chez les autres nations, vous y affectez la morgue & la gravité : ici, vous êtes ſimple, unie, vive, badine ; on prendroit la Gloire pour une de nos citoyennes.

LA GLOIRE.

Eh ! ne l'ai-je pas toujours été ?

LE GÉNIE.

Eh bien ! ma chère Compatriote, trouvez bon que je vous diſe que l'Envie ne venant pas ſans doute ici ſans quelques mauvais deſſeins, vous n'auriez pas dû, par vos diſcours, exciter encore ſa rage contre Admette & contre Alceſte qu'elle ſait que vous aimez.

LA GLOIRE.

Rien n'eſt plus aiſé à raccommoder ; je lui donnerai ce ſoir un grand ſouper qu'elle trouvera délicieux par la compagnie que j'y raſſemblerai.

LE GÉNIE.

Oh! cessez donc un instant de plaisanter.

LA GLOIRE.

A sa droite, elle aura cette grosse *Céphise*, toujours si bien fournie d'anecdotes contre son sexe, aussi connue par sa démarche indécente, qu'elle prend pour un air de Cour, que par ses noirceurs continuelles & ses tracasseries; à qui l'on croit de l'esprit, & qui n'a au plus que ce jargon que donne aux plus sottes un long usage de galanterie, d'intrigues & de petits soupers. A sa gauche, je placerai ce fade & hideux *Straton*, qui toujours malade à l'armée, faisoit les campagnes sans servir; bas à la Cour, frondeur à la Ville, répétant sans cesse, que du tems du feu Roi, on auroit fait ceci, on auroit fait cela, mais qu'aujourd'hui les gens du métier, les gens de mérite, les gens comme lui ne sont pas écoutés. A ces deux personnages je joindrai *Licas*, ce petit Sénateur si laid, si maigre, si opiniâtre, si dénigrant, si hautain, qui crache loin, qui voit de près; cent fois corrigé, toujours incorrigible, & à qui, de lassitude, on semble avoir laissé la permission d'être insolent. Enfin le fastidieux *Sostrate*, qui a la taille si allongée & les lumières si courtes, l'action si vive &

l'eſprit ſi froid ; qui ſe pique d'avoir toujours les plus belles manchettes, les plus beaux bijoux, de juger au mieux des habillemens des Acteurs, des Actrices, des modes nouvelles, des rubans, des taffetas de l'année ; en un mot, encore plus bégueule qu'il n'eſt fat.

LE GÉNIE, *d'un ton ironique.*

Cela doit compoſer quatre convives bien amuſans.

LA GLOIRE.

Quatre convives dont elle me ſaura ſans doute un gré infini. Ils lui diront qu'ici l'on vit enſemble ſans s'eſtimer, même ſans s'amuſer ; qu'à ces petits ſoupers ſi vantés, la joie n'eſt qu'extérieure, & la converſation qu'un tiſſu de plaiſanteries amenées avec art, d'épigrammes manquées, de fades ironies, de plats jeux de mots, & de grands éclats de rire triſtes & forcés ; qu'un luxe mauſſade & la fantaiſie pour les colifichets, ont ſuccédé à la vraie magnificence ; que les Auteurs, par l'envie d'avoir de l'eſprit, ſont toujours auſſi loin de la Nature ; que les Acteurs par leur démarche empeſée, leurs cris, leurs grimaces, & leurs contorſions ; que les jeunes gens vuides d'idées, parlant ſans ceſſe ſans rien dire, étourdis ſans agrémens ;

bruyans sans gaieté, ricanneurs sans sujet, méchans par air, railleurs sans esprit, peu sensibles aux qualités du cœur, ne mesurent leur considération que sur le plus ou le moins de bijoux que leur étale un fat. Ils ajouteront...

LE GÉNIE.

Oh, Madame! ces quatre plats censeurs ajouteront ce qu'ils voudront; je leur dirai, moi, que l'on n'étouffe cet amour si naturel pour la Patrie, & qu'on ne cherche à déprimer sa Nation, que par le dépit de sentir en soi-même qu'on y est, & qu'on doit y être méprisé; que d'ailleurs, ces vices, ces travers & ces ridicules qu'ils se plaisent à relever, ne sont que passagers, & n'altèrent point le fond du caractère général. Mais tandis que je m'amuse ici, l'Envie nous prépare peut-être de cruels chagrins; je vais l'observer & tâcher de faire échouer ses mauvais desseins.

LA GLOIRE.

Pour moi, qui ne m'allarme pas si aisément, je vais me divertir à voir danser cette troupe de jeunes Amans dont j'entends les concerts.

SCÈNE II.

Une troupe de Thessaliens & de Thessaliennes forment des danses. L'Envie qui arrive avec quatre Furies, les épouvante & les chasse. Elle lance un dard; & dans l'instant il s'élève une vapeur épaisse qui enveloppe le Palais d'Admette. L'Envie & ses Furies se retirent, après avoir marqué par une danse caractérisée, les divers mouvemens qui les agitent.

LA GLOIRE, *seule.*

CES Furies, ce nuage épais, ce dard que cette Mégère a lancé, ses regards où brilloit une joie perfide & cruelle, & qui sembloient me braver, tout m'annonce que sa rage, contre ce Peuple, vient de se signaler par quelques nouveaux forfaits... J'entends des cris, des gémissemens...

SCÈNE III.

LA GLOIRE, UN THESSALIEN.

LE THESSALIEN.

DIEUX justes ! Dieux tout-puissans, prenez-nous plutôt pour victimes !

LA GLOIRE.

Où courez-vous ? Quel trouble vous agite ?

LE THESSALIEN.

Ah ! Madame, Admette...

LA GLOIRE.

Eh bien ?

LE THESSALIEN.

Il touche à son dernier moment ! Cette vapeur empestée, qui s'est tout-à-coup répandue autour du Palais, a porté dans son sein le poison le plus mortel.

LA GLOIRE.

Voilà donc le coup affreux que méditoit cette lâche & cruelle ennemie ! Elle vous a vus, généreux Thessaliens, envisager sans effroi vos propres

dangers & toutes les horreurs d'une guerre sanglante ; sa rage ingénieuse a su choisir l'endroit sensible : c'est dans votre amour pour vos Rois, c'est au fond de vos cœurs, qu'elle puise aujourd'hui des traits pour vous déchirer. Ce jeune Héros m'avoit consacré ses jours ; que ne dois-je pas faire, que ne vais-je pas tenter pour les conserver ! Non, je ne saurois croire que les Dieux veuillent borner si près de leur course de si belles destinées.

Elle sort.

SCÈNE IV.

LE THESSALIEN *seul.*

QUELS instans ! ... ô mon Prince ! ô mon Maître ! ... Chaque cri que j'entends me glace d'effroi. Je n'ose tourner les yeux vers ce triste Palais. Famille auguste ! Tendre mère ! & vous épouse si chérie, malheureuse Alceste, quelles doivent être vos allarmes ! ... Mais, que vois-je ! .. ô Ciel ! c'est elle ! Elle vient, .. Quel spectacle touchant !

SCÈNE V.

ALCESTE, LE GÉNIE, LE THESSALIEN.

ALCESTE, *au* GÉNIE *qui veut l'empêcher d'approcher des nuages qui obſcurciſſent le fond du Théâtre.*

Vous m'arrêtez ! Vous me fermez le paſſage ! Vous voulez m'empêcher de le voir, de l'embraſſer, de le ſecourir !

LE GÉNIE.

Votre préſence ne pourroit qu'aigrir les douleurs de votre époux, & ne lui feroit d'aucune utilité. J'ai raſſemblé près de lui les Mages les plus habiles dans l'Art de diſſiper le venin qui menace ſes jours ; repoſez-vous ſur leur expérience ; & ne cherchez point, en expoſant votre vie...

ALCESTE.

Eh ! ſi je le perds, que m'importe la vie ! Quoi ? mon époux eſt prêt à périr & je l'abandonnerois ! Je ne lui donnerois pas tous mes ſoins ! Je ne l'ar-

roserois pas de mes larmes ! Je n'aurois pas du moins la consolation de lui faire voir que la mort ne peut nous séparer ! Cessez de me retenir....

LE GÉNIE.

Songez, Madame, que pour ménager si peu votre vie, elle est trop chère à l'Auguste Famille de votre époux, trop précieuse à ce Peuple qui vous adore ; que vous devez la conserver pour veiller sur l'enfance de votre Fils, pour lui inspirer vos vertus ; songez que les Dieux veulent une résignation entière à leurs décrets, quelque rigoureux qu'ils puissent être, & que votre désespoir ne pourroit que les irriter.

ALÇESTE.

Les Dieux pourroient-ils s'offenser des transports d'une épouse éperdue ? N'est-ce pas les respecter & leur obéir, que de suivre les loix de son devoir & d'une tendresse légitime ? Est-il aucune considération, aucune crainte qui doive m'éloigner de ce cher objet, à qui le Ciel & l'Hymen m'ont unie ? Est-il aucun péril qui puisse me dégager des soins que je lui dois ? Hélas *, sa vie

* On rapporte ici les propres paroles de Madame la Dauphine.

est tout pour son Fils, pour son Peuple, pour l'Univers, & la mienne n'est rien ! Que sais-je ? Peut-être n'est-ce pas son sang, mais le mien que demandent les Dieux ? Peut-être le venin passant dans mon cœur, s'éloignera du sien ? Je sauverai ses jours en lui sacrifiant les miens ; je mourrai ; mais il vivra. Venez, secondez ma gloire, mon devoir, mon amour...

SCÈNE VI.

LE GÉNIE, ALCESTE, LA GLOIRE, L'AMOUR, *sous la figure d'un Mage.*

LE GÉNIE, *à Alceste.*

CE seroit être barbare que de vous obéir. D'ailleurs vous voyez que ces nuages augmentent, s'étendent & deviennent à chaque instant plus épais. Comment ne pas s'égarer ? & quel flambeau pourroit luire à travers ces ténèbres ?

ALCESTE.

Ah ! je le vois ; je n'en puis douter ; mon époux n'est plus ; vous ne me parlez ainsi, vous ne me retenez, que pour me cacher quelque tems toute l'horreur de mon sort, & tâcher de m'y préparer.

Ai-je pu m'y laisser tromper ? ... cher Prince ! ... ô Ciel ! .. je succombe ....

LA GLOIRE.

Madame, il vit encore ; il faut céder à vos larmes ; venez, ce Mage & moi nous guiderons vos pas.

ALCESTE.

Que ne vous dois-je point ! je verrai, j'embrasserai mon époux, j'adoucirai ses maux, je partagerai ses peines ; & s'il faut que je périsse dans de si chers & de si justes soins, du moins jusqu'au dernier moment, je lui aurai marqué ma tendresse.

LE GÉNIE.

Où courez-vous, malheureuse Princesse ?

L'AMOUR, *sous la forme d'un Mage.*

Elle suit la Gloire ; & les Dieux sont trop justes pour ne pas récompenser tant de vertus.

LE GÉNIE.

Ah ! les Dieux l'envieront à la terre.

La Gloire, l'Amour & Alceste, entrent dans les nuages qui les enveloppent.

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

LE GÉNIE *seul.*

Avec quel fermeté, quel courage, elle brave la mort, dans l'âge & dans un rang où tout appelle aux plaisirs ! Qu'un cœur si magnanime est respectable ! Qu'il est digne du sang qui l'a formé !

On entend une douce symphonie.

Mais, quels doux accens succèdent aux cris de la douleur ?... Une lumière vive & brillante perce à travers ces nuages... Elle les écarte...

L'Amour, toujours sous la forme d'un Mage, revient sur la Scène ; & à mesure que les nuages s'écartent, on voit Admette & Alceste qui se donnent la main ; la Gloire pose sa couronne sur la tête d'Alceste.

LE GÉNIE.

Ne vois-je pas Admette ? Quel Dieu, quelle main puissante a ranimé ses jours ?.. Alceste tient le Flambeau de l'Amour... Ah ! c'est ce divin flambeau, dans les mains de la Vertu, qui vient de dissiper cette vapeur empestée !

L'AMOUR, *ôtant son déguisement.*

Oui, & ce miracle est le prix que devoient les

Dieux à une tendresse si pure & si magnanime.
Jeux & Ris, revenez; rassemblez-vous,

Que les gémissemens,
Que les craintes finissent;
Que ces lieux retentissent
De vos plus doux accens.

CHŒUR.

Que les gémissemens, &c.

GRAND AIR.

Nous avons à vos yeux retracé dans ce jour,
L'intéressant tableau du plus parfait amour.
François, d'un si rare modèle.
Vous avez parmi vous une image fidèle.

Sèche tes pleurs, heureuse France;
A la plus flatteuse espérance
Tu peux livrer ton cœur.
Que tes craintes finissent;
Que tes Peuples s'unissent
Pour chanter leur bonheur.

Auguste Sang qui nous donnez des Loix,
Régnez à jamais sur la France:
Notre amour constant pour nos Rois,
Fait leur grandeur & notre récompense.
Auguste Sang qui nous donnez des Loix,
Régnez à jamais sur la France.

Des François de différentes Provinces, & de différentes conditions, s'unissent ensemble pour marquer leur joie par leurs danses & leurs chants.

VAUDEVILLE.

DANS une ignorance parfaite,
Nicaiſe & la timide Annette
Paſſoient enſemble tout le jour.
Un ſeul inſtant ſut les inſtruire ;
L'un prend la main, l'autre ſoupire :
Leur cœur s'éclaire au flambeau de l'Amour.



Aminte, ſenſible à l'outrage
Que lui fait un Amant volage,
Promet de n'aimer de ſes jours.
Qu'un nouvel Amant preſſe Aminte ;
Sa fierté, ſon dépit, ſa crainte,
Tout ſe diſſipe au flambeau des Amours.



Mon voiſin & ſa ménagère,
Sur la cauſe la plus légère,
Sont en querelle tout le jour.
Pour eux le ſoir eſt ſans nuage ;
Les chagrins, les ſoins du ménage,
Tout ſe diſſipe au flambeau de l'Amour.

FIN.

LES
VEUVES TURQUES,
COMÉDIE
EN UN ACTE,

Représentée en Société, le 12 Mai 1742; & par les Comédiens Italiens, le 22 Août 1747.



A SON EXCELLENCE,

ZAÏD EFFENDI,

AMBASSADEUR

DE LA PORTE OTTOMANE.

*V*OTRE EXCELLENCE *parut s'amuser à la représentation de cette Comédie. Elle me la demanda le lendemain ; je la priai d'agréer que je lui en fisse un hommage public. Je n'oublierai jamais les prévenances & l'amitié dont vous m'avez ho-*

noré pendant mon séjour à Constantinople; je serai toute ma vie, avec un très-inviolable & respectueux attachement,

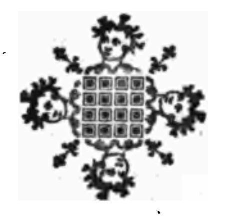
De Votre Excellence,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,
SAINTFOIX

ZAÏD EFFENDI, Ambassadeur de la Porte Ottomane auprès du Roi, arriva à Paris, à la fin de l'année 1741, accompagné de son Fils & de son Gendre. Il y demeura près de six mois, & se fit généralement aimer. Madame la Duchesse de *** voulut lui donner une petite fête ; elle m'en parla, en me marquant qu'elle souhaiteroit de faire représenter devant lui une Comédie qui fût absolument dans les mœurs Turques. J'arrangeai celle-ci sur un canevas que j'avois tracé par hasard quelques années auparavant. Sa Hautesse même eût été enchantée de Fatime & de Zaïde ; ces deux rôles furent joués avec toute la finesse & toutes les grâces possibles, par Mes-

dames de *** & d'***. La Pièce fut trouvée *délicieuse*, comme toutes celles que l'on représente en Société. L'Ambassadeur me la demanda ; je le priai de me permettre de la lui dédier. Quelques jours avant son départ, je sus que son Fils, qui commençoit à entendre assez bien notre langue, s'étoit amusé à la traduire dans la sienne. Nos meilleures Pièces ont été traduites en Anglois, en Hollandois, en Allemand, en Danois ; mais il n'est, je crois, encore arrivé qu'à celle-ci, de recevoir un pareil honneur en Turc ; & peut-être a-t-elle déja été représentée plusieurs fois dans le Serrail du Capitan Bacha, du Reis Effendi, du Moufti, du Grand-Seigneur même. Quelle gloire ! J'en suis tout ébloui.

Il n'eſt pas poſſible, me dira-t-on peut-être, qu'Oſmin aime auſſi vivement deux femmes à la fois; mais on conviendra, je crois, qu'il eſt très-poſſible qu'il les deſire.



ACTEURS.

OSMIN.

FATIME.

ZAÏDE.

SALOMÉ.

UN CADI, *& sa suite.*

FEMMES DE FATIME ET DE ZAÏDE.

La Scène est à Constantinople, dans un salon qui sépare l'appartement de Fatime & de Zaïde.



LES
VEUVES TURQUES,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

OSMIN, SALOMÉ.

OSMIN.

IL y a plus d'une heure que je t'attends.

SALOMÉ.

Je n'ai pu venir plus tôt; j'ai tant d'affaires!

OSMIN.

Je sais combien tu es à la mode, & que tout ce qu'il y a de personnes considérables dans Constantinople, te recherchent & veulent t'avoir.

SALOMÉ.

Ma foi, si vous croyez que cela me flatte beau-

coup, vous vous trompez. La plûpart de ces personnes si considérables, si puissantes & qui font tant de bruit dans le public, sont si petites, si petites, quand on les voit de près dans le particulier, que quoique je ne sois qu'une pauvre Juive, une simple revendeuse à la toilette, je rougis quelquefois de l'encens que je suis obligée de leur prodiguer. Croiriez-vous que le Gouverneur, cet homme si grave, m'a tenue ce matin trois heures au moins dans son cabinet, à ne s'entretenir avec moi que d'intrigues galantes, de médisances, de contes, d'historiettes, de minuties, de bagatelles?... *Je ne comprends rien au nouvel Amant qu'une telle s'est donné?... Le plaisant tour qu'on dit que l'avant-dernier lui a joué, est-il vrai?... Personne encore n'a pris la petite Danseuse?..* & cent autres questions qu'il m'a faites, toutes aussi frivoles, que le rire continuel dont il les accompagnoit. Cependant, à la porte de ce cabinet où nous traitions de si belles matières, deux grands esclaves répondoient, d'un ton brusque & fier, à beaucoup d'honnêtes gens qui commençoient à remplir la salle d'audience, *Monseigneur travaille;* en effet, un moment après m'avoir congédiée, lorsque Monseigneur s'est rendu visible, sa morgue, son front chargé de soucis & le sombre em-

barras qu'il affectoit, ont dû faire croire qu'il sortoit de travailler sur des affaires bien importantes, bien épineuses.

OSMIN.

Il me semble que tu aurois pu te dispenser de venir me faire un portrait si ridicule d'une personne à qui tu sais que je dois m'intéresser ?

SALOMÉ.

Oh! ma foi, l'original m'avoit trop frappée. D'ailleurs comme vous parviendrez peut-être un jour au même poste, tandis que l'on peut encore vous parler librement, j'étois bien aise....

OSMIN.

Et moi je serois fort aise que, sans égaier plus long-tems ta langue médisante, tu voulusses bien enfin me rendre compte de la commission que je t'avois donnée, de le pressentir adroitement sur mon mariage avec sa sœur.

SALOMÉ.

Je lui en ai parlé.

OSMIN.

Eh bien ?

SALOMÉ.

Eh bien, il vous considère, vous estime, & si

elle veut se remarier & vous épouser, cette alliance lui sera fort agréable.

OSMIN.

Ainsi mon bonheur ne dépend plus que de la belle Fatime ?

SALOMÉ.

D'elle uniquement.

OSMIN.

Crois-tu qu'elle veuille me rendre heureux ?

SALOMÉ.

Je crois que vous ne lui êtes point indifférent ; mais elle a toujours des si, des mais, des selon, auxquels je ne comprends rien, & qui m'impatientent quelquefois à un point....

OSMIN.

On ouvre.... C'est elle.... Ah ! de grâce, ma chère Salomé, avant que je paroisse, parle-lui encore ; & tâche de la faire s'expliquer sur mon amour.

(*Il s'éloigne.*)

SALOMÉ.

Voyons.

SCÈNE II.

FATIME, SALOMÉ.

SALOMÉ.

ON m'attend ce matin dans vingt maisons; mais j'abandonne toutes autres affaires, dès qu'il s'agit des vôtres. Je me suis ressouvenue en m'éveillant, qu'il y a aujourd'hui quatre mois dix jours qu'Assan est mort. Le tems de votre deuil est expiré; vous pouvez à présent vous remarier. Avez-vous pensé à ce que je vous ai dit d'Osmin? Les entrevues que je vous ai ménagées à l'une & à l'autre, ne vous ont-elles point encore déterminée?

FATIME.

Mais....

SALOMÉ.

Il vous adore.

FATIME.

Je le crois.

SALOMÉ.

Sa personne est aimable.

FATIME.

Certainement.

SALOMÉ.

Son humeur eſt douce.

FATIME.

Il eſt vrai.

SALOMÉ.

Votre frère le Gouverneur agréera cette alliance?

FATIME.

J'en ſuis perſuadée.

SALOMÉ, *la contrefaiſant.*

Mais... Je le crois... Certainement... Il eſt vrai... J'en ſuis perſuadée... Vous me répondez avec bien de la froideur?

FATIME.

Moi? Non.

SALOMÉ.

En un mot, Oſmin vous plaît-il?

FATIME.

Oui, te dis-je.

SALOMÉ.

Vous l'épouſerez donc?

FATIME.

Je ne dis pas cela.

SALOMÉ.

Quoi, vous ne l'épouserez pas ?

FATIME.

Ce n'eſt pas ce que je veux dire.

SALOMÉ, *la contrefaiſant encore.*

Je ne dis pas cela.... Ce n'eſt pas ce que je veux dire.... Que de façons ! que diantre voulez-vous donc dire enfin ?

FATIME, *d'un ton ſec.*

Rien.

SALOMÉ.

Rien ? Voilà bien les femmes ! elles parlent ; qu'ont-elles dit ? Rien... (*Allant chercher Oſmin.*) Oh ! Seigneur Oſmin, paroiſſez. Je vous annonce que vous plaiſez à cette belle Veuve ; parlez, preſſez, priez ; pour moi, j'ai trop d'affaires pour m'amuſer avec une diſeuſe de rien. (*Bas à Oſmin, en s'en allant.*) Je reviendrai dans un moment vous ſeconder.

SCÈNE III.

FATIME, OSMIN.

OSMIN.

CE qu'elle me dit est-il bien vrai ? Serois-je assez heureux ?...

FATIME.

Oui, Osmin, je vous aime ; & je vais enfin m'expliquer avec vous.

OSMIN, *voulant se jeter à ses genoux.*

Charmante Fatime !...

FATIME.

Levez-vous, & m'écoutez. Assan, en mourant, a laissé deux veuves, Zaïde & moi.

OSMIN.

Je le sais.

FATIME.

Zaïde, par toutes les petites ruses d'une coquette, avoit trouvé le secret de l'emporter dans le cœur de notre mari ; & fière d'une préférence qu'elle regardoit comme un tribut qu'on devoit à

ſes charmes, l'orgueilleuſe me traitoit avec un dédain!... Ses tons, ſes airs, toutes ſes manières, ſes politeſſes même étoient outrageantes!... Oſmin, je ne puis être contente, ſi je ne la vois humiliée; & c'eſt de votre amour que j'attends ma vengeance.

OSMIN.

Ah! je voudrois que ce pût être pour elle un tourment cruel, de vous ſavoir mille fois plus aimée de moi, qu'elle ne le fut jamais d'Aſſan; je vous jure que chaque inſtant de ma vie renouvelleroit ſon déſeſpoir, & que toujours prêt de faire éclater mes tranſports & ma félicité à tous les yeux....

FATIME.

Il me ſuffira que les ſiens en ſoient témoins; & qu'en l'épouſant....

OSMIN.

En l'épouſant! moi l'épouſer!

FATIME.

Oui, vous.

OSMIN.

Zaïde?

FATIME.

Elle-même; & vous n'obtiendrez ma main, qu'en obtenant la ſienne.

OSMIN.

Vous plaiſantez ?

FATIME.

Je ne plaiſante point ; je veux qu'elle devienne encore ma rivale, pour lui rendre avec un nouveau mari tous les chagrins qu'elle m'a fait eſſuyer avec Aſſan.

OSMIN.

Je demeure interdit. Quoi ? Madame, lorſque vous pouvez jouir de la tendreſſe d'un époux qui vous adorera....

FATIME.

Je jouirai en même-tems de ma haine contre-elle, de ſon dépit & de ſes chagrins : double plaiſir qu'elle goûtoit à longs traits du tems d'Aſſan, & que je veux goûter à mon tour. Oſmin, les hommes ſortent, ſe promènent, ſe voient les uns les autres ; diſſipés par des charges & des emplois, ils ont mille reſſources pour échapper à l'ennui ; mais comment les femmes ſe ſauveroient-elles des dégoûts d'une ſolitude & d'une oiſiveté languiſſante, ſi elles ne ſe ménageoient pas des paſſions vives qui les occupent, & les attachent aux lieux où elles ſont toujours renfermées ? La haine contre une rivale ſoutient l'amour pour un mari ; cette haine,

comme

comme la tendresse, a ses mouvemens, son intrigue, ses douceurs. Au moindre revers d'une ennemie, on se peint, on s'exagère son embarras ; on s'entretient de ses inquiétudes ; on tâche de les augmenter ; on en parle, on en rit ; cela amuse ; les jours passent insensiblement : l'esprit occupé par les tracasseries du serrail, sent moins la contrainte d'y vivre & s'accoutume enfin, peu à peu, à ne plus courir après de vaines chimères d'indépendance & de liberté.

OSMIN.

Mais, Madame, je suppose que je voulusse épouser Zaïde ; comment pouvoir l'engager à me donner la main ?

FATIME.

Cherchez seulement les occasions de la voir ; parlez-lui ; & comptez qu'elle est trop coquette, pour ne pas tâcher de m'enlever un amant, & trop vaine pour douter un instant que son triomphe ne suive de près ses premiers regards.

OSMIN.

Ah ! belle Fatime, si j'avois véritablement touché votre cœur, vous ne seriez plus piquée contre elle !

FATIME.

Vous n'ignorez pas que depuis la mort d'Assan, on m'a proposé des partis assez brillans; je n'ai écouté que vous seul : voilà ma réponse aux reproches que vous me faites de ne vous point aimer. D'ailleurs vous voyez à quelle condition je vous offre mon cœur, ma main, & une dot considérable : si ces dons vous flattent, c'est à vous à ne rien épargner pour vous en assurer la possession; je vous laisse y rêver.

SCÈNE IV.

OSMIN, *seul.*

QUELLE femme! pour l'épouser, il faut que j'en épouse une autre! Fatime est belle; elle est riche; je l'aime; elle peut faire ma fortune. Quel bizarre caprice s'oppose à mon bonheur!



SCÈNE V.

OSMIN, SALOMÉ.

SALOMÉ.

EH bien, votre mariage eſt-il arrêté ?

OSMIN.

Arrêté ? Il eſt plus éloigné que jamais.

SALOMÉ.

Comment donc ?

OSMIN.

Fatime, en ſe mariant, veut auſſi pourvoir Zaïde.

SALOMÉ.

Zaïde ! Eh ! de quoi ſe mêle-t-elle ?

OSMIN.

Mais, devine quel eſt l'heureux époux qu'elle veut lui donner.

SALOMÉ.

Eh qui ? car je ne me pique point de deviner.

OSMIN.

Moi.

SALOMÉ.

Vous ?

OSMIN.

Oui, moi, te dis-je.

SALOMÉ.

Elle eſt folle ! Ne s'eſt-elle pas déja aſſez mal trouvée d'avoir eu Zaïde pour rivale ?

OSMIN.

Eh ! c'eſt parce qu'elle s'en eſt mal trouvée ; c'eſt un trait de vengeance & de vanité : elle voudroit voir ſon ennemie mépriſée & humiliée à ſon tour.

SALOMÉ.

J'entends cela.

OSMIN.

Et tu vois qu'à préſent tout eſt rompu.

SALOMÉ.

Je vois qu'en vérité Fatime eſt trop ridicule. Comment ! après tous les ſoins que je me ſuis donnés !... Mais, je penſe.... Seigneur Oſmin.... ma foi, vous ne perdriez pas au change : écoutez-moi. Je viens de l'appartement de Zaïde ; elle m'a parlé la première de votre mariage : j'ai fort bien remarqué qu'elle en railloit en perſonne piquée,

& qu'elle retomboit de tems en tems dans une rêverie dont elle ne sortoit qu'avec une gaieté affectée. Je lui ai demandé, par manière de conversation, si vous étiez connu d'elle ; je le connois, m'a-t-elle répondu d'un ton embarrassé ; je l'ai vu plusieurs fois sous les fenêtres de sa divine. Je ne me trompe guère en femmes ; je parierois que Zaïde est jalouse du bonheur de sa compagne.... Je l'apperçois. Il faut que vous fassiez connoissance. Peut-être vous cherche-t-elle ? Que sait-on ?

SCÈNE VI.

OSMIN, SALOMÉ, ZAIDE.

SALOMÉ, *allant d'un air riant à Zaïde qui feint de vouloir rentrer.*

AH, Madame ! un moment.

ZAIDE.

Qu'est-ce ?

SALOMÉ.

Arrêtez, je vous prie.

ZAIDE.

Que veux-tu ?

OSMIN, *à part, regardant Zaïde.*

Qu'elle eſt belle !

SALOMÉ, *à Zaïde.*

Le Seigneur Oſmin épouſe une des veuves d'Aſſan ; je veux qu'il connoiſſe auſſi l'autre pour juger....

ZAIDE.

Que tu es folle !

OSMIN.

Quelle taille ! Quels yeux ! Que de charmes !

SALOMÉ, *à Zaïde.*

Comme il vous regarde ! (*A Oſmin.*) Eh bien ; qu'en dites-vous ?

OSMIN.

Je ſuis hors de moi ! Je ſuis enchanté !

SALOMÉ.

Le portrait que je vous en avois fait, étoit-il flatté ?

OSMIN.

Qu'Aſſan étoit heureux !

ZAIDE, *à Oſmin.*

Vous ne le ferez pas moins que lui ; vous allez poſſéder l'incomparable Fatime.

OSMIN.

Ah, Madame!

ZAIDE.

N'épousez-vous pas ce soir?

OSMIN, *d'un ton froid.*

Ce soir? Je ne sais.

ZAIDE, *souriant.*

Vous ne savez? En vérité, je n'en sais rien aussi.

OSMIN.

Mon bonheur ne dépend à présent que de vous.

ZAIDE.

De moi? Vous croyez parler à Fatime.

OSMIN.

Je parle à l'adorable Zaïde.

ZAIDE.

Je suis bonne, & n'aime pas à brouiller les amans; je vous avertis que votre Maîtresse, naturellement curieuse & jalouse, peut de son appartement entendre tout ce que vous me dites.

OSMIN.

Je ne cherche point à m'en cacher.

ZAIDE.

Vos diſcours lui paroîtroient fort extraordinaires.

OSMIN.

Qu'ils ſont naturels dès qu'on vous voit!

ZAIDE.

Vous êtes galant.

OSMIN.

Je ſuis ſincère.

ZAIDE, *riant.*

Sincère? Si vous l'étiez, on pourroit dire que la conquête de votre cœur eſt donc fort aiſée.

OSMIN.

Sans doute, Madame, quand on a vos charmes; mais ne croyez pas que ce ne ſoit que de ce moment-ci que je vous aime.

ZAIDE.

Je ne ſache pas cependant que vous m'euſſiez jamais vue.

OSMIN.

Il eſt vrai que vous étiez inconnue à mes yeux; mais tout ce que j'entendois dire de votre beauté, enflammoit depuis long-tems mon cœur. Vous avez dû me remarquer cent fois la vue attachée

ſur vos fenêtres. Deſtiné à vous adorer, ce cœur vous cherchoit à travers les épaiſſes jalouſies qui vous déroboient à mes regards; je me formois de vous la plus charmante idée : votre préſence vient de la remplir, & de m'offrir cet objet qui doit me fixer pour toujours.

ZAIDE.

Oſmin, vous avez de l'eſprit.

OSMIN.

Oui, Madame, ſi l'amour en donne.

ZAIDE.

Mais pouvez-vous penſer que j'aie aſſez de vanité pour croire ce que vous me dites ?

OSMIN.

Je penſe que quand on déplaît, on ne perſuade pas aiſément.

ZAIDE.

Vous ne me déplaiſez point ; quelle folie ! Pourquoi me déplairiez-vous ?...



SCÈNE VII.

ZAIDE, OSMIN, SALOMÉ, UNE ESCLAVE. *de Fatime.*

L'ESCLAVE.

SEIGNEUR Osmin, ma maîtresse vous croyoit sorti.

OSMIN.

Tu vois que je ne le suis pas.

L'ESCLAVE.

J'allois vous chercher de sa part.

OSMIN.

Cela suffit.

L'ESCLAVE.

Venez-vous lui parler ?

OSMIN.

J'irai.

L'ECLAVE, *en s'en allant.*

Je vais lui dire que vous êtes ici.

OSMIN.

Comme tu voudras.

ZAIDE, *à Osmin.*

Et comme je ne veux point : si vous ne suivez cette Esclave, je rentre.

OSMIN, *l'arrêtant.*

Belle Zaïde....

ZAIDE.

Je rentre, vous dis-je.

OSMIN.

Daignez m'écouter un moment.

ZAIDE, *voulant rentrer.*

Quand je le voudrois, en aurois-je le tems ? Fatime viendroit.

OSMIN, *l'arrêtant.*

Eh bien, pour vous obéir, je vais, je vais la trouver ; mais demeurez de grâce.... je reviens aussi-tôt.... Madame, j'ai mille choses à vous dire.... Ma chère Salomé, tâche de l'arrêter, & parle-lui pour moi.

SALOMÉ, *bas à Osmin.*

Allez ; l'affaire est en bon train.

Il sort.

SCÈNE VIII.

ZAIDE, SALOMÉ.

SALOMÉ.

AH ! pauvre Fatime, tu vas trouver bien du changement !

ZAIDE.

Oh ! crois-tu que ma vue en un moment ?...

SALOMÉ.

L'a frappé comme un trait de flamme ; je m'en suis apperçue au premier coup d'œil.

ZAIDE.

Il est bien fait du moins.

SALOMÉ.

Je crois que Fatime le trouvera bien froid à présent.

ZAIDE.

Je n'en serois pas fâchée ; car je la hais bien !

SALOMÉ.

Il est vrai qu'elle se donnoit des airs en parlant de vous....

ZAIDE.

Eh! que disoit-elle?

SALOMÉ.

Il ne faut pas toujours prendre garde....

ZAIDE.

Mais, que disoit elle?

SALOMÉ.

Une compagne jalouse lâche bien des propos....

ZAIDE.

Je veux les savoir.

SALOMÉ.

Elle faisoit, par exemple, sonner fort haut l'avantage d'avoir trouvé avant vous un nouveau mari. Peut-être qu'à présent, si vous vous le mettiez bien dans la tête, vous passeriez devant elle.

ZAIDE, *d'un air de confiance.*

Peut-être.

SALOMÉ.

Il n'y aura que Fatime qui ne se le persuadera pas.

ZAIDE.

Il seroit plaisant de l'en convaincre.

SALOMÉ.

Quand elle aura épousé Osmin, il me semble l'entendre parler, jaser, se vanter, vous rabaisser...

ZAIDE.

La sotte !

SALOMÉ.

Elle aura beau dire ; vous n'en serez pas moins belle.

ZAIDE.

Sais-tu que tu me ferois venir l'envie d'humilier cette orgueilleuse ?

SALOMÉ.

Pardi, elle enrageroit bien si vous lui enleviez son amant.

ZAIDE.

Je le crois.

SALOMÉ.

Mais....

ZAIDE.

Mais, quoi ?

SALOMÉ.

Je pense....

ZAIDE.

Que pense-tu ?

SALOMÉ.

Que ce feroit lui mettre le poignard dans le cœur, & que vous avez l'ame trop bonne pour vouloir....

ZAIDE.

Moi! J'aurois l'ame bonne pour une rivale insolente!

SALOMÉ.

Elle l'eft, & un peu trop. Que fera-ce encore, quand elle fe verra l'époufe d'un homme qui a autant de mérite qu'Ofmin? Savez-vous que dans les commencemens, lorfqu'on le voyoit fans ceffe paffer & repaffer fous les fenêtres de cette maifon, tout le monde croyoit que c'étoit à vous que s'adreffoient fes vœux?

ZAIDE.

Je t'avoue que je l'ai cru auffi pendant quelques jours.

SALOMÉ.

Ah! belle Zaïde, on ne croit guère ces chofes-là fans les defirer!

ZAIDE.

Je ne te diffimulererai point qu'il m'a toujours paru fort aimable.

SALOMÉ.

Eh! pourquoi donc ne me l'avoir pas dit plus tôt ?

ZAIDE.

Ose-t-on s'expliquer, que l'on ne soit un peu pressée ?...

SALOMÉ.

Ose-t-on s'expliquer ! Ne voilà-t-il pas cette maudite honte dont notre sexe est si souvent la dupe ? Ainsi, sans ce badinage qui m'a fait vous arrêter en passant, & que votre bon génie m'a sans doute inspiré, vous n'auriez donc jamais été connue d'Osmin ? & le seul homme qui doit peut-être faire votre bonheur, auroit été perdu pour vous ?

ZAIDE.

Crois-tu qu'il ne le soit pas ? son mariage est arrêté avec Fatime ?

SALOMÉ.

Je sais que les choses sont bien avancées; mais, je vous le dis encore, il m'a paru vivement frappé à votre vue; & je ne doute point qu'un seul de vos regards, en lui découvrant l'inclination que vous avez pour lui, n'achevât de l'arracher à ses premiers engagemens. Il ne tardera pas à sortir; je vais vous laisser seuls.

ZAIDE.

ZAIDE.

Au contraire, il feroit plus convenable que tu l'attendiffes ici....

SALOMÉ.

Pour fonder fes fentimens? Lui laiffer entrevoir les vôtres?...

ZAIDE.

Adroitement du moins, & fans me compromettre.

SALOMÉ.

On auroit le Cadi à point nommé.... J'entends Ofmin.... Allez, rentrez dans votre appartement; & laiffez-moi faire.

ZAIDE.

A propos, je réfléchis que je ne t'ai jamais rien donné; prends ce diamant.

(*Elle fort.*)

SALOMÉ, *confidérant le diamant.*

Qu'il eft brillant! Cette femme-là a de bonnes réflexions.



SCÈNE IX.

SALOMÉ, OSMIN.

OSMIN.

TE voilà ſeule? Zaïde n'a pas voulu m'attendre un moment? Tu n'as pu l'arrêter?

SALOMÉ.

Vous êtes le plus heureux mortel....

OSMIN.

Comment? Qu'as-tu fait?

SALOMÉ.

Des merveilles; il ne dépend que de vous de l'épouſer.

OSMIN, *l'embraſſant.*

Zaïde? J'épouſerois!.. Je poſſéderois Zaïde!.. La charmante Zaïde! Ma chère Salomé, elle m'a enchanté du premier regard. A travers un air modeſte & réſervé, on démêle dans ſa phyſionomie, je ne ſais quoi de fin, de badin & d'enjoué qui charme d'abord. Cette belle blonde a toute la vivacité des brunes.

SALOMÉ.

Et Fatime ?

OSMIN.

Fatime est une brune qui a tout l'éclat des blondes. Zaïde, Fatime, Fatime, Zaïde, aimables rivales, que je vais passer d'heureux jours avec vous !

SALOMÉ.

Comment l'entendez-vous, s'il vous plaît ? Zaïde compte que vous l'épouserez seule, & que vous lui sacrifirez Fatime.

OSMIN.

Moi, sacrifier Fatime ! Ma foi, Zaïde est belle ; mais Fatime ne lui cède en rien.

SALOMÉ.

Ainsi, fidèle à Fatime, vous abandonnerez Zaïde ?

OSMIN.

Qu'appelles-tu, abandonner Zaïde ? Je ne veux abandonner personne ; il faut que je les aie toutes les deux.

SALOMÉ.

Le projet est beau, & digne d'un grand cœur ; mais l'exécution m'en paroît difficile ; car, je vous

le repète, Zaïde veut bien vous épouſer, & je puis même aller chercher tout-à-l'heure le Cadi; mais, en vous épouſant, elle exigera, avant toutes choſes, que vous renonciez à Fatime; au lieu que Fatime ne veut vous donner la main, qu'à condition que vous obtiendrez en même tems celle de ſa rivale.

OSMIN.

Ma chère Salomé, il faut les réunir pour faire mon bonheur.

SALOMÉ.

Et comment?

OSMIN.

Comment? Comment? Quoi, n'imagineras-tu rien?

SALOMÉ.

Que voulez-vous que j'imagine?

OSMIN.

Je t'ai promis deux cents ſequins; je t'en donnerai quatre cents.

SALOMÉ.

Quatre cents? Quel homme! & qu'il eſt adroit! Ne me voilà-t-il pas juſtement dans ſa ſituation? J'étois contente des deux cents ſequins; à préſent,

je ſens que je ne le ſerai pas, ſi je n'ai les quatre cents. Voyons, cherchons donc les moyens....

OSMIN.

Je penſe qu'en piquant l'amour-propre & la vanité de Zaïde....

SALOMÉ.

Oui, il ſera bon d'agacer ſa vanité; mais je crois qu'elle ne ſe rendra qu'à quelque trait de préférence bien marqué. J'imagine.... Mais la voici qui vient ſans doute ſavoir votre réponſe; tandis que l'amour va vous la dicter, je cours chez le Cadi; & j'eſpère que certaine idée que je n'ai pas le tems de vous expliquer, pourra réuſſir.

SCÈNE X.

OSMIN, ZAIDE.

OSMIN.

AH! Madame, quels termes pourroient exprimer toute la reconnoiſſance & tout l'amour dont mon cœur eſt pénétré!...

ZAIDE.

Salomé vous a donc déja parlé ?

OSMIN.

Vous le voyez à mes transports ; & l'espoir dont elle m'a flatté, confirmé par votre belle bouche, va mettre le comble à mon ravissement.

ZAIDE.

Mais, Osmin, ne suis-je point trop prompte à céder au penchant de mon cœur ? Il n'y a encore qu'un moment que vous ne me connoissiez pas.

OSMIN.

Pour vous adorer, faut-il d'autre instant que celui de vous voir ?

ZAIDE.

Vous paroissiez si attaché à Fatime ?

OSMIN.

Vous l'avez déja eue pour rivale ; & l'on ne m'a pas dit que vous ayez craint ses charmes. Son frère est mon ami ; il me fit penser à elle....



SCÈNE XI.

OSMIN, ZAIDE, FATIME.

ZAIDE, *en tournant la tête, apperçoit Fatime qui vient d'entrer.*

QUOI, Madame, vous nous écoutiez ?

FATIME.

Non, Madame, j'arrive; mais sans vous avoir écoutés, le trouvant à vos genoux, & vous connoissant si bonne, je puis, je crois, juger qu'il vous remercie.

ZAIDE.

Oui, Madame.

FATIME.

Il vous a bientôt persuadé son amour; & vous n'avez pas perdu de tems à y répondre ?

ZAIDE.

Il est vrai, Madame, & je me flatte qu'il n'y aura dans tout ceci de tems perdu, que celui que vous aviez employé à tâcher de vous l'acquérir. On est allé chercher le Cadi; il ne dépendra que

ZAIDE.

Quoi ? Ofmin, vous balancez entr'elle & moi ?

SALOMÉ, *bas à Zaïde.*

Il ne balance point ; mais il craint fon frère le Gouverneur, homme puiffant & vindicatif. Après les engagemens qu'il avoit pris avec elle, avant que de vous connoître, peut-il lui dire plus nettement qu'il n'aime que vous, & qu'elle devroit donc prendre fon parti ?

ZAIDE, *voulant fortir.*

Eh, laiffe-moi !

SALOMÉ, *l'arrêtant & l'emmenant à un coin du Théâtre.*

Je ne vous laifferai point fortir ; ce feroit vous trahir.

ZAIDE.

Voilà donc les fruits de ta belle entremife !

SALOMÉ.

Ma belle entremife ? Ma foi, fi vous recevez un affront, ne vous en prenez qu'à vous ; ai-je dû m'imaginer que vous la craindriez ? Quoi ? vous voulez qu'elle puiffe fe vanter d'avoir eu la préférence ?

ZAIDE.

Que je suis piquée ! ...

SALOMÉ.

Ce Cadi & ces témoins venus pour vous, ne serviroient qu'à votre Rivale ?

ZAIDE.

Ah, Ciel !

SALOMÉ.

Cette aventure feroit dès ce soir l'entretien de tous les plaisans de la Ville : que l'on en riroit !

ZAIDE.

A quoi me suis-je exposée !

SALOMÉ.

Et c'est elle qui s'expose à être encore humiliée & délaissée, comme elle l'étoit par votre premier mari.

ZAIDE.

Non, car Osmin l'aime.

SALOMÉ, *haussant les épaules.*

Il l'aime... Il l'aime... Écoutez, si vous avez véritablement de l'inclination pour lui ....

ZAIDE.

Ah! je ſens qu'il m'eſt plus cher encore que je ne croyois.

SALOMÉ.

Epouſez-le donc ; & je vous promets que ce ſoir les Ris, les Jeux & les Amours régneront dans votre appartement, tandis que Fatime, toujours veuve, quoique remariée, n'aura dans le ſien que la compagnie de ſes femmes & de quelques vieilles parentes. Serez-vous ſatisfaite? Sera-t-elle humiliée ?

ZAIDE.

Tu me tromperois ?

SALOMÉ.

Je vais vous amener mon garant.

(*Elle va à l'autre coin du Théâtre chercher Oſmin qui s'entretient avec Fatime, & en l'amenant à Zaïde, elle lui dit bas.*)

Zaïde ſe rend; promettez lui ſeulement que ce ſoir, par la préférence la plus marquée que vous puiſſiez lui donner ſur ſa Rivale, un jour de noces, elle connoîtra qu'elle eſt, & qu'elle ſera toujours la favorite.

OSMIN, *bas à Salomé.*

Mais, Fatime ?

SALOMÉ, *bas à Osmin.*

Promettez toujours, & ne vous inquiétez pas. (*Au Cadi, tandis qu'Osmin parle à Zaïde.*) Eh bien ! Seigneur Cadi, vous n'écrivez pas ?

LE CADI.

Est-on d'accord ?

SALOMÉ.

Sans doute.

LE CADI, *s'avançant vers Osmin.*

J'en suis bien aise. Heureux Osmin, recevez donc le bouquet de noces. Ma foi, plus je les considère l'une & l'autre, plus je serois embarrassé ce soir à laquelle le donner.

SALOMÉ, *à part, tandis que l'on fait certaines cérémonies, & que l'on présente à Osmin la coupe nuptiale.*

Il faut à présent trouver le moyen de tenir parole à Zaïde, sans trop révolter Fatime... Je pense... Non... Mais... Cette coupe... Sans doute... Oui... cette idée me rit... risquons-là... il a bu... voyons.

(Emmenant Fatime d'un air mystérieux, à un coin du Théâtre.)

Je viens de jouer un bon tour à Zaïde.

FATIME.

Comment ?

SALOMÉ.

Vous allez rire.

FATIME.

Qu'as-tu fait ?

SALOMÉ.

Elle sera bien attrapée !

FATIME.

Oh ! tu m'impatientes ; explique-toi donc.

SALOMÉ, *lui montrant un petit flacon.*

Votre frère le Gouverneur, échauffé par tous les soins & le travail qu'exige son emploi, m'a chargée ce matin de lui acheter cet élixir : c'est un remède souverain pour calmer les sens & procurer le plus profond sommeil....

FATIME.

Eh bien ?

SALOMÉ.

Eh bien, il faut qu'en un moment, devant

Zaïde, d'un air badin, mais cependant ironique & avantageux, vous disiez à Osmin que, pour aujourd'hui, vous cédez à cette divine beauté tous les honneurs de la fête ; que vous voulez qu'il lui présente le bouquet de noces, & qu'il aille souper avec elle.

FATIME, *vivement.*

Je veux qu'il soupe avec moi.

SALOMÉ.

Écoutez jusqu'à la fin. Vous savez que Zaïde se pique d'être vive, enjouée, brillante & fort agréable dans un petit souper : à peine seront-ils à table ; à peine aura-t-elle commencé à donner carrière à tous ces airs coquets & à cette imagination folle qui lui fournit quelquefois par hasard des saillies assez plaisantes, qu'Osmin baillera, s'assoupira, dormira, & ne s'éveillera peut-être que demain fort tard : dans la coupe qu'on vient de lui présenter, j'ai versé trois ou quatre gouttes....

FATIME.

Eh ! de quoi te mêles-tu ?

SALOMÉ.

Comment ? J'ai cru vous obliger.

FATIME.

M'obliger ? M'obliger ?

SALOMÉ.

Sans doute; car enfin, figurez-vous, figurez-vous donc Zaïde à table, d'un air de petite conquérante, ses femmes derrière elle, la flattant, la louant, vous raillant, rabaissant vos charmes, vantant les siens, tâchant de les faire admirer & sentir au pauvre Osmin qui ne leur répondra que par de longs baillemens....

FATIME.

Mais, Juive maudite.....

SALOMÉ.

Zaïde est fière; elle sera piquée à n'en jamais revenir; elle voudra le mépriser à son tour; ce sera une source de zizanie entr'eux... Mais, prenez, prenez garde; je vois qu'elle s'approche pour nous écouter.

FATIME, *à part, & s'éloignant.*

Oh! sa hardiesse à vouloir justifier & me faire goûter un pareil trait, me confond.

ZAIDE, *s'approchant de Salomé.*

Il me semble qu'elle te gronde ?

SALOMÉ,

SALOMÉ, *à Zaïde.*

A peu près. Je viens de lui annoncer ce qu'Osmin vous a promis; elle est outrée.

ZAIDE, *avec un transport de joie.*

En vérité?

SALOMÉ.

En vérité. On le seroit à moins un jour de noces; mais devineriez-vous le parti qu'a tout de suite pris son orgueil? Elle veut d'elle-même prévenir le choix d'Osmin, & que la préférence qu'il vous donne ce soir, ne paroisse qu'un arrangement fait à sa prière.

ZAIDE.

Quoi! elle le priera de.... Ah! cela est fort plaisant!

SALOMÉ.

Fort plaisant!

LE CADI, *apportant le contrat.*

Voilà le contrat; il ne reste plus qu'à le signer.

(*Osmin & Zaïde signent.*)

SALOMÉ, *faisant avancer Fatime pour signer.*

Soyez donc gaie.

FATIME.

Scélérate !

SALOMÉ.

Allez-vous babiller ?

FATIME.

Avec tes secrets, si tu remets jamais les pieds chez moi, tu verras.

(Elle signe.)

LE CADI, *en s'en allant avec sa suite, après que les contrats sont signés.*

Acham haër la.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

OSMIN, ZAIDE, FATIME, SALOMÉ.

Femmes de Zaïde & de Fatime.

SALOMÉ, *regardant Osmin.*

Vous êtes au comble de vos vœux ; cependant je vous vois inquiet ; vous les regardez tour-à-

tour ; l'heure approche ; & vous craignez sans doute de mécontenter l'une ou l'autre ; eh bien ! je vous annonce que l'aimable Fatime veut vous tirer d'embarras.

FATIME, *à part.*

Perfide !

SALOMÉ, *prenant le bouquet de noces que tient Osmin, & le donnant à Zaïde.*

Elle consent que, pour aujourd'hui, ce bouquet passe entre les mains de Zaïde.

FATIME, *à part.*

La méchante femme ! Mais que faire ? Contraignons-nous.

SALOMÉ, *à Zaïde.*

Par cette prévenance, elle est bien aise de vous marquer combien elle souhaite que vous soyez amies.

ZAIDE, *d'un ton railleur.*

Eh ! qui n'aimeroit pas Madame !

SALOMÉ.

Allons, embrassez-vous.

ZAIDE.

De tout mon cœur.

(*Elles s'embrassent.*)

SALOMÉ.

Embrassez-les aussi, Seigneur Osmin.

OSMIN, *en les embrassant.*

Que je suis heureux !

SALOMÉ, *à Osmin & à Zaïde.*

Allez à présent vous mettre à table. (*Au Parterre.*) Quoique j'aie dit, je crois qu'il ne s'y endormira pas ; & je vous souhaite à tous une aussi bonne nuit.

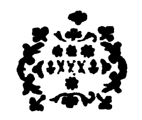
FIN.



LES
PARFAITS AMANS,
OU
LES MÉTAMORPHOSES,
COMÉDIE
EN QUATRE ACTES,
Avec quatre Intermèdes;

Représentée, pour la première fois, le Jeudi 25 Avril 1748, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi.

LE hasard m'avoit conduit dans le Magasin de la Comédie Italienne ; j'y vis des décorations qui me parurent singulières ; on me dit qu'elles avoient été faites pour une Comédie qu'on n'avoit pas pu représenter ; j'imaginai d'en faire une sur ces décorations : je traçai ce canevas où mon idée a été uniquement d'amener des Scènes plaisantes & des lazzis entre les Acteurs comiques, avec des danses, du chant, des machines, enfin beaucoup de spectacle. Cette Pièce, quoique toute en François, fut affichée, *Comédie Italienne* : c'étoit assez annoncer son genre. Elle eut le même succès, que tant d'Opéra où l'on ne court pas pour les paroles. Peut être trouvera-t-on, dans quelques Scènes, une critique des mœurs & un comique agréable ; & qu'au dénouement, la situation entre deux Amans qui se rencontrent & se croient morts, est neuve & assez bien rendue.



ACTEURS.

ZULPHIN, *Génie, père de Florisse.*

GALANTINE, *Fée, mère de Zermès.*

FLORISSE.

ZERMÈS.

MUTALIB, *Génie, frère de Zulphin & de Galantine.*

CORALINE.

UN GNOME.

ARLEQUIN.

SCAPIN.

UN BERGER.



LES

PARFAITS AMANS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une tour, au milieu de nuages suspendus, qui s'étendent du bas en haut, & remplissent tout le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORISSE, MUTALIB, *sous la figure d'un Sauvage, gardien de Florisse; il la regarde quelque tems; elle*

a les yeux baissés, soupire & paroît plongée dans la plus profonde rêverie.

MUTALIB.

QUEL soupir ! vous m'avez promis que si je vous laissois sortir, vous m'ouvririez votre cœur ?

FLORISSE.

Que veux-tu que je te dise ?

MUTALIB.

Ce que vous pensez.

FLORISSE.

Je ne pense à rien.

MUTALIB.

A votre âge, une fille pense toujours à quelque chose.... Allons, parlez donc.

FLORISSE.

Laisse-moi.

MUTALIB.

Puisque vous ne voulez pas parler, je vais parler, moi. Parmi les Génies, il y en avoit un....

FLORISSE.

Oh! tu vas me conter une histoire !

MUTALIB.

Sans doute : vous m'en demandez tous les jours !

FLORISSE.

Je ne suis pas aujourd'hui en humeur d'en entendre.

MUTALIB.

Écoutez seulement : je vous réponds que celle-ci vous intéressera. Parmi les Génies, il y en avoit donc un, beau, bien fait, vif, brillant, enjoué, fourbe, perfide, en un mot, merveilleux pour les femmes. Après en voir trompé un grand nombre, il trouva que la Fée Poupette manquoit à ses triomphes ; il mit tout en usage pour l'avoir, & il l'eut ; mais à peine fut-il heureux, qu'il ne s'en soucia plus, & qu'il la sacrifia à une simple mortelle. La Fée, au désespoir de se voir abandonnée, complotta, cabala avec plusieurs autres qu'il avoit trahies comme elle ; notre Génie à bonnes fortunes fut cité au Conseil souverain des Fées ; & voici l'arrêt qui fut rendu : *Le Génie Zulphin....*

FLORISSE.

Que veux-tu dire ? Le Génie Zulphin ? C'est mon père.

MUTALIB.

Sans doute, c'est votre père ; & c'est aussi son

histoire que je vous raconte : on n'instruit pas ordinairement les enfans des fredaines de leurs parens, à moins qu'on n'en ait de fortes raisons ; vous jugerez des miennes par la suite de mon récit ; revenons à l'arrêt : *Le Génie Zulphin deviendra laid, pesant, lourd, décrépit, à l'instant que la fille qu'il a eue d'une mortelle*, c'est vous, *pressée par son amour, en fera l'aveu à son amant.*

FLORISSE.

O Ciel !

MUTALIB.

Ce n'est pas le tout : votre père a parmi les Fées une sœur du même caractère que lui ; vive, folle, étourdie, coquette, capricieuse, bravant avec intrépidité toutes les bienséances : un Génie qu'elle trompoit, la surprit avec un mortel ; il représenta que puisque les Fées avoient cru devoir se venger des perfidies du frère, il étoit juste qu'on punît aussi celles de la sœur : il fut dit que l'arrêt leur seroit commun.

FLORISSE.

Quel arrêt, grands Dieux !

MUTALIB.

Il est sûr que pour un petit-maître & pour une coquette, qui ne sont occupés que de leurs grâces ;

de leurs ajuſtemens, de leur jargon & de leur maintien, il eſt bien terrible de penſer que tout-à-coup, dans un inſtant, ils tomberont de cet état qui leur paroît ſi délicieux, ſi brillant, dans l'état affreux de la décrépitude : c'eſt pour parer ce coup fatal, que votre père vous tient, depuis l'âge de cinq ans, enfermée dans ce château ; & la Fée, ſa ſœur, avoit pris la même précaution à l'égard de ſon fils ; mais ce fils s'eſt échappé ; c'eſt ce jeune homme qui s'arrêta hier ſi long-tems à vous conſidérer, tandis que vous étiez à la fenêtre, qui vous parut ſi aimable, & à qui vous avez ſans doute rêvé toute la nuit.... Mais, quoi ? vous voilà toute en pleurs ?

FLORISSE.

Que je ſuis malheureuſe !

MUTALIB.

Ne vous affligez pas tant ; je ne vous ai fait tout ce détail, que pour vous prévenir ſur le danger....

FLORISSE.

Mon père ne voudra jamais devenir laid ; il me tiendra toujours renfermée dans ce château ; j'y mourrai....

MUTALIB.

Vous n'y mourrez pas. Connoiſſez-moi, Floriſſe : j'ai pris la figure du ſauvage qui vous a gardée juſqu'à préſent ; je ſuis le Génie Mutalib, frère de votre père ; prévoyant les malheurs qui vous menacent, je viens contre mon frère & ma ſœur, vous défendre vous & votre amant.

FLORISSE, *le careſſant.*

Ah ! mon cher oncle ! mon cher oncle !...

MUTALIB.

J'ai été indigné de voir un père & une mère, livrés à tous les égaremens du cœur & de l'eſprit, condamner des enfans innocens à une éternelle priſon.... Mais, j'apperçois Arlequin & Scapin ; ils ſont au ſervice de votre père : il ne faut pas qu'ils voient que je vous laiſſe ſortir. Rentrez vîte, tandis que ſous cette figure qui me déguiſe à leurs yeux, je vais tâcher de ſavoir ce qu'ils viennent faire ici.

FLORISSE, *en s'en allant.*

Mon cher oncle, je n'ai d'eſpoir qu'en vous.

MUTALIB.

Il y aura bien des obſtacles à ſurmonter, ma chère nièce ; mais j'eſpère d'en venir à bout.

SCÈNE II.

MUTALIB, *toujours ſous la figure du Sauvage*, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN, *à Scapin.*

JE te dis que j'en ſuis ſûr.

SCAPIN.

Et moi, je te dis que tu te trompes.

ARLEQUIN.

Tu t'obſtines mal-à-propos.

SCAPIN.

C'eſt toi qui as tort.

ARLEQUIN.

Enfin, nous avons parié?

SCAPIN.

Certainement.

ARLEQUIN.

Tu perdras.

SCAPIN.

Nous verrons.

ARLEQUIN, *appercevant Mutalib & l'embraſſant.*

Eh ! bon jour, mon cher Sauvage.

MUTALIB, *gravement.*

Bon jour.

SCAPIN, *l'embraſſant auſſi.*

Ton ſerviteur, mon ami.

MUTALIB.

Ton ſerviteur.

ARLEQUIN, *careſſant la mouſtache de Mutalib.*

La voilà, cette mouſtache ! la belle mouſtache ! eh bien ! Scapin, paries-tu encore ?

SCAPIN.

Toujours.

MUTALIB.

Qu'avez-vous donc parié ?

ARLEQUIN.

En venant ici, nous parlions de toi & de tout ton mérite ; il m'a ſoutenu que ta mouſtache étoit poſtiche.

SCAPIN.

Et je le ſoutiens encore.

ARLEQUIN.

Je te ſoutiens qu'elle eſt naturelle.

SCAPIN.

SCAPIN.

Elle ne l'eſt pas, te dis-je.

ARLEQUIN.

Elle ne l'eſt pas ? Quel entêté ? Oh ! cela me met dans une colère.... Tiens, regarde donc.

(*Il tire de toute ſa force, & traîne Mutalib par la mouſtache.*)

MUTALIB.

Ah ! ah ! ah ! coquin ! coquin !

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Diſputeras-tu encore ?

SCAPIN.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Quoi ! tu n'as pas perdu ?

SCAPIN.

Pour me convaincre, il faut que je tire moi-même.

MUTALIB.

Tirer toi-même ?

SCAPIN.

Apparemment.

MUTALIB, *levant sa massue.*

Approche.

SCAPIN.

Eh bien! le pari est nul.

ARLEQUIN, *à Mutalib.*

Que diantre! laisse-le tirer, ne fût-ce que pour l'honneur de ta moustache.

MUTALIB.

Marauts, si je laisse tomber ma massue....

ARLEQUIN.

Mais tu as tort; tu sais que j'aurois gagné; tu me fais perdre cet argent-là, comme si tu le volois dans ma poche.

MUTALIB, *froidement, feignant de s'en aller.*

Au revoir.

ARLEQUIN, *le faisant revenir.*

Où vas-tu donc?

MUTALIB.

A mon poste.

ARLEQUIN.

A ton poste, vilain Suisse? Demeure; nous avons à te parler. Le Génie notre maître a su qu'un jeune homme rôda hier long-tems autour de ce château.

MUTALIB.

Il eſt vrai.

ARLEQUIN.

Il nous envoie te dire de veiller plus exactement que jamais ſur Mademoiſelle Floriſſe.

MUTALIB, *froidement, & feignant encore de s'en aller.*

Je ferai mon devoir; j'aſſommerai ce jeune homme s'il revient.

ARLEQUIN.

Animal! ne ſais-tu pas que par l'arrêt prononcé contre notre Maître, il ne lui eſt pas permis d'employer la force, ni les ſecrets de ſon art, contre ceux qui tâcheront de ſe faire aimer de ſa fille?

MUTALIB.

Je l'avois oublié.

ARLEQUIN.

Il a promis de nous récompenſer magnifiquement, Scapin & moi, ſi nous pouvons, par quelque ruſe, éloigner ce jeune homme... Scapin?

SCAPIN.

Eh bien?

ARLEQUIN.

Il me vient une idée.

SCAPIN.

Voyons.

ARLEQUIN.

Je prendrai un des habits de Mademoiselle Floriſſe ; je me préſenterai comme ſi j'étois elle...

SCAPIN.

La peſte de l'animal ! Voyez, voyez le beau minois pour qu'on le prenne pour une jolie fille ?

ARLEQUIN.

Je dirai à ce jeune homme...

SCAPIN.

Que pourras-tu lui dire ? Il s'imaginera bien qu'on ne garderoit pas avec tant de ſoin une guenon comme toi.

ARLEQUIN.

Que tu es bête ! que tu es bête ! (*Montrant Mutalib.*) Il eſt bien butor, bien lourd, bien épais ; cependant je ſuis ſûr qu'il devine....

MUTALIB, *gravement.*

Tu te trompes ; je ne devine jamais.

ARLEQUIN.

Eh bien ! animaux que vous êtes, écoutez-moi : je dirai à ce jeune homme, que mon père, par la

puissance de son art, m'a ainsi enlaidie; quand je dis enlaidie, c'est-à-dire, un peu diminué de la blancheur, de la finesse & de l'éclat de mon teint (*prenant un ton de mignardise.*) Car enfin, après tout, sans trop se flatter, sous quelque déguisement que l'on soit, on ne sera jamais à faire peur; & j'ai connu à Scapin vingt Maîtresses avec qui je n'aurois fait certainement nulle comparaison pour la taille & la figure.

MUTALIB.

Cela marque son bon goût.

SCAPIN.

Quoi? tu dis que tu m'as connu des Maîtresses?

ARLEQUIN, *du même ton ridicule de mignardise.*

Oui, Mons Scapin, Mons Scapin, nulle comparaison; brisons, brisons là-dessus. Si l'amour que vous aviez pour elles, vous aveugle encore, je veux bien ne m'en pas offenser..... J'apperçois quelqu'un; seroit-ce ce jeune homme?

MUTALIB.

Lui-même.

ARLEQUIN.

Il est bien fait; & le cœur d'une recluse est toujours prompt à s'enflammer. Mademoiselle Florisse l'a-t-elle vu?

MUTALIB.

Oui.

ARLEQUIN.

Se sont-ils parlé ?

MUTALIB.

Non.

ARLEQUIN.

Allons, allons, Scapin, entrons, entrons vîte pour nous déguiser.

SCÈNE III.

MUTALIB, *au bord du Théâtre,* ZERMÈS, *au fond, considérant le Château.*

MUTALIB.

IL regarde s'il ne verra point paroître sa Maîtresse. Ces pauvres Amans sont menacés de grands malheurs. Je les protégerai de tout mon pouvoir. Mon cher neveu, tu auras besoin de fermeté. Servons-nous de la puissance de mon art ; excitons des prestiges ; faisons naître des monstres ; éprouvons s'il est capable d'affronter les dangers & la mort, & s'il ne se laissera point épouvanter.

ZERMÈS, *s'approchant de Mutalib.*

Mon ami, à qui appartient ce château?

MUTALIB, *fièrement.*

A moi, qui t'ordonne de t'en éloigner.

ZERMÈS, *avec mépris.*

Tu me fais naître l'envie d'y entrer.

MUTALIB, *se mettant entre lui & le château, & levant sa massue.*

Ose en approcher.

ZERMÈS.

Ah! tu me menaces?

(*Il fond, l'épée à la main, sur Mutalib qui disparoît. Un énorme Géant se présente; Zermès combat ce Géant qui s'abîme, & est remplacé par une autre figure moins grande, toute noire, avec des aîles, la barbe, les cheveux & les sourcils blancs. Cette figure s'abîme encore; il sort une grosse gerbe de feu; ensuite, de la fenêtre, s'allonge & se replie un grand serpent qui se change tout-à-coup en un oiseau monstrueux; Zermès frappe cet oiseau; il s'envole, en jetant un cri lugubre; la porte du château s'ouvre; Arlequin & Scapin paroissent, déguisés en femmes.*)

SCENE IV.

ZERMÈS, ARLEQUIN & SCAPIN, *en femmes.*

ARLEQUIN, *s'appuyant sur le bras de Scapin, avance nonchalamment.*

N'ALLONS pas plus avant : arrêtons-nous, ma Bonne :
Je ne me soutiens plus : ma force m'abandonne.

ZERMÈS.

Mesdames, vous sortez de ce château ; je vous prie de contenter ma curiosité, au sujet d'une jeune personne que je vis hier à cette fenêtre.

ARLEQUIN.

Hélas !

SCAPIN.

Hélas !

ZERMÈS.

Lui seroit-il arrivé quelque malheur ?

SCAPIN.

Seigneur, cette jeune personne, dont la vue parut vous intéresser, & à qui vous n'avez inspiré que trop d'amour...

ARLEQUIN.

Ah! ma Bonne, ménage ma pudeur; quel aveu vas-tu faire?

SCAPIN.

Mon enfant, nous n'avons pas le tems d'observer les bienséances... Seigneur, la voilà.

ZERMÈS.

La voilà? ce monstre!...

ARLEQUIN.

Ah! je me meurs! je me meurs!

SCAPIN.

Ma petite, ma chère petite....

ARLEQUIN.

Je suis un monstre à ses yeux!

SCAPIN, *à Zermès.*

En vérité, Seigneur, cela n'est pas bien.

ZERMÈS.

Quoi? tu voudrois me persuader....

SCAPIN, *feignant de pleurer.*

Ce qui n'est que trop vrai. C'est elle; & vous voyez en moi sa fidèle nourrice.

ZERMÈS.

Seroit-il possible! Mais, après tous les prodiges

que je viens de voir, rien ne doit m'étonner. (*A Arlequin.*) Quoi ? vous seriez cette personne adorable....

ARLEQUIN.

Ah ! laissez-moi, laissez-moi.

ZERMÈS.

Arrêtez....

ARLEQUIN.

Je suis, dites-vous, un monstre....

ZERMÈS.

De grâce....

SCAPIN.

Ma petite, vous êtes si changée ; il est excusable.

ARLEQUIN.

Non, il ne l'est pas.

ZERMÈS.

Madame, je vois qu'il y a de l'enchantement dans tout ceci. Daignez m'éclaircir ce mystère ; & comptez que je suis prêt à sacrifier mille fois ma vie pour vous servir & vous venger.

ARLEQUIN, *soupirant & le regardant tendrement.*

Qu'on est foible quand on aime ! Seigneur, si vos yeux ont pu me méconnoître, votre cœur n'au-

roit pas dû s'y tromper. Apprenez mes malheurs : à l'âge de cinq ans, j'ai été renfermée dans ce château, sous la garde d'un vilain sauvage ; j'y ai passé mes plus tendres années, sans sentir ma captivité ; ma Bonne, qui conte fort joliment, me faisoit de petites histoires ; d'ailleurs, il ne m'y manquoit rien de tout ce qui peut aider à former le cœur & l'esprit des jeunes personnes de qualité ; j'y avois des perroquets, des pantins, des singes, de petits chiens ; je faisois des nœuds. Mais enfin, l'âge amène les idées : je commençai à me regarder plus souvent à mon miroir ; je sentis, avec cet aimable embonpoint qui perfectionne nos charmes, je sentis croître en moi un certain trouble, des desirs confus. Ma Bonne, qui est la modestie même, demeuroit quelquefois toute interdite des questions que je lui faisois par pure innocence. L'ennui me gagnoit de plus en plus. Je lui demandai si souvent quand nous sortirions de cette prison, qu'enfin elle m'apprit que mon père tâcheroit de m'y retenir toujours, parce qu'il étoit menacé d'un grand malheur à l'instant que je prononcerois pour la première fois cet aveu toujours si embarrassant pour une bouche timide, ces mots, *je vous aime*, qui coûtent tant à prononcer à une fille bien née, mais....

qu'enfin on prononce tôt ou tard. Hier le hasard conduisit vos pas au pied de ce château ; vous vous y arrêtâtes ; je ne me lassois point de vous regarder....

Épargnez-moi, Seigneur, d'en dire davantage :
Je sens que la rougeur me couvre le visage.

ZERMÈS.

Ah ! de grâce, Madame, achevez.

ARLEQUIN.

Mon père qui nous examinoit sans doute, démêla l'impression que vous faisiez sur mon foible cœur ; & soit pour me punir, soit qu'il ait cru trouver un moyen d'éviter le malheur qu'il craint, il a fait évanouir, d'un coup de baguette, le peu de charmes que j'avois.

ZERMÈS.

Le barbare ! Un père peut-il être assez inhumain !... charmante personne !...

ARLEQUIN.

Ce n'est pas la perte de ma beauté qui m'afflige le plus : je suis moins vaine que tendre ; mais quand je pense que je vais perdre aussi votre cœur ; car.... vous ne m'aimerez pas faite comme je suis ?

SCAPIN.

Eh! pourquoi non, Madame? Monsieur paroît un galant homme; il voit que vous souffrez à cause de lui; cela doit l'attacher encore plus à vous. D'ailleurs, il y a des moyens de finir votre enchantement.

ZERMÈS, *à Scapin.*

Ah! dites-les moi promptement.....

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Non, ma chère, non, ne les dis pas.

ZERMÈS.

Quoi? Madame, douteriez-vous de mon courage? ou voulez-vous me laisser croire que vous réservez à un amant plus chéri, la gloire de vous tirer de l'état où vous êtes?

ARLEQUIN.

Ah! ne me faites pas cette injustice! Mais, je vous avoue que, quand je pense aux moyens qu'il faudroit que vous employassiez pour me désenchanter, le cœur me saigne.

SCAPIN.

Et à moi aussi; mais enfin, il n'en mourra pas. Seigneur, en partant d'ici, il faut que vous marchiez toujours vers l'Orient; vous vous arrêterez

dans le premier bois que vous trouverez ; & là, pendant huit jours.... vous voyez que le terme n'est pas long ?...

ZERMÈS.

Eh bien, pendant huit jours ?

SCAPIN.

Tous les matins, avec cette ceinture, vous vous appliquerez vingt-deux coups bien comptez. J'offrirois volontiers de vous accompagner pour vous épargner la peine de vous les donner vous-même ; mais, comme il faudra que vous soyez tout nu, la pudeur ne me permet pas....

FLORISSE, *qui s'est mise à la fenêtre.*

Scélérats ! coquins ! Seigneur, châtiez ces deux fourbes qui se sont ainsi déguisés pour vous tromper.

ZERMÈS, *leur appliquant plusieurs coups de la ceinture avant qu'ils puissent se sauver.*

Ah ! marauts !

ARLEQUIN.

Seigneur ! Seigneur ! prenez garde ; je suis la vraie Florisse ; celle qui est à la fenêtre, n'est qu'un fantôme.

ZERMÈS, *battant Scapin.*

Et la nourrice, la fidelle nourrice ?

SCAPIN.

Ah! ah! ah!

ZERMÈS, *les ayant pourſuivis juſque dans la couliſſe, revient ſur le Théâtre.*

Les coquins ! comme ils me jouoient ! Voyons s'il ſe préſentera encore quelqu'obſtacle pour m'empêcher d'entrer dans ce château.

Il s'avance pour entrer ; la porte ſe hauſſe, ſe baiſſe, ſe met à droite, à gauche ; il s'accroche au balcon & entre.

SCÈNE V.

MUTALIB, *toujours ſous la figure d'un Sauvage*, ARLEQUIN, SCAPIN.

MUTALIB, *à part.*

JE ſuis fort content & de l'intrépidité que mon neveu a montrée contre ces monſtres que je n'avois produits, que pour éprouver ſon courage, & de la petite correction qu'il a faite à ces drôles-ci. On voit, à leurs grimaces & à leurs contorſions,

que les épaules leur font mal. (*A Arlequin.*) Ce jeune homme me paroît peu poli avec le beau sexe ?

ARLEQUIN.

Je crois que tu veux railler, vilain marabout ? Morbleu! tu mériterois que nous te rendissions au centuple les coups que nous avons reçus.

SCAPIN.

Sans doute : ne devois-tu pas empêcher Mademoiselle Florisse de se mettre à la fenêtre ? Tout alloit bien jusques-là. Tu peux compter que je dirai à notre Maître la facon dont tu le sers.

MUTALIB.

Sors d'erreur : apprends que je n'ai point de maître ; que je ne sers que la justice & l'équité, & que je suis Mutalib.

SCAPIN, *tout tremblant.*

Seigneur.... pardonnez.... l'ignorance.... qui nous faisoit ignorer.... que vous étiez.... sous cette vilaine figure.

ARLEQUIN.

Certainement, Seigneur, si j'avois su que c'étoit vous, je n'aurois pas été assez impertinent pour vous tirer la moustache.

MUTALIB.

MUTALIB.

Je ne suis fâché que de vous voir tâcher de seconder l'injustice d'un père & d'une mère assez barbares, pour avoir voulu tenir toujours leurs enfans dans une étroite prison.

ARLEQUIN.

Quand les Maîtres ne sont pas bons, il faut bien que les valets soient méchans.

MUTALIB.

Et si vous aviez un bon Maître, qui vous mettroit un jour à votre aise, seriez-vous honnêtes gens ?

ARLEQUIN.

Oh ! oui : je crois que je serois honnête homme, si j'avois le moyen de n'être point un coquin.

MUTALIB.

Eh bien ! je vous promets de vous récompenser au delà de vos espérances ; attachez-vous à moi.

SCAPIN.

Volontiers.

ARLEQUIN.

De tout mon cœur ; aussi-bien votre frère, malgré toutes ses belles promesses, n'a jamais rien fait pour nous ; au lieu que vous avez la réputation d'être un Génie de probité & d'honneur.

MUTALIB.

Vous ferez contens, si je le suis de vous.... Mais ces nuages commencent à se dissiper... Ces murs s'ébranlent...

ARLEQUIN, *avec effroi.*

Qu'est-ce que cela nous annonce?

MUTALIB.

Cette tour s'écroulera; & les différentes personnes que mon frère y tient enchantées, reprendront leur figure naturelle, à l'instant que ma Nièce avouera à son Amant qu'il est aimé. Apparemment que la pudeur & la crainte disputent encore dans son cœur le terrein à l'amour.

ARLEQUIN.

Oh! l'Amour ne tardera pas à l'emporter.... Voyez, voyez.... Ma foi, la pudeur ne bat plus que d'une aîle... La tour s'en va au diable... L'y voilà.

Les nuages achèvent de se dissiper; la tour s'écroule; on voit Zermès aux genoux de Florisse, lui baisant la main; les différentes personnes qui étoient enchantées dans les jardins de ce château, s'assemblent & forment des danses.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente des jardins.

SCENE PREMIÈRE.

MUTALIB, *sous sa figure naturelle,* ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

EH bien ? avez-vous vu votre frère & votre sœur ?

MUTALIB.

Invisible à leurs yeux, j'ai eu le plaisir de les contempler tout à mon aise.

ARLEQUIN.

Sont-ils réellement bien laids, bien changés ? Ont-ils l'air bien vieux, bien décrépits ?

MUTALIB.

Je t'en réponds.

ARLEQUIN.

Ne vous ont-ils point fait pitié ?

MUTALIB.

Tiens, j'ai le cœur bon; & si ma sœur avoit été simplement de ces femmes galantes, dont l'ame tendre a besoin d'être toujours occupée, je la plaindrois; mais une coquette, foible sans être sensible; toujours en intrigue sans avoir peut-être jamais aimé; fourbe, fausse, envieuse, déchirant ses amis, dénigrant ses amans, dans le tems même qu'ils l'avoient; étalant par-tout un maintien indécent; étourdie pour paroître brillante, ou bien affectant de traîner ses paroles pour se donner des airs de mignardise & de nonchalance: ah fi! fi! je n'en ai pas plus de pitié que de son frère, qui a été le beau modèle, sur lequel se sont formés tous ces petits fats dont on est, & dont on sera peut-être à jamais infecté.

ARLEQUIN.

C'est une importune & maudite race!

MUTALIB.

Lorsqu'il entra dans le monde, sentant la nécessité de plaire aux femmes pour se mettre à la mode, il déguisa d'abord son caractère impérieux; il parut doux, poli: cinq ou six Fées qui commençoient à être sur le retour, postulèrent son éducation. A peine deux ou trois aventures d'éclat l'eu-

rent-elles mis en réputation, qu'il ne se contraignit plus. Toute l'impertinence de son caractère se développa; marchant dédaigneusement, se pavanant; composant ses grâces, affectant l'air malin, le ton ricaneur, parlant toujours, n'écoutant jamais, décidant sans cesse : croirois-tu que son audacieuse fatuité en imposa, lui réussit? Ses travers & ses ridicules furent regardés comme des grâces & des agrémens; son jargon entortillé passa pour le bon ton. Chaque jour, quelque nouvelle perfidie accréditoit de plus en plus ce héros charmant. Hautain, insolent, sans égards, sans ménagement pour les femmes, il en étoit couru; il étoit né, disoit-il, pour les subjuguer; mais, ma foi, il n'en subjuguera plus. Il ne tardera pas sans doute à venir dans ces lieux pour se venger de sa fille...

ARLEQUIN.

De sa fille? Je croyois qu'il ne pouvoit plus rien contre elle?

MUTALIB.

Il est sûr que par l'Arrêt prononcé contre mon frère & ma sœur, il ne leur est pas permis d'user de violence pour séparer leurs enfans; mais la malignité a tant de ressources! Elle inspire tant de

ruſes, de ſtratagêmes ! J'ai conſeillé à mon neveu de ſe tenir caché pendant le reſte du jour ; j'ai auſſi quelques avis à donner à ma nièce : tandis que je vais lui parler, attends-moi ici ; examine bien tout ce qui ſe paſſera.

(*Il ſort.*)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, *ſeul.*

CE Génie eſt bon homme ; mais je le crois un peu bête. Je le ſervirai d'inclination contre ſon frère & ſa ſœur ; cependant toujours de façon à ne me pas expoſer. Si j'aime les bonnes gens, je crains encore plus ceux qui ne le ſont pas... Mais que vois-je ?.. Seroit-il poſſible ?..



SCÈNE III.

ARLEQUIN, CORALINE.

ARLEQUIN.

Coraline !

CORALINE.

Oui, c'est moi.

ARLEQUIN.

C'est toi ? Eh ! d'où viens-tu, ma chère enfant ?

CORALINE.

J'étois au nombre des personnes que le Génie tenoit enchantées dans ces jardins. Il y a quelque tems qu'il vint voir sa fille ; je lui reprochai la prison où il la tenoit renfermée ; il se fâcha contre moi...

ARLEQUIN.

Je te croyois morte. Que je t'ai pleurée ! La chère Coraline, disois-je ! du moins si j'en avois auparavant fait ma femme ! Hélas, peut-être est-elle morte fille !

CORALINE.

Qu'appelles-tu, peut-être ?

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, CORALINE, SCAPIN *au fond du Théâtre.*

ARLEQUIN, *voulant la careſſer.*

MAIS, n'eſt-ce point ton ombre ?

CORALINE.

Finis.

ARLEQUIN, *continuant de la careſſer.*

Ma chère enfant, laiſſe-moi m'aſſurer que tu n'es point morte. (*Elle lui donne un ſoufflet.*) Oh! parbleu, tu es bien vivante. Dis-moi ſi je me trompe; je m'imagine qu'être enchantée, c'eſt comme ſi l'on dormoit: faiſois-tu de jolis ſonges?

CORALINE.

Je ne penſois à rien.

ARLEQUIN.

Voilà comme vous dites toujours, vous autres filles. Ne rêvois-tu point quelquefois que je t'épouſois ?

CORALINE.

J'aurois plutôt rêvé à Scapin, à qui je ſuis promiſe.

ARLEQUIN.

En vérité, une personne qui a eu l'honneur d'être enchantée comme une Princesse, peut-elle encore penser à un Scapin ?

SCAPIN, *s'approchant.*

Qu'appelle-tu, un Scapin ?

ARLEQUIN.

Ah ! te voilà, mon ami ?

SCAPIN.

Un Scapin ?

ARLEQUIN.

Sans doute, un Scapin, un Scapin ? N'es-tu pas un Scapin ? Si tu ne l'étois pas, qui diable voudroit l'être ?

SCAPIN.

Écoute ; j'ai retrouvé Coraline ...

ARLEQUIN.

Et moi aussi, comme tu vois.

SCAPIN.

N'ayons point de querelle ensemble.

ARLEQUIN, *d'un ton suffisant.*

Qu'appellez-vous donc, de querelle ensemble, Mons Scapin, Mons Scapin ?

SCAPIN.

Elle est presque ma femme.

ARLEQUIN.

Quand elle le seroit tout-à-fait ?

SCAPIN.

Tu sais que je ne suis pas patient ?

ARLEQUIN, *le morguant d'un ton fier.*

Que feras-tu ?

SCAPIN.

Si je te retrouve avec Coraline....

ARLEQUIN.

Eh bien ?

SCAPIN.

Je prendrai un bâton....

ARLEQUIN.

Un bâton ? Voyons, voyons un peu.

SCAPIN.

Je t'en donnerai cent coups....

ARLEQUIN, *toujours fièrement.*

Toi ?

SCAPIN.

Oui, moi, moi, moi.

ARLEQUIN, *se radoucissant.*

Eh bien, tant mieux; je les recevrai; ensuite j'irai retrouver Coraline: charmante Coraline, lui dirai-je, Scapin vient de me donner cent coups de bâton; il m'en a promis autant toutes les fois que je vous parlerois; mais dût-il m'en donner cent mille, je ne puis cesser de vous aimer; voilà le bâton, frappez vous-même. Coraline est bonne, pitoyable, compatissante; le bâton lui tombera des mains; elle me regardera, elle soupirera....

SCAPIN, *avec rage.*

Ah! le coquin!

ARLEQUIN.

Il n'y a point de coquin à cela, Monsieur Scapin; c'est ainsi qu'on pense quand on aime.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, ZERMÈS.

ZERMÈS.

Mon cher Arlequin! mon cher Scapin! mon

oncle m'a dit tantôt que je pouvois avoir toute confiance en vous; je voudrois lui parler; où est-il?

ARLEQUIN.

Je l'attends ici; il ne tardera pas à revenir; mais permettez-moi de vous dire que vous avez tort de vous montrer.

ZERMÈS.

Hélas!

ARLEQUIN.

Il vous avoit recommandé de vous tenir caché.

ZERMÈS.

Je ne puis vivre sans voir ma chère Florisse! Coraline, où est-elle?

ARLEQUIN.

En vérité, Monsieur, par votre amoureuse impatience, vous vous exposez à vous perdre, à la perdre elle-même, & à nous perdre tous.

SCÈNE VI.

ZERMÈS, CORALINE, ARLEQUIN, SCAPIN, LA FÉE.

LA FÉE, *au fond du Théâtre.*

VOILA mon indigne fils !

ARLEQUIN, *à Zermès.*

Si votre mère venoit, si elle vous trouvoit, irritée comme elle l'est, vous passeriez, je crois, fort mal votre tems.

ZERMÈS.

Eh ! pourquoi est-elle irritée ? Ne faut-il pas être la plus injuste de toutes les femmes, une marâtre ?..

LA FÉE, *au fond du Théâtre.*

Comme parle de moi ce fils respectueux !

SCAPIN, *à Arlequin.*

Je crois qu'il n'y a rien à craindre. Devenue laide & hideuse, elle se tiendra cachée & n'osera se montrer.

LA FÉE, *s'approchant de Scapin.*

Laide & hideuse ?

Coraline s'enfuit en jetant un cri de frayeur ; Arle-

quin reste un moment tout tremblant, & s'échappe ensuite.

SCAPIN, *tout tremblant.*

Madame... Excusez... C'est qu'on m'avoit dit... Mais je vois qu'on avoit tort... & vous voilà toute aussi jeune, toute aussi fraîche, toute aussi belle...

Il veut s'enfuir; elle le poursuit jusqu'à l'entrée de la coulisse & le frappe de sa baguette; il paroît en buste sur un piédestal. Elle poursuit aussi son fils, & revient ensuite sur le Théâtre.

SCÈNE VII.

LA FÉE, *seule.*

Ce n'est qu'un commencement de vengeance; ce n'est qu'un foible essai des fureurs dont mon ame est agitée. Malheureuse! quel changement affreux! En quel état me vois-je réduite!... J'attends Zulphin; il m'a fait dire de me rendre dans ces lieux pour consulter ensemble s'il n'y a point de remède à nos maux.... Peut-être est-il dans ce bois? Voyons: les endroits les plus solitaires & les plus sombres ne sauroient désormais l'être assez pour nous deux!

Elle sort.

SCÈNE VIII.

MUTALIB, SCAPIN, *en buste, au bord de la couliſſe.*

MUTALIB.

ELLE s'éloigne, l'indigne mégère! Mais auſſi quelle imprudence a ſon fils de ſe montrer ! Son impatient amour l'a emporté ſur mes conſeils ; il a voulu revoir ſa maîtreſſe...

SCÈNE IX.

MUTALIB, ARLEQUIN, SCAPIN, *en buste au bord de la couliſſe.*

ARLEQUIN, *arrivant en faiſant de grands éclats de rire.*

HA! ah! ah!

MUTALIB.

Je crois que tu ris?

ARLEQUIN.

Ma foi, c'eſt après avoir eu grande peur.

MUTALIB.

Sais-tu ce qui eſt arrivé à mon neveu?

ARLEQUIN.

Comment, ſi je le ſais? C'eſt ce qui me fait rire.

MUTALIB.

Malheureux! tu mériterois....

ARLEQUIN.

Tapi derrière un arbre, je n'étois qu'à dix pas, lorſque ſa mère l'a pourſuivi, & le touchant de ſa baguette, l'a métamorphoſé; c'eſt à préſent le plus beau matou!... Mais, en perdant ſa figure, il n'a pas perdu ſon amour; il a couru tout de ſuite dans le jardin où Mademoiſelle Floriſſe ſe promenoit; il s'eſt placé devant elle: elle a toujours aimé les chats; & il la regardoit ſi tendrement, qu'elle s'eſt baiſſée pour le flatter de la main. Il a hauſſé le dos avec un miaulis ſi doux, ſi tendre, ſi délicat, qu'elle l'a pris ſur ſes genoux avec une eſpèce de tranſport. Il a le corps noir, le tour du cou & le petit bout de la queue blancs, de beaux grands yeux à fleur de tête, les oreilles bien placées, la bouche petite, agréable & façonnée. Vous pouvez vous vanter d'avoir, dans ce neveu-là, une des plus jolies bêtes qu'on puiſſe voir.

MUTALIB.

MUTALIB.

As-tu dit à ma nièce que c'étoit son amant ?

ARLEQUIN.

Non : j'ai pensé que si elle le savoit, peut-être lui retrancheroit-elle bien de petites privautés, bien de petits agrémens, dont le pauvre miner sera bien aise de profiter, jusqu'à ce que vous lui rendiez sa figure.

MUTALIB.

Cela n'est pas en mon pouvoir ; mais je suis sûr que ma sœur ne tardera pas à la lui rendre ; elle s'est laissée emporter à un premier mouvement de fureur, & n'a pas d'abord réfléchi que l'arrêt des Fées ne lui permettoit pas d'user de violence contre son fils.

ARLEQUIN, *appercevant la tête de Scapin au bord de la coulisse.*

Que diable !... Me trompai-je ?... Non, ma foi.... C'est la tête de Scapin !

MUTALIB.

Oui, & un autre trait de la méchanceté de ma sœur.

ARLEQUIN.

Comment ! le voilà en buste comme un Empe-

reur Romain! Cette métamorphose est trop honorable pour un faquin comme lui.

MUTALIB, *tandis qu'Arlequin remue la tête de Scapin & la fait aller comme celle d'une pagode.*

Je ne puis pas rompre entièrement l'enchantement de ce pauvre garçon; mais je puis du moins lui rendre l'usage du sentiment & de la parole.

Il le touche de sa baguette.

SCAPIN, *ouvrant les yeux avec beaucoup de grimaces & de contorsions, & s'avançant sur le Théâtre.*

Ah! Seigneur Mutalib! ayez pitié de l'état où vous me voyez.

MUTALIB.

Mon cher Scapin, il m'est impossible à présent d'en faire davantage pour toi.

SCAPIN.

Quoi! je resterai comme je suis?

MUTALIB.

Il faut t'armer de patience.

ARLEQUIN.

Parbleu! sauf le respect que je vous dois, n'en pouvant pas faire davantage pour lui, il valoit

mieux le laisser tout-à-fait statue, & ne lui pas rendre le sentiment. S'il a faim à présent, comment voulez-vous qu'il s'y prenne pour manger & se nourrir ?

MUTALIB.

Pour manger & se nourrir ? Voilà bien la première réflexion d'un gourmand comme toi ; mais dans le fond tu as raison. (*Il tire un petit bâton de sa poche.*) Prends ce petit bâton de sympathie ; toutes les fois qu'en buvant & en mangeant, tu le toucheras de ce petit bâton, en disant, *Scapin, je bois pour toi, Scapin, je mange pour toi*, ce sera comme s'il buvoit & mangeoit lui-même.

ARLEQUIN.

Cela appaisera sa faim, sa soif ? Il aura le même plaisir ?

MUTALIB.

Oui, & si tu en doutes, tu peux l'éprouver. (*Mutalib frappe du pied & fait sortir de dessous le Théâtre un panier où il y a du pain, du vin, des verres, de l'eau, des serviettes, &c.*) Je vais dans ce bois observer jusqu'aux moindres démarches de mon frère & de ma sœur. Ils s'y sont donné rendez-vous pour consulter ensemble s'il n'y auroit point quelque remède à leur malheureuse situation. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.

JE ſuis bien à plaindre, mon cher Arlequin !

ARLEQUIN.

Mais, non, puiſqu'avec ce petit bâton de ſympathie, je puis pourvoir à tous tes beſoins. Voyons ; as-tu appétit ?

SCAPIN.

Tu ſais que je n'ai pas mangé de la journée.

ARLEQUIN.

Le pauvre garçon ! (*Il lui attache une ſerviette, le touche du petit bâton, coupe un morceau & mange.*) C'eſt pour Scapin que je mange.... Trouves-tu cela bon ?

SCAPIN.

Fort bon.

ARLEQUIN, *lui eſſuyant la bouche avec la ſerviette.*

Cela eſt fort ſingulier ! fort ſingulier ! J'aurois

cru l'avoir mangé. (*Il verse du vin dans un verre.*) C'est pour Scapin que je bois. (*Après avoir bu.*) Et ce vin ? qu'en dis-tu ?

SCAPIN.

Excellent ! Encore un coup.

ARLEQUIN.

Volontiers. (*Il verse & boit.*) Tu vois que je suis poli ; je t'ai servi le premier ; mais, Mons Scapin, vous souvenez-vous de certaines menaces de coups de bâton....

SCAPIN.

Oh ! ne parlons point de cela, mon ami.

ARLEQUIN.

Je veux en parler.

SCAPIN.

J'ai eu tort.

ARLEQUIN.

Vous dites que vous avez eu tort, parce que vous voyez que votre estomac est à présent à ma discrétion. Insulter de la sorte un homme comme moi ! cela mérite punition ; & je vous condamne au pain & à l'eau pendant huit jours.

SCAPIN.

Quoi ? Arlequin, tu serois capable....

ARLEQUIN, *verse de l'eau dans un grand verre & y trempe un morceau de pain.*

C'eſt pour Scapin que je bois. (*Après avoir bu.*) Cette eau eſt-elle fraîche ?... Et ce pain trempé ? Tu es naturellement ivrogne, gourmand ; un peu de diète ne te fera point de mal. A préſent, regarde-moi manger pour mon compte.

Il s'aſſied à terre, boit & mange avec un grand appétit.

SCAPIN.

Eſt-il poſſible qu'Arlequin, que j'ai toujours connu pour un garçon généreux, un bon cœur, en agiſſe avec cette cruauté, à l'égard d'un ancien ami ! Si j'étois à ta place, & que tu fuſſes à la mienne, je ne me mettrois à table que pour toi ; je ne boirois que pour t'enivrer : tu devrois mourir de honte !

ARLEQUIN.

Vas, tu me fais pitié ; bois un coup à ma ſanté. C'eſt pour Scapin que je bois.

Il verſe du vin & boit.

SCAPIN.

A ta ſanté, mon ami.

ARLEQUIN, *après avoir bu.*

Je te remercie.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE.

CORALINE.

AH ! mon cher Scapin, qu'est-ce que Mutalib vient de m'apprendre ! seroit-il possible ! hélas, il n'est que trop vrai !

SCAPIN.

Tu vois, ma chère Coraline ; je n'ai plus ni bras, ni jambes.

CORALINE.

Mon cher Scapin ! mon cher mari !

SCAPIN.

Épargne-toi ces caresses, ma chère enfant ; c'est comme si tu embrassois un marbre.

ARLEQUIN, *à Coraline.*

Cela est vrai, & c'est à moi à présent qu'il faut faire des amitiés pour qu'il s'en ressente ; je bois & je mange pour lui. Ne t'afflige point ; tu n'y perdras pas ; je veux aussi dès ce soir t'épouser pour lui.

SCAPIN.

Non, non, je ſuis ton ſerviteur.

ARLEQUIN.

C'eſt moi qui ſuis le tien ; je l'épouſerai, te dis-je, pour toi. (*Il prend la main de Coraline.*) Belle petite menotte, c'eſt pour Scapin, c'eſt pour Scapin que je vous baiſe.

SCAPIN.

Ne badinons point, je te prie.

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Tu auras bien du plaiſir, je t'en réponds.

SCAPIN.

Tu es trop ſerviable. Coraline, viens de mon côté ; éloigne-toi de lui ; ne ſouffre pas qu'il t'approche.

ARLEQUIN.

Oh ! tu le prends ſur ce ton-là ? Eh bien ! cela ſuffit : je ne ſuis pas obligé de me donner la peine de mâcher & d'avaler pour toi ; je t'aſſure que tu feras diète.

SCAPIN.

Mais, malheureux, peux-tu vouloir abuſer de ma triſte ſituation ?..

ARLEQUIN.

C'eſt toi qui abuſes de mes bontés.

SCAPIN.

Fais donc réflexion....

ARLEQUIN.

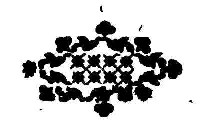
Et toi, fais diète; nous verrons comment ton pauvre eſtomac s'accommodera de tout ceci.

SCAPIN.

Eſt-il poſſible que je ſois à la merci d'un barbare!..

ARLEQUIN.

Eſt-il poſſible que j'appartienne à un vilain jaloux, dira ton eſtomac!



SCÈNE XII.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, MUTALIB.

MUTALIB.

EH! malheureux, éloignez-vous, éloignez-vous vîte. Mon frère & ma sœur espèrent qu'en évoquant les Puissances infernales, ils trouveront quelque remède à leur situation; ils vont venir ici; ils ont choisi cet endroit pour y faire leurs sortiléges & leurs exécrables conjurations.

On voit plusieurs éclairs, suivis d'un grand coup de tonnerre.

ARLEQUIN, *en s'enfuyant.*

Je suis mort!

SCAPIN, *en s'en allant, appuyé par Coraline.*

Ma chère Coraline, aide-moi; & ne m'abandonne pas.



SCÈNE XIII.

LA FÉE, ZULPHIN.

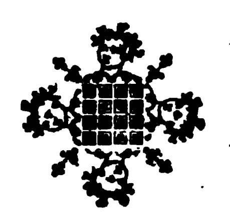
Les vents grondent ; on entend des mugissemens & des secousses souterraines ; le Théâtre s'obscurcit entièrement & devient une caverne ; deux globes de feu se précipitant du ceintre avec la plus grande vitesse, traversent le Théâtre, l'un de droite à gauche, l'autre de gauche à droite, & vont tomber dans les coulisses opposées. Le Génie & la Fée qui étoient dans ces globes, en sortent ; s'avancent tristement, & font plusieurs cercles en l'air avec leurs baguettes. L'Orchestre forme un accompagnement sourd, dont les mouvemens deviennent peu-à-peu plus pressés. Tout-à-coup cette Musique s'interrompt & ne forme plus, que de moment à autre, quelques accens lugubres & plaintifs. Différens Spectres paroissent & disparoissent à la lueur des éclairs ; l'Orchestre recommence son accompagnement avec des mouvemens plus vifs. Quatre démons sortent de dessous le Théâtre, & forment une danse ; on entend encore le tonnerre ; une vapeur épaisse s'élève ; &

lorsqu'elle se dissipe, on voit une horrible Furie qui prononce ces paroles :

Vous m'évoquez en vain du séjour ténébreux :
Rien ne sauroit changer votre arrêt rigoureux.

Elle s'abîme. Le Génie & la Fée s'en vont, en marquant leur désespoir par leurs gestes.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le Théâtre représente une Forêt.

SCÈNE PREMIÈRE.

MUTALIB, ARLEQUIN, *descendant d'un nuage.*

ARLEQUIN.

Nous sommes venus bon train ; combien avons-nous fait de chemin, à peu-près ?

MUTALIB.

Deux cents lieues.

ARLEQUIN.

Deux cents lieues ! Il n'y a pas un quart-d'heure que nous sommes partis ! Je me plairois beaucoup à voyager de la sorte ; on n'est ni écorché, ni cahoté, ni obligé de rosser les postillons. Allons, dites-moi donc à présent ce que nous venons faire ici ?

MUTALIB.

Je viens y consulter un Oracle fameux, & en même-tems m'opposer aux mauvais desseins de mon frère & de ma sœur. J'ai dit à Scapin d'observer au coin de ce bois : toi, reste ici, tandis....

ARLEQUIN.

Mais, tandis que vous irez d'un côté, si votre sœur vient de l'autre & me rencontre ? Elle a bien voulu rendre à Scapin sa figure ; mais elle lui a dit que si à l'avenir elle soupçonnoit que nous fussions lui & moi dans les intérêts de son fils, elle nous puniroit de façon, que nous nous en souviendrions toute notre vie.

MUTALIB.

Prends cette bague : en la mettant au petit doigt de la main gauche, tu paroîtras aux yeux de quiconque te regardera, ce que tu voudras être, un arbre, un rocher, un ruisseau, un animal, un homme, une femme, en un mot ce que bon te semblera. D'ailleurs, je ne serai pas long-tems à revenir.

Il sort.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, *seul.*

Que de filles qui, sans avoir cette bague, paroissent ce qu'elles ne sont plus depuis long-tems! Que de coquins qui, sans l'avoir au doigt, paroissent d'honnêtes gens!

SCÈNE III.

ARLEQUIN, UN BERGER.

LE BERGER, *chante derrière le Théâtre.*

En vain une mère sévère,
Veille sur ma Bergère...

ARLEQUIN.

J'entends chanter.... Ah! c'est un Berger.

LE BERGER, *arrivant sur le Théâtre.*

Elle m'a promis qu'en ces lieux,
Elle viendroit combler mes vœux.

ARLEQUIN, *à part.*

Il attend sa maîtresse. Eprouvons la vertu de la bague. Voyons, qu'est-ce que je veux paroître à ses yeux?... Un arbre?... Oui, un arbre; mais où le planterai-je?... Ici.

Il se met au milieu du Théâtre, & s'y tient droit.

LE BERGER, *continue de chanter.*

Espoir délicieux,
De posséder l'objet que j'aime,
Tu me fais, dans l'attente même,
Goûter mille momens heureux.

Enfin, ma chère Zerbinette, après tant de soins, de peines & de soupirs, j'obtiendrai la récompense dûe à mon amour!... Asseyons-nous sous cet arbre, d'où je pourrai la voir venir. (*S'asseyant aux pieds d'Arlequin.*) J'irai au-devant d'elle; je tâcherai de la conduire dans le petit bocage; il y fait sombre: quelquefois le trop grand jour effraye les amours... (*Arlequin se baisse & lui souffle aux oreilles.*) Il fait bien du vent dans cet endroit. (*Il veut s'adosser; Arlequin se met à droite, à gauche, ensuite se recule de deux pas, ensorte qu'il tombe à la renverse; il se relève en regardant Arlequin qui lui paroît toujours un arbre.*) Qu'est-ce donc? Il semble que cet arbre recule.... En attendant

tendant ma chère Zerbinette, amusons-nous à y graver son nom & le mien.

Il va à l'autre bord du Théâtre, cherchant son couteau.

ARLEQUIN.

Oui-dà ? il graveroit sur ma physionomie comme sur une écorce ? Allons, ma bague, changeons de figure. Sa maîtresse est Bergère ; elle doit avoir des moutons. Paroissons le mouton favori de la belle.

Il va au fond du Théâtre, se met à quatre pattes & commence à bêler.

LE BERGER.

Ah ! je vois le mouton chéri de Zerbinette ; tâchons de l'attraper. (*Arlequin, après bien des lazzis, se laisse prendre & se couche à terre ; le Berger se couche à côté de lui & le caresse.*) Petit mouton, tu appartiens à la plus aimable Bergère du canton ; elle badine avec toi ; elle te caresse sans cesse ; elle te donne mille baisers : si tu pouvois en sentir le prix, que tu serois heureux ! (*Arlequin s'échappe, sort du Théâtre en bêlant ; & le Berger le suit.*) Quoi ! tu veux t'enfuir ? Oh ! je te ratraperai.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *seul.*

LA Fée m'a pardonné, & m'a rendu ma figure : mais elle m'a fait de si terribles menaces, que je ne veux plus me mêler entre elle & son fils.

ARLEQUIN, *arrive en riant.*

Avec la bague je me suis rendu invisible. Le Berger est bien embarrassé à me chercher dans le fond du bois ; il croit peut-être à présent que le loup m'a emporté.... Mais, voilà Scapin ; divertissons-nous un peu à ses dépens.

Il s'approche de Scapin en bêlant ; Scapin regarde d'un côté ; il se met de l'autre & aboie comme un gros chien ; Scapin se retourne ; il change de place & contrefait le chat ; il se place derrière lui & contrefait le chant du coq, du coucou, & ensuite le braiement de l'âne.

En voilà assez ; ôtons ma bague. (*A Scapin.*) Que diable as-tu donc à tant te remuer & t'agiter ?

SCAPIN.

Je suis entouré de bêtes, qui disparoissent dès que je les regarde.

ARLEQUIN.

De toutes ces bêtes-là, il n'y en a point d'aussi grosses que toi; que crains-tu ?

SCAPIN.

Morbleu! mon ami, je tremble à chaque pas; il me semble à tout moment voir la Fée changer ma figure. Où est le Seigneur Mutalib ?

ARLEQUIN.

Il ne tardera pas à revenir; c'est ici qu'il doit consulter sur le sort de son neveu & de sa nièce, un Oracle fameux, qui lit, dit-on, tout couramment dans le livre du Destin.

SCAPIN.

Qu'est-ce que ce livre du Destin ?

ARLEQUIN.

C'est un fort bon livre, fort curieux, où sont inscrits les noms de tous les hommes, & ce qui doit leur arriver.

SCAPIN.

De tous les hommes ?

ARLEQUIN.

Oui, de tous, depuis le plus grand Capitaine, jusqu'au plus petit Abbé.

SCAPIN.

Crois-tu que mon nom soit sur ce livre-là ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; les faquins, comme les honnêtes gens, tous y sont... Scapin né tel jour... marié tel jour.... cocu à telle heure... fera mille friponneries... finira par être pendu.

SCAPIN.

Tu mens ; cela n'y est pas.

ARLEQUIN.

Je ne mens point ; cela doit y être.

SCAPIN.

Coquin !

ARLEQUIN.

Maraut !

SCAPIN.

Tu ne te plais qu'à me dire des injures ; à la fin....

SCÈNE V.

ARLEQUIN, SCAPIN, MUTALIB.

MUTALIB.

Qu'est-ce donc ? Quoi ? je ne puis pas vous laiſſer un moment enſemble, que vous ne vous querelliez ?

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je faſſe avec un animal qui m'interroge, à qui je réponds les choſes les plus naturelles, qui fait l'incrédule, & me dit que j'ai menti ?

MUTALIB.

Scapin, vous avez tort.

SCAPIN.

J'ai tort de ne pas croire que je ſerai cocu, pendu.....

MUTALIB.

Finiſſons. Je ne m'étois pas trompé ; mon frère a fait tranſporter ſa fille dans ces lieux.

ARLEQUIN.

Et a-t-elle emporté le chat avec elle ? Le pauvre animal s'ennuieroit bien, s'il ne la voyoit pas.

MUTALIB.

Il n'eſt plus queſtion de cette métamorphoſe de mon neveu ; ma ſœur lui a rendu ſa figure. Quelle marâtre ! quel père dénaturé ! Je viens de leur parler à l'un & à l'autre. Prières, raiſons, menaces, j'ai tout employé ; je n'ai pu les fléchir ; je n'ai pu obtenir qu'ils détruiſiſſent ce qu'ils ont imaginé pour ſe venger de leurs enfans.

ARLEQUIN.

Eh ! qu'ont-ils imaginé ?

MUTALIB.

Ils ont fait venir un Gnome des plus hideux & des plus malfaiſans ; ils lui ont donné la figure de Zermès. La reſſemblance eſt ſi parfaite, que je n'ai jamais pu diſtinguer lequel eſt le véritable. J'ai cru qu'en les faiſant parler, je le reconnoîtrois aiſément ; mais l'enchantement eſt fait de façon, que l'un & l'autre n'ont point l'uſage de la parole. Ce n'eſt que par leurs geſtes, leurs empreſſemens, leurs regards & leurs ſoupirs, qu'ils peuvent ex-

primer leur amour à Floriſſe : je viens de les laiſſer à ſes genoux. Juge de la cruelle ſituation de ma Nièce.

ARLEQUIN.

Point ſi cruelle ! ſi j'avois une maîtreſſe que j'aimerois, & qu'on ne me fît point d'autre mal, que de m'en donner encore une autre qui lui reſſembleroit, je ne m'affligerois pas.

MUTALIB.

Mais, impertinent ! ....

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, tandis que ſon père la tenoit enfermée dans un château, elle ſe déſéſpéroit de n'avoir point d'amant ; à préſent il l'amène ici pour lui en donner deux ; & elle ſe plaindroit encore ? Ma foi, on pourroit dire que l'on ne ſait plus comment faire pour contenter les filles.

MUTALIB.

Songe donc qu'il la force à choiſir, dans le jour, un des deux pour époux.

ARLEQUIN.

Oh ! cela eſt différent ; diantre ! ſi elle alloit ſe tromper au choix, & qu'elle ſe trouvât demain,

en s'éveillant, mariée à un Gnome, cela feroit fort défagréable !

On entend le chant d'un, de deux, & enfuite de trois oifeaux.

MUTALIB.

C'eft ici que le fameux Oracle des oifeaux rend fes réponfes ; je veux le confulter. Divin interprète des deftinées, je protège deux tendres amans ; leurs parens les perfécutent ; daigne m'éclaircir fur le fort que le Ciel réferve à leur amour.

Une voix chante.

Ces deux Amans, dont le fort t'inquiète,
Doivent fe donner dans ce jour,
Une preuve parfaite
De leur fidèle amour.
Prépare le tombeau d'une Amante chérie ;
C'eft-là qu'à fon Amant elle doit être unie.

MUTALIB.

Au tombeau ! quel Oracle, grands Dieux !

ARLEQUIN.

Il eft des plus triftes.

MUTALIB.

Quand je joins cette réponfe au ftratagême indigne dont mon frère & ma fœur fe fervent pour

tourmenter leurs enfans, je ne prévois que trop que ma Nièce, croyant choisir son Amant, choisira son rival; qu'au désespoir de s'être trompée, elle se donnera la mort; que Zermès ne voudra pas lui survivre, & que voilà la preuve qu'ils doivent se donner du tendre & fidèle amour qui les unit.

ARLEQUIN.

Seigneur, j'ai toujours entendu dire que dans les réponses des Oracles, des Bohémiens, des Devins, du Diable, il y avoit souvent un sens caché qui ne frappe pas d'abord. A votre place, je m'attacherois uniquement à connoître lequel de ces deux Amans est le véritable.

MUTALIB.

L'enchantement, te dis-je, est fait de façon que cela ne me paroît pas possible. Cependant pour ne rien négliger, & n'avoir rien à me reprocher, je vais encore consulter une Fée de mes amies, & dont les conseils m'ont été utiles en d'autres occasions... J'apperçois ma nièce; reste auprès d'elle; & si elle me demande, dis-lui que je ne tarderai pas à revenir.

SCÈNE VI.

FLORISSE, CORALINE, ZERMÈS, LE GNOME, ARLEQUIN, SCAPIN.

FLORISSE, *à Zermès & au Gnome.*

QUOI! vous vous obſtinez à me ſuivre? Ah! laiſſez-moi, laiſſez-moi.

ARLEQUIN, *les examinant tour-à-tour.*

Que diable!.. En effet... plus je les conſidère... rien n'eſt plus reſſemblant.

FLORISSE.

Avoir mon Amant devant mes yeux, & douter toujours ſi c'eſt lui! Le trouver à chaque moment, & craindre ſans ceſſe de me tromper! Quel tourment!

ARLEQUIN, *tirant Floriſſe & Coraline à part.*

Mademoiſelle, écoutez, écoutez-moi. N'eſt-il pas certain qu'un véritable amant, lorſqu'il reçoit la moindre faveur de ſa Maîtreſſe, doit reſſentir une émotion cent fois plus vive que celui qui n'eſt que légèrement épris?

FLORISSE.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Or, cette émotion se peint dans les yeux?

FLORISSE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Eh bien! au lieu de vous affliger & de leur dire de vous laisser, il faut prendre un air gracieux, les accueillir....

FLORISSE.

Mais songe donc qu'il y en a un des deux, à qui je dois toute ma haine.

ARLEQUIN.

Mais vous ne le connoissez pas; pour le connoître, il faut, vous dis-je, d'abord les accueillir également; risquer même des caresses, de petites faveurs; examiner en même-tems leurs regards. Il n'est pas douteux que celui qui vous paroîtra le plus ému, le plus saisi, le plus pénétré, ne soit votre véritable amant.

CORALINE.

Mademoiselle, je crois qu'il a raison.

ARLEQUIN.

Comment, si j'ai raison ? Asseyez-vous, asseyez-vous-là ; prenez une attitude tendre, nonchalante. (*Il va chercher les deux amans, & leur fait signe de se mettre aux genoux de Florisse.*) Examinez bien s'ils se jettent à vos genoux avec le même empressement, le même transport..... Regardez-les à présent tendrement... Le plus tendrement que vous pourrez..... Fort bien.... Laissez-leur prendre à chacun une main.... Vous paroissent-ils la baiser avec la même ardeur ?

FLORISSE.

Hélas, oui !

ARLEQUIN.

Dans les yeux de l'un, ne démêlez-vous pas un degré d'émotion plus marqué, que dans les yeux de l'autre ?

FLORISSE.

Hélas, non !

ARLEQUIN.

Hélas, oui, hélas, non ! Que diable ! je ne sais plus que vous dire.

SCÈNE VII.

FLORISSE, CORALINE, ZERMÈS, LE GNOME, ARLEQUIN, SCAPIN, MUTALIB.

MUTALIB, *aux deux amans.*

J'AI à parler en particulier à ma nièce ; éloignez-vous ; (*A Scapin & Arlequin.*) & vous aussi.

ARLEQUIN.

Moi !

MUTALIB.

Oui, toi.

ARLEQUIN, *en s'en allant avec Scapin & les deux amans.*

Son ton est bien rébarbatif ! Il y a quelque mauvaise nouvelle.

MUTALIB.

Coraline, tu peux rester. Ma chère Florisse, vous êtes encore bien plus à plaindre que je ne croyois. Votre père vous obligeoit de choisir dans ce jour un époux entre ces deux rivaux ; du moins aviez-vous la consolation de penser que votre

amant étoit un des deux, & que je pourrois trouver quelque moyen qui vous aideroit à le distinguer : on nous trompoit....

FLORISSE, *avec émotion.*

Quoi ?..

MUTALIB.

Votre amant, depuis ce matin, n'a point paru devant vous.... Hélas !... & il n'y reparoîtra jamais !

FLORISSE, *avec effroi.*

Il n'y reparoîtra jamais ?

MUTALIB.

Je me promenois dans ce bois,.. Des soupirs... une voix plaintive... votre nom que j'ai entendu prononcer...

FLORISSE.

Tout mon sang se glace !

MUTALIB.

J'ai approché.... j'ai vu l'infortuné Zermès baigné dans son sang....

FLORISSE.

Mon amant !...

MUTALIB.

Le désespoir de vous voir perdue pour lui, &

bientôt entre les bras d'un autre, l'a porté à attenter sur ses jours.

FLORISSE.

Il est mort!.. Dieux cruels!.. père barbare!.. il est mort!..

MUTALIB, *lui montrant un poignard.*

Ce fer a terminé sa malheureuse destinée.

FLORISSE, *lui arrachant le poignard & se frappant.*

Et va nous rejoindre.

CORALINE, *effrayée & la soutenant.*

Ah, Madame! ah, Seigneur!

MUTALIB.

Ne crains rien : le fer dont elle vient de se frapper, ne peut être fatal qu'aux coupables & aux scélérats. Je la rappellerai aisément à la vie, lorsqu'il en sera tems. La douleur que je viens de lui marquer étoit feinte....

CORALINE.

Quoi! Zermès....

MUTALIB.

Zermès ne s'est point tué; mais mon art n'étant pas assez puissant pour m'aider à le distinguer de

ſon prétendu rival, j'ai eu recours à ce moyen extrême. Tu diras que je ſuis venu déclarer à ta Maîtreſſe, que je ne pouvois lui être d'aucun ſecours ; qu'alors la crainte de n'être point à ce qu'elle aime, & le déſeſpoir de ſe voir peut-être unie à quelque monſtre, lui ont fait prendre le parti violent de ſe ſouſtraire à la tyrannie de ſon père, en ſe donnant la mort. Je vais lui faire rendre les honneurs funèbres. Sa perte, ſelon toute apparence, ſera aſſez indifférente à ce Gnome qu'on force à paroître ici ſous la figure de mon neveu ; au lieu que ce tendre amant ſe fera aiſément reconnoître à toute la douleur & le déſeſpoir où ſe livrera ſon ame.... Eſprits Aëriens qui m'êtes ſubordonnés, paroiſſez.

Quatre Silphes paroiſſent & emportent Floriſſe au fond du Théâtre, au milieu d'un rond d'arbres ; à l'inſtant un tombeau s'élève ; d'autres Silphes commencent le deuil, jettent des fleurs ſur le tombeau, y attachent des guirlandes, & par différentes attitudes, expriment leur douleur, & forment une danſe caractériſée.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

Le Théâtre est entièrement obscurci, & représente un tombeau au fond d'un bois, au milieu d'un rond d'arbres.

SCÈNE PREMIÈRE.

MUTALIB, CORALINE.

CORALINE.

JE ne conçois pas votre idée ; il me semble que le moyen que vous avez employé pour découvrir lequel des deux étoit le véritable amant, vous a réussi ?

MUTALIB.

Je sais qu'au récit que tu leur as fait de la mort de Florisse, l'un n'a paru qu'étonné, au lieu que l'autre, saisi de la plus vive douleur, est tombé sans sentiment.

CORALINE.

Eh bien ! pouvez-vous douter que celui-là ne soit Zermès ?

MUTALIB.

Non.

CORALINE.

Pourquoi donc ne le pas tirer d'erreur ? Pourquoi ne lui pas dire qu'il reverra sa maîtresse vivante ? Il y a de la barbarie à le laisser dans un état si cruel.

MUTALIB.

Ce n'est pas à moi, c'est à l'amour & à l'amour le plus parfait que puissent ressentir deux amans, à faire le dénouement de tout ceci : tel est l'arrêt du destin ; je ne dois qu'ouvrir ce tombeau. Approchons. (*Il approche du tombeau qui s'ouvre dès qu'il l'a touché de sa baguette.*) Florisse ne tardera pas à sortir de son assoupissement. Tu peux, si tu veux, rester ici ; mais garde-toi bien de parler, quelque chose que tu voies ou que tu entendes.

CORALINE, *avec effroi.*

Moi, rester ici seule la nuit, au milieu de tous ces objets funèbres ! Je mourrois de peur !

MUTALIB.

Eh bien, suis-moi donc.

Ils sortent.

SCÈNE II.

ARLEQUIN *seul, arrivant en tâtonnant, comme un homme qui marche dans l'obscurité.*

VOILA Mademoiselle Floriffe morte; son amant fera peut-être aussi la sotise de se tuer; le Seigneur Mutalib, qui doit être bien affligé de tout ceci, m'oubliera & toutes les promesses de récompense qu'il m'a faites; tâchons de nous payer par nos mains. Qu'est-ce qu'une morte a besoin d'un beau collier? Ce vol n'en est pas un; il ne fait tort à personne; au lieu qu'il me mettra à mon aise pour le reste de mes jours.... Allons, avançons.



SCÈNE III.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *arivant d'un autre côté.*

LA nuit favorise mon dessein; elle est des plus obscures.... Orientons-nous.... Le tombeau doit être-là.

ARLEQUIN, *à l'autre bout du Théâtre.*

Je ne suis pas dans l'habitude de faire des visites aux gens de l'autre monde; je me sens un frissonnement....

SCAPIN.

N'entends-je pas du bruit?

Ils s'approchent l'un de l'autre en tâtonnant; la frayeur les saisit; & ils l'expriment par différentes postures des plus comiques.

ARLEQUIN.

Je crois avoir touché des cornes....

SCAPIN.

Il me semble que j'ai senti sur mon visage une main froide....

Ils continuent leurs lazzis. Peu à peu la Lune se

lève ; & le Théâtre commence à être plus éclairé, mais toujours d'une clarté sombre.

ARLEQUIN.

La Lune se lève ; je vais être vû.

SCAPIN.

Il fera clair dans un moment ; je ne sais où me cacher.

ARLEQUIN.

Il faut me tapir dans ce coin.

SCAPIN.

Je vais me couvrir de cet arbre.

Ils se mettent aux deux coins du Théâtre, où ils se font les plus petits qu'ils peuvent. Après s'être regardés, d'abord en tremblant, ils se rassurent peu à peu & s'approchent.

ARLEQUIN.

C'est toi, Scapin ?

SCAPIN.

C'est toi, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Que viens-tu faire ici ?

SCAPIN.

Qu'y viens-tu faire toi-même ?

ARLEQUIN.

Coquin ! brigand ! scélérat ! je suis sûr que tu venois pour voler le beau collier de Mademoiselle Florisse.

SCAPIN.

Maraut ! fripon ! vaurien ! tu as trop bien deviné mon dessein, pour n'avoir pas eu le même.

ARLEQUIN.

Ma foi, mon ami, tu as raison.

SCAPIN.

Allons, entre honnêtes gens, il ne convient pas de se faire tort ; viens, nous partagerons ce que nous trouverons.

Ils avancent vers le tombeau au moment que Florisse en sort ; la plus grande frayeur les saisit ; ils s'enfuient.



SCÈNE IV*.

FLORISSE, *seule.*

OU suis-je !... D'où viens-je !... Il me semble que je m'éveille après un long assoupissement... Mais ce tombeau, ces vêtemens, cette nuit profonde, ce silence, ces lieux déserts qui me sont inconnus !.. Me laisseroit-on ainsi, si je n'étois pas morte ?... N'ai-je pas plongé dans mon sein le même poignard, dont mon amant s'étoit frappé ?.. Non, cher amant, non, je me sens trop tranquille pour être encore vivante ; je t'ai suivi dans l'asyle du trépas : nous sommes à présent affranchis l'un & l'autre de la tyrannie de nos barbares

* Dans les Pièces à grand Spectacle, comme celle-ci, il faut un mélange de l'Opéra, de la Comédie & de la Tragédie. La sombre clarté de la nuit, le tombeau, la forêt, ces deux Amans qui sembloient être deux ombres ; tout fut si bien représenté, que le Spectateur étoit saisi, & qu'il régnoit dans la Salle le plus grand silence pendant ces trois dernières Scènes. D'ailleurs l'idée de ces Scènes & la situation de ces deux Amans, parurent très-neuves ; & j'ose dire qu'elles l'étoient.

parens; nous ne dépendons plus que des Dieux; ils ſont trop juſtes, pour ne me pas faire rencontrer ton ombre... C'eſt Mutalib ſans doute qui m'a élevé ce tombeau; le tien ne doit pas être éloigné. Hélas! ne devoit-il pas nous donner le même? Après avoir marqué tant d'empreſſement pour nous unir pendant notre vie, ne devoit-il pas du moins nous rejoindre après notre mort!.. Voyons, parcourons ces lieux.

Elle s'éloigne.

SCÈNE V.

ZERMÈS, *ſeul.*

VOILA donc ce tombeau! je puis enfin en approcher! je puis avant que d'y verſer tout mon ſang, l'arroſer quelques momens de mes larmes!.. Chère Floriſſe, eſt-ce donc-là le rendez-vous que s'étoit donné notre amour! Eſt-ce donc-là que devoit aboutir notre eſpoir! Qui m'eût dit ce matin, lorſqu'à vos genoux je vous preſſois de recevoir & mon cœur & ma foi, que je viendrois ce ſoir m'unir à vous au pied de ce triſte monument! Qui m'eût dit que ces traits, où brilloit tout l'éclat de

la jeunesse, que ces yeux, dont chaque regard m'enchantoit, alloient être pour jamais couverts des ombres de la mort!... Vous n'êtes plus; & je respire encore!

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

ZERMÈS, FLORISSE, *paroissant au fond du Théâtre, & avançant lentement.*

FLORISSE.

J'ENTENDS des plaintes & des gémissemens.

ZERMÈS.

Vous n'êtes plus!.. Puis-je prononcer ces mots, & ne pas expirer de douleur!

FLORISSE.

C'est lui-même!... C'est toi, cher amant...

ZERMÈS *effrayé.*

Que vois-je, ô Ciel!

FLORISSE.

Quoi, tu me fuis! Tu te dérobes à mes embrassemens!

ZERMÈS.

Je n'ai pas été le maître d'un premier saisis-

ſement ; mais je vous aime trop, pour être plus long-tems effrayé... Chère ombre, le Ciel m'eſt témoin que je viens ici pour vous rejoindre.

FLORISSE.

Je te cherchois auſſi. Enfin nous ne ſerons plus ſéparés. Les Dieux devoient cette récompenſe à notre innocence, à nos malheurs & à notre amour. Cher amant, quelle douceur de t'avoir prouvé par ma mort, combien je t'étois attachée ! Ah ! peut-on ſurvivre à ce qu'on aime !

ZERMÈS.

Si je vous ai ſurvécu juſqu'à ce moment, c'eſt que d'abord on a retenu mon bras, & qu'enſuite, pour venir ici, il m'a fallu tromper la vigilance de ceux qui m'obſervoient.

FLORISSE.

Que veux-tu dire ?

ZERMÈS.

Je vis encore, il eſt vrai ; mais ne m'en faites pas un crime, puiſque je n'ai pas été le maître de terminer plutôt mon ſort.

FLORISSE.

Tu vis encore ! Quoi, ce n'eſt pas à l'ombre de mon amant que je parle ! Pourquoi Mutalib eſt-il

venu m'annoncer qu'il t'avoit trouvé baigné dans ton ſang ? Pourquoi m'a-t-il montré le poignard dont tu t'étois, diſoit-il, donné la mort, & dont je me ſuis auſſi-tôt frappée ?

ZERMÈS.

Mutalib vous a fait un récit ſi peu véritable! quel étoit ſon deſſein ? Il ſembloit nous aimer: nous trahiſſoit-il ? Etoit-il en ſecret un de nos perſécuteurs ? Hélas ! nous n'avons donc trouvé ſur la terre que des perfides & des tyrans ! Connois du moins, chere ombre, que l'amour t'y avoit fait rencontrer le plus fidèle & le plus tendre des amans.

Il veut ſe frapper.

FLORISSE.

Arrête ; tout ceci me confond. Si l'état où je me vois, ſi ce tombeau ſemblent me dire que j'ai perdu la vie, les mouvemens que je reſſens, la joie qui s'eſt gliſſée dans mon ame en apprenant que tu n'étois point mort, la crainte que vient de m'inſpirer le coup dont tu voulois te frapper, ſemblent m'aſſurer auſſi que je vis encore : craindrois-je ce qui pourroit nous réunir !...

ZERMÈS.

O, ciel !.. Vous vivriez !.. Grands Dieux ! Chère Floriſſe ! je pourrois !...

Le Théâtre change & représente des jardins délicieux.

MUTALIB *sortant d'un nuage.*

Oui, tu peux livrer ton ame aux plus heureux transports. Il falloit que tant d'offenses, de trahisons & de perfidies que mon frere & ma sœur avoient faites au véritable amour, fussent réparées par la pure & sincère ardeur dont leurs enfans brûleroient l'un pour l'autre: tel étoit l'arrêt du destin. Vous y avez satisfait; vous avez voulu tous les deux vous donner la mort pour ne vous pas survivre. L'Oracle est accompli; rien ne troublera désormais votre bonheur. Que tout ici l'annonce, & la joie que je ressens de pouvoir enfin unir de si parfaits amans.

Des Silphes & des Génies forment le divertissement.

Fin du quatrième & dernier Acte.



LES HOMMES,

COMÉDIE-BALLET,

EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens François, le 27 Juin 1753.



A MADEMOISELLE DE B***.

NE soyez point si fâchée, ma chère Henriette, contre les Mythologistes ; ils n'ont dit que Prométhée avoit formé l'homme avant la femme, que parce qu'il est naturel de penser qu'on se perfectionne en travaillant. Si l'on vous montroit deux statues du même Artiste, ne croiriez-vous pas que celle qui vous paroîtroit la plus parfaite, auroit été faite la dernière? Hier, les yeux attachés sur vous, & dans cet enchantement que vous seule pouvez m'inspirer, je sentis tout-à-coup un trait de lumière, qui pénétroit mon ame & l'éclairoit sur ces premiers tems du monde : en voici la véritable histoire ; je ne la savois pas, quand je fis ma Comédie des Hommes. Les Dieux, après avoir débrouillé le cahos, regardèrent la Terre ; elle étoit bien belle alors ; le déluge l'a bien changée! Ils pensèrent à lui donner des habitans dignes d'elle ; ils créèrent des femmes. Chacune, selon son goût, se choisit une habitation ; & bientôt, on les distingua par les noms de Nymphes, de Naïades & de Driades. Les Nymphes aimoient les fleurs, les prairies & les

jardins ; les Naïades se plaisoient aux bords des rivieres & des fontaines ; les Driades préféroient l'ombre & le silence des forêts. Les Dieux quittoient souvent l'Olymphe : il est plus doux d'être aimé que d'être adoré ; & la terre n'auroit été peuplée que de demi-Dieux. Malheureusement Prométhée, un des Titans, devint amoureux d'une Nymphe ; il ne put s'en faire aimer ; il étoit fier ; son amour se changea en haine contre toutes les femmes ; & sa jalousie naturelle contre les Dieux, se réveilla. Pour se venger, il forma l'homme dont le caractère impérieux & tyrannique annonce assez son origine Titanne. Jupiter prévit tous les maux que ce nouvel Être alloit causer sur la Terre ; il punit Prométhée, & l'enchaîna sur le mont Caucase. Voilà, ma chère Henriette, l'histoire de ces premiers tems, & telle que nous l'aurions, si les femmes n'avoient pas négligé de l'écrire. Vous rêverez peut-être cette nuit que vous êtes une Nymphe, une Driade ou une Naïade ; mais vous ne rêverez jamais, quand vous croirez qu'il n'y en avoit aucune plus digne des Dieux que vous.

PRÉFACE.



PRÉFACE.

JAMAIS les danſes, à nos ſpectacles, n'ont été exécutées avec autant de préciſion, de légèreté, de grâces & d'élégance, qu'elles le ſont aujourd'hui ; cependant elles ne nous affectent que très-foiblement, parce que ne formant point l'enſemble d'une action, elles ne ſont ordinairement qu'un composé de pas & d'attitudes agréables qui ne peignent rien à l'eſprit. L'idée me vint de faire une Comédie où les danſes, intimement liées au ſujet, en feroient partie, & feroient des Scènes auſſi expreſſives, que ſi elles étoient dialoguées. Cette Pièce, malgré mes foibles talens, eut le plus grand ſuccès ; il engagera ſans doute tous ceux qui travaillent pour le Théâtre, à l'enrichir de ce nouveau genre de Comédie.

ACTEURS.

MERCURE.

PROMÉTHÉE.

LA FOLIE.

Acteurs dansans de différens caractères.

La Scène est sur la Terre.



LES HOMMES,

COMÉDIE-BALLET.

Le fond du Théâtre représente une forêt ; on voit plusieurs statues au milieu d'un rond d'arbres. Prométhée descend du Ciel, un flambeau à la main ; Mercure le suit.

MERCURE.

JE t'ai vu dérober le feu du ciel, & descendre sur la terre ; je t'ai suivi ; quel est ton dessein ?

PROMÉTHÉE.

Tu le sauras.

MERCURE.

Je veux le savoir à l'instant ; sinon je remonte à l'Olympe pour avertir Jupiter...

PROMÉTHÉE.

Je t'ai cru de mes amis ?

MERCURE.

Si tu m'as cru de tes amis; pourquoi donc ne me pas confier ce que tu veux faire?

PROMÉTHÉE *ironiquement.*

Mercure aime bien les confidences? Allons; il faut satisfaire ta curiosité, & te conter mon aventure. Je suis devenu amoureux de Minerve; je n'osois me déclarer; je m'avisai hier, sachant qu'elle devoit venir se promener dans cette forêt, de prendre de l'argile, d'en détremper, & de former un grouppe où j'étois représenté travaillant à sa statue. De petits Amours m'entouroient; l'un avec son flambeau m'éclairoit sur mon ouvrage, tandis que les autres me présentoient les instrumens qui m'étoient nécessaires. Elle arriva comme j'achevois.

MERCURE.

Que dit-elle à la vue de ce galant chef-d'œuvre?

PROMÉTHÉE.

Elle le considéra avec beaucoup d'attention; la joie brilloit dans ses regards; je me crus au comble de mes vœux; je me jetai à ses genoux...

MERCURE.

Eh bien?

PROMÉTHÉE.

Eh bien ! Prométhée, me dit elle, je ne dois pas être moins surprise qu'offensée de votre audace ; je voudrai bien l'oublier, à condition qu'à la place de ces statues, que je vous ordonne de briser à l'instant, vous en ferez d'autres ; vous les animerez du feu du ciel : les tems sont venus où l'homme doit naître.

MERCURE.

Que veux-tu dire l'homme ?

PROMÉTHÉE.

Oui, l'homme & la femme : c'est ainsi qu'elle m'a dit de nommer, lorsque je les aurai animées, ces statues que tu vois, & que j'ai faites pour lui obéir.

MERCURE.

Mais songe donc que ce seroit repeupler la terre.

PROMÉTHÉE.

Eh ! quel mal y aura-t-il qu'elle soit repeuplée ?

MERCURE.

Quoi ? lorsque Jupiter vient de détruire les Titans ?

PROMÉTHÉE.

Il a détruit les Titans qui se confioient sur leur

force, bravoient les Dieux, & même osèrent leur déclarer la guerre; mais des êtres aussi foibles que le seront ceux-ci...

MERCURE.

On peut être foible & insolent.

PROMÉTHÉE.

Oh! j'assurerois qu'à peine entendront-ils gronder son tonnerre, que nous les verrons tremblans, saisis d'effroi, nous bâtir des temples, nous élever des autels...

MERCURE.

C'est-à-dire, qu'ils nous honoreront par crainte?

PROMÉTHÉE.

Et par amour, ayant la raison en partage.

MERCURE.

La raison?

PROMÉTHÉE.

Sans doute.

MERCURE.

Crois-moi, borne-les à l'instinct; ils en seront plus raisonnables.

PROMÉTHÉE.

Tu plaiſantes; mais ſi je te prouvois que leur exiſtence nous ſera très-utile.

MERCURE.

Eh! à quoi?

PROMÉTHÉE.

Ecoute; ſoit dit entre nous, on s'ennuie ſouvent dans l'Olympe.

MERCURE.

Oh! ſouvent.

PROMÉTHÉE.

Pourquoi nous ennuyons-nous?

MERCURE.

Ma foi, je ne ſais; car il me ſemble qu'étant des Dieux...

PROMÉTHÉE.

Nous ſommes des Dieux, il eſt vrai, mais ſoumis au Deſtin qui ſe plaît, ſans doute, à nous faire ſentir que nous ne ſommes pas faits uniquement pour nous, & que dans le rang ſuprême on doit s'occuper du plaiſir de faire des heureux: or ces petits êtres répandus ſur la terre, nous en procureront à chaque inſtant les occaſions. L'immo-

cence de leurs mœurs, la candeur de leur caractère, leur vertu, leur bonne-foi, leur douceur, la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les autres, les rendront de dignes objets de notre bienveillance.

MERCURE.

J'en doute.

PROMÉTHÉE.

Pourquoi te prévenir contre eux!

MERCURE.

Pourquoi t'aveugler en leur faveur?

PROMÉTHÉE.

Tu n'en peux pas juger, puisqu'ils n'existent pas encore.

MERCURE.

Je crains que tu n'en juges trop tard, quand ils existeront.

PROMÉTHÉE, *d'un ton d'impatience, en avançant vers une des statues, & l'animant.*

En tout cas, j'aurai obéi à Minerve.

MERCURE.

Et tu te seras attiré la colère de Jupiter.... Qu'est-ce que cette harmonie?

PROMÉTHÉE.

Elle eſt ſans doute occaſionnée par les efforts que fait la flamme céleſte pour pénétrer, s'étendre, & s'inſinuer dans les différentes parties de cette figure.... Vois comme elle commence à ſe mouvoir.... Elle ouvre les yeux.... Le feu divin y brille.... Ne juges-tu pas à propos que nous nous rendions inviſibles, & que nous ne paroiſſions qu'après avoir joui de ſa ſurpriſe à la vue du ciel, de la terre, de ce ruiſſeau, de ces arbres, de cette verdure?

MERCURE.

Comme tu voudras.

Tandis que cette première ſtatue, par ſes attitudes & ſes pas, marque ſa ſurpriſe & ſon admiration, Prométhée, par ſes geſtes, marque combien il eſt ſatisfait de ſon ouvrage, & tâche de faire entrer Mercure dans ſa joie. Il anime une ſeconde ſtatue, qui eſt encore celle d'un homme, & qui exprime, à la vue du ciel & de la terre, les mêmes mouvemens de ſurpriſe que la première; enſuite ils s'apperçoivent, courent l'un à l'autre, s'embraſſent & ſe donnent tous les témoignages de l'amitié la plus vive.

PROMÉTHÉE, *à Mercure qui regarde froidement.*

Quoi? tu parois insensible à ce spectacle, à cette sympathie, à cette tendre amitié qui les a d'abord unis!

Il anime une troisième statue : c'est celle d'une femme ; elle ne considère qu'un moment le ciel & la verdure ; ses regards tombent & s'arrêtent bientôt uniquement sur elle ; elle examine, avec une secrette complaisance, sa taille, ses mains, ses bras... Elle va se mirer dans un bassin que forme une chute d'eau au bord de la coulisse. Celui des deux hommes qui l'apperçoit le premier, court à elle : charmée à sa vue, elle lui fait d'innocentes caresses. L'autre, qui est resté au bord du Théâtre, après les avoir regardés pendant quelques tems, s'approche. Elle lui fait les mêmes caresses qu'au premier ; la jalousie naît entre eux ; la coquetterie de la femme l'augmente ; ils deviennent furieux, & se menacent. Tandis que l'un, avec une branche d'arbre qu'il a arrachée, poursuit l'autre hors de la vue du spectateur, la femme continue de se mirer ; ils reparoissent avec des massues ; elle tâche de les adoucir. Après différens mouvemens qui peignent également l'amour, la jalou-

ſie, la coquetterie & la fureur, ils ſortent tous les trois du Théâtre.

MERCURE.

Eſt-ce là leur douceur, & la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les autres ? Tu ne parois pas content de tes enfans ?

PROMÉTHÉE.

Mes enfans ? Ah ! je les renie.

MERCURE.

Peut-être les autres te donneront-ils plus de ſatisfaction ?

PROMÉTHÉE.

Les autres ? Quoi ? tu me crois aſſez fou pour animer le reſte de ces ſtatues ?

MERCURE.

Il ne faut pas te rebuter.

PROMÉTHÉE.

Eh! ne plaiſante point, lorſque tu me vois dans l'embarras. Je crains que Jupiter, juſtement indigné de l'ouvrage, ne veuille m'en punir.

MERCURE.

Je ſuis ton ami; & je vais te le prouver par un bon conſeil. Pour te mettre à l'abri de ſa colère,

il faut tâcher d'intéresser les Déesses & quelques-uns des Dieux à la sottise que tu viens de faire.

PROMÉTHÉE.

Et comment veux-tu que je les y intéresse?

MERCURE.

Ecoute: ayant que Jupiter, en lançant ses foudres, eût détruit tout ce qui respiroit sur la terre, tu sais qu'il n'y avoit pas une Déesse qui n'eût autour d'elle deux ou trois animaux qu'elle paroissoit aimer à la folie, qu'elle caressoit sans cesse, & qu'elle trouvoit les plus jolis du monde, malgré tous leurs défauts. Ces animaux si chéris ne sont plus; ils ont péri avec les Titans. Il faudra dire à nos Déesses que tu as voulu les en dédommager, en leur consacrant des humains dignes de remplacer les bêtes qu'elles regrettent.

PROMÉTHÉE.

Ton idée me plaît assez, & pourroit, je crois, réussir.

MERCURE.

Je te réponds du succès: je dois connoître la Cour céleste, & les effets que ne manquent jamais d'y produire la curiosité, la nouveauté, les goûts de caprice & les fantaisies de mode. Fournis-moi

ſeulement des humains bien ridicules, & ne t'embarraſſe pas; je leur promets des protecteurs. Voyons, examinons, choiſiſſons parmi ces ſtatues; je devinerai aiſément à la phyſionomie, & ſans craindre de me tromper, quel ſera le caractère de chacune. Commençons par celle-ci qui eſt la plus proche, & dont le corps eſt aſſez noblement mal fait... Que dis-tu de cet air, de ces traits?

PROMÉTHÉE.

Ma foi, je t'avoue que je ne ſais qu'en dire, tant ils me paroiſſent équivoques, confus, enveloppés; je n'y vois rien de net; il me ſemble que j'y démêle tout-à-la-fois de la préſomption & de l'affabilité, de la baſſeſſe & de la hauteur, de l'orgueil & de la ſoupleſſe, un ſourire perfide à travers un accueil careſſant... Faudra-t-il l'animer?

MERCURE.

Sans doute, & la conſacrer à Janus à deux viſages.

PROMÉTHÉE.

J'entends; ce ſera un Homme de Cour.

Il s'approche d'une autre ſtatue.

Voilà une aſſez jolie tête?

MERCURE.

Je t'aſſure que ce n'en ſera pas une bonne. Il faudra préſenter celui-ci comme une bagatelle, un petit rien aſſez gentil, qui aura du babil, & qui ſera très-propre à la toilette des femmes, ſoit pour entrer dans toutes les minuties de leurs ajuſtemens, ou pour conter la nouvelle du jour.

PROMÉTHÉE.

A qui le deſtines-tu?

MERCURE.

Sa taille mince & flûtée, ſa tête qu'il tient ſi droite, ſes longs cheveux, & un certain petit air précieux, fémillant & minaudier, me décident... à Thémis; ce ſera un de ſes jeunes élèves.

Examinant une troiſième ſtatue.

Oh! regarde cette figure!

PROMÉTHÉE.

Elle n'eſt pas prévenante.

MERCURE.

Vois ce front étroit & ce large viſage, ces ſourcils épais, cet air bruſque & trivial, cette taille courte, ces groſſes jambes & ces petits bras... Le beau préſent à faire!

PROMÉTHÉE.

A qui ?

MERCURE.

A Plutus.

PROMÉTHÉE.

Tu es heureux en dédicaces ; mais je crains que la flamme céleste n'ait de la peine à pénétrer dans cette masse-là.

MERCURE.

Qu'importe ? il suffira de quelques étincelles qui lui donneront le mouvement des mains.

Prométhée anime ces trois statues ; l'homme de Cour danse d'un air fastueux, & l'élève de Thémis, en minaudant. Au son de l'or que le favori de Plutus, qui s'est animé lentement, remue dans son chapeau, l'un & l'autre viennent le flatter & le caresser avec bassesse ; il se débarrasse d'eux d'un air brusque ; ils le suivent ; & tous les trois sortent de dessus la Scène.

MERCURE, *regardant une quatrième statue, qui paroît celle d'un petit homme vêtu à la Moresque.*

Dis-moi, je te prie, pourquoi cette figure au teint le plus rembruni ?

PROMÉTHÉE.

Ma foi, je ne sais; je ne me rappelle pas même l'avoir faite; je travaillois de caprice; je voulois varier les physionomies; & sur la fin de l'ouvrage j'avois la tête si fatiguée...

MERCURE.

Anime-la: je crois qu'elle nous divertira.

Prométhée la touche de son flambeau; c'est la Folie qui s'élance aussitôt en dansant avec un tambour de basque.

MERCURE.

Je n'y connois rien; rendons-nous visibles: la flamme céleste, & sur-tout communiquée par des Dieux, doit lui donner assez d'idées & de connoissances pour comprendre aisément tout ce que nous lui dirons.

LA FOLIE, *feignant de la surprise en les voyant.*

Ah!.. dites-moi, je vous prie, qui suis-je? qu'étois-je? & qui êtes-vous?

MERCURE.

Tu étois, il n'y a qu'un instant, au nombre de ces statues; tu es un homme à présent; nous sommes des Dieux qui t'avons donné la vie.

LA

LA FOLIE.

Je vous ſuis bien obligé. Apparemment que vous allez la donner à toutes ces autres figures?

MERCURE.

Non. La tienne nous a paru plaiſante; nous l'avons animée de préférence.

LA FOLIE.

Comment donc je ſerai ſeul?

MERCURE.

Oui.

LA FOLIE.

Eh! que ferai-je ſeul?

MERCURE.

Tu admireras les merveilles de la Nature.

LA FOLIE.

Admirer ..... toujours admirer ..... j'aimerois mieux rire.

PROMÉTHÉE.

Eh bien! tu riras avec nous.

LA FOLIE.

Avec vous? Il me ſemble que vous êtes d'un rang trop élevé pour n'être pas triſtes.... De grace donnez-moi des camarades.

MERCURE.

Tu te repentirois bientôt de nous les avoir demandés.

LA FOLIE.

Eh pourquoi?

MERCURE.

Parce que les animaux de ton espèce ont le cœur si méchant, qu'au lieu de vivre en paix les uns avec les autres, ils ne chercheroient qu'à se nuire, à se tromper, à s'opprimer, à se détruire.

LA FOLIE, *réfléchissant.*

Si je suis seul, je m'ennuierai... si j'ai des camarades, j'aurai beaucoup à souffrir... Eh mais, la vie n'est pas un si beau présent que je croyois!

MERCURE, *s'approchant d'elle.*

Eh bien! il n'y a qu'à te l'ôter.

LA FOLIE.

Doucement, doucement: raisonnons.

MERCURE.

Tu es bien insolent de vouloir raisonner.

LA FOLIE.

Je suis comme vous m'avez fait.

PROMÉTHÉE.

Jouis des faveurs des Dieux, & ne raiſonne jamais.

LA FOLIE.

Eh bien! ſans raiſonner, permettez-moi de vous demander ſi vous ne pourriez pas empêcher que le cœur des camarades que vous me donneriez, ne fût auſſi méchant que vous le dites?

MERCURE.

Il faudroit y détruire l'amour propre, l'amour de ſoi-même; & cela n'eſt pas poſſible.

LA FOLIE.

Eh mais, l'amour de ſoi-même doit rendre honnêtes gens?

MERCURE.

Il les rendroit au contraire injuſtes, envieux, médiſans, hautains, orgueilleux....

LA FOLIE.

Orgueilleux! eh de quoi entre animaux de même eſpèce?

MERCURE.

Oh! de quoi? *ma ſtatue*, diroit l'un, *a été animée des premières; la mienne*, diroit un autre, *eſt d'une terre rare & choiſie*....

LA FOLIE.

Parlez-vous sérieusement ?

MERCURE.

Très-sérieusement, & si nous voulions te détailler toutes les extravagances qui entreroient dans leurs têtes, nous n'aurions jamais fini.

LA FOLIE.

Que toutes ces extravagances de mes chers camarades me feront rire ! Tenez, je ne sais si c'est une opération de votre divine présence ; mais je sens que tout-à-coup mes idées se développent au point de me faire imaginer un moyen de me divertir, de bien vivre avec eux, & de m'en faire aimer.

MERCURE.

Eh ! quel est ce moyen ?

LA FOLIE.

Je les assemblerai de tems en tems dans quelqu'endroit ; & là je copierai, je contreferai leurs airs, leurs façons, leurs défauts, leurs ridicules...

MERCURE.

Tu espères t'en faire aimer, en te moquant d'eux !

LA FOLIE.

Sans doute : leur malignité sera flattée, amusée

de mes portraits ; chacun les appliquera à ses voisins ; & l'amour-propre empêchera qu'aucun ne s'y reconnoisse.

PROMÉTHÉE.

Mercure, voilà un raisonneur !.. Je commence à soupçonner... (*Ils examinent de plus près ; elle ôte son masque & leur rit au nez.*) Ah !.. Eh c'est la Folie !

LA FOLIE.

Elle-même.

PROMÉTHÉE.

Pourquoi ce déguisement ?

LA FOLIE.

Eh mais, pour me moquer de toi & me divertir un moment, avant que de t'apprendre ce qui vient de se passer dans l'Olympe.

PROMÉTHÉE.

Jupiter est-il bien irrité ?

LA FOLIE.

Il l'étoit, te menaçoit : j'ai eu la générosité de prendre ton parti : cela a paru d'abord le trait d'une folle, n'étant pas d'usage, à la Cour céleste, de parler pour quelqu'un qui tombe en disgrâce, fût-il notre bienfaiteur, notre plus intime ami. Pro-

méthée, ai-je dit, a-t-il animé ces ſtatues dans le deſſein de nous offenſer ? Non ; il n'a voulu que plaire à Minerve, à la Déeſſe de la Sageſſe, qui avoit imaginé ces nouveaux êtres, pour avoir le plaiſir de les gouverner. Si leur exiſtence eſt un mal, c'eſt donc à elle ſeule qu'il faut s'en prendre ; & pour la mortifier & la punir, il n'y a qu'à ordonner que ce ſera moi qui les gouvernerai. Voilà mon diſcours : Jupiter m'a ſouri ; & tout de ſuite a déclaré qu'il me donnoit dès-à-préſent, & à jamais, la direction générale de toutes les têtes de ce monde ſublunaire. (*A Mercure.*) Tu me regardes ? Serois-tu un Dieu aſſez bête, pour ne pas ſentir toute la ſageſſe de ce décret ? Songe donc que ſi Minerve avoit gouverné les hommes, elle leur auroit inſpiré de la douceur, de la modération, les auroit fait vivre tous dans une égale abondance ; qu'alors, n'ayant pas beſoin les uns des autres, chacun ſeroit demeuré enſeveli dans un ſtérile repos, & que par conſéquent l'Univers ne ſe ſeroit point embelli ; au lieu que leur amour-propre, guidé, échauffé par mon génie, rendra toutes leurs paſſions vives & agiſſantes ; l'ambitieux dépouillera ſon voiſin, & ſera dépouillé par un autre ; il faudra des loix, des honneurs, des emplois ; il y aura des riches, des pauvres ; l'in-

duſtrie naîtra de l'indigence, & ſera la mère des arts, des ſciences, du commerce; on bâtira des villes, de ſuperbes palais; la mer ſe couvrira de vaiſſeaux....

MERCURE.

Je crois, ma foi, que la folle a raiſon.

PROMÉTHÉE.

Je le crois auſſi; & je ne ſerois plus ſi fâché contre mon ouvrage, ſi j'étois ſûr que Jupiter me pardonnât.

LA FOLIE.

Eh! ne crains rien. Tous les Dieux ne ſont-ils pas intéreſſés à parler en ta faveur? Vénus, Mars, l'Amour, Apollon, Momus, & notre ami Mercure. L'heureux évènement pour lui! Parmi les mortelles, il y en aura ſans doute de jolies; il a l'eſprit ſouple, adroit, inſinuant; Jupiter le députera....

MERCURE, *d'un ton dédaigneux.*

Je te remercie de l'emploi.

LA FOLIE.

Ah! mon ami, je te vois dans peu de tems plus en crédit, plus brillant à la Cour céleſte, que ceux même qui ſe ſont le plus ſignalés dans la guerre des Titans.

MERCURE.

On eſt diſpenſé de répondre aux diſcours de la Folie. (*A Prométhée.*) Allons, donne-lui ce flambeau, & remontons à l'Olympe.

Ils partent.

LA FOLIE.

Juſqu'au revoir, Mercure. (*Seule.*) Avant que d'animer ces ſtatues, réfléchiſſons un peu. Il eſt de mon honneur, & de celui de mon ſexe, que les hommes ſoient ſubordonnés aux femmes; mais comme cela pourroit d'abord exciter de la zizanie, voyons, cherchons quelques moyens... Je penſe... oui... fort bien... à merveilles! & je m'admire! Jupiter tient quelquefois conſeil, pendant trois heures, avec toutes les groſſes têtes de l'Olympe, ſans pouvoir prendre un parti : moi, tout d'un coup, dans la minute, je viens de trouver un arrangement dont les deux ſexes ſeront également ſatisfaits. Hommes, naiſſez! & que votre premier hommage à la Folie ſoit de vous regarder comme des êtres merveilleux & bien ſupérieurs aux femmes! Emparez-vous des honneurs, des dignités, des emplois & de toutes les apparences de la puiſſance! Mes chères compagnes, naiſſez pour paroître ſoumiſes, mais en effet pour commander

à ces prétendus Chefs de la société! Je vois le guerrier vous consacrer ses trophées, le Financier apporter à vos pieds ses trésors, & le Magistrat y déposer sa gravité, sa morgue & la balance de Thémis. Comme les Dieux, vous disposerez des cœurs & serez avec moi les divinités de la terre.

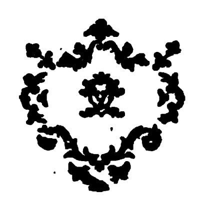
Elle secoue le flambeau; les hommes s'animent, & forment une marche grave & lente.

LA FOLIE.

Voilà donc les hommes sortant des mains de la Nature! Qu'ils ont l'air pesant & grossier! Il faut espérer que mon sexe les polira & leur communiquera un peu de sa vivacité.

Elle anime les femmes sur une musique plus douce & plus légère. Les hommes dont les sens sont aussi-tôt frappés à la vue des femmes, courent à elles avec tout le feu des desirs. Elles se défendent de leurs caresses & les repoussent avec modestie & fierté. On voit arriver quatre petits amours qu'on reconnoît à leurs aîles; le premier a le casque & la cuirasse; le second la perruque quarrée & la robe de Magistrat; le troisième est doré comme Plutus, & le quatrième n'a qu'une petite perruque ronde, avec un petit manteau d'Abbé sur l'habit couleur de chair des amours.

Ils s'approchent des femmes & leur présentent des guirlandes de fleurs d'un air soumis & respectueux. Ils reprochent ensuite aux hommes, par leurs gestes & leur danse pitoresque, leurs manières vives & brusques, & finissent par leur enseigner la façon dont ils doivent s'y prendre pour plaire & se faire aimer. Les hommes, instruits par les amours, se mettent aux genoux des femmes qui les enchaînent avec des guirlandes.





DIVERTISSEMENT.

ARIETTE.

HEUREUX Mortels, nés pour nous obéir,
L'Empire de vos Souveraines
Est fondé sur les loix que dicte le plaisir:
Venez, empressez-vous de recevoir des chaînes,
Heureux Mortels, nés pour nous obéir.

Air léger.

Le joug que l'on vous impose
Est si léger & si doux,
Que votre Vainqueur s'expose
A le partager avec vous.

Venez, empressez-vous de recevoir des chaînes,
Heureux Mortels, nés pour nous obéir.

ARIETTE *légère.*

Chantons, célébrons la Folie;
La gaieté vole sur ses pas;
La volupté naît dans ses bras;
Et le plaisir lui doit la vie.
Chantons, &c.

Chaque femme danse avec l'homme sur lequel elle a jeté les yeux, avec un air de dignité, qui annonce qu'elle voudra bien en faire un mari.

VAUDEVILLE.

SUIVEZ l'Amour & la Folie,
Vous goûterez un sort charmant :
L'Amour est l'ame de la vie ;
La Folie en fait l'agrément.
La Raison jalouse en vain gronde :
Fermez l'oreille à ses discours :
Sans la Folie & les Amours,
Que deviendroit le monde ?



A jeune fillette, une mère
Défend toujours d'aller aux bois :
Mais on se rit de sa colère ;
Et l'on s'échappe en tapinois.
L'Amour fait le guet à la ronde :
Les Sylvains sont vifs & charmans :
Si l'on écoutoit les mamans,
Que deviendroit le monde ?



Une jeune Actrice.

A mon âge, il est difficile
De satisfaire votre goût :
Mais pour devenir plus habile,
J'essaie à faire un peu de tout.

Regardez-moi d'un œil propice,
Pour encourager mes talens :
Si vous n'étiez pas indulgens,
Que deviendroit l'Actrice ?



Pauvres maris que l'on offense,
Et dont on rit encore après,
Sur les autres prenez vengeance ;
Mais n'en vivez pas moins en paix :
Qu'on vous chansonne, qu'on vous fronde ;
Ne vous mettez point en courroux :
Messieurs, si vous vous fâchiez tous,
Que deviendroit le monde ?



Content du cœur de ma Bergère
Le mien ne desire plus rien :
Je l'adore, j'ai su lui plaire ;
Je goûte le souverain bien.
Notre félicité se fonde
Jusqu'au trépas, sur ce beau feu :
Après nous, il importe peu
Ce que devient le monde.



On ne me veut voir occupée
Que de joujous & de pompons :
On me renvoie à ma poupée
Dès que je fais des questions ;

Mais c'eſt à tort que l'on me gronde :
Si certain deſir curieux
Aux fillettes n'ouvroit les yeux,
Que deviendroit le monde ?

AU PARTERRE.

Meſſieurs, quand la Muſe comique
A fait pour vous d'heureux efforts,
Votre goût ſatisfait s'explique
Par le plus charmant des accords.
Vous plaire eſt notre unique envie ;
Vous décidez de nos deſtins :
Sans ce doux concert de vos mains,
Que deviendroit Thalie ?

FIN.



LE DERVICHE,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre Italien, le 15 Septembre 1755.

CETTE

CETTE petite Pièce fut très-agréablement reçue & continua de l'être, malgré la mauvaise humeur de quelques prétendus Philosophes, qui crioient que le tableau en étoit trop vif, trop naturel, & qu'on n'auroit pas dû l'exposer au Théâtre. Quoi? on y peut mettre des hommes assez barbares, pour arroser les autels de leurs Dieux du sang de tout Etranger qui aborde dans leur pays *; une Prêtresse qui alloit égorger son frère, & qui l'ayant reconnu, imagine, pour le sauver & s'enfuir avec lui, de faire assassiner un Roi! On peut, dis-je, exposer sur la Scène françoise ces objets de sang, de carnage, & qu'on ne devroit présenter qu'à une Nation féroce, ou qu'on veut rendre telle; & on ne pourra pas y mettre un pauvre Turc, échappé d'un naufrage, & qui se trouvant le seul homme dans une Isle, avec six jeunes filles, se recueille dans la joie de son cœur, & se prépare à les épouser toutes les six! Quelle bizarrerie!

* Iphigénie en Tauride, qu'on jouoit alors, & autres Tragédies, & même des prétendus Drames Bourgeois, où l'action est aussi atroce.

ACTEURS.

OSMIN.

ACHMET.

SÉLIM.

FATIME.

SIX JEUNES FILLES.

La Scène est dans une Isle déserte.



LE DERVICHE,

COMÉDIE.

Le fond du Théâtre représente la mer qui est encore fort agitée ; l'Orchestre en imite le bruit. On voit trois hommes qui paroissent & disparoissent au milieu des flots, & qui sont enfin jetés par une vague sur le rivage.

SCÈNE PREMIÈRE.

OSMIN, ACHMET, SÉLIM.

ACHMET.

JE n'en puis plus !

SÉLIM.

J'ai le corps tout brisé !

ACHMET.

Quelle horrible tempête !.. (*A Osmin.*) Je crois que tu ris ?

OSMIN.

Sans doute, je ris; nous étions près de cinq cents dans le vaisseau; n'est-il pas plaisant que trois coquins comme nous soient les seuls qui n'aient pas péri?

ACHMET.

Notre sort n'en sera peut-être que plus affreux.

OSMIN.

Eh mais, si tu le crois, voilà la mer; qui t'empêche de te noyer?

ACHMET.

Que tu plaisantes mal-à-propos! Savons-nous par qui cette île est habitée?

OSMIN.

Que nous importe?

ACHMET.

Que nous importe?

OSMIN.

Oui, que nous importe? Etions-nous dans notre patrie des personnages riches, considérables, accoutumés à la mollesse & aux plaisirs? Non; notre destinée nous assujettissoit à des maîtres plus ou moins durs; il me semble qu'il est assez égal

de recevoir la bastonnade ici, ou de l'avoir ailleurs.

ACHMET.

Mais...

OSMIN.

Mais, mon ami, quand on est obligé de servir, de travailler, & qu'on n'a pour vivre que ses bras & ses jambes, tous les pays doivent être indifférens.

ACHMET.

Songe donc que cette Isle est peut-être habitée par des Anthropophages.

OSMIN.

Qu'est-ce que des Anthropophages?

ACHMET.

Ce sont des hommes assez sauvages, assez barbares pour manger leurs semblables.

OSMIN.

Façon de parler : j'ai couru le monde; j'ai entendu dire par-tout que les gens de justice & de finance, les grands seigneurs & leurs valets, mangeoient le peuple; ce n'est qu'à ces Anthropophages-là qu'il faut croire. D'ailleurs si l'on veut nous manger, nous nous défendrons.

ACMET.

Eh! comment nous défendre? On commencera par nous tuer.

OSMIN.

Eh! que t'importe, animal, qu'on te mange quand tu seras mort?

SÉLIM, *qui s'étoit un peu éloigné pour parcourir la côte, revient les joindre.*

Mes amis, je viens de voir derrière ce rocher...

ACHMET, *tout tremblant.*

Un homme?

SÉLIM.

Non, mais la chaloupe du vaisseau que les vagues ont jetée assez avant sur le rivage. Voici mon avis; il faut que l'un de nous aille reconnoître le pays; & sur ce qu'il aura vu, nous prendrons notre parti. Je me chargerois volontiers de la commission, si je n'avois pas éprouvé en plusieurs occasions, que lorsque la peur me saisit, il se répand sur mes yeux un nuage qui m'empêche de distinguer les objets.

OSMIN *à Achmet.*

Et toi?

ACHMET.

Suppose que je suis aussi poltron que lui.

OSMIN.

J'entends ; c'est moi qui dois aller à la découverte.

SÉLIM.

Nous te déférons cet honneur ; va, mon ami, va, tandis que nous tâcherons de repousser la chaloupe à la mer.

OSMIN.

Si je rencontre quelque Anthropophage & qu'il m'attaque, il sera, je crois, inutile que je vous appelle à mon secours ?

ACHMET *fièrement.*

Le danger d'un camarade qui s'expose pour nous, nous donnera du courage : appelle, mon ami, appelle. (*Bas à Sélim.*) Ce sera un signal pour nous jeter vîte dans la chaloupe & prendre le large.

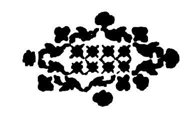
Ils s'en vont.



SCÈNE II.

OSMIN, *seul.*

J'AI presqu'autant de peur que ces deux marauts-là ; & je ne parois plus hardi, que parce je suis persuadé que cette île n'est point habitée. En effet, si elle l'étoit, je remarquerois sur le sable des pas d'hommes... je n'en vois point... tâchons d'arriver à cet arbre ; il est très-élevé, bien touffu ; je monterai jusqu'au haut, d'où j'observerai ... je crois que j'entends marcher ... je frissonne ... il faut que l'homme se connoisse bien méchant, pour craindre de rencontrer son semblable !.. on vient... j'apperçois ... fuirai-je ?.. je me rassure un peu ; c'est une femme.



SCÈNE III.

OSMIN, FATIME.

FATIME.

Que vois-je!.. ô Ciel! seroit-il possible!.. un homme!..

OSMIN, *d'une voix tremblante.*

Oui, Madame, un homme...

FATIME.

Et un Musulman! car à votre habillement je juge que vous l'êtes?

OSMIN.

Oh! très-Musulman, Madame.

FATIME.

Un homme dans ces lieux! n'est-ce point une illusion?

OSMIN.

Non, Madame, non; mais il sembleroit à votre surprise que vous n'êtes pas accoutumée à voir des hommes?

FATIME.

Hélas! il n'y en a pas un ſeul dans cette île!

OSMIN.

Comment! qu'entends-je! oh! je n'ai plus de peur. Parbleu, elle eſt fraîche & encore aſſez jeune; voilà mon courage tout revenu. C'eſt apparemment, comme moi, par un naufrage, que vous vous trouvez ici?

FATIME.

Non, mon mari étoit marchand d'eſclaves: nous avions voyagé dans toute la Géorgie où il en avoit acheté pluſieurs. Ordinairement plus elles ſont belles, plus l'eſpérance d'être préſentées à des Bachas, au Grand-Viſir, au Sultan même, les rend fières & dédaigneuſes, & par conſéquent ſages & réſervées: malheureuſement les nôtres étoient moins ambitieuſes que coquettes; leurs agaceries attiroient ſans ceſſe dans notre chambre tous les Officiers du vaiſſeau, où nous nous étions embarqués pour retourner à Conſtantinople. Un jour que nous avions eu, mon mari & moi, une querelle très-vive avec le Capitaine, ce méchant homme nous fit prendre, nous fit mettre dans la chaloupe avec un bon Derviche qui avoit toujours

pris notre parti ; & l'on nous abandonna tous les trois dans cette île déserte.

OSMIN.

Tandis que ce traître de Capitaine continua de voguer avec les belles esclaves ?

FATIME.

Oui. Mon mari, qui d'ailleurs étoit malade depuis quelque tems, succomba bientôt à l'horreur de notre situation : ma mort eût suivi de près la sienne sans les soins & les exhortations du bon Derviche.

OSMIN.

Il étoit jeune, ce bon Derviche ?

FATIME.

Il avoit plus de quatre-vingts ans.

OSMIN.

Quatre-vingts ans ! cela ne fait pas honneur à votre douleur ; il paroît que vous étiez aisée à consoler.

FATIME.

Nous perdîmes, il y a un mois, ce bon vieillard, à qui nous avions tant d'obligations, mes petites compagnes & moi.

OSMIN.

Qu'appelez-vous vos petites compagnes?

FATIME.

Ordinairement un marchand d'esclaves qui fait son négoce, en achette quelques-unes qui n'ont encore que cinq ou six ans; elles ne sont pas chères à cet âge là, attendu les risques qu'il y a à courir sur leur beauté....

OSMIN.

Et que d'ailleurs il faut les attendre. Eh bien?

FATIME.

Eh bien, mon mari en avoit acheté six. Le perfide Capitaine pensa sans doute qu'elles ne pourroient servir qu'à l'embarrasser; il eut la barbarie de les faire mettre avec nous dans la chaloupe.

OSMIN.

Et elles sont ici?

FATIME.

Oui: la plus âgée peut avoir à présent seize ans.

OSMIN, *avec les transports de la joie la plus vive.*

O! grand Mahomet, je me prosterne devant

toi! tu as daigné jetter un regard de bienveillance ſur ton ſerviteur... Six jeunes filles!

FATIME.

L'air de cette île eſt très-bon ; les fruits y ſont délicieux ; on rencontre de tous côtés d'agréables bocages, de petits ruiſſeaux, & des grottes charmantes. Nous habitons une de ces grottes à cent pas d'ici dans le vallon au-deſſous de cette colline. Mes petites compagnes ont appris du bon Derviche à faire des arcs & des flèches dont elles ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe ; elles ſont à préſent à la chaſſe ; mais je les aurai bientôt raſſemblées ; allons, je vais vous conduire.

OSMIN.

Indigne Muſulman que je ſuis, tandis que le Prophète me comble de ſes grâces, j'ai oublié de faire la prière & l'ablution du matin! permettez-moi de m'acquitter de ce devoir ; allez toujours devant ; annoncez-moi à nos petites amies ; je ne tarderai pas à vous joindre.

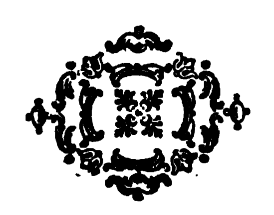
FATIME.

Je vous laiſſe & vais donc vous attendre. Quelle ſera la joie de ces pauvres enfans!

SCÈNE IV.

OSMIN, *seul.*

J'AI imaginé fort à-propos un prétexte pour l'éloigner ; j'apperçois mes deux camarades qui viennent sans doute pour examiner de loin si quelque Anthropophage ne m'a point mangé ; ils ne marchent qu'à pas tremblans & suspendus... ils avancent... ils s'arrêtent... la crainte glace leurs cœurs, tandis que le mien nage dans la joie... Allons, allons, débarrassons-nous vîte de ces deux marauts.



SCÈNE V.

OSMIN, ACHMET, SÉLIM.

OSMIN, *courant à eux, en affectant tous les mouvemens d'une frayeur extrême.*

AH! mes amis, je ſuis ſaiſi d'épouvante & d'horreur!

ACHMET.

Qu'as-tu donc vu?

OSMIN.

J'ai monté au haut de cet arbre... les habitans de cette île ſont raſſemblés dans la plaine au-deſſous de cette colline... leur taille eſt énorme... ils ſont nus... ils ont la peau rougeâtre, des écailles ſur le dos, de groſſes mains crochues, de longues oreilles, de grandes dents, & la bouche ſi large qu'elle ſeule fait trembler. J'ai d'abord deviné qu'ils célébroient quelque fête barbare; ils faiſoient des bonds, des ſauts, & heurloient de tems en tems tous à la fois. J'ai diſtingué au milieu d'eux trois Blancs; & j'ai cru reconnoître notre Capitaine, notre Lieutenant & le Pilote.

Vous ſavez qu'ils avoient ſauté dans la chaloupe, voyant le vaiſſeau prêt à périr; apparemment que la tempête les a jettés ſur cette funeſte côte... hélas, quel ſpectacle affreux!..

ACHMET.

Ces exécrables Inſulaires les ont mangés!

OSMIN.

Ils n'en mangeront que deux; le troiſième étoit deſtiné pour ſervir de victime & de pâture à l'horrible Divinité qu'ils adorent; il avoit ſur la tête une couronne de fleurs; il étoit lié & couché à l'entrée d'une caverne, d'où j'ai vu ſortir un ſerpent monſtrueux qui l'a dévoré.

SÉLIM.

Tu me fais frémir!..

ACHMET.

Tout mon ſang ſe glace dans mes veines!..

SÉLIM.

Fuyons-vîte...

ACHMET.

Jetons-nous promptement dans la chaloupe...

OSMIN.

Arrêtez un inſtant; écoutez-moi, mes amis. Un de

de ces ſauvages qui portoit un grand panier rempli de fruits & de gâteaux, eſt venu s'aſſeoir à vingt pas de l'arbre où j'étois caché; il s'eſt endormi; approchons-nous doucement; & tâchons de lui attraper ſon panier.

ACHMET.

O Ciel, s'il s'éveilloit!

OSMIN.

Il faut eſpérer qu'il ne s'éveillera pas; ſongez que nous n'avons ni vivres ni proviſions.

ACHMET.

Il eſt vrai; mais j'aime mieux mille fois courir le riſque de mourir de faim, que de m'expoſer à être mangé par un ſerpent.

OSMIN.

Je vois que la poltronerie ne raiſonne point. Allons, je veux bien encore m'expoſer ſeul; je n'exige pas même que vous reſtiez ici; je vous demande ſeulement que la rame à la main & prêts à voguer, vous teniez la chaloupe aſſez proche du rivage, pour que je puiſſe vîte m'y jetter en cas que je ſois pourſuivi.

ACHMET.

Faudra-t-il t'attendre long-tems?

OSMIN.

Au bout d'un demi-quart-d'heure, si vous ne me voyez pas revenir, ce sera une marque que j'aurai été pris ou tué; & vous ferez bien de vous éloigner au plus vîte.

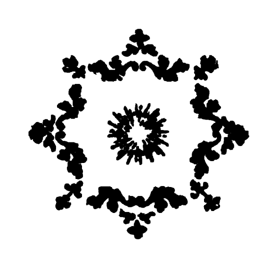
SÉLIM.

Ton air riant & ton intrépidité m'étonnent ?

OSMIN.

Ma foi, mes amis, on ne meurt qu'une fois dans la vie. Allez; nous n'avons point de tems à perdre; embrassez-moi; je me recommande à vos bonnes prières.

Ils s'embrassent & s'en vont.



SCÈNE VI.

OSMIN, *seul.*

M'EN voilà délivré ; je suis sûr qu'ils ne m'accorderont pas même le demi-quart d'heure. Considérons à présent tout à notre aise notre heureuse & brillante destinée. Cette île est à moi ; je puis me flatter d'y régner un jour sur une postérité qui, je crois, sera nombreuse ; je serai le fondateur d'une Monarchie. Barbares conquérans, qui détruisez des villes, qui ravagez les campagnes, qui prodiguez le sang de vos sujets, c'est en donnant la vie aux miens, c'est en me promenant sur des gazons fleuris avec six jeunes filles, c'est en me reposant avec elles au milieu des bocages, dans une grotte, au bord d'une fontaine, que je jetterai les fondemens de mon empire ! On pourra m'appeller à juste titre le père de mon peuple. Je n'ai que vingt-cinq ans ; à l'âge de quatre-vingts, par un calcul exact & digne d'un bon Musulman, je pourrai voir monter le nombre de mes descendans jusqu'à douze cents cinquante-cinq, tant mâles que femelles.

SCÈNE VII.

OSMIN, FATIME.

FATIME.

J'AI rencontré mes petites amies qui revenoient de la chaſſe : je leur ai annoncé la compagnie que le Ciel leur envoie. Elles ont abſolument voulu venir au-devant de vous ; il leur ſembloit qu'elles ne vous verroient jamais aſſez tôt ; mais, quand elles n'ont plus été qu'à quelques pas d'ici, elles ſe ſont arrêtées : les voyez-vous ſe montrer & ſe cacher derrière ces arbres avec un innocent & timide embarras ?

OSMIN.

Je cours à elles.

Il les amène & leur parle à chacune tour-à-tour.

A la première.

Pourquoi vous cachiez-vous ?

LA PREMIÈRE.

Je ne ſais.

A la ſeconde.

Eſt-ce que vous ne vouliez pas que je vous viſſe ?

LA SECONDE.

Je ne dis pas cela.

A la troiſième.

Vous êtes toute émue ?

LA TROISIÈME.

Il eſt vrai.

A la quatrième.

Il ſemble que vous ne voulez pas me regarder ?

LA QUATRIÈME.

C'eſt que vos regards m'embarraſſent.

A la cinquième.

La jolie taille ?

LA CINQUIÈME.

Oh ! point du tout.

LA SIXIÈME, *à qui il veut baiſer la main.*

Laiſſez, laiſſez donc.

FATIME.

Dans la première ſurpriſe & le trouble où elles ſont, vous ne pouvez guère vous attendre à d'autres réponſes.

OSMIN.

Je ſuis moi-même ſi troublé, ſi enchanté que je ne ſais que leur dire ; je voudrois leur parler à toutes à la fois... Non, le ſerrail de notre auguſte Sultan, ne renferme pas tant de charmes !

FATIME.

Je leur ai appris à faire des eſpèces de flûtes avec des roſeaux, & de petits tambourins avec l'écorce des arbres ; allons, mes petites compagnes, par vos danſes & vos chants, célébrez l'arrivée de cet heureux Muſulman.

Quatre danſent, tandis que les deux autres, adoſſées aux arbres qui ſont au bord de la couliſſe, paroiſſent jouer de la flûte & du tambourin.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

OSMIN.

Je me crois tranſporté dans le paradis du Prophète !...



SCÈNE VIII.

OSMIN, FATIME, LES SIX JEUNES FILLES, ACHMET, SÉLIM.

ACHMET.

C'EST dans son enfer qu'il te transportera, scélérat !

SÉLIM.

Indigne fourbe !

OSMIN.

Ah ! vous voilà, mes amis ? Je vous croyois en pleine mer.

ACHMET.

Voilà donc ces monstres qui ont la peau rougeâtre, des écailles sur le dos, de grosses mains crochues, de longues oreilles, la bouche si large, & de si grandes dents qu'elles seules font trembler.... Ah ! coquin !

SÉLIM.

Quand je t'ai dit que ton air riant & ton intrépidité m'étonnoient, c'est que je commençois à m'appercevoir que tu voulois nous jouer ; je lui ai

communiqué mes ſoupçons ; nous nous ſommes cachés derrière ce rocher ; nous avons tout vu, tout entendu.

ACHMET.

Sélim, il faut lier, attacher ce maraut-là à cet arbre, nous aſſeoir ici, manger, nous réjouir, célébrer & conſommer à ſa vue nos mariages avec ces jeunes filles.

SÉLIM.

La vengeance ſeroit douce & plaiſante.

OSMIN.

Parlons tranquillement, ſans nous échauffer ; de quoi vous plaignez-vous ?

ACHMET.

Tu le demandes, impudent, après tous tes menſonges, après avoir voulu nous envoyer périr de misère en mer ?

OSMIN.

Ne me ſuis-je pas chargé d'aller à la découverte dans cette île où vous n'oſiez avancer ? Elle pouvoit être habitée par des ſauvages qui m'auroient maſſacré ; elle eſt donc le prix de mon courage & des dangers que je bravois ; c'eſt mon Royaume, c'eſt ma conquête dont j'ai cru devoir vous éloigner....

ACHMET, *prenant un bâton.*

Ah! vous êtes un Souverain! Votre Majesté voit-elle ce bâton? Le voit-elle? Il va vous chasser tout-à-l'heure de vos États.

SÉLIM, *l'arrêtant.*

Ma foi, mon ami, écoute; sa fourberie ne lui a pas réussi; il vaut mieux en rire & lui pardonner.

ACHMET.

Lui pardonner?

SÉLIM.

Tiens, si nous avions été à sa place, peut-être aurions-nous fait comme lui; la possession de six jeunes filles est bien tentante! pardonnons-lui, te dis-je.

ACHMET.

Il me paroît que tu es clément.

SÉLIM.

Viens avec moi chercher ces aimables enfans que la colère où elles nous ont vus, a fait fuir; amenons-les ici, & soyons assez généreux, pour vouloir bien que le sort les partage entre nous trois.

ACHMET, *à Osmin.*

Allons, puiſqu'il le veut, je conſens à te pardonner; mais, par la mort, ſi tu cherches encore à nous jouer quelque tour, prends-garde à toi.

SCÈNE IX.

OSMIN, FATIME.

OSMIN.

IL faut avouer que j'ai bien du malheur!

FATIME.

Il me ſemble au contraire que vous êtes fort heureux; je ne croyois pas que les choſes ſe paſſeroient ſi tranquillement.

OSMIN.

Au lieu de cette vie délicieuſe que je me flattois de mener ici, je ſerai ſans ceſſe dévoré de regrets.

FATIME.

Eſt-ce que parmi ces jeunes filles il y en a une qui vous plaît plus que les autres, & que vous craignez que le ſort ne vous la faſſe pas tomber en partage?

OSMIN.

Eh non ! Madame, non ; toutes les six m'ont paru charmantes ; toutes les six m'ont également plu ; j'ai compté sur toutes les six ; & voilà la cause de mon désespoir. Vous m'avouerez qu'il seroit bien cruel d'en perdre quatre tout-à-la-fois.

FATIME.

Cependant il faut bien vous y résoudre.

OSMIN.

Du moins, si ces deux marauts-là n'étoient venus que quelques heures plus tard, ce seroit une espèce de consolation, & encore.... Non, Madame, non, je connois mon cœur ; il ne s'y résoudra jamais.

FATIME.

Le bon cœur !

OSMIN.

Il faut absolument que je les aie toutes les six ; & je les aurai ; je l'ai dans l'idée.

FATIME.

Eh ! comment les aurez-vous ? Par quel moyen pouvez-vous espérer que vos camarades vous les cèderont ?

OSMIN.

Oh ! j'ai eu bien des femmes qu'on ne me cèdoit pas.... (*Appercevant une robe au pied d'un arbre.*) Qu'est-ce que ce vêtement ?

FATIME.

Mes petites compagnes l'ont apporté, croyant que vos habits étoient encore mouillés ; c'étoit la robe de ce bon Derviche dont je vous ai parlé.... de quoi riez-vous ?

OSMIN.

De l'expédient, de l'idée qui me vient.... mais, voici mes deux rivaux ; chut, Madame, soyons amis ; & si vous me devinez, ne me trahissez pas.



SCÈNE X ET DERNIÈRE.

FATIME, OSMIN, ACHMET, SÉLIM, LES SIX JEUNES FILLES.

ACHMET.

VENEZ, approchez, charmant petit troupeau.

SÉLIM.

Plus je les regarde, plus je sens que mon cœur seroit dans l'embarras, s'il falloit choisir entr'elles.

ACHMET, *à Osmin*,

Allons, tirons au sort.

OSMIN, *d'un ton hypocrite & mortifié.*

Partagez entre vous ces aimables épouses ; j'y ai renoncé.

ACHMET.

Tu y as renoncé ?

OSMIN.

Oui.

ACHMET.

Eh mais, tant mieux.

OSMIN.

Mes yeux ſe ſont tout-à-coup deſillés à la vue de cette robe que notre grand Prophète a fait ſans doute rencontrer ſous mes pas; elle appartenoit à un ſolitaire qui dans cette île paſſoit ſa vie à mortifier ſes ſens. Il m'a ſemblé qu'il m'apparoiſſoit; qu'il me préſentoit le tableau des égaremens de ma vie paſſée; qu'il me diſoit: malheureux, notre grand Prophète t'a tiré du ſein des flots prêts à t'engloutir; & dans l'inſtant même ton cœur ne s'eſt occupé que d'objets terreſtres & périſſables; tu as médité une indigne trahiſon contre tes deux camarades; repens-toi; tâche de fléchir le courroux du Prophète; ſois ici mon ſucceſſeur; je te laiſſe mon manteau!

Il ſe vêtit de la robe.

Mes amis, je me fais Derviche.

Aux jeunes filles.

Tendres colombes, lorſque quelque inquiétude, quelque jalouſie, quelque chagrin inévitable dans le mariage, troublera votre repos, je vous permets de venir me demander mes charitables conſeils; je ferai mes efforts pour remettre le calme

dans votre ame ; & vous trouverez toujours en moi un consolateur.

Il s'en va.

ACHMET.

J'ai toujours pensé que ce garçon-là feroit une bonne fin.

SÉLIM.

Son discours m'a touché, m'a attendri.

ACHMET.

Je te conseille d'imiter son exemple.

SÉLIM.

Je n'en ai pas la force.

ACHMET.

Ni moi non plus. Allons, nos chères épouses, chantons, dansons, réjouissons-nous.

FATIME, *à part.*

Les pauvres dupes qui ne pensent pas qu'un homme ne se fait ordinairement Derviche, & ne renonce à avoir des femmes à lui, que parce qu'il compte sur celles des autres !

FIN.

LE

LE FINANCIER,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens François, le 20 Juillet 1761.

UNE aventure à laquelle j'eus quelque part, me fit naître l'idée de cette Comédie. J'y attaque un vice qui n'eſt que trop ordinaire aux gens dans l'opulence. Il m'a paru qu'on y a trouvé de l'intérêt, une morale ſans étalage & ſans être apprêtée, le ſtyle le plus ſimple, avec de la vivacité dans le dialogue, & ſur-tout tant de naturel dans les caractères, & un ſi grand air de vérité dans toute l'action, qu'il ſembloit que ce n'étoit point un tableau qu'on voyoit, mais les perſonnes & l'action même. Le Lecteur trouvera peut-être que cette Pièce eſt un peu courte ; mais les Scènes ſont-elles tronquées, mal filées ? L'action n'eſt-elle pas auſſi remplie qu'elle doit l'être ? Les Acteurs ne diſent-ils pas tout ce qu'ils doivent dire ? & ce qu'ils diroient de plus, ne ſeroit-il pas ſuperflu & de pur rempliſſage ?

Les Comédiens voulant remettre au Théâtre *la Colonie & le Rival ſuppoſé*, les redonnèrent avec cette Comédie qui n'y avoit point encore paru ; ces trois Pièces, dans trois genres différens, précédées d'un Prologue, remplirent tout le Spectacle. Le tout fut très-applaudi. Enſuite on les donna ſéparément, c'eſt-à-dire, chacune après une Tragédie ; il m'a ſemblé qu'elles avoient eu le même ſuccès.

ACTEURS.

ALCIMON.
LE MARQUIS.
LE CHEVALIER.
GÉRONTE.
HENRIETTE.
FRONTIN.

La Scène est dans une maison de campagne d'Alcimon.



LE FINANCIER,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Mon très-cher Chevalier, je ne te comprends pas. Alcimon est un riche Financier; il a acheté, depuis cinq ou six mois, ce magnifique château; il compte y venir souvent; il paroît aimer la dépense, les plaisirs. Tu as, pour tout bien, une petite terre à une lieue d'ici; elle ne te rapporte au plus que trois ou quatre mille livres de rente. Pourquoi te brouiller avec cet homme opulent? Pourquoi ne vouloir pas profiter des agrémens que peut te procurer son voisinage?

LE CHEVALIER.

Ah ! ne me parle pas de lui ; il m'a indigné !

LE MARQUIS.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Comment ? On raccommode le grand chemin au bout de son avenue : hier matin, l'essieu de votre chaise y rompit. Aussi-tôt il court, il s'empresse ; il vous demande vingt fois si vous n'êtes point blessé ; vous lui répondez vingt fois que vous ne l'êtes pas ; il vous le redemande encore ; il se félicite ensuite de ce léger accident qui lui procure le plaisir de vous recevoir chez lui...

LE MARQUIS.

Eh bien ? Apparemment que tu ne trouves pas mauvais qu'il m'ait fait toutes ces politesses ?

LE CHEVALIER.

Non ; mais hier au soir, à la nuit, un carrosse de voiture verse au même endroit où l'essieu de votre chaise avoit rompu le matin. On vient le lui dire, & qu'on en a tiré un vieillard si foulé, si incommodé de sa chûte, qu'à chaque instant il perd connoissance : quelle espèce d'homme est-

ce, demanda-t-il ? Vous ſavez que je lui répondis qu'il ne s'agiſſoit pas de ſavoir quelle eſpèce d'homme c'étoit, mais que c'étoit un homme.

LE MARQUIS.

Avoue que tu lui dis cela d'un ton bien dur ?

LE CHEVALIER.

Eh ! mon ton pouvoit-il être trop dur, lorſque je voyois que préſumant qu'un homme dans un carroſſe de voiture, n'étoit apparemment que quelque petit bourgeois, il alloit dire que le village n'étoit pas éloigné, & qu'il pouvoit s'y faire porter ? J'eus le plaiſir de faire rougir ſon ame. Il ordonna qu'on allât prendre ce vieillard, & qu'on lui donnât une chambre. Mais ne croyez pas qu'il ſoit allé le voir, ni qu'il ait même demandé s'il ſe trouvoit mieux ou plus mal. S'intéreſſe-t-on à la ſanté d'un homme qui n'a pas une certaine apparence !

LE MARQUIS.

Voilà donc ce qui te révolte contre Alcimon ?

LE CHEVALIER.

Oui ; car enfin vous connoiſſoit-il ?

LE MARQUIS.

Non ; nous ne nous étions jamais vus ; mais

quand ma chaiſe rompit, on alla lui dire mon nom.

LE CHEVALIER.

Ainſi il accourt à vous; il s'empreſſe, parce que vous faites une figure brillante dans le monde; tandis que faute d'un léger ſecours, il alloit laiſſer périr un malheureux vieillard au bout de ſon avenue, parce que ce vieillard n'eſt peut-être qu'un petit marchand? Cela marque une ame naturellement dure, & que l'orgueil de l'opulence endurcit encore.

LE MARQUIS.

Eh, que t'importe ſon ame? Vit-on avec l'ame des gens? Un homme eſt en place; un autre tient une bonne maiſon; c'eſt avec la place, c'eſt avec la bonne maiſon que l'on vit.

LE CHEVALIER.

Oh! pour moi, je ne me ſuis jamais ſoucié de me lier qu'avec les perſonnes que j'eſtimois.

LE MARQUIS.

Parbleu, ſi l'on penſoit ainſi dans le monde, le cercle de chaque ſociété deviendroit diablement étroit... Mais, qu'eſt-ce que cette jolie perſonne? Elle ne s'étoit point encore montrée. Alcimon en a-t-il ici beaucoup comme celle-là?

LE CHEVALIER.

Vous faites d'elle un jugement très-faux. Il ne l'a pas même vue. C'eſt la fille de ce vieillard qui verſa hier au ſoir ſi malheureuſement.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE, *au Chevalier.*

MONSIEUR, je viens vous remercier de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à l'accident de mon père.

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, j'ai envoyé ce matin ſavoir de ſes nouvelles ; on m'a dit qu'il avoit aſſez bien paſſé la nuit.

HENRIETTE.

Beaucoup mieux que je n'oſois l'eſpérer. Mais, Monſieur, on vient de m'apprendre que ce château appartient à M. Alcimon ?

LE CHEVALIER.

Oui.

HENRIETTE.

Hélas! Monſieur, c'eſt à lui que nous avons affaire. Nous venons d'une province éloignée; nous allions le chercher à Paris; nous n'en ſommes point connus. Si vous vouliez nous préſenter?

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, je ſerois charmé de vous obliger; mais j'ai trop de répugnance à paroître lui demander la moindre choſe.

HENRIETTE.

Eh! Monſieur, ne nous refuſez pas. Voilà notre mémoire. Liſez-le, de grâce, liſez-le, Monſieur: vous verrez par les atteſtations qui y ſont jointes, que mon père eſt incapable d'en impoſer ſur ſes malheurs, & qu'il mérite qu'on y ſoit ſenſible.

LE CHEVALIER, *après avoir lu.*

Je vois, Mademoiſelle, qu'en effet il a eſſuyé des revers bien cruels, & qu'en dernier lieu il ſe trouvoit réduit à l'emploi de la recette d'un petit bureau dans votre province; que des voleurs ſont entrés de nuit chez lui, & ont emporté deux mille écus qui étoient dans ſa caiſſe.

HENRIETTE.

Nous ne demandons point à ne pas ſupporter cette perte, quelque conſidérable qu'elle ſoit pour nous. Mon père prie ſeulement M. Alcimon de ne le pas pourſuivre, de ne lui point ôter ſon emploi, & de lui donner du tems. Ah! Monſieur, s'il étoit inexorable, que deviendroit mon malheureux père?

LE CHEVALIER.

Marquis, ſi vous avez de l'amitié pour moi, chargez-vous de ce mémoire.

LE MARQUIS.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

Mais, recommandez-le vivement, fortement.

LE MARQUIS.

Oh! très-fortement!

LE CHEVALIER.

Vous me le promettez?

LE MARQUIS.

Je te le promets.

HENRIETTE, *au Marquis.*

Monſieur, je vais annoncer à mon père la pro-

tection dont vous voulez bien nous honorer. Hélas ! il y a long-tems qu'il n'a eu un instant de joie & de contentement !

LE MARQUIS.

Comptez sur moi, Mademoiselle.

(*Le Chevalier & Henriette sortent.*)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, *seul.*

CETTE fille est jolie ; mais très-jolie ! Son air de douceur & d'innocence m'a d'abord frappé. Une pareille Suppliante aux pieds d'un Financier, seroit une proie que certainement il ne laisseroit pas échapper. Gardons-la pour nous : je veux qu'avant huit jours, quand elle paroîtra aux promenades & aux spectacles, tous mes amis me l'envient & me demandent où j'ai fait cette découverte.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur, votre chaise est raccommodée.

LE MARQUIS.

Écoute ; il y a une poste dans le prochain village ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Vas-y promptement, & tâche d'y trouver une chaise à deux.

FRONTIN.

Eh, pour qui ?

LE MARQUIS.

De quoi te mêles-tu ? fais ce que je t'ordonne.

FRONTIN.

Je rêve.... oh ! ma foi, je soupçonne.... elle étoit avec vous, il n'y a qu'un moment... oui.... je parierois que c'est pour elle.... vous souriez ?

J'ai deviné. Parbleu, Monſieur, cette affaire a été bientôt conclue ! Ah ! que la phyſionomie des filles eſt trompeuſe ! Elle a l'air ſi réſervé, ſi timide, ſi modeſte ! Mais, Monſieur, vous n'entrerez pas ſans doute avec elle dans Paris ? Apparemment que c'eſt moi qui l'emmenerai dans la chaiſe à deux ?

LE MARQUIS.

Maraut !... Elle y ſera avec ſon père.

FRONTIN.

Elle diſoit qu'ils avoient affaire à M. Alcimon?

LE MARQUIS.

Il ne l'a pas vue ; & j'eſpère qu'il ne la verra pas.

FRONTIN.

J'entends. A propos de ce M. Alcimon, je l'ai connu il y a trois ou quatre ans ; je ne me ſouviens pas du nom qu'il portoit ; mais il ne s'appelloit pas ainſi.

LE MARQUIS.

En achetant, il y a cinq ou ſix mois, cette terre & ce château, apparemment qu'il en a pris le nom, qui valoit mieux que le ſien.

FRONTIN.

Morbleu, Monſieur, cela crie vengeance ! Le

luxe & les richeſſes ont confondu tous les états. On ne connoît plus les gens ni à leurs noms, ni à leurs habits. Je vois tous les jours des fils de marchands...

LE MARQUIS.

Eh! faquin, au lieu de m'impatienter par tes mauvais propos, vas où je te dis; & tâche de revenir promptement.

FRONTIN.

J'y vais, Monſieur, j'y vais; ne vous fâchez pas.

(*Il ſort.*)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, *ſeul.*

DEPUIS quelques années, tout le monde eſt philoſophe, & juſqu'aux valets moraliſent..... Mais, voici Mons Alcimon. Il m'a fait bien des politeſſes & fort bonne chère; je veux m'amuſer un peu à le mortifier, & en même tems achever de le piquer contre le Chevalier, afin qu'ils ne ſe voient pas avant que je me ſois arrangé avec la petite perſonne.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, ALCIMON.

LE MARQUIS.

J'ALLOIS vous chercher pour vous remercier de toutes vos bonnes façons ; j'en ſuis comblé ; ma chaiſe eſt raccommodée ; je pars pour Paris ; je compte que cet hiver nous nous y verrons ſouvent.

ALCIMON.

Rien ne me flatteroit davantage ; mais on ne peut guère eſpèrer de vous poſſéder qu'en paſſant, vous autres Meſſieurs à bonnes fortunes, à grandes aventures . . .

LE MARQUIS.

Mon très-cher Alcimon, j'entrai dans le monde à ſeize ans ; j'en ai vingt-ſix. J'ai aſſez vécu pour nos héroïnes de la Cour & de la Ville ; il eſt tems que je vive pour moi. J'affichois le plaiſir, ſans le goûter ; je veux déſormais le goûter, ſans l'afficher ; je me conſacre aux petits ſoupers avec trois ou quatre amis, & une amie. J'ai fait une découverte

verte charmante ; cela est tout neuf ; cela vient de province ; Vénus n'est pas plus belle ; ses colombes ne sont pas plus douces, plus simples ; je l'ai détournée lorsqu'elle alloit tomber dans les griffes d'un gros & riche épervier de votre connoissance....

ALCIMON, *souriant.*

J'entends ; vous l'avez enlevée à quelqu'un de mes Confrères ?

LE MARQUIS.

Je vous donnerai à souper avec elle, & vous conterai cette aventure. Ne reviendrez-vous pas bientôt à Paris ?

ALCIMON.

Je resterai ici encore un mois.

LE MARQUIS.

Je crois que vous ne presserez pas le Chevalier de vous y tenir compagnie ?

ALCIMON.

Non, certainement. Il peut aller porter ailleurs son humeur, & la façon brusque avec laquelle hier, pendant le souper, il répondoit à tout ce que je disois.

LE MARQUIS.

En vérité, il est trop caustique.

(Le Chevalier paroît au fond du Théâtre, & les écoute, sans en être vu.)

Je lui disois ce matin que je vous trouvois de l'esprit, de la politesse, un très-bon ton : oui, m'a-t-il répondu; pour un Financier, il est fat avec assez d'aisance. A propos de finance, cet homme qui versa hier au soir au bout de votre avenue, & que vous fites transporter ici, est un de vos Commis en province.

ALCIMON.

Je ne l'ai pas vu; cela peut-être; qui vous l'a dit?

LE MARQUIS.

Le Chevalier. Cet homme alloit vous chercher à Paris; il prétend que des voleurs sont entrés de nuit dans sa maison, & qu'ils ont emporté deux mille écus qui étoient dans sa caisse; il espère que vous voudrez bien ne lui pas faire supporter cette perte.

ALCIMON, *vivement.*

Eh! qui la supportera donc? Moi?

LE MARQUIS.

J'ai promis de vous remettre son placet.

ALCIMON.

Quoi? Monsieur, vous voudriez que je payasse..?

LE MARQUIS.

Je ne veux rien ; je ne connois point cet homme : peut-être a-t-il été véritablement volé ; peut-être s'est-il volé lui-même ; que sais-je ? Je vous dis seulement que je me suis chargé de son mémoire.

ALCIMON.

Et c'est le Chevalier qui vous l'a recommandé ?

LE MARQUIS.

Oui. Il a lié tout de suite connoissance avec la fille de cet homme, & seroit bien aise qu'elle lui eût obligation.

ALCIMON.

Parbleu, ce ne sera pas à mes dépens. Vous pouvez l'assurer que si je suis un fat, du moins je ne suis pas un sot. Je vais me renfermer dans mon cabinet. S'il demande à me parler, mes gens lui diront sèchement que je n'y suis pas. J'espère qu'il sentira que son humeur contrariante, son air & ses façons brusques m'ont extrêmement déplu, & qu'il partira.

LE MARQUIS.

Oui ; vous avez raison ; ne paroissez point ; ne vous exposez pas à quelque scène désagréable

avec cet homme vif & bourru. Adieu ; dès que vous ſerez de retour à Paris, je me flatte que vous ne manquerez pas de m'en faire avertir.

ALCIMON.

J'irai m'annoncer chez vous, avec bien de l'empreſſement.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, *qui s'eſt caché, tandis qu'ils ſortoient, reparoît.*

JE ne reviens pas de mon étonnement. Quelle perfidie ! quel exécrable homme ! ſe faire un jeu des peines & de l'eſpoir d'un malheureux ! ſe charger de le recommander, & le trahir ! oh ! cette action ne reſtera pas impunie. Je vais... Mais, je l'apperçois avec cette jeune perſonne : cachons-nous encore ; écoutons ce que le traître pourra lui dire.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, HENRIETTE.
Le Chevalier au fond du Théâtre.

HENRIETTE.

QUOI? Monsieur, vous n'avez pu rien obtenir de M. Alcimon?

LE MARQUIS.

Rien du tout; & vous m'en voyez indigné.

HENRIETTE.

Seroit-il capable de faire mettre mon père en prison?

LE MARQUIS.

Mais... Ces gens de finance sont si durs!... Je le crains.

HENRIETTE, *fondant en larmes.*

O ciel! ô mon père! mon père! Malheureuse, que ne suis-je morte!

LE MARQUIS.

Ce seroit bien dommage, Mademoiselle. Faites trêve à vos larmes; & croyez qu'un homme de

ma naissance & qui jouit d'une fortune des plus brillantes, n'est pas assez impitoyable, assez peu sensible, pour ne pas entrer dans vos peines. L'opulence n'endurcit le cœur que de ceux qui n'étoient pas nés pour y vivre. Je vais dire à Mons Alcimon, que je me charge de ce qui lui est dû; ensuite nous partirons pour Paris avec M. votre père. J'ai une terre assez considérable qui n'en est éloignée que de quinze lieues: il voudra bien s'y charger de mes affaires; il y vivra en paix, tranquille, respecté comme moi-même...

HENRIETTE, *se jettant à ses genoux.*

O Monsieur! ô le plus généreux des hommes!..

LE MARQUIS *la relevant.*

Que faites-vous donc?..

HENRIETTE.

Comment pouvoir vous exprimer tous les sentimens?..

LE MARQUIS.

Eh! Mademoiselle, est-il rien de si naturel que de chercher à obliger? Quoi de plus doux que de penser que notre superflu aide des infortunés! & quels infortunés! Une jeune personne charmante! quel plaisir d'essuyer tout à-coup ses larmes & de soulager son cœur dévoré d'amertume! Or, dites-

moi, ce cœur eſt-il libre ? Ne s'eſt-il point encore donné ?

HENRIETTE.

Monſieur, je ne ſuis point mariée.

LE MARQUIS.

Je ſais que vous n'êtes pas mariée. Je vous demande ſi, parmi tant d'amans qui s'empreſſoient ſans doute auprès de vous, aucun n'a touché votre inclination.

HENRIETTE.

Hélas! Monſieur, occupée auprès d'un père malheureux, dans la retraite & l'obſcurité, perſonne ne penſoit à moi.

LE MARQUIS.

Quoi ? je pourrois me flatter d'être le premier qui vous auroit fait ſentir les douceurs d'un tendre engagement ?

HENRIETTE.

Quelles pourroient être, Monſieur, les ſuites de cet engagement ? Ma naiſſance eſt trop inégale à la vôtre...

LE MARQUIS.

Eh! que fait, s'il vous plaît, cette inégalité de naiſſance! Empêche-t-elle que vous ne ſoyez très-

jolie, qu'étant très-jolie, je ne vous aime, & que vous aimant, nous ne puissions faire la félicité l'un de l'autre? Je veux que dès demain vous soyez logée, meublée, habillée comme une Reine. J'ai hérité une petite maison d'un vieux Commandeur, mon oncle; elle est dans un quartier peu fréquenté; on diroit d'un petit temple par les dorures, les glaces, les peintures; il n'y manquoit qu'une divinité; c'est-là qu'à vos genoux...

HENRIETTE.

O Ciel!

LE MARQUIS.

Quoi, vous pleurez encore?

HENRIETTE.

Votre profusion vous trahit. Je vous ai cru généreux; vous n'êtes pas digne de l'être. L'infortune est bien affreuse, quand elle nous expose à des affronts!

(*Elle sort.*)



SCÈNE IX.

LE MARQUIS, *seul.*

Elle s'en va ? Ma foi tant pis pour elle. Je n'ai pas le temps de poursuivre l'attaque ; il faut que je sois ce soir à Paris.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Arrêtez.

LE MARQUIS.

Tu as l'air courroucé? Que t'est-il arrivé ? A qui en veux-tu?

LE CHEVALIER.

A vous.

LE MARQUIS.

A moi ?

LE CHEVALIER, *mettant l'épée à la main.*

Défendez-vous.

LE MARQUIS.

Mais, Monſeu, comment donc? Qu'eſt-ce? quelle raiſon...

LE MARQUIS.

Défendez-vous, vous dis-je, ou je...

LE MARQUIS, *mettant auſſi l'épée à la main.*

Oh! parbleu, puiſque vous le voulez abſolument...

(Ils ſe battent; l'épée du Marquis tombe.)

LE CHEVALIER.

Vous êtes le plus indigne de tous les hommes...

LE MARQUIS.

Songez, Monſeu, que je ſuis déſarmé.

LE CHEVALIER.

Vous ne le ſerez pas long-temps. Vous m'aviez promis de vous intéreſſer pour un père & une fille dans le malheur. Loin de tenir votre promeſſe, vous n'avez parlé à Alcimon, que pour le prévenir contr'eux. Eh! pourquoi avez-vous commis cette noirceur? Parce que cette fille vous a paru jolie;

parce que vous l'avez regardée comme une proie qui s'offroit à vos desirs. Son air annonçoit l'honnêteté de son ame; mais quelle ame, avez-vous dit en vous-même, ne se laisse pas flétrir par l'amertume? Achevons de l'accabler, de la déchirer; ôtons à cette Infortunée tout espoir, toute ressource; montrons-lui son père prêt à être traîné dans une prison; profitons, servons-nous de sa misère pour triompher de sa vertu. Votre action est aussi lâche que celle d'un infâme ravisseur qui lui tenant le poignard sur la gorge, auroit tenté de la déshonorer. J'ai dit; reprenez votre épée.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, *ramassant son épee*, LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON, *arrivant & se mettant entr'eux.*

EH! Messieurs.... Quoi donc?.. arrêtez.... Quel sujet vous anime?

LE MARQUIS.

Oh! je ne suis point animé; vous le voyez; c'est Monsieur qui trouve mauvais qu'on fasse des

propositions aux jolies filles qu'on rencontre. Adieu, mon cher Alcimon; je partois pour Paris, je pars. (*Au Chevalier.*) Monsieur m'y trouvera toujours, s'il juge à propos de venir m'y chercher.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON.

LE bel esclandre ! Eh pour qui ? Pour une petite....

LE CHEVALIER.

Monsieur, elle mérite par sa vertu qu'on la respecte.

ALCIMON.

Par sa vertu ? Eh ! que diable, si elle a de la vertu, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre ! Pourquoi donc vous battre ?

LE CHEVALIER.

Sachez, Monsieur, que la jalousie n'a aucune part à ce que j'ai fait. J'étois compromis & en même-tems indigné. Je l'avois prié de vous parler pour un homme malheureux....

ALCIMON.

Oh ! ma foi, avec vos gens malheureux.... Il ſemble que vous preniez plaiſir à aller les déterrer.

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis pas aſſez riche pour pouvoir me procurer ce plaiſir ; mais il faudroit être barbare, pour ne pas tâcher de ſoulager ceux que le haſard nous fait rencontrer.

ALCIMON.

Eh ! Monſieur, croyez-moi, la plûpart ne ſont tombés dans l'infortune, que par leur mauvaiſe conduite.

LE CHEVALIER.

Voilà le langage & l'excuſe ordinaire des ames dures.

ALCIMON.

Je n'ai pas l'ame plus dure qu'un autre, &c....



SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE.

LE CHEVALIER, *voyant venir Henriette.*

EH bien, voici la fille de ce Vieillard, écoutez-la donc.

ALCIMON, *voulant s'en aller.*

Monſieur, on m'attend pour répéter une petite fête que je veux donner à des Dames qui vont arriver de Paris.

LE CHEVALIER, *le retenant.*

Tirer promptement de peine une triſte famille, ſeroit une vraie fête pour un cœur ſenſible & généreux.

ALCIMON, *à part.*

Quel homme ! (*Haut.*) Allons, voyons, Mademoiſelle, voyons donc.

HENRIETTE.

Monſieur, nous ſommes d'une province éloignée. Mon père jouiſſoit de cinq ou ſix mille li-

vres de rente, en faisant valoir lui-même son bien. Ma mère, en mourant, ne lui avoit laissé qu'un fils âgé de vingt ans, & moi qui n'en avois que six. Mon frère vint à Paris, s'introduisit chez de riches Financiers qui le prirent en amitié & l'employèrent.

ALCIMON, *au Chevalier.*

Elle a un son de voix intéressant.

HENRIETTE.

Au bout de quelques années, il écrivit à mon père que ses protecteurs offroient de l'associer à une affaire très-lucrative, mais qu'il lui falloit des fonds. Mon père qui l'aimoit tendrement, se laissa persuader de vendre tout son bien & de venir à Paris. Il apporta environ cent mille francs à mon frère, qui en effet s'intéressa si heureusement dans plusieurs affaires, qu'en moins de quatre ans il se vit riche de plus d'un million; mais cette fortune si rapide fut détruite presque en un instant. Un homme puissant à la Cour, & qu'il avoit offensé par un refus.... Vous me regardez, Monsieur? Hélas! peut-être doutez-vous de ce que je vous dis; c'est encore un malheur attaché à l'infortune.

ALCIMON.

Je vous écoute, Mademoiselle. Eh bien, cet homme puissant?

HENRIETTE.

L'accusa de malversations, & le poursuivit avec tant d'acharnement, qu'on alloit l'arrêter, s'il n'avoit pas prévenu l'ordre par une prompte fuite hors du Royaume. Tous ses effets furent confisqués; & mon malheureux père, qui s'étoit dépouillé de tout, se vit bientôt dans la plus extrême, oui, Monsieur, dans la plus extrême misère. Il revint en Province. Je sortis du Couvent où j'avois été élevée; je me défis d'une partie de mes habits; & avec ce que je retirois des petits ouvrages que je faisois & que j'envoyois vendre, nous subsistions. La recette d'un petit Bureau vint à vaquer: une personne de considération vous écrivit en notre faveur...

ALCIMON.

Et d'où, Mademoiselle? de quelle ville? de quelle province?

HENRIETTE.

De Niort en Poitou: c'est notre patrie.

ALCIMON,

ALCIMON, *à part.*

O ciel! (*Haut.*) Ce ne fut pas à moi qu'on écrivit; il n'y a que quelques mois que je suis à la tête des fermes de cette province.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Si ce ne fut pas à vous, ce fut à celui à qui vous avez succédé; il accorda l'emploi; Mademoiselle & son père commençoient d'être un peu plus à leur aise, & oublioient presque leurs malheurs, lorsque des voleurs entrèrent de nuit dans leur maison, & emportèrent tout ce qui étoit dans la caisse. Vous voilà instruit, Monsieur, sur ce vieillard, sur ce père infortuné que vous voulez poursuivre & faire traîner en prison.

ALCIMON, *avec la plus vive émotion.*

Le poursuivre! le faire traîner en prison! ah! je le défendrois aux dépens de ma propre vie.

LE CHEVALIER.

Que vois-je? vos larmes coulent? Ne tâchez point de me les cacher; cette sensibilité vous fait honneur.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LE CHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE, GÉRONTE.

LE CHEVALIER, *à Géronte qui paroît au fond du Théâtre & qui n'ose avancer.*

APPROCHEZ, approchez, vous dis-je, & ne craignez rien. Monsieur est instruit & très-touché de vos disgraces.

GÉRONTE, *se jettant aux genoux d'Alcimon.*

Monsieur, je me jete à vos genoux...

ALCIMON, *le relevant avec transport.*

A mes genoux! mon père!

GÉRONTE.

C'est vous, mon fils! vous êtes dans l'opulence, & moi dans la misère!

ALCIMON.

Je suis indigne de voir le jour! cependant je pourrois vous dire que l'homme puissant qui m'avoit persécuté, se trouvant cinq ou six mois après au lit de la mort, me rendit justice & employa

en ma faveur ce même crédit dont il m'avoit accablé. Je revins à Paris; on me rendit ma place & mes biens; je vous demandai à mes indignes amis: honteux sans doute de ne vous avoir pas retiré chez eux, ils me dirent qu'ils vous avoient inutilement cherché au moment de mon départ; qu'ils n'avoient pu savoir ce que vous étiez devenu, & qu'on leur avoit dit depuis que vous aviez succombé à vos chagrins.

GÉRONTE.

Embrasse-moi, ingrat. Ton infortune étoit le plus grand de mes malheurs; je te retrouve; tu es heureux; embrasse-moi, embrasse ta sœur.

ALCIMON, *au Chevalier après avoir embrassé son père & sa sœur.*

Que ne vous dois-je point, Monsieur! Permettez-moi de vous offrir sa main avec la moitié de mon bien.

LE CHEVALIER.

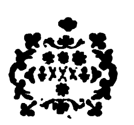
Je n'abuserai point de la reconnoissance que vous croyez me devoir, pour engager Mademoiselle à un mariage qui seroit peut-être contre son inclination.

GÉRONTE.

Ah! Monſieur, je vous ai dit quelles étoient ſes attentions, ſes ſoins, ſa tendreſſe, & tout ce qu'elle faiſoit pour un père accablé par l'âge & l'infortune; je ne doute point que la ſympathie n'ait déja lié deux cœurs auſſi vertueux que le vôtre & le ſien.

(Il prend la main du Chevalier & celle de ſa fille, & les met l'une dans l'autre.)

FIN.

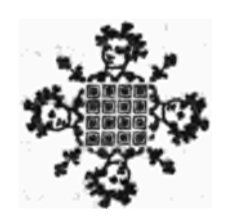


REPONSE A UNE CRITIQUE,

Sur la Comédie du Financier.

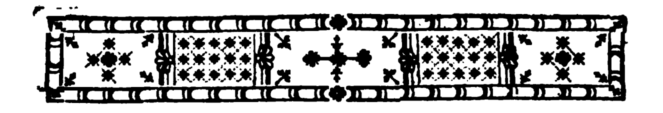
DANS *quelques Réflexions sur cette petite Comédie*, Mercure de France, Septembre 1761, page 200, *j'ai vu qu'on avoit eu la bonté d'observer que mon Financier, comme la plupart des hommes, a le cœur moins gâté que l'esprit; que son peu de compassion pour les malheureux, n'est point une disposition naturelle de son ame à la dureté, mais un vice, en quelque sorte, de son état, & qu'on acquiert assez ordinairement avec l'opulence; que d'ailleurs, dans toute la Pièce, il ne dit & ne fait rien qui désigne un méchant ou malhonnête homme; & qu'ainsi la Nature doit agir aussi puissamment sur lui que sur tout autre, lorsqu'il reconnoît son père. Cette observation répond à la critique d'un Journaliste qui, dans un Extrait, très-infidèle à tous égards, dit que tout-à-coup, au dénouement, je fais de mon Financier*

un très-honnête homme ; après lui avoir donné, pendant toute la Pièce, un caractère très-opposé. S'il y a quelque mérite dans cette petite Comédie, j'ose dire qu'il consiste principalement dans la vraisemblance des choses, & dans la vérité & la vraisemblance des caractères.



EXTRAITS

DE QUELQUES COMÉDIES.



EXTRAIT
DE PANDORE.

J'ÉTOIS très-jeune, quand je fis cette petite Comédie. Elle eut plusieurs représentations, & fut toujours assez applaudie, parce que mon âge & un militaire méritoient beaucoup d'indulgence.

La Scène est dans un salon de l'appartement de Vénus, dans l'île de Lemnos. Elle ouvre par ces deux fameux fils de Japet, Prométhée & Épiméthée.

PROMÉTHÉE.

Que fais-tu depuis quatre jours dans cette île de Lemnos? Tu as de grandes conférences avec Vulcain; tâches-tu de captiver la bienveillance du mari, pour te ménager une aventure avec la femme? Serois-tu amoureux de Vénus? Je te surprends enore dans son appartement....

ÉPIMÉTHÉE.

Moi, amoureux de Vénus? Je suis en vérité trop las des Dieux & de leur commerce, pour m'y attacher encore par une intrigue avec une Déesse.

PROMÉTHÉE.

Eh ! que t'ont-ils fait ?

ÉPIMÉTHÉE.

Ils m'ennuient.

PROMÉTHÉE.

Ma foi, ils m'ennuient bien aussi !

ÉPIMÉTHÉE.

Pourquoi donc es-tu toujours avec eux ?

PROMÉTHÉE.

Leur grandeur me flatte ; & je ne m'apperçois qu'ils m'ont ennuyé, que lorsque ma vanité n'est plus occupée de leur présence. A l'égard des Déesses, elles se rapprochent tant de l'humanité, qu'il seroit malhonnête de n'en pas profiter.

Après quelques autres traits sur la Cour céleste, Épiméthée dit à son frère qu'il va se marier.

PROMÉTHÉE.

Et en conséquence, tu viens voir Vulcain ? Cela est dans l'ordre ; tu lui dois la première civilité.

ÉPIMÉTHÉE.

Je t'assure que ma femme n'aura pas eu la moindre idée de l'amour.

PROMÉTHÉE.

J'entends ; on l'a mise presque en naissant dans le temple de Vesta ? Eh ! mon cher frère, l'ombre des autels & la retraite où l'on a élevé une jeune personne, la dérobent-elle aux mouvemens de son cœur ! Non ; rempli de desirs, son jeune cœur cherche par-tout des objets qui les lui expliquent ; & jusqu'aux peintures dont on orne les Temples, l'instruisent. Elle voit dans un tableau la naissance du monde : l'Amour voltige au milieu du cahos qui commence à se débrouiller ; son flambeau anime tout, allie tout ; dans un coin du tableau, un mortel & une mortelle se donnent la main ; la flamme du divin flambeau brille dans les regards qu'ils se jettent : ma foi, la jeune Prêtresse médite & commente amoureusement sur cette union, & ne pense guère aux hymnes qu'elle chante à la gloire de Vesta.... Mais, voyons, quelle est la jeune fille que tu épouses ?

ÉPIMÉTHÉE.

Elle n'est point fille.

PROMÉTHÉE.

Quoi ? c'est une veuve !

ÉPIMÉTHÉE.

Non ; elle n'a jamais été mariée.

PROMÉTHÉE.

Comment ? Elle n'a jamais été mariée, & elle n'eſt point fille ? Eh, mais, tu ne dois pas avoir eu grande peine à la trouver ; il y en a beaucoup comme cela.

ÉPIMÉTHÉE.

Songe donc que je t'ai dit qu'elle n'a jamais eu la moindre idée de l'amour.

PROMÉTHÉE.

Cela ſe peut ; ſouvent, on ne l'attend pas, pour faire connoiſſance avec le plaiſir.

ÉPIMÉTHÉE.

En un mot, Vulcain a bien voulu faire pour moi une ſtatue que Jupiter animera & que j'épouſerai. Comme ſon cœur ſera tout neuf, il me ſera aiſé de le former & de l'éloigner de ce maudit train de coquetterie que l'éducation & l'exemple des mères....

PROMÉTHÉE.

Eh ! mon ami, le deſir de plaire, & par conſéquent la coquetterie, ſont dans le cœur d'une

femme un ſentiment inné, & que rien ne peut y détruire.... Mais, j'apperçois Jupiter avec Vénus & Vulcain; éloignons-nous.

ÉPIMÉTHÉE.

Tu as raiſon; car Jupiter ne t'aime pas.

PROMÉTHÉE.

Je le ſais.

ÉPIMÈTHÉE.

Tu as, dit-il, de l'eſprit, mais....

PROMÉTHÉE.

Mais il n'aime pas l'eſprit; & en effet il doit ſouhaiter qu'on ſoit un peu bête.

Il s'éloignent.

Vénus ſe met à ſa toilette. Vulcain ſe plaint à Jupiter & fait un détail aſſez étendu de la manière dont cette Déeſſe partage ſes momens; elle ne lui répond que d'un ton doux, par quelques plaiſanteries, & s'en va, en ſe regardant encore au miroir, & en diſant, adieu, petit mari; tu ne parviendras pas aujourd'hui à me fâcher; je me trouve trop jolie.

JUPITER, *ſeul avec Vulcain.*

Serez-vous donc toujours en querelle avec votre femme?

VULCAIN.

Non ; je prends mon parti.

Deux Cyclopes apportent une ſtatue.

Faites-moi le plaiſir de regarder cette ſtatue.

JUPITER.

Elle eſt très-belle.

VULCAIN.

Ne ſeroit-ce pas dommage de ne lui pas donner la vie ? Vous la donnez tous les jours à tant de créatures ſi vilaines.

JUPITER.

Je l'animerai volontiers.

VULCAIN.

Je l'avois faite pour Épiméthée ; mais je la garde pour moi ; & je vous prie de trouver bon que je l'épouſe.

JUPITER.

Je ne ſouffrirai point que vous vous ſépariez de Vénus.

VULCAIN.

Mais....

JUPITER.

Mais, mon fils, dans le rang où nous ſommes,

convient-il que nous soyons sensibles aux infidélités de nos femmes ?

VULCAIN.

Quoi ? parce que nous sommes des Dieux, il doit nous être indifférent qu'elles nous fassent....

JUPITER.

Très-indifférent ; & je rends, dans cet instant même, un décret par lequel cette indifférence sera désormais regardée comme une des prérogatives de la grandeur & d'un rang distingué. A l'égard de cette statue, écoutez-moi. Prométhée est une espèce d'esprit fort qui s'est avisé d'étudier la Nature, & de faire part de ses réflexions aux hommes ; la plûpart négligent aujourd'hui nos autels ; & s'ils pensent encore à nous, ce n'est souvent que pour censurer notre conduite. J'ai résolu de les punir ; & pour rendre leur châtiment plus sensible à l'audacieux Prométhée, c'est dans sa famille même, que je veux choisir le ministre de ma vengeance. Son frère Épiméthée épousera donc cette statue que je vais animer, & à qui tous les Dieux feront des présens. Le mien sera une boîte fatale où seront renfermés tous les maux.

(En s'en allant, il touche de son sceptre la statue

qui s'anime & avec qui Vulcain reste seul. Il faut se la figurer dans un âge nubile & avec des idées que les objets font moins naître, qu'ils ne les réveillent. Elle marque un grand étonnement à la vue du ciel, des jardins & des autres objets qui s'offrent à ses yeux. Ensuite elle considère toute sa personne avec beaucoup d'attention.)

PANDORE.

Où suis-je?... D'où viens-je? ... Et qui m'a mise ici?

(*Elle se trouve auprès de la toilette de Vénus, & se contemple dans la glace.*)

VULCAIN, *à part.*

Déja au miroir!

PANDORE, *continuant de se regarder.*

Cela s'approche, & cela s'éloigne comme moi!

VULCAIN, *à part.*

Elle ne le quittera plus.... Paroissons.

(*Au bruit qu'il fait, elle se détourne & marque quelque frayeur, en le voyant.*)

Ne craignez pas; c'est moi qui vous ai donné la naissance.

PANDORE.

PANDORE.

Ah!... & l'avez-vous auſſi donnée à ce que je vois-là ?

VULCAIN.

Ce que vous voyez-là, eſt votre reſſemblance ; votre image.

PANDORE, *d'un air ſatisfait.*

Ma reſſemblance !

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Je le ſoupçonnois.

(*Se regardant avec la plus grande complaiſance.*)

Comment... en vérité... je ſuis belle... mais très-belle. Vous devez avoir bien du plaiſir à me regarder ? Ah! que je m'aime !

VULCAIN.

Fort bien ; mais il me ſemble que je mérite auſſi que vous me regardiez un peu, & que ma figure eſt aſſez grâcieuſe....

PANDORE, *ingénuement.*

Oh! non.

VULCAIN.

Oh non ? (*A part.*) La petite impertinente ! mortifions-là. (*Haut.*) Nous ne sommes pas les seuls sur la terre ; & il y en a d'autres....

PANDORE, *vivement.*

Ah ! allons vîte chercher ces autres ; je veux qu'ils me voient.

VULCAIN.

N'ayez point tant d'empressement ; vous ne leur plairez pas.

PANDORE.

Et pourquoi ?

VULCAIN.

Parce que, pour plaire, il faut être comme je suis.

PANDORE.

Comme vous êtes ? Vous plaisantez.

VULCAIN.

Vous verrez que je ne plaisante point.

PANDORE.

Quoi ! mes yeux ne sont pas plus beaux que les vôtres ?

VULCAIN.

Non.

PANDORE.

Votre bouche eſt plus agréable que la mienne ?

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Et votre gros nez ?

VULCAIN.

Et mon gros nez.

PANDORE.

Pourquoi ne m'avoir donc pas faite comme vous êtes ?

VULCAIN.

Vous devez être contente ; vous vous plairez à vous-même.

PANDORE.

Mais, puiſqu'il y en a d'autres, apparemment qu'on ſe cherche, qu'on vit enſemble, que par conſéquent on deſire réciproquement de ſe plaire, & que de ce deſir, il naît certaines unions, certains plaiſirs....

VULCAIN.

Vous pourrez peut-être vous en procurer, en tâchant de vous faire aimer par votre bon caractère.

PANDORE.

Oh ! je prétends que ce soit aux autres à tâcher de se faire aimer de moi.

VULCAIN, *à part.*

Ma foi, l'orgueil & la coquetterie naissent avec toutes ; cela me raccommode presque avec ma femme.

(*Elle examine tout ce qui est sur la toilette de Vénus, des rubans, des éventails, des fleurs, des bagues, des brasselets, des peignes, &c.*)

PANDORE.

Plus je considère toutes ces choses-là, plus il me semble qu'elles ne sont point à votre usage, & qu'il seroit même ridicule de les voir dans de grosses mains comme les vôtres ; cela doit m'appartenir.

(*Elle met quelques fleurs dans ses cheveux, en se regardant au miroir.*)

Cela fait fort bien !

(*Elle apperçoit un petit vase de rouge.*)

Vous êtes-vous servi de cette couleur pour former celle que j'ai sur les joues ?... S'il y en avoit davantage, je crois que je serois encore mieux.

(*Elle se met du rouge*)

VULCAIN, *à part.*

Ah! Nature, Nature! va, je t'abandonne volontiers à qui voudra te prendre.

Prométhée & Epiméthée viennent voir si la Statue est animée. Pandore marque une agréable surprise à la vue de Prométhée, & fait connoître, par ses réponses ingénues, qu'il lui plaît beaucoup; de son côté, il la trouve charmante, sans cependant vouloir accepter la proposition que Vulcain lui fait de l'épouser. Épiméthée consent de tout son cœur à la prendre pour sa femme; mais elle se défend de l'être; elle le trouve trop laid. Vénus qui est instruite des desseins de Jupiter, vient pour les appuyer; elle dit à Vulcain, à Prométhée, de s'éloigner un moment; & lorsqu'elle est seule avec Pandore, elle lui fait une description plaisante du mariage, & de la façon dont un mari & une femme, d'un haut rang, vivent ordinairement ensemble. Pandore qui, comme toutes les jeunes filles, s'en est formé une idée charmante, est très-étonnée, & lui fait quelques objections naïves; enfin elle se laisse persuader, & consent à épouser Épiméthée. Il revient avec Vulcain & Prométhée; Vénus lui présente la main de Pandore & les unit. Momus arrive, & déclare

qu'il a des présens à faire, de la part des Dieux, à la nouvelle mariée, & des ordres de Jupiter à lui communiquer en secret ; il reste seul avec elle.

MOMUS.

Junon vous donne la fierté, & Minerve, la prudence.

PANDORE.

Quels tristes présens de nôces !

MOMUS.

Vénus vous donne cet air piquant qui charme tous les cœurs.

PANDORE.

Ah, Vénus ! où est-elle ? que je l'embrasse.

MOMUS.

Appollon vous accorde le privilége d'assembler chez vous des Poëtes, des Philosophes, & d'y tenir bureau d'esprit.

PANDORE, *avec dédain.*

Qu'il garde son privilége.

MOMUS.

Prenez, prenez ; on n'est pas toujours jeune. Pour moi, je vous donne l'art de fournir à la conversation, la médisance. (*Lui montrant une boëte.*) Mais voici le grand présent ; il vient de Jupiter.

PANDORE.

Voyons.

MOMUS.

De ce Dieu qui, d'un ſeul regard, fait trembler le ciel & la terre.

PANDORE.

Donnez-donc ; vous m'impatientez.

MOMUS, *en s'en allant.*

Prenez cette boëte, mais ne l'ouvrez pas ; Jupiter le défend.

PANDORE, *ſeule.*

Tous les mouvemens que peut inſpirer la plus vive curioſité rempliſſent ce monologue. Enfin Pandore, après avoir bien combattu, ouvre la boëte fatale. Le tonnerre gronde ; & pluſieurs Acteurs, biſarrement habillés, figurent les maux dans le fond du Théâtre. L'Eſpérance vient enſuite, & chante :

Mortels, accourez tous,
Célébrez ma puiſſance :
C'eſt de moi, c'eſt de l'eſpérance
Que naiſſent vos biens les plus doux.
Mon pouvoir ſemble ne s'étendre
Qu'à donner des deſirs :
Ce ſont de vrais plaiſirs,
Puiſqu'ils en font attendre.
Mortels, &c.

Les Illuſions & les Chimères, diverſement repréſentées, forment le Ballet.



EXTRAIT
DE LA VEUVE A LA MODE;

Comédie en trois Actes, représentée, pour la première fois, le 26 Mars 1726.

CETTE Pièce étoit assez bien intriguée & assez bien conduite. Cependant, si on la redonnoit aujourd'hui, je crois qu'elle n'auroit pas de succès. Elle en eut beaucoup dans ce tems-là, parce qu'on crut y reconnoître deux personnes qui étoient alors fort à la mode, & auxquelles certainement je n'avois pas pensé.



ACTE PREMIER.

Éliante est une jeune veuve ; Damon est son cousin ; Dorante, leur oncle, veut les marier ensemble ; mais quoiqu'ils ressentent assez d'amour l'un pour l'autre, ils chérissent encore plus leur liberté, & sont absolument éloignés de toute idée de mariage.

ÉLIANTE, *à Dorante.*

Nous marier ensemble ! vous ennuyez-vous, mon oncle, de nous voir unis?

DORANTE.

Quoi, vous marier ensemble, c'est vouloir vous brouiller ? Ne vous aimez-vous pas ?

DAMON.

Ma cousine me plaît beaucoup ; son idée m'est toujours plus chère que celle de toute autre ; mais comme toutes les jolies femmes se ressemblent en quelque chose, j'amuse indifféremment avec tout ce que je trouve d'aimable, le fond de tendresse que j'ai pour elle.

DORANTE.

Eh bien, voilà un amour commencé dont les liens se resserreront encore par ceux du mariage.

ÉLIANTE.

Au contraire, il gâteroit tout. Nous nous aimons, sans trop croire nous aimer; nous nous cherchons, sans presque y penser, sans y avoir peut-être jamais réfléchi; nos petits intérêts, nos amis, nos plaisirs sont les mêmes. Si nous étions mariés ensemble, nous nous appercevrions bientôt de cette ressemblance qui se rencontre dans ce que nous faisons; elle nous deviendroit peu à peu à charge; chacun de son côté la traiteroit de jalousie, de défiance; nous sentirions une gêne, un embarras réciproque. Les inégalités, les inconstances, qui ne sont rien entre les amans, parce qu'ils n'y sont exposés qu'autant qu'ils le veulent bien, deviennent mauvaises humeurs, dégoûts entre deux personnes qu'un lien fatal assujettit à vivre ensemble.

DAMON, *lui baisant la main avec transport.*

Que cela est bien pensé, ma chère cousine! Je vous aime, je vous adore; ne craignez point; non, je ne vous épouserai jamais.

DORANTE.

En vérité, ma nièce, ne rougiſſez-vous pas d'afficher ce caractère de coquette?..

ÉLIANTE.

Il y a une grande différence entre une coquette & moi, Monſieur. Une coquette étudie toutes ſes manières; les miennes ſont naturelles. Elle tâche d'attirer beaucoup de monde chez elle, parce qu'elle croit que ce nombreux cortége la fait briller; je ne veux, moi, que quelques amis choiſis. Une coquette cherche à plaire; je ne cherche que ce qui me plaît. En ſortant d'une maiſon, elle ſe demande, ai-je plu? pour moi, ſi l'on m'a plu, je ſuis contente: le plaiſir des autres n'étoit pas mon affaire.

Dorante qui veut abſolument ce mariage, leur déclare que s'ils ne conſentent pas à ſe donner la main dès ce jour même, il les déshéritera, épouſera la jeune Dorimène, & lui aſſurera tout ſon bien. Ils ſont très-alarmés de cette menace; & dès qu'il eſt ſorti, ils cherchent quelque expédient par lequel, ſans être obligés de s'épouſer, ils ne ſoient pas expoſés à perdre ſa ſucceſſion. Damon dit à Éliante qu'il ſe flatte que Dorirımène a du goût pour lui, qu'il va être plus

assidu que jamais auprès d'elle, & qu'il espère qu'il l'engagera à refuser la main de leur oncle. Éliante n'approuve pas ce moyen, & se charge d'en trouver quelque autre pour détourner le coup dont ils sont menacés. Comme la scène suivante, entr'elle & Marton sa femme-de-chambre, achève de préparer l'intrigue, je vais la rapporter en entier.

ÉLIANTE.

Damon aime Dorimène, & l'aime plus qu'il ne croit.

MARTON.

Ma foi, Madame, il n'a jamais eu, & n'aura jamais que ces petites fantaisies de cœur & de vanité, qu'il me semble que vous vous passez assez réciproquement l'un à l'autre.

ÉLIANTE.

Il est vrai que jusqu'à présent je ne lui avois point vu d'attachement sérieux. Il étoit le premier à me parler de la nouvelle conquête qu'il entreprenoit; il me contoit les progrès qu'il faisoit; & souvent même j'étois obligée de lui imposer silence sur les détails, plus ou moins avantageux qu'il vouloit me faire des charmes qu'on lui prodiguoit; mais les appas naissans de Dorimène

l'ont véritablement frappé. Ce n'eſt pas par lui que j'ai appris ſes empreſſemens auprès d'elle; l'autre jour, quand il vint à Verſailles, & que je lui en parlai, il rougit & n'entra que foiblement dans les plaiſanteries que je faiſois...

MARTON.

Quoi, Madame, ſeriez vous jalouſe ?

ÉLIANTE.

Non; mais je ne veux pas qu'une autre ait dans ſon cœur la préference que j'y ai toujours eue. Écoute; tu ſais que je ſuis allée la nuit dernière au bal, déguiſée en homme. Dorimène y étoit; elle ne m'avoit jamais vue; j'ai joué auprès d'elle le rôle d'un jeune amant; & je ſuis ſûre que ma figure, mon air tendre, vif, empreſſé, ont fait beaucoup d'impreſſion ſur ſon jeune cœur. Il faut que tu ailles la voir ſous mon nom; que tu lui diſes que tu aimes le jeune homme qui lui a parlé cette nuit ſi long-tems au bal; que tu crois qu'il te trahit pour elle; que tu veux t'en éclaircir; que tu l'as envoyé chercher de ſa part...

MARTON.

De la part de Dorimène ?

ÉLIANTE.

Oui. J'arriverai...

MARTON.

Quoi, vous viendrez déguisée en cavalier?

ÉLIANTE.

Sans doute; & lorsque je serai entre vous deux, je te dirai naturellement qu'elle t'a enlevé mon cœur. Le sacrifice d'une personne jolie, tu l'es, avance bien les affaires d'un amant qui ne déplaît pas. Tu m'accableras de reproches; tu paroîtras désespérée; il sera même bon que tu verses quelques larmes...

MARTON.

Vous plaisantez? Quoi, vous voulez que je pleure?

ÉLIANTE.

Je ne plaisante point; il le faut.

MARTON.

Mais, à quoi aboutira tout cela?

ÉLIANTE.

D'abord, à me divertir en tournant la tête de cette petite provinciale par tout l'amour que je

lui inſpirerai pour moi; enſuite, à l'engager de bruſquer mon oncle lorſqu'il lui propoſera de l'épouſer; enfin à mortifier la petite vanité de Damon par la façon dont elle le traitera. Mais, nous n'avons pas de tems à perdre; allons, allons vîte chez moi nous déguiſer.

Il faut obſerver que Dorante a logé Dorimène chez lui; qu'Éliante n'y demeure point, & qu'elle eſt même preſque toujours à Verſailles.

ACTE II.

Dorimène ouvre la ſcène avec Liſette, ſa ſuivante; elle lui dit que Dorante veut l'épouſer, ſi Damon & Éliante ne conſentent pas à ſe marier enſemble. Liſette lui demande ſi elle pourra ſe réſoudre à en épouſer un autre que Valère, après toutes les promeſſes qu'elle lui a faites de n'être jamais qu'à lui. Dorimène lui répond d'une manière à la faire douter de ſa conſtance; & enfin elle lui avoue qu'un jeune homme charmant, qu'elle a vu la nuit dernière au bal, eſt un rival bien redoutable pour Valère. Marton arrive, & eſt annoncée ſous le nom d'Éliante. Après quelques complimens, tels qu'on en fait dans une

première visite, elle entre en explication, en poussant un profond soupir, & en continuant de grimacer les tons, les airs & le jargon d'une femme de qualité.

MARTON, *sous le nom d'Éliante.*

JE venois de perdre mon mari; & j'étois dans toutes les ombres de mon grand deuil, lorsqu'une de mes amies amena chez moi un jeune homme de ses parens. Qu'il étoit aimable ! Quelle vue pour un cœur d'autant plus facile à attaquer, que toujours délicat sur les bienséances, il ne s'entretenoit depuis huit jours, que d'idées lugubres! Ce jeune homme revint le lendemain, & me dit qu'il m'aimoit; je lui répondis que je l'aimois bien aussi... Vous riez, Mademoiselle?

DORIMÈNE.

Madame...

ÉLIANTE.

Vous venez de province; mais lorsque vous aurez passé quelque tems à Paris, & dans le grand monde, vous verrez qu'une femme de qualité, quand elle aime, a trop de délicatesse pour disputer le terrein pied-à-pied, comme une petite bourgeoise.

DORIMÈNE.

DORIMÈNE.

Je ne comprends pas cette délicateſſe-là.

MARTON.

Elle eſt cependant fort naturelle. Une femme qui craindroit que ſon amant ne la vît à ſa toilette, & qui ne lui inſpireroit de l'amour que par des appas empruntés, devroit-elle tirer vanité de ſa conquête ?

DORIMÈNE.

Non.

MARTON.

Par la même raiſon, il me ſemble que les petits refus, les obſtacles & les difficultés dont s'irrite la paſſion d'un amant, étant des choſes auſſi étrangères à notre perſonne, que le blanc & le rouge, on ne peut guère s'enorgueillir d'un cœur qu'elles nous conſervent. Mais lorſque nous ſavons que notre facilité peut faire tomber ce cœur dans l'indolence & l'aſſoupiſſement, vouloir lui prêter cette arme contre nous pour ſe l'aſſujettir avec encore plus de gloire, voilà la délicateſſe d'une femme fière, ſûre de ſon mérite, & qui ne veut rien devoir à l'art & à ces petits manéges qu'on reproche à notre ſexe.

à sa Maîtresse, qu'il n'est autre qu'Éliante elle-même, & que la prétendue Éliante est Marton, sa suivante. Dorimène, piquée du tour qu'Éliante vient de lui jouer, cherche à s'en venger; & comme elle sait l'éloignement qu'ont Éliante & Damon pour le mariage, elle croit qu'elle ne peut mieux les punir, qu'en les mariant ensemble; elle persuade donc à Damon qu'Éliante est mariée secrètement depuis six mois; & elle fait accroire la même chose à Éliante sur le compte de Damon: tous les deux donnent si bien dans le piége, que lorsque Dorante vient avec leur contrat de mariage, & en les menaçant encore de les déshériter, s'ils ne veulent pas le signer, ils témoignent qu'ils sont prêts à lui obéir, & le signent, persuadés l'un & l'autre qu'il sera nul par un premier engagement; mais comme ce premier engagement n'est pas réel, ils sont obligés de s'en tenir à leur signature. Dorante est si content du succès qu'a eu la petite supercherie de Dorimène, qu'il consent à son mariage avec Valère.

J'étois à mon Régiment, quand les Comédiens jouèrent cette Pièce; ils y joignirent un Divertissement & un Vaudeville qui n'étoient point de moi, & qui furent fort applaudis.

LE CONTRASTE DE L'AMOUR ET DE L'HYMEN.

Comédie en trois Actes, représentée pour la première fois, par les Comédiens Italiens, le 7 Mars 1727.

J'ÉTOIS à la campagne; j'y fis cette Comédie en quatre ou cinq jours; nous la jouâmes en société; le manuscrit resta entre les mains d'une des Dames qui y avoit joué; je fus fort étonné, cinq ou six mois après, étant à Strasbourg, d'apprendre par le Mercure du mois d'Avril 1727, que cette Pièce venoit d'être représentée à Paris par les Comédiens Italiens, & qu'elle avoit eu une apparence de succès. Comme je ne me suis du tout point soucié d'en retrouver le manuscrit, je ne puis pas en donner l'extrait. Il en est parlé très-au long, & certainement avec plus d'éloges qu'elle n'en méritoit, dans le Mercure du mois d'Avril 1727.

LE PHILOSOPHE DUPE DE L'AMOUR.

JE ne ſais pas pourquoi on a mis cette Comédie ſous mon nom; elle eſt de M. Deſſaudrais Sebire; il eſt vrai qu'il m'en parla avant que de l'avoir entièrement achevée, & que je jettai ſur le papier quelques idées dont il s'eſt ſervi dans la cinquième Scène, entre Lucinde & le Docteur; voilà toute la part que j'ai à cette Pièce.



LES
TROIS ESCLAVES,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES.

ACTEURS.

OSMIN.

VALÈRE.

LÉONOR.

FLORISSE.

ROSETTE.

FRONTIN.

La Scène est à Smyrne.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE, FRONTIN.

VALERE.

ENFIN, mon cher Frontin, j'ai le plaisir de te revoir. Mais, comme te voilà pâle, défiguré, changé !

FRONTIN.

Parbleu, Monsieur, on le seroit à moins.

VALERE.

Tu as donc bien souffert, mon ami ?

FRONTIN.

Si j'ai souffert ! Vous savez que le Corsaire qui nous avoit pris, ne fut pas plutôt arrivé dans ce port, qu'il nous exposa en vente. Pour mon malheur, j'attirai les regards d'un maudit *Marabou*, qui passoit. Il s'approcha de moi, m'examina les pieds, les mains, l'encolure ; me fit marcher, trotter, courir ; & m'ayant ensuite long-tems marchandé, m'acheta cent piastres.

VALERE.

Oh, tu valois mieux !

FRONTIN.

Trève de complimens. Mon nouveau patron, dès que je fus chez lui, me demanda ce que je savois faire. Je lui répondis que j'étois valet-de-chambre dans mon pays; & je lui en détaillai les fonctions: il me regarda brutalement. Je me flattois qu'il me trouvoit très-inutile, & qu'il alloit me revendre; malheureusement je ne lui parus que fainéant. Il me fit conduire à une de ses maisons de campagne, où je fus employé aux travaux les plus pénibles, me couchant tard, me levant matin, mal-nourri, mal-vêtu, & fréquemment rossé.

VALERE.

Mon esclavage a été bien différent du tien. Un jeune homme très-riche, dont le père venoit de mourir, m'acheta; & dès que je fus seul avec lui, me parla avec tant de douceur & de bonté, que je ne cherchai point à lui cacher ma naissance & ma fortune. Je lui avouai que j'étois François, homme de condition; qu'après avoir vu l'Italie, je m'étois embarqué à Gènes, pour passer en Espagne; mais que le vaisseau où j'étois, ayant été jeté par un coup de vent sur les côtes d'Afrique, nous y avions été attaqués & pris. J'aime ceux de

ta nation, me répondit-il; & ton esclavage auprès de moi ne sera point rude. En effet, il y avoit quatre ou cinq jours que j'étois chez lui, qu'il n'avoit pas encore exigé de moi le moindre service, lorsqu'un soir il me dit de le suivre. Après avoir traversé plusieurs rues, il s'arrêta devant une maison d'une assez belle apparence. A un signal qu'il fit, on ouvrit la fenêtre d'un balcon, où il monta à l'aide d'une échelle de corde; mais à peine étoit-il entré, que j'entendis des cris; je le vis descendre avec précipitation. La porte de la rue s'ouvrit. Trois hommes, le sabre à la main, fondirent sur lui; il les reçut avec beaucoup de valeur; & je le secondai si heureusement, que deux tombèrent à nos pieds; le troisième prit bientôt la fuite. Je ne saurois t'exprimer tous les sentimens de reconnoissance, d'estime & d'amitié que lui a inspiré cette action, où, après tout, je n'avois fait que mon devoir. Dès ce moment, je ne fus plus son esclave, mais son frère, son plus intime ami, avec qui il veut partager ses richesses qui sont immenses. Ce sont des attentions continuelles à me prévenir sur tout ce que je puis desirer. Je lui marquai, il y a quelques jours, que j'étois inquiet du sort d'un domestique qui avoit été pris avec moi; il ordonna, sur le

champ, qu'on tâchât de découvrir à qui tu avois été vendu, & qu'on te rachetât, à quelque prix que ce fût.

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, je ne me croirai racheté, que lorsque je serai hors de ce maudit pays-ci; je n'y marche qu'en tremblant; & mes épaules.... puisque ce Turc est si généreux, pressez-le de nous renvoyer en France.

VALERE.

Tu ne dois pas douter que je ne lui en aie déja parlé; mais il m'a prié avec tant d'instances de rester encore quelque tems avec lui, que je n'ai pas voulu trop insister, dans la crainte de paroître ingrat & peu sensible à ses bontés. Elles vont, te dis-je, au-delà de tout ce que tu peux t'imaginer. Tu vois ces beaux jardins, cette maison à la porte de la Ville: il l'a louée pour moi; j'y suis servi comme lui-même, avec une magnificence, une profusion, (*En souriant.*) & j'ai compagnie.

FRONTIN.

Compagnie?...

VALERE.

Oui: trois jeunes esclaves fort jolies, qu'il fit

acheter il y a quatre jours ; & que l'on me présenta de sa part.

FRONTIN.

Oh! cela s'appelle faire bien les choses! On n'a point de ces procédés-là en France ; & voilà un honnête Turc! Monsieur, des trois, n'y en auroit-il pas une, dont vous seriez déja un peu dégoûté ?

VALERE.

J'entends.... & les épaules ne te font plus tant de mal!

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, c'est.... qu'en vérité... j'ai toujours beaucoup aimé le beau sexe.

VALERE.

Et moi aussi. Mais tu devrois assez me connoître, pour être persuadé qu'avec les habits du pays, je n'en ai pas pris les mœurs ; & que j'ai toujours la délicatesse d'un François....

FRONTIN.

De la délicatesse! quoi? vous vous amusez à tâcher de gagner le cœur avant.... Ah! si j'étois à votre place....

VALERE.

Heureusement, pour ces trois jeunes personnes, tu n'y es pas.... Mais j'apperçois Osmin, ton libérateur & le mien. Jete-toi à ses pieds pour le remercier....

SCÈNE II.

VALÈRE, OSMIN, FRONTIN.

OSMIN.

BONJOUR, mon cher Valère. (*En regardant Frontin qui s'est jeté à ses pieds.*) Ah! voilà apparemment ce Domestique que vous souhaitiez tant de retrouver? On m'a dit, ce matin, qu'on l'avoit racheté. J'ai ordonné, tout de suite, qu'on vous l'amenât.

VALERE.

J'éprouve chaque jour, à chaque instant, de nouveaux traits de votre bonté, de votre générosité....

OSMIN, *à Frontin.*

Lève-toi, mon ami. Croyez, mon cher Valère,

que rien au monde ne m'est plus cher que le plaisir de vous obliger. J'ai eu mille embarras, tous ces jours-ci ; je n'ai pu venir vous voir. Eh bien, nos trois jeunes esclaves ? Comment va le petit ménage ? Se porte-t-on bien ? Où en êtes-vous ?

VALERE.

A ne savoir pas encore pour laquelle mon cœur se déterminera.

OSMIN.

Vous les trouvez également aimables ?

VALERE.

Adorables, toutes les trois !

OSMIN, *en l'embrassant.*

Que je vous embrasse, mon cher rival !

VALERE.

Votre rival ?

OSMIN.

Oui.

VALERE.

Comment ! on m'avoit dit que vous me les donniez ?

OSMIN.

Sans doute : vous en êtes le maître ; elles sont

à vous.... comme si vous les aviez épousées. Mais, en vous les donnant, je n'ai pas prétendu y renoncer : au contraire, quand on les amena chez moi, j'eus le tems de les considérer, à travers une jalousie, sans qu'elles me vissent ; je les trouvai charmantes !...

VALERE.

Eh ! pourquoi donc ne les gardiez-vous pas ?

OSMIN.

Écoutez-moi, mon cher ami. A la mort de mon père, qui m'a laissé la fortune la plus brillante, je pensai comme tous les jeunes gens ; je n'imaginai rien d'égal au plaisir d'avoir un serrail. On m'amena de tous côtés des objets ravissans. Mais croiriez-vous que plus mon trésor augmentoit, & moins je m'en souciois ? Ces idées si délicieuses, que je m'étois faites d'avance, sembloient s'évanouir au moment de la possession. A la vue de toutes ces beautés, que j'avois tant desirées avant que de les avoir, j'avois beau me reprocher l'indolente tranquillité de mon cœur, je ne pouvois la vaincre. Je sentis que la liberté d'être heureux, ôte le goût & l'empressement de le devenir ; & je résolus de n'avoir plus de femmes à moi.

VALERE.

Parbleu, mon cher Patron, je vous entends : il vous faut le piquant de l'intrigue, un rival, des difficultés à ſurmonter, des plaiſirs dérobés, en un mot, des femmes aux autres ?

OSMIN.

Hélas oui ! & pour vous développer toute la bizarrerie de mon cœur, j'adore ces trois jeunes perſonnes, depuis que je vous les ai données ; je ſuis ſans ceſſe occupé d'elles & de leurs charmes...

VALERE.

Eh bien ! reprenez-les.

OSMIN.

Mais ſongez donc que je ne m'en ſoucierois plus, ſi elles étoient à moi !

VALERE.

Que voulez-vous donc ?

OSMIN.

Que vous les gardiez ; que vous en ſoyez poſſeſſeur ; qu'à chaque inſtant du jour, vous puiſſiez les voir, leur parler, être à portée d'employer tous les moyens que vous croirez propres à vous en faire

aimer; tandis que par ruſe & ſecrètement, je tâcherai de m'introduire auprès d'elles, & de vous ſupplanter dans leur cœur.

VALERE.

Oh! volontiers; je ſuis François; vous piquez un peu trop mon amour propre; je veux, mon cher rival, vous faciliter moi-même les moyens de leur parler; je vais leur dire que quelques affaires m'obligent d'aller à la ville, & que j'y reſterai juſqu'à demain au ſoir.

OSMIN.

Et en effet vous vous abſenterez, & ne reviendrez que demain?

VALERE.

Soyez-en ſûr.

OSMIN, *l'embraſſant.*

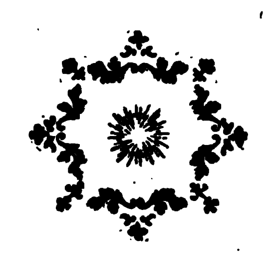
Vous êtes bien honnête!

VALERE.

Oh! dans mon pays, les maris même le ſont...



J'avois jeté sur le papier quelques scènes du premier, du second & du troisième acte de cette Comédie. Une Dame que je consultois ordinairement sur ce que je faisois, trouva que deux de ces scènes étoient absolument trop vives, & que toutes les autres étoient plus que froides : je pris de l'humeur ; nous nous brouillâmes ; & lors du raccommodement, je jurai de ne plus penser à cette Comédie ; & j'ai tenu parole. D'ailleurs, je commençois à m'occuper de mes Essais Historiques sur Paris.



DANS un petit ouvrage qui a pour titre : *Lettres sur l'état présent de nos Spectacles*, M. de la Dixmerie avoit dit que la Tragédie d'Iphigénie en Aulide étoit terminée par un récit qui ne produisoit qu'un effet médiocre, quoique l'expression & les détails en soient très-beaux. Quel effet, au contraire, avoit-il ajouté, ne produiroit pas l'action que renferme ce récit, si elle étoit placée sous les yeux du Spectateur ? Si l'on voyoit d'un côté Achille, menaçant & furieux, s'emparer d'Iphigénie, placer autour d'elle une troupe de guerriers ; Clytemnestre, les exciter à défendre les jours de sa fille ; Agamemnon, près de l'autel,

Pour détourner les yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, se couvrir le visage.

Ériphile, par son inquiétude & son maintien,

Du fatal sacrifice accusant la lenteur.

Si l'on voyoit, d'un autre côté, briller les armes menaçantes des Grecs ; si tout annonçoit un combat inévitable & sanglant, & qu'alors Calchas, s'avançant entre les deux partis, & suspendant le carnage, prononçât, d'une voix prophétique, ces vers de Racine :

Vous, Achille, & vous, Grecs ; qu'on m'écoute...

Si, lorſque ce grand Prêtre s'avance pour ſaiſir Ériphile, elle lui crioit :

Arrête & ne m'approche pas :
Le ſang de ces héros dont tu me fais deſcendre,
Sans tes profanes mains ſaura bien ſe répandre...

Si, en parlant ainſi, elle couroit prendre ſur l'autel le couteau ſacré, s'en frappoit, expiroit, & qu'un coup de tonnerre accompagnât ce ſacrifice ; un pareil dénouement n'acheveroit-il pas de faire un chef-d'œuvre de cette Tragédie ?

On n'oſoit preſque rien, en fait d'action tragique, du temps de Racine ; il eſt à croire que s'il avoit compoſé cette Tragédie de nos jours, il eût oſé davantage.

On parloit chez Madame la Ducheſſe de * * *, de cette idée de M. de la Dixmerie. Je dis que je croyois qu'on pouvoit la remplir, en conſervant les mêmes vers de Racine, & en n'y en ajoutant que ſept ou huit pour lier le ſpectacle. Je l'exécutai le même ſoir. On m'engagea à communiquer aux Comédiens ce que j'avois fait ; ils en parurent contens, & donnèrent ce nouveau dénouement le 31 Juillet 1769 : le voici :

IPHIGÉNIE.

Madame, & rappellant votre vertu sublime...
Euribate, à l'autel conduisez la victime.

En prononçant ces deux derniers vers de la troisième scène du cinquième acte, Iphigénie s'avance aux soldats qu'Euribate a amenés, & dont les uns l'entourent, tandis que les autres ferment le passage à Clytemnestre.

CLYTEMNESTRE.

Ah! vous n'irez pas seule; & je ne prétends pas...
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas:
Barbares, contentez votre soif sanguinaire.

ŒGINE.

Qu'espérez-vous, Madame? & que pouvez-vous faire?

Calchas vient se placer à l'autel; il est suivi d'Agamemnon qui se couvre le visage de ses mains. Éryphile & sa confidente sont assez près de lui.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! je me consume en d'impuissans efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.
Quel tourment! quelle horreur! ô mère infortunée!
De funèbres festons, ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés...
C'est le pur sang des Dieux... inhumains, arrêtez...
Que vois-je! Achille accourt; ah! le sort se déclare.

ACHILLE.

Fuyez, lâches bourreaux : tremble, Prêtre barbare.

Le fer à la main, suivi de cinq ou six des siens, il se précipite sur les soldats qui emmènent Iphigénie, les enfonce & leur arrache cette Princesse ; il la tient par la main ; elle semble faire quelque résistance pour le suivre.

IPHIGÉNIE.

Seigneur...

CLYTEMNESTRE, *allant à elle.*

C'est ton époux, c'est notre unique appui ;
Achille est le seul Dieu qui nous reste aujourd'hui.

Il les place au milieu de ses Thessaliens qui se pressent d'arriver & qui se rangent sur un côté du Théâtre, tandis que les Grecs arrivent aussi du côté opposé.

ACHILLE, *aux Grecs.*

Venez me l'arracher.

ULISSE.

Oui, contre un sacrilége,
Nous saurons des autels venger le privilége.

ACHILLE.

De ton zèle affecté, ce fer va dans l'instant
T'envoyer aux enfers subir le châtiment.
Est-ce donc la valeur en toi que l'on redoute.
Perfides!...

Les Thessaliens & les Grecs baissent les piques & vont s'attaquer.

CALCHAS, *s'avançant entr'eux.*

Vous, Achille, & vous Grecs, qu'on m'écoute :
Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
M'explique son oracle, & m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie,
Sur ce bord immolée y doit laisser la vie.
Thésée avec Hélène uni secrettement,
Fit succéder l'hymen à son enlèvement :
Une fille en sortit que sa mère a célée ;
Du nom d'Iphigénie elle fut appellée :
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours ;
D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
Sous un nom emprunté, sa noire destinée,
Et ses propres fureurs ici l'ont amenée ;
C'est d'elle dont les dieux ordonnent le trépas....
C'est la victime...

Il s'avance pour la saisir.

ERYPHILE.

Arrête, & ne m'approche pas.
Le sang de ces héros dont tu me fais descendre,
Sans tes profanes mains saura bien se répandre.

Elle prend le couteau sur l'autel, se frappe & tombe dans les bras de sa confidente. Le tonnerre gronde ; le bûcher s'allume...

CALCHAS, *à Achille.*

Elle expire ; & des Dieux reſpectant les décrets,
Allons de votre hymen achever les apprêts.

TOUT dénouement en action dépend entièrement de l'exécution ; elle fut confuſe ; & il n'étoit guère poſſible qu'elle ne le fût, les ſoldats qui devoient ſe mouvoir ſur un terrein peu étendu, n'ayant preſque pas été exercés aux mouvemens qu'il leur falloit faire. Au lieu de mettre l'autel au milieu du Théâtre, il falloit le placer au fond ſous une tente ouverte. D'ailleurs je ne rappelle ici ce dénouement, qu'afin que les perſonnes qui en ont entendu parler, voient que le deſſein de l'arranger, ne pouvoit pas être ſuſceptible de la plus légere apparence de gloriole & de prétention : l'idée n'étoit pas de moi ; & je n'y inſérois que dix ou douze vers pour lier le ſpectacle.





LETTRE

A M. DE SAINT-AUBIN,

Sur la Retraite de Mademoiselle Dangeville.

VOUS me demandez mon ſentiment, Monſieur, ſur un tableau auquel vous travaillez. Il repréſentera, dites-vous, *Thalie* éplorée qui fait tous ſes efforts pour retenir une Actrice qui veut la quitter. Je ne doute point de l'habileté de votre pinceau; je vous dirai ſeulement qu'il y a des objets qui ſont moins du reſſort de l'imagination que du ſentiment. Je ſuis perſuadé que *Thalie* aura l'attitude & toute l'expreſſion convenable; mais l'Actrice, cette Actrice divine, ſon front, ſes yeux, ſa bouche, tous ſes traits ſi délicatement aſſortis pour lui compoſer la phyſionomie la plus aimable & la plus piquante; ſa taille de Nymphe, ſon maintien libre, aiſé, & toujours décent; Mademoiſelle *Dangeville* enfin, (car ſa retraite du Théâtre eſt le ſujet de votre tableau) Mademoiſelle *Dangeville*, Monſieur, peut-on eſpérer de la bien peindre! Avec de l'intelligence, de l'étude & de la

réflexion, on peut se perfectionner le goût & devenir une Actrice très-brillante; mais l'Actrice de génie est bien rare; & il y a la même différence qu'entre *Molière* & un Auteur qui n'a que de l'esprit. Nous avons vu Mademoiselle *Dangeville* jouer dans les caractères les plus opposés, & les saisir toujours de façon que nous en sommes encore à ne pouvoir nous dire dans lequel nous l'aimions le plus. On aura de la peine à s'imaginer que la même personne ait pu jouer, avec une égale supériorité, *l'Indiscrete* dans *l'Ambitieux*; *Martine* dans *les Femmes Savantes*; *la Comtesse* dans *les Mœurs du Tems*; *Colette* dans *les Trois Cousines*; *Me Orgon* dans *le Complaisant*; *la Fausse Agnès* dans *le Poëte Campagnard*; *la Baronne d'Olban* dans *Nanine*; *l'Amour* dans *les Grâces*; *Camille* dans *Égérie*; *Florine* dans *le Rival supposé*, & tant d'autres rôles si différens. Combien de fois, à la première représentation d'une Comédie, a-t-elle procuré des applaudissemens à des endroits où l'Auteur n'en attendoit pas ? Je me souviens que le célèbre *Néricaut Destouches*, dont on alloit jouer une Pièce nouvelle, craignoit pour un monologue & quelques traits dans le cinquième Acte; il vouloit les supprimer : *donnez-vous-en bien de garde*, lui dit-elle; *je vous réponds que ce mo-*

nologue & ces traits seront fort applaudis. En effet, elle joua le tout avec un naturel, des grâces, une naïveté, qui décidèrent la réussite, & triomphèrent de tous les efforts qu'une indigne cabale avoit faits, pendant les quatre premiers Actes, pour faire tomber cette Comédie.

Ce qui achève de caractériser la personne de génie dans Mademoiselle *Dangeville*, c'est qu'elle est simple, vraie, modeste, timide même, n'ayant jamais le ton orgueilleux du talent, mais toujours celui d'une fille bien élevée; ignorant d'ailleurs toute cabale; &, dans le centre de la tracasserie, n'en ayant jamais fait aucune.

J'ai cru, Monsieur, puisque vous me consultiez, que je devois vous communiquer mes idées sur son caractère; parce qu'il me semble qu'on doit commencer par connoître celui de la personne qu'on veut peindre. Je souhaite que vous réussissiez; je souhaite que vous puissiez saisir cette ame fine, naturelle, délicate & sensible, qui vit, qui parle, qui voltige & badine sans cesse dans ses yeux, sa bouche & dans tous ses traits. Je suis, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur, *Saintfoix.*

FIN.



LETTRES TURQUES.

LETTRE PREMIÈRE.

Rosalide à Fatime, au Serrail du Bostangi Bachi.

Je suis en France, ma chere sœur; nous arrivâmes, il y a six jours, à Marseille. Quand je vis la terre, juge de mes transports & de ma joie par l'inquiétude cruelle où j'avois été pendant tout le trajet. Je craignois sans cesse que le vent ne vint à changer, & ne nous rejettât sur les côtes que nous quittions; je craignois que quelque Vaisseau Turc ne nous poursuivît, & ne m'arrachât mon cher *Mazaro*. Si ce malheur nous fût arrivé, tu sçais dans quels supplices il eût perdu une vie, à laquelle la mienne est attachée. Le jour, aux moindres cris de l'équipage, j'étois dans les plus vives allarmes; & la nuit je ne faisois que des songes effrayans.

Mais enfin nous voici au port; & nos cœurs s'y livrent à cette ſatisfaction ſi délicieuſe de deux tendres amans, échappés aux dangers, & à qui l'amour & la fortune ſemblent aſſurer déſormais un bonheur pur & tranquille.

J'ai eu la viſite des premières Dames de la Ville; j'ai mangé chez elles; car on mange les uns chez les autres dans ce pays-ci. On voit à la même table des hommes & des femmes qui ne ſont point mariés enſemble. Un mari même évite de ſe trouver dans les maiſons où va ſa femme; & l'on diroit au ſoin qu'il prend de ne point paroître avec elle pendant le jour, qu'on eſt convenu dans la ſociété, que c'eſt le tems des amans. Je te parle des gens de qualité; car j'ai cru remarquer que le Négociant, le Bourgeois parle à la ſienne publiquement, ſe promene avec elle tête levée, & même lui donne le bras.

J'ai exigé de *Mazaro* que nous laiſſerions ignorer pendant quelque tems que je ſçais le François (1);

(1) La mère de Fatime & de Roſalide étoit de Toulon; elle avoit appris le François à ſes deux filles, & avoit tâché de les élever dans ſa Religion : ſes ſoins réuſſirent à l'égard de Roſalide, qui étoit la Cadette; il y avoit quatre ans qu'elle avoit perdu ſa mère, lorſqu'elle paſſa en France.

cela me met dans le cas de n'être point obligée de parler. J'entends, j'écoute, je regarde, j'obſerve, j'examine tout. Quand je ſerai un peu plus au fait des mœurs, des uſages, & ſur-tout de la *Politeſſe* de cette Nation-ci, car j'y entends ſans ceſſe répéter ce mot, alors je pourrai me mêler comme une autre à la converſation. Mais Dieu me garde d'aſſaſſiner jamais les gens de mon babil, comme font quelques femmes, & ſur-tout certains petits hommes, vêtus de noir, que j'ai eu le malheur de rencontrer dans preſque toutes les maiſons où l'on m'a menée. Croirois-tu, ma chere ſœur, qu'ils ſont flattés qu'ont leur diſe qu'ils ſont vifs, étourdis, ſémillans, de vrais papillons? La ſotte eſpece !

Je pars après demain pour Paris; je t'écrirai dès que j'y ſerai arrivée. Je t'envoie la copie d'une Lettre de *Mazaro* à un de ſes parens; je ne doute point du plaiſir que tu auras à la lire, par la part qu'à dans ce récit une ſœur qui t'aime, & qui t'aimera toute ſa vie bien tendrement, en quelque pays du monde qu'elle ſoit. Adieu, ma chere Fatime.

LETTRE II.

Du Comte Mazaro au Marquis Piniani, à Venise.

Tu sçais, mon cher cousin, qu'une malheureuse affaire d'honneur m'obligea de quitter ma patrie. Le vaisseau où je m'embarquai pour passer en Sicile, fut attaqué par un Corsaire de Smirne; je ne te ferai point l'inutile relation de notre combat. Il s'en falloit de beaucoup que nous fussions à forces égales; nous fûmes pris, mis aux fers, conduits & vendus à Constantinople. Le Chef des esclaves du grand-Visir *Hussem* m'acheta & m'employa à la culture des jardins.

Il y avoit près de trois mois que j'y gémissois dans le plus rude esclavage, lorsqu'un jour le Visir s'approcha de l'endroit où je travaillois. Après m'avoir considéré assez long-tems avec beaucoup d'attention, il me fit plusieurs questions sur ma naissance & sur mon pays. Je ne cherchai point à lui déguiser la vérité. Il me parut touché de l'avilissement où me réduisoit la fortune; il ordonna qu'on me traitât avec douceur; & depuis, il ne se promenoit jamais, qu'il ne m'appellât pour s'entretenir quelques momens avec moi.

L'heure

L'heure où il avoit coutume de paroître étoit déja passée, quand un soir je le vis venir avec une jeune personne au-devant de qui je puis dire que mon cœur vola. A chaque pas qu'elle faisoit, je le sentois tressaillir. Oui, j'aimois déja, quoique je ne pusse pas encore bien distinguer les charmes que j'allois adorer. Elle approcha ; & le Visir s'arrêta pour me parler ; mais immobile, & sans lui répondre, j'étois dans cet étonnement où le cœur enchanté croit que les yeux ne lui portent pas encore assez tout le plaisir qu'il devroit goûter. Il sourit de mon désordre en regardant sa fille ; car c'étoit elle : elle rougit, & s'appuyant sur son bras, le fit tourner dans une autre allée.

Je passai le reste du soir & toute la nuit dans un trouble & une agitation qui ne me permirent pas de fermer l'œil. L'adorable fille d'Hussem fut sans cesse présente à ma pensée : je me sentois entraîné par un penchant plus fort mille fois que toutes les réflexions, & auquel j'aurois voulu vainement résister. Dès qu'il fut jour, je me rendis au jardin ; j'allai me mettre sur le banc où elle s'étoit assise la veille ; je regardois tous les endroits où elle avoit passé. Que devins-je ! Non, il n'est pas possible d'exprimer ce que je ressentis, lorsqu'une de ses esclaves, m'arrachant à ma ré-

verie, vint me dire de ſa part de lui porter des fleurs. Avec quel empreſſement j'allai les cueillir ! avec quelle émotion je les portai ! Qu'alors l'emploi où l'eſclavage m'attachoit me parut brillant ! & que l'amour pare avantageuſement tout ce qui l'approche de ſon objet ! Elle étoit encore au lit ; elle en ſortit ſes beaux bras pour aſſembler ces fleurs ; & dans le mouvement qu'elle fit, il me ſembla que j'en voyois ſortir toutes les grâces, les amours, tous les charmes de la nature. Son père lui avoit dit que je jouois de pluſieurs inſtrumens ; elle me marqua qu'elle ſouhaitoit de m'entendre : je m'approchai d'un claveſſin. Après avoir préludé par quelques airs Italiens, je chantai, en m'accompagnant, des paroles qui avoient beaucoup de rapport à ma ſituation. Il me parut qu'elle m'écoutoit avec une certaine attention, que le plaiſir ſeul de l'oreille ne fixoit pas. Que te dirai-je, mon cher Couſin? Ces précieux inſtans furent ſuivis de mille autres. Il ne ſe paſſoit plus de jour, que je ne la viſſe, & que je ne reſtaſſe deux ou trois heures avec elle. Malgré tout l'amour dont je brûlois, timide, confus, toujours embarraſſé en lui parlant, je n'aurois jamais oſé me déclarer, ſi le hazard ne m'eût favoriſé d'un interprête, auquel je ne m'attendois pas,

Je m'étois amusé à élever des oiseaux & à leur apprendre à répéter quelques airs; j'en avois instruit un plus chéri que les autres à prononcer, *je vous aime.* Un matin que j'entrois chez Rosalide, il vole de dessus mon épaule à son cou, & en lui becquetant l'oreille, il lui dit, *je vous aime.* Ah ! qu'il est joli, s'écria-t-elle, en le baisant! Mon fidelle écolier lui souffle encore dans la bouche, *je vous aime;* & à chaque caresse qu'elle continua de lui faire, il répéta sa leçon à merveille. Mais ne sçait-il que cela, me demanda-t-elle? Il attend, lui dis-je, votre réponse : il l'a sçait déja, me répondit-elle; appellez-le; il vous la dira. J'allois me jetter à ses genoux, lorsque son père entra. Il fallut me retirer sans pouvoir lui exprimer, que par mes regards, tout le ravissement dont mon cœur étoit comblé.

J'espérois qu'elle viendroit le soir au jardin. J'attendis la fin du jour avec une impatience égale à mon amour. Je ne pouvois ni rêver, ni me distraire; je me promenois, je m'asseyois, je voulois quelquefois me mettre au travail; & dans l'instant je le quittois : on eût dit que je croyois qu'à force de changer de place, je ferois avancer le moment que je desirois. Enfin la nuit approchoit; & je ne vis venir que le Visir : il avoit l'air sombre & ab-

batu; il me fit ſigne de le ſuivre dans une allée couverte; & lorſque nous y fûmes, il me parla à peu près dans ces termes.

« Je ſuis né à Salonique de parens Grecs; je fus » amené à Conſtantinople, eſclave comme tu l'es. » Mon activité, mon zèle, & peut-être quelques » agrémens dans ma figure, me firent remarquer » de la Sultane mère; elle m'employa dans diffé- » rentes affaires où j'eus le bonheur de réuſſir. » Lorſque ſon fils fut en âge de gouverner par lui- » même, elle lui parla de moi ſi avantageuſe- » ment, qu'il me prit à ſon ſervice. Je fus d'abord » Capigi-Bachi; enſuite élevé à la dignité de Ba- » cha d'Alep, & quelques années après à celle de » Gouverneur général de la Méſopotamie. (1) Le » Sophi s'étoit emparé d'une partie de cette pro- » vince, & ſe flattoit d'en achever la conquête » dans la prochaine campagne. En moins de qua- » tre mois, non-ſeulement je lui enlevai ce qu'il » avoit pris; mais je le réduiſis à défendre ſes pro- » pres frontieres, & bientôt à demander la paix. » Nous n'en avons jamais fait une plus glorieuſe » avec la Perſe. Dès qu'elle fut concluе, le Sultan,

(1) Le Diarbeck.

» pour récompenser mes services, & je pourrois » même dire, pour satisfaire à la voix publique, » me rappella auprès de lui, & me confia le sceau » de l'Empire. Depuis près de sept années que je » suis Visir, le ciel m'est témoin que je n'ai jamais » eu en vûe que la gloire du Maître & le bonheur » des Sujets. Mais que n'invente pas l'envie con- » tre ceux qu'elle veut perdre ! Je m'apperçois » depuis quelque tems que ma faveur diminue, & » que mes ennemis sont prêts à triompher. Pour » prévenir le coup qui me menace, je veux fuir » chez les Chrétiens. Je n'ai que deux filles. L'aî- » née est mariée au Bostangi-Bachi. Tu connois la » Cadette; tu l'aimes; tu lui a plu. Sa mère, qui » étoit Françoise, l'a élevée dans ta Religion. Je » vous unirai l'un à l'autre dans un pays de liberté. » Tâche de t'assurer d'un Vaisseau. Je ne te dis » rien sur les précautions que tu dois prendre; je » me repose absolument de tout sur ton amitié, » tes soins & ta prudence ». En achevant ces mots, il voulut m'embrasser. Je me précipitai à ses genoux, & tâchai de lui exprimer tout l'atta-chement, toute la tendresse & la reconnoissance dont mon cœur étoit pénétré.

Le lendemain j'allai au port. La fortune qui

sembloit ne m'avoir jeté dans les fers, que pour me conduire au comble du bonheur, me fit rencontrer en y arrivant, un des hommes du monde en qui je pouvois avoir le plus de confiance; c'étoit un riche Négociant de Marseille, qui faisoit un gros commerce à Venise, & que j'avois vu souvent chez mon père. A peine m'eut-il reconnu, que me serrant dans ses bras, les larmes aux yeux, il m'offrit tout ce qui dépendoit de lui pour me tirer de l'esclavage. Je ne balançai point à lui conter mon aventure. Après qu'il l'eut écoutée, il m'assura de nouveau que je pouvois disposer de tout ce qui lui appartenoit; que son vaisseau étoit au port; qu'en cinq jours au plus tard il seroit en état de mettre à la voile, & qu'il prendroit des mesures si justes, qu'il espéroit que nous n'aurions pas de risques à courir. Le Visir à qui j'allai rendre compte d'un si heureux commencement, m'ouvrit ses trésors; & en différens voyages, j'avois déja porté secrettement au Vaisseau plus de quatre millions en or & en pierreries. Nous devions nous embarquer la nuit du surlendemain, lorsqu'en rentrant le soir du quatrième jour au Palais, j'appris que mon Maître, mon bienfaiteur, mon père, cet homme si respectable, & à qui j'avois tant d'obli-

gations, avoit été prévenu par ses ennemis. J'eus le spectacle affreux des Muets & des Capigis qui portoient sa tête au Sultan.

Ma chère Rosalide se retira chez sa sœur. Plusieurs jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler d'elle. J'étois accablé de douleur, & dans les plus vives inquiétudes. Enfin elle m'écrivit de continuer à préparer tout pour notre départ. Je lui fis réponse que tout étoit prêt; que je n'attendois que ses ordres; que le vent étoit favorable; & que, si elle vouloit me marquer où je pourrois l'aller prendre, nous serions loin de Constantinople avant la fin de la nuit. Je la vis bientôt arriver, déguisée en jeune Arménien. Notre navigation a été des plus heureuses: nous arrivâmes hier à Marseille. Dès que j'y aurai fini quelques affaires, nous partirons pour Paris. Viens nous y joindre, mon cher Cousin; viens y jouir du plaisir de voir ton ami au comble de la félicité. Je suis, mon cher Cousin, &c.



LETTRE II.

Rosalide à Fatime.

JE suis à Paris depuis huit jours. Il n'est pas aisé de démêler si les François aiment véritablement les Etrangers, ou s'ils n'ont que la vanité, l'espece de coquetterie de s'en faire aimer. Croiroient-ils que, par toutes sortes de bonnes façons, ils doivent tâcher d'adoucir le malheur d'une personne, envers qui la nature a été assez marâtre, pour ne l'avoir pas fait naître Françoise? Je ne sais; mais il est sûr qu'il n'y a point de politesses, d'égards, de prévenances & d'attentions qu'on ne me marque en toute occasion; jusqu'au petit peuple s'empresse, & semble vouloir faire les honneurs de la France.

La bonne humeur qui fait le fond du caractère de cette Nation-ci, aideroit beaucoup à me persuader qu'elle est naturellement bienfaisante. On rit de tems en tems dans les autres pays; ici on rit toujours: il y règne un ton, un air d'enjouement & de gaieté qui frappe d'abord tout étranger.

Mazaro convient que le François a l'ame noble

& généreuse; mais il prétend que la fureur d'être à la mode, de briller, d'être cité, de passer pour avoir du feu, de l'imagination, & des saillies, le rend étourdi, frivole, indiscret & méchant. Il y a, dit-il, mille gens dans Paris qui s'estiment dédommagés de tout, pourvu qu'on croye qu'ils ont de l'esprit. Il me contoit hier qu'un homme, dont tout le bien consistoit en rentes sur la Ville, en perdit les deux tiers par un nouvel Édit du Roi. Il fut d'abord consterné; mais en déplorant son malheur, il lui vint un trait contre le Ministre; il le mit en chanson: elle courut, fut trouvée plaisante; le voilà consolé.

Tu me demanderas sans doute si les Françoises sont belles: on peut croire que non; mais il est impossible de sentir qu'elles ne le sont pas: sans les avoir vues, on peindra la beauté, jamais les grâces.

Je t'envoye toutes sortes de coëffures, de parures, & les étoffes les plus nouvelles. Je prie la personne à qui je les adresse à Marseille, de te les faire tenir le plutôt qu'il sera possible. Mais quelque diligence qu'elle fasse, elles ne seront déja plus de mode ici quand tu les recevras. Adieu, ma chère sœur.

LETTRE III.

Rosalide à Fatime.

Une parente de Mazaro me proposa hier de sortir avec elle. Notre carrosse arrêta vis-à-vis d'une maison où nous entrâmes à travers une troupe de gens armés qui s'ouvrit pour nous laisser passer. Nous montâmes à une petite chambre que l'on referma sur nous avec un grand bruit de clefs ; nous étions dans l'obscurité ; & je ne savois que penser de l'endroit où l'on m'avoit conduite, lorsque plusieurs lumières, d'une odeur fort désagréable, commencèrent à éclairer une grande salle assez mal décorée : à ce qu'on m'en avoit déja dit, je reconnus aisément que j'étois à la Comédie.

C'est un lieu où les François s'assemblent à une certaine heure pour y pleurer sur la triste destinée de quelques héros qu'ils n'ont jamais ni vus, ni connus, & pour y rire des défauts, des foiblesses, des vices & des ridicules de leurs parens, de leurs amis, & des personnes avec qui ils vivent tous les jours.

Un Abbé connu de la Dame avec qui j'étois, vint se placer dans notre loge; c'est sans contredit l'Ecclésiastique du Royaume le plus au fait de l'histoire secrette des différens Spectacles. Il fut sans doute charmé de trouver une Etrangère avec qui pouvoir étaler tout son savoir. Il m'apprit les noms, surnoms, l'âge, les talens, les bonnes & les mauvaises qualités de toutes les Actrices, une partie des amans à qui elles avoient appartenu, & ceux qui les avoient actuellement. Telle à qui je n'aurois pas donné plus de vingt-cinq ans, étoit, selon lui, depuis près de trente, fille de théâtre, mère de plusieurs enfans, & cependant recherchée comme dans sa nouveauté. C'est le miracle des houris du paradis du Prophète.

Laissant à part la vie intérieure de ces Demoiselles, je conçois qu'une Comédienne peut trouver bien de l'agrément dans son état. Il lui fournit sans cesse de nouvelles occasions de contenter ce desir de plaire si naturel à notre sexe. Elle a presque tous les jours le plaisir d'essayer ses charmes sous différens habillemens, sous différentes parures. N'est-elle pas même en droit de penser, qu'elle ne doit les douceurs de sa situation qu'à son propre mérite? Par quelle bizarrerie de

préjugés ſe mettra-t-elle au-deſſous de cette femme dont la naiſſance n'eſt pas au-deſſus de la ſienne, & qui ne brille que de l'éclat emprunté de la fortune & des friponneries de ſon mari? Je ne vois pas qu'il ſoit plus noble d'exercer ſon eſprit à imaginer quelque nouvelle taxe ſur la Nation, que d'employer ſes talens à l'amuſer. J'irai demain à l'Opéra. On m'a beaucoup vanté ce ſpectacle; nous verrons. Adieu, ma chère Fatime, aime toujours Roſalide.

LETTRE IV.

Roſalide à Fatime.

JE ſors de l'Opéra. Ce ſpectacle a tenu pendant trois heures mon eſprit, mes yeux & mes oreilles dans un ſi grand enchantement, que je ne conçois pas qu'il y ait des perſonnes aſſez ennemies de leurs plaiſirs, pour ne vouloir pas s'y amuſer, & pour s'obſtiner à répéter ſans ceſſe, qu'il eſt ridicule qu'un homme vienne déplorer ſes malheurs, & ſe tuer en chantant. L'idée qu'elles ſe font du chant, & l'habitude de le regarder comme un enfant du plaiſir & de la joie, cauſent ap-

paremment cette prévention, qui se dissiperoit aisément si elles le considéroient dans son essence réelle, c'est-à-dire, comme un simple arrangement de tons différens. Je ne pus m'empêcher de rire à la Comédie, lorsque je m'apperçus qu'un Roi rimoit exactement tout ce qu'il disoit à sa Maitresse, à son Conseil & à son Capitaine des Gardes. La rime qui se fait bien plus sentir dans la simple déclamation que dans le chant, me parut une affectation puérile : elle rompt l'illusion & ne produit aucune beauté; au-lieu qu'à l'Opéra, cette suite, ce mélange, cette succession variée de sons pour peindre la haine, l'amour, la jalousie, la fureur & la vengeance, donne selon moi, de la force, de la chaleur, de l'énergie, & une nouvelle expression aux paroles; en un mot, il m'a semblé qu'à l'Opéra j'aurois été affectée quand même je n'aurois pas entendu le françois, & qu'au contraire à la Tragédie où l'on m'a menée, je n'entendois le françois que pour être choquée du langage peu naturel qu'on y parloit.

Je suppose que le Roi de France envoyât son Académie de Musique peupler une Colonie déserte, avec défenses expresses à tous ceux qui la composent, de se rien dire, de se rien demander, enfin de se parler autrement que comme ils se

parlent au théâtre : il n'eſt pas douteux qu'il naî-troit dans cette Iſle une poſtérité chantante, dont toutes les inflexions de la voix ſeroient élancées & meſurées ; & que cette poſtérité, ſi elle rentroit un jour dans la patrie de ſes pères, trouveroit la diſſonnance des tons de nos converſations fort extraordinaire, & avec plus de raiſon, je crois, qu'on n'en a de ſe récrier contre la repréſentation de toute une action en muſique.

Les décorations, les habits, les chœurs, les machines & les divers changemens, rendent l'Opéra ſi magnifique & ſi ſurprenant, que ſi les ſauvages voiſins de l'Iſle, où dans ma ſuppoſition je l'ai relégué, aſſiſtoient à ſon ſpectacle, je ſuis perſuadée qu'ils croiroient voir véritablement des Divinités, & que, pour peu que Monſieur le Di-recteur eût d'eſprit & d'ambition, il lui ſeroit aiſé de trancher du prophète, du légiſlateur, & de faire des proſélytes. A la tête des ſaintes & des dévotes de cette nouvelle loi, il ſeroit plai-ſant de lire les noms de quelques Actrices dont on m'a conté les aventures. Mahomet ſuivi de ſa Cadizge, de deux ou trois autres femmes, & de quelques vagabonds, entreprit & vint à bout d'en établir une, dont les machines ſont plus groſſières. J'eſpère toujours, ma chère Fatime,

que les inſtructions que notre mère t'a données dans l'enfance, ne feront point perdues, & que tôt ou tard tes yeux ſe déſilleront aux clartés de la vraie religion : c'eſt la plus grande ſatisfaction que pût recevoir une ſœur qui t'aime bien tendrement. Adieu.

LETTRE V.

Roſalide à Fatime.

Nous étions hier cinq ou ſix femmes chez moi; entra un jeune homme des amis de Mazaro; on parloit de Conſtantinople. Conſtantinople! s'écria-t-il, en ſe laiſſant aller dans un fauteuil; Conſtantinople! Ah! Meſdames, c'eſt le ſéjour de mon ame! Un honnête Muſulman doit mener une vie bien délicieuſe! En quoi, Monſieur, lui demandai-je aſſez étonnée de ſon enthouſiaſme? Il n'y a à Conſtantinople ni bals, ni aſſemblées, ni jeu, ni ſoupers, ni ſpectacles, ni ce concours d'arts, de ſciences & de talens qui fourniſſent chaque jour dans Paris de nouveaux amuſemens.... Cela ſe peut, Madame, me répondit-il, cela ſe peut; mais le plaiſir d'avoir un Serrail!. Pour avoir un

Serrail, répliquai-je, il faut être riche; & je ne vois pas qu'en France ſes gens qui le ſont & qui ont le cœur gâté, manquent plus de femmes qu'ailleurs. Si un Seigneur Turc a dix eſclaves, un Seigneur François n'a-t-il pas toute la Comédie, tout l'Opéra, toutes les jeunes filles qui poſtulent, & à qui il promet ſa protection pour y entrer, & cent autres? Il eſt vrai que ces Demoiſelles ne ſont pas abſolument en propre à lui comme en Turquie une eſclave à ſon maître; mais le droit de propriété en fait de femmes, n'eſt pas, je crois, ordinairement ce qui flatte le plus le goût de votre Nation... Il y a des cas, Madame, il y a des cas, s'écria de nouveau cet extravagant: eſt-il rien de plus doux que d'avoir à ſoi cinq ou ſix jolies enfans qu'on achète à l'âge de ſix, de ſept, de huit ans; & lorſqu'elles en ont treize.... Nous le priâmes de vouloir bien nous épargner ſes arrangemens de ménage, & de changer de converſation.

Ma chère ſœur, les loix ſont différentes chez les différens peuples; les mœurs des hommes ſont par-tout les mêmes. Je dirai plus, leur caractère eſt par-tout également injuſte, impérieux & tirannique. S'il étoit permis à Paris d'avoir pluſieurs femmes, elles y ſeroient peut-être auſſi captives qu'en

qu'en Turquie ; mais comme un François ne peut en avoir qu'une, il ne la cache pas, de peur que son voisin ne cachât aussi la sienne. Quoiqu'il ait publiquement des maîtresses, en exige-t-il moins de fidélité de la malheureuse qu'il a épousée ? Non, & si elle ose se plaindre en justice, si elle prouve évidemment qu'il en use mal avec elle, devinerois-tu le jugement qui intervient ? Il est digne des hommes ; ce sont eux qui le prononcent. On ordonne que cette infortunée entrera dans un couvent ; c'est-à-dire, qu'en France on nous enferme, parce que nos maris ont tort avec avec nous, & en Turquie, parce que nous pourrions avoir tort avec eux ; cela est indigne ; cela révolte. Adieu, ma chère Fatime.

LETTRE VI.

Rosalide à Fatime.

JE n'ai jamais rien vu de si charmant, qu'une femme qui vint hier dans une maison où j'étois ; je ne me lassois point de la regarder, d'admirer son air, sa taille, sa démarche noble, son sourire, je ne sçais quoi de fin & d'engageant répan-

du ſur toute ſa phyſionomie. La jolie perſonne ! dis-je à une Dame aſſiſe à côté de moi : Eſt-elle mariée ? Voilà ſon mari, me répondit-elle, en me montrant un jeune homme d'une figure très-aimable, qui étoit adoſſé à la cheminée ; ils ont l'un & l'autre de la naiſſance, de grands biens, beaucoup d'eſprit ; & cependant ils n'en ſont pas plus heureux : vous voyez, continua-t-elle, que ſes regards ſont attachés ſur elle ; je ſuis ſûre qu'il ſe dit en lui-même, que rien n'eſt plus adorable ; mais la juſtice que ſes yeux lui rendent, ne paſſe plus juſqu'à ſon cœur ; la facilité à devenir heureux, lui ôte le goût, le plaiſir, & l'empreſſement de l'être.... J'entends, Madame, interrompis-je ; c'eſt un de ces fats dont on m'a parlé, qui croyent qu'il eſt du bel air de ne ſe pas ſoucier de ſa femme ? Ah ! ne lui faites point cette injuſtice, reprit-elle ; il marque à la ſienne toute l'eſtime, tous les égards & toutes les attentions imaginables ; mais rien ne peut ſuppléer à l'amour ; elle l'aime paſſionnément : il le ſait ; il ſent combien elle doit ſouffrir ; & il eſt ſans ceſſe déchiré par le remords de rendre malheureuſe une des perſonnes du monde qui mérite le moins de l'être.

Ma chère ſœur, j'ai vu notre père éprouver cette même ſécheresse de cœur, & ſe la reprocher au

milieu de vingt femmes charmantes, soumises à ses plaisirs, & qui toutes sembloient n'aspirer qu'au bonheur de lui plaire. Quelles sommes n'a-t-il pas dépensées pour acheter des esclaves dont il ne se soucioit plus dès qu'elles étoient dans son Serrail ? Je regardois cet état d'insensibilité, cette privation de desirs, comme une punition d'avoir voulu trop les irriter. Mais quand je vois que les cœurs les plus vertueux, & qui méritent le plus d'être comblés des douceurs de l'amour, n'en tombent pas moins dans ce même anéantissement, je t'avoue que je ne sçais que penser de la nature & des loix. Tout dans l'univers est-il donc imparfait ? On ne doit avoir des desirs que pour l'objet à qui l'hymen nous lie ; & c'est ce même hymen, cette union si pure, ce nœud sacré qui détruit ce qu'il légitime ; que dis-je ? ce qu'il ordonne ! J'ai épousé mon amant après bien des inquiétudes & des peines ; sa tendresse pour moi va jusqu'à l'adoration ; mais peut-être que bientôt, ô ciel !... Non, je ne dois rien craindre ; nos cœurs étoient destinés l'un pour l'autre ; mon bonheur est à jamais assuré ; & rien ne pourroit l'égaler, si j'avois le plaisir de t'avoir avec nous. Adieu, je t'embrasse bien tendrement, ma chère Fatime.

LETTRE VII.

Rosalide à Fatime.

J'AI été indisposée pendant quelques jours ; mais j'ai eu toujours si bonne compagnie, que je ne suis sortie qu'avec peine pour aller chercher ailleurs ce que je trouvois si commodément chez moi : il s'y est passé de ces scènes plaisantes que la folle imagination du François crée, pour ainsi dire, de rien.

Viens que je t'embrasse, mon cher Chevalier, disoit hier un jeune homme à un de ses amis. J'ai appris avec une vraie joie que tu as quitté cette Madame D*** ; sçais-tu bien que cet amour-là commençoit à paroître bien long, bien sérieux, & à te donner un travers dans le monde ? J'avois beau dire que parce que ton cœur s'amusoit deux ou trois semaines de plus avec elle qu'avec une autre, il ne falloit pas précipiter son jugement ; que je te connoissois, & que cela finiroit bientôt, je ne persuadois point : on se rappelloit, en souriant malignement, le jour que tu l'avois prise ; & comme on ne peut pas disconvenir qu'elle n'ait

de l'eſprit & de la beauté, on ſe diſoit à l'oreille qu'elle t'avoit fixé. Eh! quel mal y auroit-il, Monſieur, demanda une Dame de la compagnie à cet ennemi des amours de durée, qu'une femme auſſi aimable que Madame D*** eût rendu le Chevalier conſtant? Ah! fi, fi donc, Madame, conſtant! répondit-il; entre nous, qu'eſt-ce qu'un homme conſtant? Une eſpèce d'animal aſſujetti, qui n'a plus qu'une allure, qui devient domeſtique, qui ne goûte plus le vin, qui fuit les petits ſoupers & ſes amis; il me ſemble voir un mari qui fait un bon ménage. La conſtance marque un cœur étroit, un cœur qui n'a pas la force de ſeconder la nature qui lui préſente ſans ceſſe de nouveaux objets, pour l'aider à ſecouer le joug de celui qui l'a ſubjugué. En un mot, votre homme conſtant n'eſt ordinairement qu'un pareſſeux, qui, ſe méfiant de ſon mérite, s'aſſoupit avec une conquête faite pour ne ſe pas donner la peine d'en entreprendre une autre qu'il pourroit manquer. En vérité, répliqua la même Dame qui avoit déja pris la parole, ce propos eſt bien étonnant dans la bouche de quelqu'un qu'on ſçait attaché depuis deux ans à.... A une Comédienne, n'eſt-ce pas? s'écria-t-il d'un ton ricaneur. Eh! Madame, c'eſt l'inconſtance même qui entretient & perpé-

tue mon goût pour cette Actrice : jamais Prothée ne fut plus admirable ; tantôt c'est une amante en pleurs qui regrette un perfide ; un autre jour, bergere innocente, elle voudroit se cacher à elle-même le trouble d'un amour naissant ; quelquefois c'est une coquette aimable qui m'amuse par son esprit ; enfin presque tous les soirs elle change d'attraits, de grâces, de caractère, d'habits & de visage même, si vous voulez. Mon imagination que ranime chaque jour une curiosité récente, avertit, presse mon cœur de désirer, le séduit, l'enflamme ; & dans le même objet je crois jouir d'Atalide, de Monime, de Célimène & de Cloë. Mais cela me rappelle qu'elle joue aujourd'hui dans une Pièce nouvelle ; c'est un pucelage ; j'y cours ; en effet il se leva & sortit.

Aurois-tu jamais pensé, ma chère sœur, qu'on pût traiter la constance de vertu ridicule ; & que diras-tu d'une Nation où la plûpart des hommes, dès l'âge de vingt-cinq ans, sont déja privés des vrais plaisirs de l'amour ? Leur ame est flétrie ; leur cœur est blazé ; & leurs sens mêmes ne se réveillent plus qu'à force de prestiges & d'illusions. Adieu, je t'embrasse bien tendrement, ma chère Fatime.

LETTRE VIII.

Rosalide à Fatime.

J'ALLAI il y a quelques jours chez une femme très-aimable, d'un rang distingué, & de qui j'ai reçu mille prévenances & mille amitiés à mon arrivée en cette ville. Je la trouvai distraite, rêveuse, inquiette; je la priai de me dire librement si je ne la gênois pas; au contraire, me répondit-elle en soupirant, je serai charmée que nous passions ensemble le reste de la journée; je soulagerai peut-être un peu ma douleur en la confiant à une amie. J'aime, ajouta-elle, & j'aime un ingrat qui ménage d'autant moins mon cœur, qu'il s'en croit plus le maître; il y a quatre jours que je ne l'ai vu, quoique j'apprenne de toutes les personnes qui viennent chez moi, qu'il se multiplie, pour ainsi dire, & qu'on le rencontre par-tout. Elle s'interrompit à ces mots pour s'approcher de la fenêtre; un carrosse venoit d'entrer dans la cour. Ah! le voici, s'écria-t-elle; & dans l'instant on annonça un jeune homme dont la figure, il est vrai, me parut charmante; mais dont les manie-

res me firent bientôt mal augurer de ſon cœur.

Il y a long-tems qu'on ne vous a vu, Monſieur, lui dit-elle ! — Que voulez-vous, Madame, répondit il, preſque ſans la regarder ? on a des amis ; j'ai fait deux dîners-ſoupers qui ont été pouſſés aſſez avant dans la nuit ; j'ai dormi le jour, j'ai vu mes chevaux, j'en ai vendu, j'en ai troqué, j'ai joué, j'ai perdu ; & je ſuis à préſent en quête de quelque Juif qui me prête de l'argent.

En achevant ce beau détail, il appella un grand chien qui l'avoit ſuivi, le careſſa, lui parla aſſez long-tems, & ne nous adreſſa la parole à notre tour que pour nous le vanter. Il ſe lève enſuite, ſe pavâne devant un miroir, y compoſe ſes grâces, raccommode une boucle de ſes cheveux qui lui couvroit trop l'oreille ; & bientôt par une révérence légère, il annonce ſa retraite. — Quoi ! vous ſortez ſi vîte, lui demanda ma trop foible amie ? Vous reverra-t-on ? — Oui.... cela ſe pourra, répondit-il de l'anti-chambre.... ce ſoir.... un de ces jours.

Ma chère ſœur, voilà comme j'ai vu un François traiter une femme dont il eſt adoré ; & ce François reſſemble à bien d'autres. Dominés par l'amour-propre, gâtés par l'exemple, ambitieux ſur-tout, en entrant dans le monde, de parvenir

à l'état brillant d'hommes à bonnes fortunes, leur amour naiſſant n'eſt ordinairement qu'un deſir de plaire, leur perſévérance qu'une ſuite de leur orgueil qui s'irrite, & s'étonne qu'on ne ſe rende pas d'abord; & ſouvent ce qui les flatte uniquement dans les faveurs qu'on leur accorde, c'eſt l'idée qu'on n'a pu tenir contre tout leur mérite.

Un Turc achete une femme; elle ne l'a pas choiſi; il ne lui a donc nulle obligation de ſa poſſeſſion; & il eſt en quelque façon en droit de ne l'aller voir, qu'autant que ſon plaiſir l'y engage. Mais ici une femme eſt libre; elle pouvoit ſe déterminer en faveur de tout autre, que de l'amant à qui elle donne ſon cœur. Lorſqu'il a ſéduit ce cœur, lorſque dans le ſien la plus vive reconnoiſſance devroit ſe joindre à l'amour, il néglige, il abandonne, que dis-je? il ſe plaît à entendre gémir ſa conquête; ſa vanité triomphe à la vûe des larmes qu'il lui fait verſer. En amour, le Turc eſt peu délicat; le François eſt ingrat & perfide.



LETTRE IX.

Rosalide à Fatime.

Que je me trompois lorsque je t'écrivis que les François étoient naturellement bons, humains & compatissans ! Ah ! ma chère sœur, qu'ils sont cruels ! qu'ils sont barbares ! J'assistai hier à ce qu'ils appellent une Vêture. La jeune personne pour qui se faisoit la cérémonie, ne paroissoit pas avoir plus de seize ans. Je ne chercherai point à te la peindre. Imagine-toi la taille la plus noble, la physionomie la plus intéressante ; imagine-toi l'innocence avec ses grâces simples & naïves, cet air de modestie & de douceur qui l'accompagne toujours ; c'est elle ; tu la vois. Après que l'assemblée l'eut bien considérée, on la dépouilla de ses riches habits, pour lui en donner de sombres & de lugubres ; on coupa ses beaux cheveux. Je pénétrois tout l'état de son ame, malgré les efforts qu'elle faisoit pour se donner de la force contre sa cruelle destinée ; je la voyois de tems en tems frémir, pâlir, & ses beaux yeux prêts à fondre en larmes : il fallut donner un libre cours aux miennes ;

je n'en pouvois plus; mon saisissement m'étouffoit; il y avoit près d'une demi-heure que je ne respirois que par de longs soupirs.

Vous paroissez bien touchée! me dirent les Dames qui m'avoient menée à ce triste spectacle. Ah! tout ce qu'on peut l'être, répondis-je. J'avois de la peine à croire, que dans les pays les plus sauvages (1), il y eût des pères assez barbares pour tuer leurs enfans nouveaux nés, quand ils n'étoient pas assez riches pour les nourrir; mais je vois que le François est encore plus inhumain.

Une fille aimable, qu'il a vu croître sous ses yeux, est l'innocente victime qu'il sacrifie au mariage d'une aînée; il ne l'a élevée jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans, que pour la livrer à un supplice continuel, & la forcer de s'enterrer vivante. Quel horreur! De grâce, Mesdames, ajoutai-je, allons nous-en : en vérité, je souffre trop ici. Nous sortîmes; & pendant tout le chemin la conversation ne roula que sur le sort affreux d'une jeune personne privée à jamais de sa liberté, asservie à tout ce que l'obéissance a de plus mortifiant, & obligée de veiller sans cesse contre les mouvemens

(1) Dans la Colchide ou Mingrelie.

d'un cœur qui n'étoit pas formé pour être insensible. On conta à cette occasion plusieurs aventures de couvent ; & ce matin une de ces Dames m'a envoyé ces deux lettres, en me marquant qu'elle les trouva dans une cassette de son frère, qui fut tué il y a deux ans dans une bataille.

Il n'y a qu'une Religieuse qui puisse écrire avec ce feu, cette ivresse & ces transports. L'ame d'une femme répandue dans le monde, est si dissipée par le desir de briller, par le jeu, les soupers, les bals & les spectacles, que l'amour n'y est ordinairement qu'un goût léger, un amusement, une passion frivole ; au lieu que c'est un embrâsement dans le cœur d'une infortunée, toujours gênée, toujours captive, toujours avec elle-même & avec des desirs que la contrainte ne sert qu'à irriter : elle se couche en s'occupant de son amant, y rêve en dormant, s'éveille pour y penser, pour le souhaiter, & pour aspirer au moment où elle pourra se trouver avec lui.

Lettre.

Je ſuis inquiete ; je crains que vous ne ſoyez indiſpoſé ; je ne pus jamais ſortir plutôt de l'appartement de la Supérieure. Il y avoit près d'une heure, qu'au vent & à la pluie, vous m'attendiez dans le jardin ; vos habits étoient traverſés ; le froid vous avoit ſaiſi ; où vous menai-je ! dans ma chambre, dans la chambre d'une Religieuſe, où il n'y a pas même de cheminée ! Vous n'aviez pas ſoupé ; & je n'eus que quelques fruits à vous offrir ; je n'ai jamais ſenti ſi vivement les auſtérités de mon état ! Direz-vous encore que toujours timide, toujours confuſe, toujours embarraſſée de vos deſirs, il faut me vaincre à chaque fois ? Que la pitié me rendoit hardie ! je prévenois vos careſſes ; je réchauffois vos mains dans les miennes ; j'eſſuiois l'eau qui dégoûtoit de vos cheveux ; je vous aidois à ôter vos habits ; avec quelle tendreſſe je vous tenois embraſſé ! & bientôt avec quel raviſſement, brûlante d'amour dans l'ivreſſe du plaiſir, en dévorai-je, pour ainſi dire, les inſtans ! Qu'ils s'écouloient avec rapidité ! quelle nuit !... c'eſt vous du moins, je n'ai pas à me le reprocher, c'eſt vous qui m'avez annoncé que le jour alloit nous ſur-

prendre & qu'il étoit tems de nous séparer ; je n'avois pas la force de parler pour exprimer mes transports ; l'aurois-je eue pour vous dire de me quitter ! Ah ! vous pouviez sans crainte demeurer encore une demi-heure avec moi. Il semble que l'Amour ait voulu vous en punir : mon cœur ne peut vous être infidele ; mais un songe séduisant l'a replongé dans des délices que vous ne partagiez plus. Le bruit du Couvent frappoit en vain mon oreille ; il n'arrachoit point mon ame aux douceurs de son illusion. Languissante & les yeux à demi-ouverts, je me croyois encore avec vous ; & je ne me suis tout-à-fait éveillée que dans un transport où j'ai voulu vous serrer dans mes bras. Sort cruel ! Une femme dans le monde, maîtresse de son sommeil, lui peut donner une partie des momens où elle ne voit pas son amant ; on fait régner le silence autour de son appartement ; au lieu qu'ici nos instans, qui ne sont déja que trop longs, commencent avec le jour : il n'est qu'onze heures ; il y en a six que je suis levée ; jusqu'à la nuit, que de tems encore, lorsqu'il est compté par l'Amour ! Vous n'attendrez pas ce soir ; je serai dans le jardin avant que vous arriviez ; je veux même que nous soupions ensemble ; la providence de l'Amour y a pourvû. Mille & mille baisers. Adieu,

je brûle de vous embraſſer : j'ai ſur moi cette robe que vous aviez priſe pour laiſſer ſécher vos habits ; il ſemble qu'elle porte dans mon ſang un philtre qui l'enflamme, & que ma gorge qu'elle couvre, reſpire avec plus d'émotion. Que je vous aime !

AUTRE LETTRE.

PARCE que je levai hier les yeux au ciel en ſoupirant, & que quelques larmes m'échappèrent, vous oſez m'écrire aujourd'hui que vous ne me poſſédez point entièrement ! Vous êtes bien injuſte ! Quoi ! vous ne voulez pas même que dans le déſordre où je vis, j'aie quelquefois des remords ? ingrat ! Ah ! ces remords que vous me reprochez, loin de m'arracher à mon amour, ne ſemblent agir quelques momens ſur mon cœur, que pour m'y faire bientôt reſſentir avec plus de vivacité le retour de mes ſentimens pour vous. Puis-je même honorer du nom de remords ce qui n'eſt en effet que la crainte d'être un jour l'objet de vos mépris ? Si la paſſion qui m'entraîne, étouffe en moi les préjugés de l'éducation & de mon état, n'a-t-elle pas ſes propres allarmes ? Croyez-vous que mon amour-propre ſoit aſſez fort pour me

promettre des miracles, & pour me raſſurer contre l'inconſtance, ſi naturelle à votre âge ? Ne dois-je pas même penſer que, pour meſurer la vengeance à l'énormité de mes fautes, la perte de votre cœur eſt le châtiment que le Ciel me réſerve ? Par les vœux les plus ſacrés, dévouée aux Autels, je ne le ſuis plus qu'à votre amour, ou plutôt à vos plaiſirs ; car je ne me flatte point : non, ingrat, non, vous ne reſſentez point pour moi cet attachement véritable, ce dévouement du cœur, cet oubli de vous-même ; je ne vous inſpire point cette ſenſibilité, cette tendreſſe, cette joie délicieuſe, où l'ame toute entière à ſon enchantement, ſemble n'être plus que la perſonne aimée ; ma jeuneſſe & quelque beauté excitent vos tranſports ; & je ſuis moins l'objet de votre amour, que la proie de vos deſirs. Ne le vis-je pas hier, quand j'allai vous tirer de l'endroit où je vous avois caché ? Preſque ſans me parler, vous m'emportâtes dans vos bras ; avec quelle impatiente ardeur vous arrachiez mon voile, mes habits ! Il ſembloit que ce n'étoit point mon amant, mais un raviſſeur qui s'étoit introduit dans ma chambre. Bientôt dans un état où l'amante la plus emportée ne ſe voit point ſans pudeur, je vous priai d'éteindre une lumière qui nous éclairoit ; loin de m'écouter,

une

une ſimple toile me couvroit encore ; vous la déchirâtes : votre bouche ſe précipitant ſur tout ce qui s'offroit à vos avides regards, en exagéroit l'éclat, la blancheur ; c'étoit ma gorge, c'étoient mes bras, c'étoit.... perfide ! Vous vantiez à votre imagination des plaiſirs qui ne prenoient point leur ſource dans votre cœur. Le ſentiment ſe partage-t-il ? détaille-t-il les charmes de la perſonne aimée ? Non, il l'embraſſe toute entière ; ce n'eſt point ſa beauté, c'eſt elle qu'un véritable amant poſſéde ; c'eſt l'épanchement de ſon ame avec la ſienne qui fait ſes vraies délices. Votre amour, ingrat, n'eſt que dans vos ſens ; il ſatisferoit une femme dans le monde ; elle ne veut qu'être deſirée. Ah ! pour moi, ſi je ne ſuis pas aimée.... On entre dans ma chambre ; il faut finir ma Lettre ; je vous attends ce ſoir ; venez me demander pardon de vos injuſtes reproches ; que les miens ne ſont-ils auſſi mal fondés ! Adieu, à ce ſoir.



LETTRE X.

Rosalide à Fatime.

UN jeune Seigneur fut présenté hier dans une maison où j'étois ; il y joua ; après le jeu il y soupa ; après le souper, il s'étendit dans un fauteuil : on voyoit qu'il tâchoit de s'y composer des graces nonchalantes. Bientôt il se leve, s'approche, en pirouettant, de la maîtresse de la maison, lui laisse tomber, en passant, quelques mots dans l'oreille, qui, selon lui, ne dûrent pas manquer d'aller jusqu'au cœur, se met à la cheminée, & avec cet air & ce ton d'un fat qui veut bien mésallier pour quelques momens sa conversation ; Monsieur, dit-il à un gros homme vêtu de noir qui s'étoit rangé pour lui faire place, la Dame d'ici m'étoit totalement inconnue ; elle est jolie ! a-t-elle quelqu'un ? On s'arrangeroit volontiers avec elle. Elle est mariée ? où est donc son benêt de mari ? Le voici, lui répondit froidement le gros homme, en marquant cette annonce d'une révérence. Parbleu, Monsieur, répliqua mon fat, sans être déconcerté, je suis charmé que ce soit

vous ; je vous en fais mon compliment ; vous tenez une fort bonne maison ; j'y viendrai souvent, je vous en réponds, & tâcherai en toute occasion de vous marquer combien je souhaite que vous me regardiez comme votre serviteur.

Tu auras de la peine à croire, ma chère sœur, qu'un mari ne soit pas connu chez lui ; je t'assure cependant que cela est assez ordinaire dans Paris. Telle femme anéantit le sien au point, qu'on ne sait qu'il existe & qu'on ne le qualifie que par elle : C'est le mari de Madame D***, dit-on. Que d'époux m'ont ici paru ressembler à ce Prêtre de la Déesse Asoca (1) dont il est parlé dans l'histoire de Saadi ! Ainsi soit un jour où tu es, ma chère Fatime. Adieu, je t'embrasse bien tendrement.

---

(1) La Déesse Asoca étoit adorée parmi quelques Tribus des Arabes, avant l'établissement de la Religion Mahométane. Son Prêtre étoit chargé du soin de la parer, & de tenir table à ceux qui venoient lui adresser des vœux ; mais ce qu'il y avoit de plus bizarre, c'est qu'il ne devoit se présenter devant elle, que pour la mettre de mauvaise humeur ; en l'irritant contre lui, c'étoit le moyen, disoit-on, de la rendre favorable aux autres.

LETTRE XI.

Rosalide à Fatime.

UN Prince aussi aimable par toutes les qualités du cœur & de l'esprit, que respectable par sa naissance, s'est senti du goût pour une Actrice; il le lui a fait annoncer, c'est-à-dire, qu'on a porté chez elle de sa part mille louis, avec promesse, en cas qu'il la garde, d'une certaine somme par quartier. Cette fille qui doit passer désormais pour le phénomène le plus extraordinaire qui ait paru depuis long tems au Théâtre, a répondu généreusement: *Je vis à présent avec un jeune homme que j'aime, & qui m'aime passionnément; pour tout l'or de l'univers, je ne voudrois pas le désespérer en le quittant la première; mais, si le Prince n'est point trop pressé, je tâcherai d'arranger les choses de façon à pouvoir répondre à l'honneur qu'il me fait, dans huit ou dix jours au plus tard.*

Sur la réponse qu'on vouloit bien patienter jusqu'à ce tems-là, elle a emmené dès le lendemain son amant à une petite maison de cam-

pagne. Ils y ſont ſeuls, ne voyent qu'eux, ne ſortent point, dînent & ſoupent vis-à-vis l'un de l'autre, & tant que les journées durent, ne s'entretiennent que de leur belle paſſion. Elle eſpère qu'à force d'être enſemble, ils s'ennuyeront, ſe laſſeront, & ſe quitteront ainſi ſans regret & ſans avoir de part ni d'autre aucuns reproches à ſe faire.

On ne ſait pas encore ſi le moyen qu'elle employe ſera efficace; mais il eſt toujours sûr qu'elle s'exécute & s'y prend de ſon mieux pour ſatisfaire à tout. Ce ſeroit bien dommage que l'Amour ne ſervît pas à ſouhait une pauvre fille qui paroît ſuivre ſes étendarts avec une probité & une conſcience auſſi délicate.

Puiſque je ſuis en train de te conter des aventures, je vais t'en écrire une autre, dont la fin paroît d'abord incroyable; mais quand on réfléchit qu'un François en eſt le héros, on ſe perſuade aiſément que l'hiſtoire eſt vraie, & même qu'une action auſſi bizarre & auſſi ſingulière, peut s'être placée, comme un joli trait, dans ſon imagination.



HISTOIRE

Du Comte DAMILLE.

LE Comte Damille (1) étoit arrivé depuis quelque tems à Paris, pour achever de s'y perfectionner dans tous les exercices convenables à un homme de sa naissance. Se promenant un soir aux Thuileries, il fut frappé de l'extrême beauté d'une jeune personne qui étoit assise avec sa mère dans une des petites allées. Il passa & repassa aussi souvent qu'il le put faire sans marquer trop d'affectation; & à chaque fois elle lui parut toujours plus charmante. Il n'avoit que seize ans; & s'il ne faut qu'un instant pour aimer, c'est sur-tout à cet âge où le cœur rempli de desirs, ne cherche qu'un objet qui les fixe.

Lorsqu'il vit qu'elles se disposoient à se retirer,

(1) Depuis la première édition de ces Lettres, un Auteur qui a donné plusieurs Comédies au Public, M. de la Chaussée, en a fait une sur cette aventure, sous le titre du *Rival de lui-même.*

il les conduisit des yeux ; & s'étant assuré du côté qu'elles prenoient pour sortir, coupant par différentes allées, il se trouva à la porte presqu'aussitôt qu'elles. Il chargea un de ses gens de les suivre & de s'informer qui elles étoient. Il apprit que la mère étoit veuve ; qu'elle s'appelloit Madame Déran, & qu'un procès considérable l'avoit obligée de venir à Paris, où elle & sa fille ne voyoient pas grand monde.

Il rêva toute la nuit aux moyens de s'introduire chez elles. Le hazard le servit mieux que tout ce qu'il auroit pu imaginer. Une partie de la maison où elles logeoient, étoit occupée par un vieux garçon, grand amateur de musique, & qui se piquoit d'avoir un concert chez lui deux fois la semaine : pour peu que l'on jouât de quelqu'instrument, on étoit sûr d'en être bien reçu. Damille ne tarda pas à aller le voir & à faire connoissance ; mais comme l'éclat de sa fortune & du rang que tenoit sa famille, n'eût pas manqué d'être un obstacle aux projets de son amour (une mère sensée bannissant ordinairement d'auprès de sa fille tout amant dont il n'y a pas d'apparence de faire un mari) il prit le nom de *Vareil* : c'étoit celui d'un jeune homme d'une naissance ordinaire, qui mon-

toit à la même Académie que lui, & à peu près de son âge & de sa figure.

Il attendit avec la plus vive impatience, le jour du concert ; il se flattoit d'y voir Mademoiselle Déran ; & son espoir ne fut pas trompé. Après l'avoir regardée long-tems avec toute l'avidité du cœur le plus passionné, il se plaça auprès de sa mère, l'entretint de ce qu'il crut pouvoir l'intéresser, se contrefit à merveille, parut doux, poli, d'un caractère sage & retenu, lui donna la main à la fin du Concert, & l'ayant remise à son appartement, lui demanda la permission d'avoir quelquefois l'honneur de la voir, & l'obtint.

Il se retira fort content. Quels eussent été ses transports, s'il eût sçu ce qui se passoit dans le cœur de Mademoiselle Déran ! Elle fut tout le soir inquiette, rêveuse ; un trouble agréable & qu'elle n'avoit jamais ressenti, l'agitoit ; elle se retira de bonne heure dans sa chambre ; elle voulut lire en se couchant, elle ne put que rêver. Les attentions que Damille avoit marquées pour sa mère, & dont elle devinoit aisément le motif, son air, ses grâces, sa politesse, tous les agrémens de sa figure & de son esprit, revenoient sans cesse à sa pensée. Elle s'endormit avec ces idées, & les

retrouva en s'éveillant. Elle ne restoit pas ordinairement long-tems à sa toilette ; elle y passa presque tout le matin : sans cette occupation, que les momens lui eussent paru longs ! Plus l'heure où il pouvoit se présenter approchoit, plus elle sentoit augmenter son trouble & son émotion. On l'annonça ; elle crut remarquer dans ses yeux, qu'il s'appercevoit avec plaisir qu'elle étoit plus parée que la veille ; elle rougit de l'être, comme d'une avance qu'elle lui eût faite, & tâcha de prendre un air froid & indifférent ; mais des regards qui lui échappoient malgré elle, trahirent plus d'une fois le secret de son cœur.

Damille naturellement très-présomptueux, sortit de cette première visite bien persuadé qu'il n'aimoit pas une ingrate, & que, pour s'assurer de son bonheur, il n'étoit question que de la rencontrer seule ; il en épia si bien le moment, qu'au bout de cinq ou six jours il le trouva. Enfin, Mademoiselle, lui dit-il, en se précipitant à ses genoux, je puis vous entretenir de mon amour ! Je puis vous déclarer un secret, dont mes regards ont dû vous instruire dès le premier moment que je vous ai vûe, s'ils ont suivi les mouvemens de mon cœur ! Mais quoi ? vous ne me regardez pas ? Levez donc sur moi vos beaux yeux ; daignez par un

mot...! Quel mot ? Eſt-ce donc à moi, Monſieur, que vous parlez, interrompit Mademoiſelle Déran, toute émue ? Oui, Mademoiſelle, c'eſt à vous, répondit-il ; le ciel eſt trop juſte pour m'avoir inſpiré la paſſion la plus tendre, la plus vive, une paſſion qui ne finira qu'avec ma vie, ſi vous ne deviez jamais la payer que d'ingratitude & de mépris ; cet inſtant eſt précieux ; de grace, avant qu'on vienne le troubler, dites moi.... Que voulez-vous que je vous diſe, interrompit-elle encore ? Quand même je penſerois comme vous le ſouhaitez, me croyez-vous donc capable d'en faire ſi librement l'aveu ? Eh ! pourquoi me refuſeriez-vous cet aveu ſi charmant, s'écria-t-il ? Peut-on aimer plus que je vous aime ? Non, mon amour eſt au point de ne pouvoir augmenter ; & mon cœur joindroit à l'obligation d'être reçu, celle de n'avoir pas langui dans l'incertitude de ſon bonheur. En prononçant ces mots, il lui prit une main, & la baiſa avec un tranſport qui ne pouvoit manquer d'allarmer l'innocence d'une jeune perſonne qui ſe trouvoit ſeule avec un amant qui lui plaiſoit. Finiſſez, Monſieur, levez-vous, lui dit-elle, en retirant ſa main avec fierté ; & ceſſez des façons qui m'offenſent. Ah ! je n'en puis plus douter, répliqua-t-il, vous me haïſſez ;

& je ne dois déſormais penſer qu'à vous épargner une vûe importune.... Madame Déran qui entra dans l'inſtant avec quelques Dames de ſes amies, lui propoſa de jouer; il joua, affectant un air froid & rêveur, & ſortit dès que la partie fut finie.

Malgré le ton qu'on avoit pris, il ne doutoit pas qu'on n'eût pour lui beaucoup d'inclination. Il crut que par quelques jours d'abſence, il falloit laiſſer craindre qu'il ne voulût ſe guérir d'une paſſion à laquelle on avoit paru peu ſenſible. Il n'alla donc point le lendemain chez Mademoiſelle Déran; elle fut d'abord étonnée; enſuite impatiente & chagrine; & le jour d'après ne le voyant point encore, elle commença à s'accuſer de trop de fierté, & à s'occuper des moyens de pouvoir le rencontrer. Telles ſont les révolutions que cauſe l'amour dans le cœur d'une jeune perſonne qui le reſſent pour la première fois: toujours agitée, jamais tranquille, dans une contradiction continuelle avec ſes propres ſentimens, a-t-elle laiſſé entrevoir qu'on lui plaît, ou n'a-t-elle marqué que de l'indifférence? elle eſt également inquiette, fâchée & mécontente d'elle-même.

Mademoiſelle Déran commençoit à déſeſpérer que ſon amant revînt, lorſqu'au bout de cinq ou ſix jours elle le trouva au Concert; il l'é-

coutoit d'un air diſtrait & rêveur. Quand il fut fini, il s'approcha d'elle, s'informa de ſes nouvelles avec moins d'empreſſement que de politeſſe ; & lui ayant donné la main juſqu'à la porte de ſon appartement ; je n'oſerois, Mademoiſelle, lui dit-il, préſenter chez vous un malheureux que vous haïſſez ; je reſpecte trop tous vos ſentimens. Eh! pourquoi vous haïrois-je, Monſieur, répondit-elle ? Ah ! Mademoiſelle, s'écria-t-il, un amour tel que le mien vous eût trouvée ſenſible, ſi votre cœur n'eût pas été prévenu contre moi par la plus forte antipathie. Vous vous trompez, Monſieur, reprit-elle, de ce ton embarraſſé que l'Amour rend ſi touchant dans une bouche timide ; je ne vous hais point, & je ne vous haïrai jamais ; je vous le dis, je vous le répète & vous le répeterai toute ma vie avec plaiſir ; mais vous déſirez de moi un aveu.... Ah ! ſi vous me l'arrachiez, il me ſemble que déſormais je ſerois avec vous confuſe, interdite, craintive ; je ne me plairois plus, je crois, à m'y trouver ; voudriez-vous que cela fût ?

Damille étoit ſi enchanté, qu'il n'avoit pas la force de parler ; il tombe à ſes genoux ; il les tient embraſſés : ſes yeux ont un langage ſi tendre & ſi paſſionné, qu'elle ne peut ſe refuſer au plaiſir de

lui laiſſer lire dans les ſiens combien il eſt aimé ; leurs regards ſe confondent ; leurs ames s'y peignent, s'y cherchent, y puiſent à chaque inſtant de nouveaux deſirs. Ils étoient jeunes, ils étoient ſeuls. J'ai dit que Damille étoit très-préſomptueux ; je devois ajouter que ſon heureux penchant pour les femmes l'avoit débarraſſé de bonne heure d'une certaine timidité ordinaire à ſon âge ; il étoit avec elle à ſeize ans, auſſi téméraire, auſſi entreprenant que s'il en eût déja trompé dix. Enhardi par le trouble & l'émotion où il voit Mademoiſelle Déran, il la preſſe dans ſes bras, & colle ſur ſa bouche le baiſer le plus enflammé. Elle commence à ſentir & à craindre un danger qu'elle avoit trop de vertu pour avoir prévu ; elle veut s'y dérober, il n'eſt plus tems. On contient l'amant le plus audacieux qui doute de ſon bonheur ; rien ne peut arrêter l'amant qui craint d'en perdre l'occaſion. Damille redouble ſes careſſes ; elle ſe fâche, elle menace, elle prie, elle gémit ; voulez-vous donc me perdre, cruel, s'écrie-t-elle ! Il ne répond que par de nouveaux tranſports ; elle ſe défend encore long-tems ; mais enfin, trahie par ſes propres deſirs, ſa réſiſtance devient plus foible ; ſes bras n'ont plus de force ; elle ſoupire & tombe dans ceux de l'Amour.

Revenue de l'égarement où l'avoit plongée l'ivresſe de ſes ſens, tout ce qui l'environne lui paroît un témoin cruel; elle n'oſe lever les yeux, & ſe livre à la plus vive douleur. Damille à ſes genoux, recueillant avec ſes baiſers les larmes qu'elle répand, lui fait les ſermens les plus ſacrés de n'être jamais qu'à elle, & par tous les diſcours les plus paſſionnés, tâche d'obtenir ſon pardon. Hélas, il étoit ſi tendrement aimé! Il l'obtint.

Ils ſe voyoient tous les jours; ils s'écrivoient dans les momens où ils ne pouvoient être enſemble; tout contribuoit à leur félicité, & rien ne la troubloit; mais il n'en n'eſt guères de durable. Damille, un matin à l'Académie, ſur un rien s'étoit emporté avec mépris contre *Vareil*, dont il prenoit toujours le nom chez ſa Maîtreſſe; ce jeune homme le trouvant le ſoir dans une rue peu éloignée de celle où logeoit Madame Déran, lui fit mettre l'épée à la main. Leur combat ne fut pas long. *Vareil* percé de deux coups, tomba mort ſur la place. Damille fut bleſſé. Il ſe réfugia chez un de ſes parens, qui le fit tranſporter hors de Paris, dès qu'on eut mis le premier appareil à ſa bleſſure; cette affaire avoit toutes les apparences d'un duel, & les ſuites en étoient à craindre.

Quelle fut la douleur de Mademoiſelle Déran,

lorſqu'elle apprit que deux jeunes gens s'étoient battus, & que l'un d'eux nommé *Vareil*, avoit été tué! Elle ne ménagea plus rien; elle ne craignit plus de laiſſer connoître à ſa mère juſqu'où étoit allé l'excès de ſa paſſion; ſon déſeſpoir fit craindre pour ſa vie; elle verſoit des torrens de larmes; ſans ceſſe elle ſe repréſentoit ſon Amant l'épée à la main, percé de coups, tout ſanglant. Quelle différence de ces momens à ceux où dans ſes bras!.. Je ſuis ſi laſſe d'écrire, que tu attendras à un autre fois à ſçavoir la ſuite de cette aventure. Juſqu'ici tu ne la trouveras que très-ſimple & très-ordinaire; mais je ſuis bien trompée, ſi la fin ne te paroît pas des plus ſingulières. Adieu, ma chère Fatime.

LETTRE XII.

Roſalide à Fatime.

ON m'a menée la nuit dernière au Bal. Ce divertiſſement te plairoit. Les François le mettent au-deſſus de tous les autres. C'eſt une aſſemblée de ſept ou huit cent perſonnes de l'un & de l'au-

tre sexe, galamment ou bizarrement masquées. Je considérois avec un vrai plaisir ces espèces de députés de toutes sortes d'états, de professions, & de peuples différens, qui se parloient sans cérémonial, qui dansoient sans façon, les uns avec les autres, & qui sembloient tous ne chercher qu'à se plaire & à s'amuser réciproquement.

Un *Empereur Ottoman* donnoit le bras à une *Religieuse.* Un *Abbé* couroit après une *Chauve-Souris.* Une *Sultane* demandoit à un *Ramoneur* quand il vouloit lui donner à souper dans sa petite maison. Un *Suisse* papillonnoit auprès d'une jeune *Flore*; & un *Président*, après avoir folâtré long-tems avec un *Arlequin*, alloit se mettre aux genoux d'une *Bohémienne.*

Toutes ces figures que je ne me serois jamais attendue à trouver sous le même coup-d'œil, fournissoient à mon imagination mille idées plaisantes, & m'ont beaucoup divertie : le bal sera désormais mon amusement favori, & j'y retournerai souvent. Ce qui te paroîtra assez singulier, c'est qu'il soit en quelque façon défendu à un mari & à sa femme d'y aller ensemble; cela les couvriroit du plus grand ridicule; & dans ce pays-ci, parmi ce qu'on y appelle les gens d'une certaine façon, c'est

c'est moins le vice que le ridicule qui vous perd; je t'envoye comme une pièce curieuse cette belle Lettre que le hazard a fait tomber entre mes mains.

LETTRE.

ENTRE personnes comme nous, Madame, on prend toujours un certain intérêt l'un à l'autre; quoiqu'on se soit quittés. Je vous vis hier au bal; & avec qui étiez-vous! avec votre mari! Il seroit très-inutile de le nier; je vous reconnus d'abord; & malheureusement pour vous, plusieurs autres vous reconnurent comme moi. Je voulus faire tomber le soupçon sur le Marquis de.... qui est à peu près de la taille de ce cher Epoux; mais personne ne prit le change; & comme on a toujours des ennemis, vous ne sauriez vous imaginer toutes les railleries qu'excita cette mascarade conjugale. *Eh bon Dieu! Chevalier*, me disoit l'une, *avez-vous donc jetté le décri sur cette pauvre femme? Elle vous remplace par son mari? Le beau tête à tête!* disoit l'autre; *ces tendres époux courent-ils ainsi souvent en bonne fortune?* Après avoir

fait quelques tours dans la ſalle, vous ſçavez que vous ſortîtes tous les deux aſſez vîte: oh! ce fut alors que les plaiſanteries redoublèrent : *Voyez donc comme ils ſont preſſés*, s'écria-t-on; *ils n'attendront pas à être chez eux ; ils vont ſe rendre heureux dans le carroſſe.* Je ne finirois point, Madame, ſi je voulois vous rapporter tous les propos qui furent tenus ſur votre nouvelle paſſion. En vérité, une femme d'eſprit, jeune & belle comme vous l'êtes, peut-elle s'afficher de la ſorte? & me ſerois-je jamais attendu au Succeſſeur que vous me donnez! Peut-être ne l'avez-vous choiſi que pour m'empêcher de m'enorgueillir de la place que j'ai occupée aſſez long-tems dans votre cœur? Mais ſongez donc qu'en voulant m'humilier, vous faites dire que tout vous eſt bon, juſqu'à votre mari. Adieu, Madame; je ſuis avec la conſidération qui vous eſt dûe, &c.

Tu me diras, ma chère Fatime, que le ſtyle de cette Lettre annonce aſſez qu'elle a été écrite par quelque jeune fat, quelqu'étourdi; j'en conviens; mais malheureuſement, ſoit que les fats & les étourdis faſſent ici le grand nombre, ſoit qu'en effet on commence à s'y dégoûter du mariage, il n'eſt que trop vrai qu'il n'y a ſortes de ridicules

que l'on ne cherche à donner à un mari & à une femme qui osent se montrer en communauté de joie, de plaisirs, & de divertissemens. Quelles Mœurs! quelle Nation! Bon soir, ma chère Fatime. Je t'envoye la fin de l'Histoire du Comte Damille.

Suite de l'Histoire du Comte Damille.

Les Parlemens sont remplis de gens de condition, qui ne croyent que difficilement aux duels. D'ailleurs sa famille étoit puissante. Elle empêcha par son crédit, non-seulement que son affaire ne prît une mauvaise tournure, mais même que son nom ne parût dans les poursuites & dans les informations qui furent faites uniquement pour la forme. Il étoit bien guéri de sa blessure, & se flattoit de revoir bientôt Paris, lorsque son oncle, qui venoit d'être nommé à une Ambassade, l'emmena avec lui. Il resta quatre ou cinq ans hors de France; à son retour il obtint l'agrément d'un Régiment.

Il alla le joindre à ****; c'est une des plus riches & des plus grandes villes du Royaume. On

le mena chez toutes les Dames qui y tenoient un certain rang. Quelle fut sa surprise en entrant dans une maison, d'y rencontrer Mademoiselle Déran ! & quelle fut celle de cette Maîtresse si tendre & si fidelle, à la vue d'une ressemblance aussi parfaite avec un amant qu'elle pleuroit encore tous les jours ! car il n'étoit pas possible qu'elle pût se flatter que c'étoit lui-même. Elle le regardoit avec un saisissement, dont il eut la dureté de vouloir se divertir pendant quelques jours, avant de la tirer d'erreur. Il affecta donc l'air & toutes les façons d'un homme qui voit les personnes pour la première fois, & ne fit qu'une visite assez courte.

Il retourna le lendemain chez elle de bonne heure ; elle étoit seule, & ne fut pas maîtresse d'un premier mouvement d'effroi : il s'arrêta ; & feignant un air embarrassé, Mademoiselle, lui dit-il, je crus hier me tromper ; mais aujourd'hui je n'en puis plus douter ; ma vue vous fait frémir ; apparemment que sans le savoir, j'ai dans cette ville quelque ennemi qui vous aura fait de moi le portrait le plus affreux ? Je vous assure, Monsieur, lui répondit-elle, que personne ne m'a parlé de vous, & que je suis même persuadée qu'on ne sauroit en parler qu'avantageusement ; mais vous

ressemblez si parfaitement à un jeune homme que j'ai connu à Paris & qui fut tué.... Ah! j'entends, Mademoiselle, interrompit-il d'un ton léger, & en s'asséyant auprès d'elle; vous m'avez pris pour son ombre? On s'effrayeroit à moins; étoit-ce un Amant? Les pertes de l'amour sont bien sensibles; mais heureusement elles ne sont pas irréparables. Elles le sont, Monsieur, répliqua-t-elle, emportée par sa douleur, & tâchant de retenir ses larmes; elles le sont pour un cœur comme le mien. On annonça dans l'instant une visite; il en vint ensuite d'autres, ensorte que du reste de la journée, ils ne se trouvèrent plus seuls.

Damille avoit été attendri, & même plus ses regards étoient attachés sur Mademoiselle Déran, & plus il avoit senti renaître ses desirs. Elle n'avoit que quinze ans lorsqu'il l'avoit aimée à Paris; elle en avoit alors vingt; sa beauté étoit dans tout son éclat; sa taille s'étoit perfectionnée; & tous ses traits avoient achevé de se former. Il ne put revoir tant de charmes sans se rappeller vivement le bonheur dont il avoit joui; mais en même tems la bizarrerie de son imagination continua de lui persuader qu'en ne se découvrant pas, l'aventure en deviendroit bien plus agréable, bien plus piquante, & qu'il seroit très-plaisant d'être

ſon propre rival, de travailler à ſe détruire & à ſe ſupplanter dans un cœur qu'il poſſédoit encore, & de ſe multiplier, pour ainſi dire, afin de triompher deux fois du même objet.

En conſéquence de cette belle idée, il commença de mettre en uſage tout ce qui peut éblouir les yeux & flatter la vanité d'une jeune perſonne. Il étala le faſte & la dépenſe, fit naître les plaiſirs, donna des bals; c'étoit chaque jour quelque fête nouvelle. Mais ſes ſoins, ſes empreſſemens, ſa magnificence, ſon eſprit, ſes graces & ſa figure, loin de produire l'effet qu'il en avoit eſpéré, ſembloient ne ſervir qu'à ranimer dans l'ame fidelle & conſtante de Mademoiſelle Déran, ſa tendreſſe & ſes regrets pour le malheureux Vareil, ſans l'intéreſſer pour le brillant Damille. Un jour qu'ils venoient de danſer enſemble, & que tout le monde avoit paru charmé, il s'apperçut qu'elle ſe couvroit le viſage de ſon éventail, pour cacher des larmes qui lui échappoient; & il ſe rappella qu'il avoit autrefois exécuté cette même danſe avec elle à Paris. Il n'eût pas été plus piqué, ſi elle lui avoit préféré un véritable rival. Le cœur uſé ſur la tendreſſe qu'il avoit eue pour elle, il ne ſe ſoucioit plus d'en être aimé; mais il déſiroit de s'en faire aimer: il n'étoit pas flatté d'être l'objet

de sa constance; il vouloit le devenir d'une infidélité.

Est-il possible, Mademoiselle, lui dit-il, que vous ne vous lasserez point de répandre des larmes, & de passer vos plus beaux jours dans l'amertume & la douleur? Vous verrai-je toujours me préférer une ombre vaine, un rival qui n'est plus? Cessez, cessez de vous entretenir d'idées tristes & lugubres; recevez l'hommage d'un cœur qui vous adore : faut-il vous dire (car que ne dirois-je pas pour vous voir sensible à mon amour!) faut-il vous dire qu'il semble que le ciel même s'intéresse à mon bonheur & à vous consoler, puisqu'il vous fait retrouver en moi tous les traits de cet Amant qui vous fut si cher. Oui, Monsieur, ce sont ses mêmes traits, lui répondit-elle en soupirant; c'est dans l'esprit la même politesse & le même agrément; je retrouve en vous tout ce qui étoit en lui; mais vous n'êtes pas lui; & c'étoit à lui que j'étois attachée; mon cœur fait entre vous deux une différence que mes yeux ne peuvent appercevoir; je reçois avec reconnoissance toutes les attentions que vous me marquez; mais je pense toujours avec tendresse à Vareil : quand même je flatterois votre passion, quand même je vous comblerois de faveurs, votre cœur ne pourroit jamais

être satisfait & tranquille ; vous vous imagineriez toujours, & avec raison, que le mien sacrifieroit aux traits que vous portez, & qu'en vous ce ne seroit point vous que j'aimerois : croyez-moi donc ; étouffez une passion qui ne pourroit que vous rendre malheureux ; & ne me donnez pas plus long-tems le déplaisir de vous voir perdre auprès de moi des soins dont toute autre sera sans doute flattée.... Quoi ! vous voudriez, interrompit-il, que je m'attache à une autre ? Vous verriez mon amour pour elle sans chagrin & sans jalousie ? Ah ! ç'en est trop ; il faut cesser de feindre. Alors il lui découvrit que Vareil & le Comte Damille n'étoit que le même, & par toutes les circonstances qu'il lui rappella, elle ne put en douter. Elle resta assez long-tems dans un silence & dans une surprise dont il étoit difficile de démêler les divers mouvemens ; enfin elle l'embrassa ; & le plaisir de voir que ce Vareil dont elle avoit tant pleuré la cruelle destinée, vivoit, & qu'il étoit même dans une situation brillante, parut l'emporter, dans ces premiers momens, sur les reproches que méritoit Damille. Il étoit tard ; elle le pria de se retirer. Le lendemain à son réveil, il reçut cette Lettre.

AU COMTE DAMILLE.

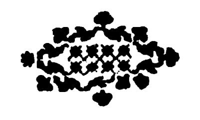
DEPUIS l'instant où je dus croire vous avoir perdu pour jamais, Monsieur, je n'avois pas passé un quart d'heure de ma vie sans penser à vous. L'idée que vous m'aviez véritablement aimée & que vous n'auriez jamais cessé de m'aimer, me rendoit inconsolable. Rien ne m'étoit si cher que ma douleur; & je l'entretenois avec une sorte de plaisir qui me faisoit sans doute illusion; je la prenois pour de l'amour, lorsque le tems l'avoit peu-à-peu éteint dans mon cœur; car enfin, Monsieur, depuis que vous avez bien voulu vous ressusciter, je n'y en ai plus trouvé; & j'en juge à l'indifférence avec laquelle je réfléchis sur la dureté que vous avez eue de me laisser pleurer, sans en être attendri, un Amant qui me parloit tous les jours, & qui auroit dû me tirer d'inquiétude dès que son affaire lui arriva. Je serai partie, quand vous recevrez cette Lettre. Il vous sera, je crois, impossible, mais certainement très-inutile de savoir l'endroit où je vais me retirer pendant quelque tems.

Je suis, Monsieur, &c.

Oh! ma foi, il feroit fort plaifant, s'écria Damille, après avoir lû cette Lettre, que cette perfonne qui ne m'auroit peut-être jamais donné de Succeffeur, me croyant mort, m'en donnât un à préfent qu'elle me fait en vie. Quelle folle! Dans le vrai, elle n'étoit attachée qu'à je ne fais quelle idée de paffion chimérique; & je dois croire que ce n'étoient ni les grâces de la figure, ni les agrémens de l'efprit qui pouvoient la déterminer, puifqu'elle m'a réfifté dans un tems où je fuis fans contredit beaucoup mieux que je n'étois, lorfqu'elle me vit pour la première fois.

Enfuite il fe leva, s'habilla, badina de cette aventure avec les Officiers de fon Régiment, & partit quelques jours après pour Paris.

Fin de l'Hiftoire du Comte Damille.



LETTRE XIII.

Rosalide à Fatime.

JE remarque tous les jours qu'on en use ici d'une façon assez opposée à cette politesse dont se pique tant la Nation, & qu'elle regarde comme son caractère éminent & distinctif. Entrez-vous dans une maison? vous n'êtes pas assis, que l'on tâche de se débarasser de votre conversation, & que l'on vous fait entendre, en vous présentant des cartes, que ce n'est qu'à la faveur du jeu, que l'on peut espérer de s'amuser avec vous.

Tu aurois cru que, lorsqu'on étoit ensemble, la politesse exigeoit qu'on parût content les uns des autres, & que si l'on avoit le malheur de s'ennuyer, on devoit réciproquement se le cacher : point du tout; trois personnes dans une chambre languissent, se regardent presqu'en bâillant, & semblent prêtes à s'assoupir; *ne nous viendra-t-il point un quatrième?* disent-elles de tems en tems; *où est donc Monsieur un tel?* Or souvent ce Monsieur un tel tant desiré n'a ni esprit, ni figure, ni naissance; mais il feroit quatre parties de suite; c'est un homme d'un vrai mérite! *Madame de....*

vient de mourir; dira quelqu'un : *comment donc! Madame de ...!* s'écrie-t-on, *il n'y a que quatre jours que j'ai joué avec elle ; elle me doit une revanche : c'est bien dommage qu'elle soit morte ; c'étoit une belle joueuse.*

Si le jeu continue d'être ici la passion dominante des femmes, je conseillerois aux maris d'employer les meilleurs peintres pour donner des figures plus gracieuses aux rois de cœur & de carreau : j'ai peur que la race future n'ait le nez fait comme baste, & l'encolure du valet de pique.

On prétend que moralement il est bon que l'on joue en France, & qu'entre dix ou douze personnes qui s'occupent avec des cartes, il ne se fait pas dans toute une soirée le quart des médisances que font souvent, en moins d'une demie-heure, deux ou trois dévotes qui se rencontrent à la sortie du sermon : je veux le croire; mais il est bien honteux à une Nation, d'être obligée d'avouer qu'elle a tant de malignité dans l'ame, qu'il faut distraire son esprit, si l'on veut ralentir un peu le cours du venin qu'il répand, & dont il se plaît sans cesse à se nourrir. En vérité, plus je vis dans tout ce monde-ci, plus ces belles idées que je m'en étois formées d'abord, changent & s'évanouissent. Adieu, ma chère Fatime.

LETTRE XIV.

Rosalide à Fatime.

UNE femme eſt venue me voir cet après-midi. Nous avons parlé d'une autre avec qui elle paroît extrêmement liée. Elle eſt belle, m'a-t-elle dit, mais il y a déja long-tems ; on veut qu'elle ait beaucoup d'eſprit ; j'ai le malheur de ne lui trouver que du jargon. Depuis cinq ou ſix mois, a-t-elle ajouté, ſa vie eſt aſſez retirée ; je ne ſçaurois croire, comme le prétend le public, qu'un Eccléſiaſtique qui a la direction de ſa maiſon, ſoit cauſe qu'elle ſe retrouve toujours avec plaiſir dans ſon domeſtique. Elle achevoit à peine ces mots, que la perſonne qu'elle déchiroit ſi cruellement, eſt entrée ; eh ! bon jour, ma bonne amie, lui a dit cette perfide, en s'avançant vers elle & en l'embraſſant : nous parlions de vous.

Tu vas croire, ma chère Fatime, que juſtement indignée de la fauſſeté & de la baſſeſſe de cette femme, je lui ai fait entendre que déſormais j'éviterois tout commerce avec elle ; point de tout, & ſi l'on vouloit rompre avec tous ceux & toutes

celles qui lui ressemblent dans ce pays-ci, le cercle de la société où l'on se renfermeroit, deviendroit bien étroit. L'homme brillant, amusant, recherché, fêté, que l'on s'arrache, que l'on craint & que l'on désire, c'est l'homme qui sçait avec une certaine élégance naturelle, ou acquise, ridiculiser tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, & qui d'un air indifférent & léger, esquissant des portraits, se couche le soir avec la douce satisfaction d'avoir noirci cinq ou six réputations. Voilà l'homme de la prétendue bonne compagnie, & qu'elle présenteroit dédaigneusement à l'Allemand, à l'Anglois, à l'Espagnol, & à toutes les nations de la terre, s'il y en avoit d'assez présomptueuse pour vouloir disputer au génie François les charmes & les talens supérieurs de la conversation. Regardez-le, diroit-elle; considérez ce maintien caustique, cet air fin, ce ton ricanneur, ce sourire méprisant; pouvez-vous vous vanter d'avoir vu naître parmi vous de pareils prodiges? Eh! bien, Paris en regorge. Je sens que l'humeur me gagne, peut-être trop; mais qui n'en auroit pas? Adieu, je t'embrasse, ma chère sœur.



LETTRE XV.

Rosalide à Fatime.

Mahomet étoit peu poli, me disoit ce matin un jeune homme ; il vous exclut toutes de son Paradis. Si j'avois jamais l'honneur d'être un inspiré, je proteste que les portes du mien seroient ouvertes de préférence aux Dames. Vous êtes bien honnête, lui ai-je répondu ; mais croyez-moi, Monsieur, Mahomet avoit ses raisons ; il connoissoit les hommes, & que, pour s'attirer des sectateurs, il falloit les flatter d'un Paradis absolument sensuel ; il n'avoit donc garde de leur laisser envisager qu'ils n'y retrouveroient que leurs femmes. Nous sommes encore heureuses, ai-je ajouté, que les principes de la nouvelle philosophie ne lui aient point été connus ; il n'auroit pas manqué de dire que nous ne sommes que des machines ; & tous les fidèles Musulmans, sur la parole de leur Prophète, ne nous auroient regardées que comme des espèces de montres bien ou mal travaillées, selon que nous nous serions plus ou moins accor-

dées avec leurs paſſions, leurs humeurs & leurs caprices.

Pour entendre ceci, ma chère ſœur, il faut que tu ſçaches que depuis cent ans, il s'eſt élevé dans ce pays-ci une ſecte de Philoſophes qui ſoutiennent que les bêtes n'ont point d'âme ; qu'elles n'ont aucunes ſenſations ; qu'elles ne reſſentent ni peines ni plaiſirs, & qu'elles ne ſont enfin que des ouvrages de la méchanique la plus parfaite.

Les autres principes de cette philoſophie ne ſont pas moins nouveaux à l'eſprit, & doivent même paroître très-ridicules à une jolie femme qui croit, & avec raiſon, que ſes charmes ſont en propre à elle, & qui n'a garde de vouloir s'en départir. Que répondrois-tu à un prétendu Philoſophe, dont tu verrois que les raiſonnemens tendroient à te prouver que tes yeux ne ſont pas brillants, que ta bouche n'eſt pas vermeille, & que ces couleurs vives & mêlées qui te rendent ſi belle, ne ſont que des modifications de ſon ame, & qu'elle répand ſur ta perſonne à peu près comme de la broderie ſur un canevas ? Ne l'enverrois-tu pas promener avec ſes viſions ? Après s'être emparés de l'empire qui devroit naturellement être également partagé entre les deux ſexes, & nous avoir

avoir asservies à porter leurs noms, leurs armes, & à ne tenir de rang dans le monde que par eux, il ne manquoit plus aux hommes, pour tâcher d'établir entièrement notre assujettissement à leur égard, que de soutenir que notre beauté dépend de la façon dont se meuvent, se tournent & s'arrangent leurs ames. Parmi les livres que je t'envoye, tu en trouveras un où toutes ces extravagances sont expliquées d'une maniere si claire & si amusante, que tu le liras, je crois, avec plaisir. Ce Marchand Arménien que tu m'avois recommandé, repart incessamment pour Constantinople; il te remettra les deux portraits que je t'ai promis. Adieu, ma chère Fatime.

LETTRE XVI.

Fatime à Rosalide.

Y A-T-IL en France, ma chère Rosalide, une espèce de monstre qui n'est que trop commune dans ce pays-ci? Hier un homme vint voir mon mari. D'un cabinet à côté de l'appartement où ils étoient, j'entendis une partie de sa conversation.

« Oui, mon cher *Ibrahim*, disoit ce malheu-
» reux d'un ton dogmatique & magistral, l'or-
» gueil d'être Chef de secte, secondé de la poli-
» tique, a jetté les fondemens de toutes les Re-
» ligions. On a cru que des idées de peines & de
» récompenses après la mort, ne manqueroient
» pas d'asservir & d'enchaîner les esprits; &
» l'homme qui ne se sépare jamais de l'amour de
» son être, s'est aisément persuadé qu'il subsiste-
» roit encore, même aprés le dérangement total
» de la machine. A l'égard de mes opinions, elles
» sont fixes à présent; je les ai réglées au flam-
» beau de la raison; & je ne crains pas désormais
» que les préjugés de l'enfance m'empêchent d'y
» mourir ferme & tranquille. »

Lorsque cet impie fut sorti, j'appellai mon mari. Si quelqu'un de vos prétendus amis, lui demandai-je, sur quelques vagues réflexions qu'il auroit faites pendant la nuit, venoit vous soutenir que vous vous êtes trompé jusqu'à ce jour, & que le Sultan n'étoit qu'un vain phantôme dont se repaissoit votre orgueil, & auprès de qui votre fidélité, votre zèle, votre valeur & votre sang répandu pour son service en différens combats, ne pouvoient vous acquérir aucune considération; comment recevriez-vous, mon cher Ibrahim, un pa-

reil difcours ? Fort mal, me répondit-il. Pourquoi donc, lui répliquai-je, avez-vous écouté patiemment ce miférable qui vient de fortir, & qui vouloit vous perfuader qu'en trente ou quarante ans d'ici tout fera anéanti à votre égard, & vous ôter la douceur de réfléchir qu'un Être fuprême s'intéreffe à vos actions, & vous en donnera la récompenfe dans une autre vie ?

Que les hommes font étranges, ma chère fœur! Si vous caufez le moindre obftacle à leur bonheur fur la terre ; que dis-je ? fi votre joie n'éclate pas, dès qu'il arrive un événement heureux, ils vous regardent comme un envieux & un ennemi ; tandis qu'ils demeurent tranquilles aux raifonnemens d'un monftre qui tâche d'obfcurcir leurs idées fur la bonté & les promeffes de leur Créateur.

Il n'y a point d'impie, qui rentrant un peu en lui-même, ne foit obligé de convenir qu'il eft la plus méprifable & la plus ridicule créature de l'Univers. Car enfin, en fe donnant des foins & des peines pour inftruire les autres, on a fans doute pour but de fe rendre agréable ou utile. Or un homme qui prêche l'irréligion, peut-il efpérer de plaire aux gens vertueux qu'il tâche de priver de toute efpérance fur un héritage dont ils s'étoient

flattés ? Et d'un autre côté, eſt-il eſt avantageux au genre humain, que les ſcélérats ſoient perſuadés qu'ils n'ont rien à craindre après la mort ?

Je crois que les femmes n'entrent pas en Paradis (1); ce n'eſt donc point d'un cœur intéreſſé que j'aime Dieu. Mais l'idée que je me fais de cet Être ſuprême, me ravit ſans ceſſe. Sans eſpoir de récompenſes, je ſens un plaiſir ſecret à ſuivre les commandemens de celui qui peut tout. Je recherche en lui mon origine avec une complaiſance, pour ainſi dire, orgueilleuſe. J'aurois honte de faire la moindre action qui me dégradât aux yeux d'un ancêtre ſi noble, ſi grand; & j'entretiens avec délices une pureté, qui ne peut qu'être agréable à l'Être qui en eſt la ſource infinie.

Tu m'écris, pour m'amuſer, ma cher Roſalide, ce qui ſe paſſe au milieu de ce monde tumultueux & brillant où tu vis. Tu me peins les

(1) Il eſt très-certain que Mahomet dit poſitivement dans quatre Chapitres de l'Alcoran, qu'il y aura un lieu de délices, un Paradis pour les femmes vertueuſes, mais ſéparé de celui des hommes. Malgré cela, il y a parmi les Mahométans, une ſecte qui prétend que l'ame des femmes n'eſt point immortelle; apparemment que Fatime étoit de cette ſecte.

mœurs, les uſages, les ridicules, & les plaiſirs d'une Nation que toutes les autres envient & veulent connoître. Pour moi je ne puis t'entretenir que des méditations que je fais dans la retraite & le ſilence. Ton ſort & le mien paroiſſent bien différens ; & je ne doute pas qu'une Françoiſe, à qui tu dis que tu as une ſœur dans ce pays-ci, ne ſe récrie auſſi ſur la triſte vie que je dois mener : elle ſe trompe. Le Serrail, quand on en aime le maître & qu'il nous chérit, n'eſt point un eſclavage ; & je ſuis auſſi libre qu'elle, dès que je ſuis accoutumée à ne pas deſirer, & que je ne deſire pas plus de liberté que j'en ai. Adieu, ma chere Roſalide.

LETTRE XVII.

Fatime à Roſalide.

J'ai un meilleur cœur que le tien, ma ſœur. Quelques raiſons que l'on m'apportât, on ne pourroit jamais me déterminer à penſer que mon pere, mes freres, mes amis & mes parens ſont malheureux pour toujours. Je les ai vu mourir bons Muſulmans. Il faudroit, ſi j'embraſſois ta

religion, que mon esprit se prêtât à l'idée horrible d'un tourment éternel où ils seroient condamnés ? Ah ! je n'aurois jamais cette dureté-là. Je frémis même d'y penser ! Comment peux-tu l'avoir eue ? Leur mémoire m'est si chere, que pour m'opposer au moindre outrage qu'on voudroit y faire, j'exposerois mille fois ma vie avec plaisir. Je lis avec attachement les passages de l'Alcoran où la félicité des fideles est décrite, par la part que je crois qu'ils y ont. J'étois ce matin au chapitre du Jugement.

« Il n'y a qu'un Dieu, éternel, infini, tout-» puissant & tout miséricordieux, qui a envoyé » son Prophéte pour vous instruire. Il n'est point » Prophéte, disent les impies ; il boit, il mange » & marche comme nous dans les rues. Mais » quand le jour épouvantable pour eux viendra ; » quand le pere des temps & le maître des ven-» geances, porté sur les aîles des tempêtes, » précédé de la foudre & des éclairs, suivi de » l'ange exterminateur, descendra la flamme à » la main, alors ils voudroient être les plus » petits atômes. Au son de la trompette, les » Cieux se rompront de foiblesse, & seront em-» portés comme un voile que les vents furieux » agitent dans les airs. Le firmament ressemblera

» à de l'or fondu qui bouillonne. Les montagnes » deviendront comme de la laine cardée qui s'abbaisse. Le soleil, la lune & les étoiles tomberont dans la flamme dévorante qui s'élancera » comme une mer agitée. La terre sera blanche; & les corps qui sortiront de toutes parts » de son sein, couvriront sa surface.

» Les fideles qui auront été fermés dans leur » foi, qui auront protégé la veuve & l'orphelin, » & soulagé les prisonniers; qui auront cru au » jour du Jugement; qui n'auront point connu » d'autres femmes que les leurs & leurs esclaves; qui n'auront point fait de mal à leur » prochain, ni par leurs discours, ni par leurs » actions; qui auront dit la vérité en témoignage » & effectué leurs promesses, porteront dans leur » main droite le livre où seront écrites leurs » bonnes œuvres. Ils seront assis sur des thrônes » d'or; les Anges iront autour d'eux, & leur » présenteront la coupe de félicité. Ils auront tous » les fruits qu'ils pourront souhaiter, & tous les » mêts qu'il desireront. Ils posséderont des femmes charmantes, destinées pour eux seuls, & » avec qui ils s'enivreront à jamais dans des » torrens de délices. »

Voilà le bonheur dont j'espere que mes freres

jouiront. Ils ont été tués en défendant leur patrie & leur religion; ils n'ont adoré qu'un ſeul Dieu, & n'ont point fait tort à leur prochain. Elevés par des femmes dévotes, ils ont appris l'Alcoran, & ont été accoutumés dès leur enfance à être frappés du plus profond reſpect au ſeul nom de Mahomet. Ils ont cru à ce Prophéte, parce que ce Prophéte ſcelle tout ce qu'il dit du nom du Tout-puiſſant. Comment auroient-ils pu le ſoupçonner d'être aſſez méchant pour tromper, dans le temps qu'il dit que Dieu punit ſévérement ceux qui trompent?

Mais ils n'ont pas vécu dans la Religion Chrétienne, me diras-tu; c'eſt la vraie. Ils ne le croyoient pas; jamais les principes de cette Religion ne leur ont été révélés; comment feroient-ils coupables? Renonce-t-on aiſément à des idées qui ſe ſont pour ainſi dire accrûes avec les fibres de notre cerveau, à moins d'avoir des preuves infaillibles qu'on étoit dans l'erreur? Combien meurt-il ici tous les jours de perſonnes qui n'ont jamais eu de commerce avec les Chrétiens, & n'en ont entendu parler qu'avec mépris? Comment voudrois-tu que ces perſonnes-là euſſent rejetté les dogmes de Mahomet pour embraſſer une doctrine qui ne leur fut jamais annoncée?

Dieu eſt juſte, bon & miſéricordieux; il a créé tous les hommes, & leur a donné la raiſon comme un flambeau pour les guider dans les ſentiers de la juſtice & de l'équité. Tâchons d'y marcher ſans ceſſe, & de mériter par un cœur pur, & de bonnes œuvres, que notre foi ſoit éclairée, & que notre eſprit ſorte des ténebres, ſi de faux préjugés nous y ont malheureuſement engagés. Je t'envoye à ce ſujet une petite hiſtoire qu'Ibrahim me liſoit il y a quelques jours, & que je viens de m'amuſer à traduire en François. Tu n'y trouveras que des idées ſimples & naturelles ſur un fond qui m'a paru intéreſſant. Tu connois mon goût; & tu ſçais combien je fais peu de cas de tout cet étalage d'eſprit, qu'affectent aujourd'hui la plupart de nos Auteurs Arabes.





HISTOIRE

DE FELIME & d'ABDERAMEN.

Il y avoit plus de dix ans que le ſage Kaillaz habitoit l'Iſle d'Evan. Dans ce déſert où jamais aucun mortel ne s'étoit offert à ſa vue, il paſſoit les jours entiers à contempler la nature ſous les formes diverſes & infinies qu'elle prend ſans ceſſe. L'objet le plus ſimple occupoit aiſément un eſprit affranchi des paſſions tumultueuſes; & l'étude des mathématiques, inépuiſable en démonſtrations, lui donnoit à chaque inſtant le plaiſir de la découverte de quelque vérité. Il y vivoit de racines & de fruits excellens que la terre y produiſoit ſans culture.

Le vent, la pluie & le tonnere l'avoient un jour empêché de ſortir de la cabanne qu'il s'étoit bâtie, lorſqu'au coucher du ſoleil, l'orage ayant ceſſé, il monta ſur un rocher pour en détacher quelques coquillages; il apperçut au-deſſous de lui un berceau que les vagues de la mer avoient laiſſé à ſec; il y courut avec cet empreſſement qu'inſpire l'humanité. Quel fut ſon étonnement

d'y voir un petit garçon & une petite fille de deux à trois ans, qui lui tendirent les bras, & lui fourioient comme s'ils euſſent ſenti leur abandon, & que déſormais il alloit devenir leur pere. Ils ne pouvoient pas en trouver un plus tendre; & l'état de ſon ame en les regardant, en conſidérant leur beauté, leur douceur, & les innocentes careſſes qu'ils lui faiſoient, ne ſe peut exprimer.

Depuis ce jour, il ne ſentit plus au fond de ſon cœur cette ſéchereſſe & ce dégoût qu'inſpire de temps en temps une entiere ſolitude, quelque ſoin que l'on prenne pour en diſſiper l'ennui. Il lui ſembloit que la nuit venoit toujours trop tôt, & qu'il n'avoit point encore aſſez vu ces enfans, quoiqu'il les eût eus toute la journée auprès de lui. C'étoit pour eux qu'il embelliſſoit ſon habitation; c'étoit pour croître avec eux, qu'il plantoit des arbres; il ornoit ſa cabanne de coquillages & de fleurs pour les amuſer.

Si un pere au milieu du tumulte du monde, chargé de grands emplois, & ſans ceſſe occupé d'intérêts de gloire, d'ambition & de plaiſirs, n'a point de ſatisfaction plus ſenſible, que lorſqu'il peut ſe livrer quelques inſtans à ſa famille; quels ſentimens ne devoit pas éprouver Kaillaz à la vue de celle que le ciel ſembloit lui avoir envoyée

dans un désert, privé comme il étoit depuis dix ans de toute société, & sans espoir de consolation, d'entretien & de secours que de ces deux jeunes plantes, qu'il alloit tâcher de cultiver & d'élever à la vertu dans un lieu où l'exemple du vice ne détruiroit point ses leçons !

Dès qu'ils eurent la force de se servir de leurs mains; il leur apprit à se faire des habillemens avec des plumes d'oiseaux. Dans leurs discours & dans leurs moindres actions, il s'appliquoit à démêler leurs penchans & leurs inclinations, afin de pouvoir de bonne heure corriger ou seconder la nature. *Abderamen* (c'étoit le nom qu'il avoit donné au garçon) étoit sérieux, tendre & compatissant; au contraire *Felime* (c'étoit la fille) avoit l'humeur vive, enjouée, & sembloit ne considérer tout ce qui l'environnoit, qu'avec une secrette complaisance pour elle-même. Une aventure assez simple fit connoître à Kaillaz cette différence de caractere.

Felime avoit trouvé un nid d'oiseaux. Elle l'emportoit à la cabanne; & la mere suivoit ses petits avec des cris dont la bonté du cœur d'Abderamen interprétoit fidelement la douleur. Il pria sa sœur (c'étoit ainsi qu'il appelloit Felime) de remettre ce nid où elle l'avoit pris. Elle ne le voulut pas.

Cela caufoit entr'eux une petite querelle, lorfque Kaillaz les joignit.

Informé du fujet de leur difpute : « Ma fille,
» dit-il à Felime, en gardant ces oifeaux pour
» vous en amufer, vous fuivez ce qui vous fait
» plaifir; mais vous êtes cruelle envers cette mere
» dont vous allarmez la tendreffe, & à qui vous
» ôtez ce qui lui appartient. Si un homme venoit
» dans une Ifle vous arracher des bras d'Abde-
» ramen; fi cet homme violent n'étant point
» attendri par vos larmes, ne fe laiffoit conduire
» qu'à la douceur de vous pofféder, ne le trai-
» teriez-vous pas de cruel, de barbare & d'inhu-
» main? Ma chere Felime, il ne faut pas nous
» confidérer feuls en cherchant ce qui peut nous
» plaire; nous devons examiner fi notre fatisfac-
» tion n'eft point nuifible à celle des autres; n'en
» ufons avec autrui, que comme nous voudrions
» qu'on en usât avec nous-mêmes. Ce précepte
» fi fimple eft le lien de toute fociété; la nature
» l'a gravé dans tous les cœurs; & je fuis fûr que
» vous fentez que je ne fais que vous le rappeller
» & la réveiller en vous. »

C'étoit par de pareilles inftructions, & toujours fur ce principe qui renferme tous les autres, qu'il conduifoit l'éducation de ces enfans. Il y avoit

déja près de douze ans, que la fortune les lui avoit confiés, lorſqu'un accident penſa lui enlever Felime. Elle ſe promenoit un ſoir ſur le rocher. Un vent impétueux l'enleva, & la jetta à la mer. Sa perte paroiſſoit inévitable. Heureuſement le reflux commençoit à diminuer, & la vague qui l'avoit d'abord engloutie, la porta au loin ſur le ſable, & l'y laiſſa.

Abderamen arriva dans ce moment. Quel ſpectacle! Il voit ce qu'il adore ſans mouvement, les regards éteints, & la pâleur de la mort peinte ſur le viſage. Il ſe précipite auprès d'elle; il l'appelle... Felime... Ma chère Felime... Il la preſſe dans ſes bras; il colle ſa bouche ſur la ſienne; il voudroit pouvoir lui ſouffler ſa propre vie. Peu à peu ſes tranſports commencèrent à la ranimer; elle pouſſe un ſoupir, ouvre à moitié les yeux & l'embraſſe. Il la porte à la cabanne, où les ſoins de Kaillaz achevèrent de la faire revenir; & cet accident n'eut point de ſuites.

Mais depuis ce jour ſon Amant la tenant dans ſes bras & l'accablant de baiſers, revient ſans ceſſe à ſa penſée. La nuit, des ſonges ſéduiſans la raviſſent. Il lui ſemble qu'un nouveau ſang coule délicieuſement dans ſes veines. Elle s'éveille toute émue. Elle tâche de ſe replonger dans les erreurs

d'un fommeil que l'agitation même où elles l'ont mife, écarte de fes yeux ; elle brule ; & dès que l'aurore paroît, elle fe lève & va chercher les endroits les plus fombres.

Sa rêverie l'avoit conduite près d'une grotte d'où couloit un ruiffeau dont les flots argentés, après avoir ferpenté quelque tems dans un petit bois, y formoient un baffin fous un ombrage impénétrable aux rayons du foleil. Elle croit y trouver un remede au feu qui la dévore. Elle fe déshabille ; & fe tenant aux branches d'un arbriffeau, elle defcend & s'affied dans cette onde claire & pure. Il lui femble qu'elle eft plus tranquille. Elle cueille des fleurs qui viennent de naître fur les bords. Elles les regarde, fe regarde, les approche de fes joues, & fourit : quoique nouvellement éclofes, elles ont moins d'éclat & de fraîcheur. Elle les met dans fes cheveux, & fe regarde encore. Bientôt un foupir lui échappe. Le premier mouvement d'une jeune perfonne eft pour fa beauté ; le fecond pour fon Amant ; & elle ne defire jamais tant de le voir, que lorfqu'elle eft la plus contente de fes charmes.

Abderamen l'aimoit trop pour être éloigné ; il l'avoit fuivie, & la tient dans fes bras, qu'elle croit encore que ce n'eft qu'une illufion. Confufe,

interdite, elle voudroit que la clarté des eaux se troublât. Elle résiste, sans sçavoir pourquoi, à des transports qui l'enflamment. Il la serre, il l'embrasse ; un nouvel effort qu'elle fait pour lui échapper, le favorise ; & dans l'instant un cri perçant qu'elle jette, annonce aux écos que le vainqueur vient d'achever de s'enchaîner avec sa conquête. Bientôt on n'entend plus que quelques mots sans suite, & que des soupirs à demi-étouffés par des baisers. Égarés, confondus, enivrés dans des torrens de délices, leurs sens ont peine à suffire à l'excès de leurs plaisirs. Sans rompre la chaîne qui les tient unis, Abderamen au bout de quelque temps, emporte Felime sur le rivage ; & la terre, comme l'eau, sert d'autel à plus d'un sacrifice.

Une douce langueur avoit succédé à la rapidité de leurs desirs : leurs bras entrelacés, & respirant mutuellement leurs ames, ils se mouilloient de ces larmes délicieuses que la satisfaction la plus pure du cœur fait répandre avec tant de tendresse sur l'objet aimé, lorsqu'une voix qu'ils crurent entendre entre les arbres, les fit s'arracher l'un à l'autre, & courir à leurs habits. J'ai craint que ce ne fut Kaillaz, dit Felime ; il ne condamneroit pas, je crois, les plaisirs que nous venons réciproquement de nous donner ; il me semble qu'ils

n'ont

n'ont rien de contraire au précepte qu'il nous recommande sans cesse, de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît; notre bonheur ne peut avoir fait tort à qui que ce soit dans la nature. Cependant je ne sçais... mais... je ne voudrois pas... Elle fut interrompue à ces mots par l'aspect de plusieurs hommes qui les enlevèrent & les portèrent à un vaisseau, d'où ils perdirent bientôt l'Isle de vuë.

Que veut-on de nous, demandoit tristement Abderamen. Nous n'avons fait de mal à personne. Ma sœur, que deviendra Kaillaz, quand il ne nous verra plus! Il nous aimoit si tendrement! Loin de vous affliger, mes enfans, leur dit celui qui paroissoit le maître du vaisseau, rendez graces au ciel de nous avoir fait encore passer à portée de cette Isle. Nous y abandonnâmes, il y a près de vingt-cinq ans, l'impie Kaillaz, qui n'adoroit point le même Dieu que nous, & qui n'observoit aucun des Commandemens de notre sainte Religion: il vous a sans doute élevés dans ses malheureux principes? Il ne nous en a point donnés d'autres, répondit Abderamen, que de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Quoi! reprit ce même homme qui avoit commencé à leur parler, il ne vous a jamais

entretenus de l'Envoyé de Dieu, du Prophète Mahomet, qui promet de si grandes récompenses aux Fideles qui suivront sa loi, & qui les placera après leur mort dans des lieux de délices, où la possession des plus belles femmes répandra dans leurs cœurs une félicité aussi intarissable que leurs desirs ?... Qu'il me laisse seulement Félime, dit en soupirant Abderamen; & je serai aussi heureux que lui.

Il n'y a point d'attraits plus puissans que ceux de l'innocence & de l'ingénuité; & chaque réponse que faisoient ces jeunes Amans, leur âge, leur douceur, & leur extrême beauté, tout contribuoit à les rendre intéressans. On leur ôta leurs habits pour leur en donner de magnifiques. On leur expliquoit tous les jours l'Alcoran; & par les meilleurs traitemens & les promesses les plus flateuses, on tâchoit de prévenir leurs cœurs en faveur d'une croyance si nouvelle à leur esprit.

La navigation continuoit d'être heureuse; & le vent le plus favorable faisoit espérer d'arriver bientôt au Port, lorsqu'une nuit le vaisseau retentit tout-à-coup de cris, de gémissemens, & d'un bruit affreux d'armes & d'hommes qui se battoient. Abderamen s'arrache des bras de Félime qui veut l'arrêter; le Capitaine expirant est le premier objet qui s'offre à ses yeux; il est lui-même frappé

d'un coup qui l'étourdit & le renverse. C'étoient des Chrétiens qui avoient rompu leur chaîne, & qu'une heureuse conspiration venoit de rendre les maîtres de ceux dont ils étoient esclaves quelques momens auparavant.

Abderamen, au bout de quelque tems, reprend ses esprits; il se leve; on se jette sur lui; & l'on commençoit à le charger de fers, lorsque quelques-uns de ces Chrétiens qui sçavoient son histoire, s'étant approchés & l'ayant reconnu, représentèrent à leurs Camarades qu'il n'étoit que depuis quelques jours dans le vaisseau, où même on l'avoit amené de force, & qu'il y auroit de l'injustice à vouloir le confondre parmi leurs ennemis. On le laissa libre. Son premier mouvement fut de chercher Félime; il retourne où il l'avoit laissée; il ne la trouve point; il revient: quelle vue! Félime percée d'un coup mortel, au milieu des morts dont tout le pont est couvert!... Félime!... ma sœur!... que vous avoit-elle fait, barbares? En prononçant ces mots, il tombe sans connoissance.

Malgré les secours qu'on tâchoit de lui donner, il resta presque tout le jour dans cet état; & ce ne fut que vers le soir qu'on reconnut à quelques larmes qui couloient de ses yeux fermés, que ce

long ſaiſiſſement commençoit à ceſſer. Quels affreux inſtans que ceux de cet Infortuné en revenant à la vie ! Ses gémiſſemens & les efforts que faiſoit ſon ame pour aller rejoindre celle de ſa chère Félime, auroient attendri les cœurs les plus impitoyables. Elle n'eſt plus, s'écrioit-il ; elle n'eſt plus!... & je vis!... & je reſpire encore ! En proférant ces plaintes entrecoupées de mille ſanglots, il ſe levoit à moitié du lit où on le retenoit ; il regardoit ceux qui l'environnoient, joignoit les mains, leur demandoit la mort, & ne concevoit pas qu'on pût être aſſez inhumain pour la lui refuſer.

Il n'étoit pas poſſible que d'auſſi cruelles agitations n'épuiſaſſent bientôt ſes forces. L'abbattement ſuccéda à la violence du déſeſpoir ; & dans un accablement entier de tous ſes ſens, il ſe laiſſoit enfin aller aux ſoins d'un Iman chrétien, qui ne l'avoit pas quitté d'un inſtant, & qui, ſans paroître chercher à le conſoler, ſe contentant de lui marquer la plus grande ſenſibilité pour ſes peines, étoit peu-à-peu parvenu à devenir, pour ainſi dire, néceſſaire à ſa douleur, par le triſte plaiſir que nous reſſentons tous à parler de nos malheurs.

Cet Infortuné lui racontoit ſes occupations, ſes amuſemens dans l'Iſle déſerte, & les moindres

circonſtances de ſes amours ; il lui répétoit cent fois les mêmes choſes ; & cet Iman ſembloit toujours l'écouter avec le même intérêt, & entrer dans tous ſes ſentimens. Ces ſortes de gens ſont ſouples, adroits, inſinuans, & ſoit par un véritable zèle, ſoit par la vanité ſeule d'engager les autres à penſer comme eux, il n'y a rien qu'ils ne riſquent & qu'ils n'entreprennent pour étendre leur religion. Celui-ci trouvant un jour Abderamen un peu plus tranquille, crut qu'il pouvoit enfin commencer à travailler à ſon inſtruction.

« Mon enfant, lui dit-il, après la perte que » vous avez faite d'une perſonne qui dut vous » être ſi chère, chaque inſtant de votre vie de» viendroit une marque d'ingratitude envers elle, » ſi vous cherchiez jamais quelque conſolation » ſur la terre. Mais il eſt un Être ſuprême qui » vous a créé pour l'adorer & le ſervir. Peut-être » ne vous a-t-il frappé, que pour vous appeller à » lui. Il eſt jaloux de notre cœur qu'il veut ſeul » occuper. Rempliſſez-vous des myſtères de ſa » grandeur infinie & de ſa bonté ; pénétrez votre » ame de la ſainteté de ſa loi que je vous expli» querai ; & quand ce corps terreſtre ſe détruira, » l'eſprit qui eſt en vous, & qui ne meurt point, » ira jouir d'un bonheur.... Je reverrois Félime,

» lui demande avec transport ce malheureux
» amant ? Vous ne vous faites encore, reprit
» l'Iman, des idées de félicité que selon vos sens,
» & comme ces grossiers Musulmans avec qui
» vous avez vécu pendant quelque tems. Quel
» eût été votre sort (je frémis quand j'y pense)
» si vous aviez péri dans la confusion de cette
» nuit, où, pour recouvrer notre liberté, nous
» fûmes obligés de dévouer à la mort la plûpart
» de ces Infidèles ! Vous gémiriez à présent, &
» à jamais, avec eux, dans le séjour des ven-
» geances célestes, & dans les profonds abîmes
» du désespoir & de la douleur. Car enfin, mon
» enfant, tous ceux qui meurent sans avoir été
» initiés aux graces de la vraie Religion, & de la
» seule que Dieu ait révélée aux hommes, sont
» précipités dans des tourmens éternels.... Moi,
» interrompit vivement Abderamen, j'aurois été
» précipité !.... Mais, que dis-je ? Selon vous, Fé-
» lime seroit donc.... Vous me faites frémir !
» Quoi ! ce Dieu, dont le nom seul m'inspire
» une idée si sublime, au milieu même des téné-
» bres de ma raison qui le cherche, ce Créateur,
» ce père de l'Univers & de tous les Êtres, auroit
» porté Félime dans une Isle déserte où on ne
» l'éclaire point ! Il l'auroit conduite au milieu

» des Musulmans qu'il réprouve, pour la punir
» après sa mort de n'avoir pas eu l'occasion de
» s'instruire du seul culte qu'il avoue ! Félime,
» dont la bouche ne déguisa jamais la vérité, &
» dont le cœur ignora toujours l'artifice, Félime
» auroit été condamnée, même avant que de
» naître, dans la volonté d'un Dieu qu'elle au-
» roit adoré avec une ame mille fois plus pure
» que la vôtre, si elle avoit pu le connoître!
» Allez, laissez-moi; je ne vous regarde qu'avec
» horreur ». Il s'éloigne à ces mots de ce Chrétien, & prit dès ce moment la résolution de profiter de la première occasion qui se présenteroit de quitter le vaisseau, & de fuir des hommes assez barbares, pour n'être pas contens d'avoir occasionné la mort de sa chère Félime, & pour vouloir encore qu'elle fût malheureuse au-delà du trépas.

Le hasard favorisa bientôt son dessein. On fut obligé d'aborder pour quelques provisions dont on commençoit à manquer. Il prit un javelot, un arc & des flèches, en marquant qu'il seroit bien aise de chasser. Lorsqu'il fut à terre, il s'éloigna insensiblement, & se jetta dans une forêt dont l'épaisseur lui parut une sûre retraite.

Il n'y avoit pas fait une lieue, qu'il apperçut un homme assailli par deux sangliers d'une grandeur

énorme. Ses forces paroissoient épuisées par une longue défense, au lieu que leur sang, que ses fiers animaux voyoient couler, les rendoit encore plus furieux.

Abderamen ne balance pas un instant; il court où l'humanité l'appelle, & fond avec tant de courage & de bonheur sur ces espèces de monstres, qu'il les fait bientôt tomber sous ses coups. Généreux Etranger, lui dit celui qu'il venoit de délivrer d'un danger si pressant, je n'en pouvois plus; j'allois succomber; ma mort étoit certaine, si le Ciel ne vous eut envoyé à mon secours; après avoir échappé tant de fois à tous les hasards de la guerre, l'ardeur de la chasse m'a exposé à périr ici sans gloire. Venez, suivez-moi dans des lieux où je tâcherai que les effets de ma reconnoissance vous fassent regarder ce moment-ci comme un des plus heureux de votre vie.

Accablé de malheurs, inconnu & sans Patrie dans tout l'Univers, je suis prêt à vous suivre, répondit Abderamen; mais vous ne me devez rien; & je n'ai fait pour vous, que ce que vous auriez fait pour moi, si vous m'aviez vu dans le même péril.

Il achevoit à peine ces mots, qu'il vit venir plusieurs Chasseurs; & il ne tarda pas à connoître que c'étoit au Roi de Serendib qu'il avoit sauvé la vie. Ce Prince présenta son Libérateur à sa Cour,

qui grossissoit à mesure qu'on approchoit de la ville. Il donna ses ordres pour qu'on le logeât dans son palais, & prit de jour en jour tant d'amitié pour lui, qu'il sembloit ne goûter plus de vraie douceur que dans son entretien. A l'ouverture de la campagne, il le nomma pour commander un Corps de Troupes d'élite; & il eut à s'applaudir de son choix. Abderamen, dans un combat, chargea si à propos les ennemis, qu'il ramena dans son parti la victoire qui commençoit à se déclarer pour eux; & ce ne fut pas la seule occasion où sa valeur, toujours guidée par un sang-froid qui lui donnoit le coup d'œil le plus sûr, décida des succès.

Les plus grands hommes ne doivent souvent les qualités brillantes dont ils nous éblouissent, qu'à l'ambition de s'élever & de faire parler d'eux. En pratiquant les vertus, ce n'est point au fond du cœur la vertu même qu'ils ont pour objet. Ils sacrifient à l'amour-propre, à la renommée, au desir de rendre leur nom fameux; & l'on peut dire que l'orgueil est l'artisan de leur mérite. Il n'en étoit pas ainsi d'Abderamen; la simple & droite nature dirigeoit toutes ses actions; il soulageoit les soldats, visitoit les blessés, s'informoit de leurs besoins, se privoit pour leur donner, & s'étonnoit des louanges que lui attiroit une pareille conduite. Quel est donc, disoit-

il en lui-même, le caractère de ces gens-ci? Puis-je me dispenser de faire pour eux ce que je voudrois qu'ils fissent pour moi, si je me trouvois dans leur situation?

Ses services, la justesse, la pénétration de son esprit, la candeur & la vérité de son caractère, augmentèrent la confiance du Roi, au point que ce Prince voulut concerter avec lui les projets de la Campagne suivante, & les moyens de la soutenir. « Mon cher Abderamen, lui dit-il, toutes ces » Puissances qui se sont liguées contre moi, n'ont » fait jusqu'à présent que de vains efforts. Le Ciel » a toujours favorisé mes armes; mais mon peu- » ple est accablé d'impôts; le commerce languit; » mes meilleurs Officiers ont été tués; & ceux » que les hasards de la guerre ont épargnés, gé- » missent sans récompenses après s'être ruinés à » mon service: je suis dévoré d'inquiétudes & de » chagrins dans le sein même de la victoire.

« Sire, répondit Abderamen, mon zèle & mon » attachement pour Votre Majesté, m'inspirent » quelques idées que je vais soumettre à ses lu- » mières, puisqu'elle m'ordonne de parler. Depuis » que j'ai l'honneur d'être sous sa protection, je » me suis instruit exactement des loix, des ri- » chesses, & de ce qui concerne les différens corps » de l'Etat. Vous avez dans votre Royaume des

» milliers de Faquirs, de Bonzes, de Derviches
» & de Calenders, qui possèdent des fonds con-
» sidérables, ou qui ont des revenus assurés dans
» les charités qu'on leur fait. Sans inquiétude &
» sans travail, ils jouissent abondamment de tout
» ce qui est nécessaire à l'homme; & c'est d'eux
» qu'on peut dire que la terre, sans qu'ils la cul-
» tivent, prévient les besoins. Ils n'ont d'autres
» peines que celles qui sont attachées à l'esprit
» de curiosité, d'avarice, de cabale & d'intrigue,
» qui les agite sans cesse. Ils s'insinuent dans les
» familles pour en pénétrer les secrets, & domi-
» ner ensuite impérieusement sur ceux qu'une
» confiance trop aveugle a mis dans le cas de les
» craindre. Ils y fomentent l'aigreur, la haine &
» la désunion, pour s'attirer des legs au préju-
» dice des légitimes héritiers. Ils caressent, &
» dégoûtent de la maison paternelle les enfans
» de ce bourgeois riche, que leur père veut obli-
» ger de s'attacher à une profession qui leur ré-
» pugne. Le fils de cet Artisan, qui voit que ses
» parens en travaillant sans relâche, ne gagnent
» au plus que de quoi nourrir leur famille, aspire
» à un genre de vie qui l'élève en quelque sorte,
» où il ne manquera de rien, & où il ne sera
» question que de s'habituer à prononcer tous les
» jours deux ou trois mille mots. C'est ainsi que

» vous perdez, Sire, tous les ans, cinq ou six
» mille sujets, qui auroient été de bons labou-
» reurs, de bons matelots, de braves soldats, ou d'ha-
» biles négocians, si les Derviches, en fréquentant
» dans les maisons, n'eussent pas, par leurs insinua-
» tions, leurs caresses & leur exemple, étouffé en eux
» dès l'enfance le goût du travail & de toute hon-
» nête industrie.... Eh! comment remédier à cet
» abus, interrompit le Roi?... En défendant,
» Sire, répliqua Abderamen, à tous Faquirs,
» Bonzes, Derviches & Calenders de votre
» Royaume, de recevoir qui que ce soit parmi
» eux qui n'ait exercé auparavant pendant dix ans
» quelques arts, ou quelque métier. Votre Noblesse
» vous sert, & se fait un point d'honneur de
» vous servir avec attachement. Mettez-vous en
» état de donner des récompenses à un Noble qui
» a vieilli dans vos armées; & faites-lui du moins
» goûter sur la fin de ses jours cette honnête
» abondance dont a joui toute sa vie un inutile,
» un vil, un méprisable Bonze. Ôtez à ce Mili-
» taire qui court se sacrifier pour la patrie, toute
» inquiétude sur le sort de sa femme & de ses
» enfans; qu'il soit sûr, s'il est tué, que vous leur
» assignerez des pensions sur les immenses reve-
» nus des Derviches. Permettez aux Descendans
» de tant d'illustres Maisons, de revendiquer les

» biens considérables qui en sont sortis par des
» legs en faveur des Calenders ; réunissez à votre
» domaine ces donations que les siècles d'igno-
» rance.....

(Il manque ici quelques lignes qu'on n'a pû traduire, le Manuscrit étant effacé dans cet endroit.)

Le Roi communiqua ces projets à son Conseil, & l'intention où il étoit de les faire exécuter. Malheureusement le lendemain on le trouva mort dans son lit ; & Abderamen, en se retirant le soir au Palais, fut assassiné par des gens inconnus.

MEHEMET EFFENDI avoit été Plénipotentiaire au Traité de Paix conclu à Passarowits, en 1718, entre l'Empereur & la Porte. Il vint Ambassadeur Extraordinaire auprès du Roi, & fit son entrée à Paris en 1721. A son retour à Constantinople, il eut l'emploi de Tefterdar, ou Grand Trésorier de l'Empire. Vers la fin de l'année 1730, les Jannissaires se révoltèrent, firent trancher la tête au Grand Visir Ibrahim, & déposèrent Acmet III. Mehemet avoit été des plus intimes amis d'Ibrahim ; mais l'estime générale dont il jouissoit, le sauva ; & même Mahmout, successeur d'Acmet III,

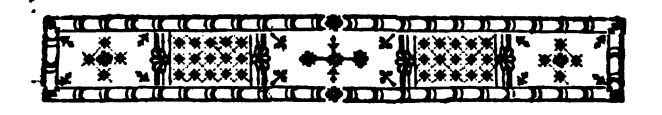
ne le relégua dans l'Isle de Chypre, qu'en lui en donnant le gouvernement. Il y mourut avec cette réputation de probité, d'humanité & de désintéressement, qu'il s'étoit acquise dans tous les emplois qu'il avoit possédés.

SAID, son fils, âgé de vingt ans, qu'il avoit amené en France lors de son Ambassade, en étoit parti avec beaucoup de regret, & pensoit toujours à y revenir ; il y revint en 1741, en la même qualité que son père. Il savoit parfaitement notre langue, & avoit lû la plupart de nos bons livres. Son caractère & son esprit n'étoient pas moins aimables que sa figure. Il fut recherché, chéri, fêté des personnes les plus distinguées à la Cour & à la Ville. Je le voyois souvent ; je lui dédiai une Comédie, les Veuves Turques * : *il m'envoya le lendemain un présent de Baume de la Mecque que je donnai à la brillante B****, sur promesse que nous souperions le soir tête-à-tête, & qu'elle ne me congédieroit pas à minuit.*

Said mourut en 1761, les uns disent à Constantinople, mais éloigné des affaires ; les autres disent en exil.

---

* Imprimée dans le second volume.



LETTRES DE NEDIM COGGIA,

Sécretaire de l'Ambassade de MEHEMET EFFENDI, *Ambassadeur de la Porte Ottomane, à la Cour de France.*

LETTRE PREMIÈRE.

Nedim Coggia au P eik Bacchi

TON emploi t'avoit éloigné pour quelque tems de Constantinople, quand j'en suis parti. Je ne doute pas que tu ne m'ayes cherché à ton retour, & que tu n'ayes été bien inquiet de ne me point trouver, & de ne pouvoir apprendre ce que j'étois devenu. Je n'aurois jamais cru voir le pays des Chrétiens, que par les conquêtes de notre invincible Sultan, lorsqu'Ibrahim notre sublime Visir, m'ayant fait appeller, me dit qu'il jugeoit à propos que j'accompagnasse Mehemet Effendi dans

ſon Ambaſſade ; prends cette lettre, ajouta-t-il, vas vîte ; tu n'as pas un moment à perdre pour le joindre : le vaiſſeau qui doit le paſſer en France, eſt prêt à mettre à la voile.

En effet, Mehemet n'étoit déja plus à ſa maiſon. Je courus au port ; je lui remis la lettre d'Ibrahim, & m'embarquai à l'inſtant même avec lui. Nous n'étions pas à cent milles de Conſtantinople, que nous faillîmes à périr ſur des amas de pierres qui obligent tout pilote expérimenté de cotoyer l'Europe & de s'éloigner des bords de l'Aſie, entre Gallipoli & Lampſachi. Je me ſers du mot d'amas de pierres, parce que cette eſpèce d'écueil eſt en effet un reſte des débris du pont que Xerxès voulut bâtir en cet endroit, lorſqu'il traverſa la mer avec ſept cent mille combattans pour aller châtier les Grecs Européens. Peu s'en eſt fallu que l'extravagance d'un homme qui vivoit il y a près de deux mille cinq cens ans, ne nous ait été funeſte il y a deux mois. Les vagues & la tempête détruiſirent l'ouvrage de ce Prince inſenſé. Dans ſa colère, il fit fouetter la mer, & y jetta des fers pour l'enchainer & la punir de ſon audace.

Il n'y a perſonne qui ne rie de la vengeance de ce Roi des Perſes ; mais après tout, eſt-il plus ridicule de vouloir corriger la mer de ſes caprices &

de

de ſes mauvais procédés, que de vouloir l'épouſer? Tous les ans, à certain jour, le Doge de Veniſe renouvelle la cérémonie de ſon mariage avec elle. Le Chef de cette ſage République ſort de ſon Palais en grande pompe, au bruit des tambours & des trompettes, accompagné de la Nobleſſe, du Sénat, & du Peuple, & ſe rend ſur un rocher où il déclare à haute voix, qu'il la reçoit pour ſa vraie & légitime épouſe, en foi de quoi il lui jette l'anneau nuptial. *J'eſpère*, diſoit un de nos Sultans qui n'aimoit pas les Vénitiens, & à qui on contoit cette folie, *que quelque jour j'enverrai le Doge conſommer ſon mariage.*

Quoique nous n'ayons pas eu de mauvais tems, je ne ſçaurois t'exprimer à quel point la navigation m'a fait ſouffrir. J'en demande pardon au Prophète; mais j'ai débarqué ſur cette terre d'Infideles avec preſqu'autant de plaiſir, que ſi j'avois approché des ſaints lieux de la Mecque.

Les voyages ſont agréables dans ce pays-ci; les voitures y ſont commodes, & les grands chemins bien entretenus. Des campagnes riches, abondantes, & peuplées s'offrent de tous côtés. On ne fait guères quinze milles, que l'on ne trouve de grandes Villes. Le ſoir on arrive à de bons logemens. Trois ou quatres eſclaves, quelquefois aſſez jolies,

s'empressent, vous préparent vos lits, & vous servent à table. Je t'avouerai que je crus le premier jour, lorsqu'elles entrèrent dans ma chambre, que c'étoit une attention particulière des principaux de la Ville à tous nos besoins; notre interprète me désabusa.

Les femmes ne sont point ici obligées d'être voilées, quand elles paroissent en public. Avec des physionomies qui semblent n'annoncer que le badinage & l'enjouement, elles ont, dit-on, beaucoup de justesse, beaucoup de solidité dans l'esprit, & une délicatesse naturelle de sentiment qui rend leur goût extrêmement fin, & presque toujours assez sûr. Aussi leurs maris les chargent-ils ordinairement de solliciter pour eux les graces, les honneurs, les procès, les emplois; ils les croyent propres à s'expliquer à merveille sur toutes sortes d'affaires avec les hommes; pour avec Dieu, cela est différent; sans leur dire précisément qu'elles n'auront point de part au Paradis, on ne leur permet de faire leurs prieres, que dans une langue qu'elles n'entendent point.

Les lettres qu'on écrit à Mehemet, semblent annoncer quelques changemens dans le Divan; mande-moi ce qui en est; tu ne dois pas douter de l'intérêt que je prends à tout ce qui peut t'arriver,

& de l'impatience avec laquelle j'attends de tes nouvelles. Si tu te rencontres avec quelques François, fais leur amitié en te souvenant de moi; je suis assez content de la Nation jusqu'à présent. Adieu.

LETTRE II.

Nedim au Deli Bachi.

ENFIN nous sommes arrivés à Paris. Jusqu'à ce que Mehemet ait fait son entrée, nous habitons dans un Fauxbourg où la plûpart des Dames viennent nous voir & nous font compagnie. On n'a des yeux que pour nous; tant il est extraordinaire d'être Turc! On veut sur-tout nous voir manger. Hier, m'étant apperçu que notre garde rebutoit beaucoup de monde, je fus touché du sensible déplaisir qu'auroient tant d'honnêtes gens de ne pas sçavoir par eux-mêmes que nous mangions; j'allai donc dans la cour; je m'y fis servir; je mangeai devant eux; ils me parurent enchantés; je pensai leur offrir de dormir en leur présence, s'ils étoient curieux de voir comment dort un Musulman.

Les François sont prévenans, carressans, & peu séduisans. On démêle bientôt que leur politesse n'est qu'un détour de leur amour propre, pour vous entretenir de la magnificence de Paris, de la puissance de leur Roi, & de la prétendue supériorité de leur Nation sur toutes les autres. Avez-vous vû, me demandent-ils, nos ponts, nos quais, nos places de Vendôme & des Victoires, le vieux Louvre & le jardin des Thuilleries? Je réponds froidement qu'oui, & que j'ai aussi vu Constantinople; cela les déconcerte. Or, soit dit entre nous, Constantinople n'est pas plus comparable à Paris, que ne l'est une grande Villasse d'Albanie à Constantinople; mais j'aime à mortifier les présomptueux.

Presque toutes les Françoises ont de beaux yeux & mettent du rouge; aussi se ressemblent-elles presque toutes aux lumières. Dans un spectacle, il est presqu'impossible de distinguer l'une de l'autre; on ne les reconnoît guères, m'a-t-on dit, qu'aux hommes qui sont avec elles; je t'assure que ce ne sont pas leurs maris.

Ici, comme parmi nous, le mari & la femme ont leurs appartemens séparés. C'est dans l'appartement de Madame que l'on reçoit la compagnie, que l'on joue, que l'on rit, qu'on s'amuse. Dans celui du pacifique époux, on presse les fermiers;

on dispute avec les créanciers; on emprunte à usure; & l'on s'intrigue & s'agite pour tâcher de continuer toujours de vivre avec le même faste.

L'ostentation fait le fond du caractère de la Nation; on y cherche moins à être heureux, qu'à persuader qu'ont l'est. Chez les autres peuples, un homme se ruine, emporté par ses passions; ici, parce qu'il est vain, parce qu'il est fat.

Je me souviens d'avoir lû que parmi les Sauvages, ceux qui se piquent d'être aimables & galans, se font graver sur la peau différentes figures d'oiseaux, de fruits, de fleurs & d'animaux extraordinaires. L'opération est douloureuse & longue; c'est un travail de près de trois années, en y employant assiduement quatre heures par jour; mais aussi quand l'ouvrage est fini, le patient a l'agrément de posséder pour le reste de ses jours, une peau superbe, d'une broderie charmante, & qui le distingue infiniment parmi ses compatriotes.

Voilà une sauvage & folle magnificence, dont l'étalage coûte en vérité trop cher, dira un François, tandis que ce même François sacrifie souvent l'aisance du reste de sa vie, au plaisir de pouvoir briller seulement pendant deux ou trois années par un équipage leste, des habits de goût, & des bijoux.

Je ne puis encore avoir que des idées vagues & superficielles sur tout ce que j'apperçois ici de bizarre & d'extraordinaire; mais j'espère que dans quelque tems, je serai en état de t'envoyer des détails qui, je crois, t'amuseront.

Pense que tu as toujours en moi l'ami le plus véritable. Adieu.

LETTRE III.

Nedim au Grand Visir.

NOUS fîmes hier notre entrée dans cette *Ville*. Différentes compagnies d'hommes avec des habits bleus galonnés en argent, bordoient les rues des deux côtés. Notre marche s'ouvroit par les Grenadiers à cheval, troupe aussi recommandable par la régularité de ses mœurs, que par sa valeur. On m'a dit qu'après une bataille, le feu Roi Louis XIV demandant à un des Chefs de cette Compagnie, où elle étoit, cet Officier lui répondit, *Sire, elle est tuée.* Ce mot exprime bien la défaite entière d'un corps de braves gens qu'une même vertu, qu'un même esprit, qu'une même bravoure anime.

Nous étions au milieu d'un Régiment (1) de Cavalerie qui nous faisoit escorte, habillé de rouge avec des paremens de velours noir. Les Cavaliers de ce Régiment, dans les guerres d'Italie, ont mis d'eux-mêmes plusieurs fois pied à terre, & ont chargé comme l'Infanterie, dans des défilés où la Cavalerie ne pouvoit pas servir. Notre marche étoit fermée par un Régiment de Dragons.

Après avoir fait près d'une lieue dans cet ordre, nous rencontrâmes à la porte des Jardins du Roi, ses Gardes à cheval, ses Gendarmes, ses Chevaux-Légers, & ses Mousquetaires. L'or & l'argent brilloient avec profusion sur leurs habits. Ces différentes Compagnies ont pû être taillées en pieces par un ennemi absolument supérieur en nombre; mais elles ont la réputation de n'avoir jamais plié. Je t'avouerai que dans cet endroit, & à la façade du Louvre, nous ne fûmes pas les maîtres de ne point marquer un certain mouvement d'admiration.

Les Gardes à pied étoient en haie le long des

(1) La Cornette Blanche, autrement, le Colonel Général, Cavalerie. J'étois de cette escorte, ayant été reçu quatre jours auparavant Lieutenant dans ce Régiment.

Jardins jusqu'au vestibule du Château. Ce sont des hommes grands, bien faits, bien vêtus, & que la jalousie des Soldats des autres Régimens, seroit toujours très-prompte à attaquer, s'il leur arrivoit le moindre échec. On m'a dit que la plûpart étoient mariés, mais que dans toutes les autres Villes du Royaume, & dans les Places fortes, on ne souffroit point que le Soldat se mariât, & qu'on tâchoit de la piquer d'honneur, & de l'engager à ne s'attacher qu'à la seule profession des armes. Comme il y a déja quelques années que la France n'est plus en guerre, on s'oppose avec affection à la retraite des vieux militaires; on les dispense de certain service, on augmente leur paye, on n'exige d'eux pour ainsi dire, que de mourir au Régiment. Ils y font le récit des siéges & des batailles où ils se sont trouvés; ils animent & entretiennent parmi les jeunes cet honneur & cet esprit de corps, qui se perdroit peut-être insensiblement pendant une si longue paix, & dans un renouvellement presque entier de milice.

Pour revenir à notre marche, nous traversâmes plusieurs appartemens; & nous arrivâmes à l'entrée d'une gallerie où le Roi étoit sur son Trône, environné des Grands du Royaume. La beauté des femmes, la magnificence des Courtisans, les dia-

mans & les pierreries qui éclatoient de tous côtés, me frappèrent moins, qu'un certain air de liberté qui règne dans cette Cour; il me sembla qu'elle remplissoit l'idée que je m'étois toujours faite d'un Monarque entouré des puissances qui doivent lui obéir. Le profond abaissement où nous sommes devant nos Sultans, n'annonce qu'un Maître au milieu de ses esclaves. Mehemet se prosterna la face contre terre, & lui présenta la Lettre de notre invincible Empereur. Nous revînmes ensuite dans le même ordre au Palais qu'on nous a marqué pour notre logement.

Nons irons aujourd'hui prendre l'audience du Régent, & saluer le Ministre (1) chargé des Affaires Etrangères. Je t'enverrai sur l'un & sur l'autre, comme tu m'en as chargé, les détails les plus exacts & les plus circonstanciés que je pourrai recueillir. Je sçais déja les principales actions de leurs vies; mais il me manque encore de ces traits caractéristiques, qui font connoître le fond du cœur & du génie.

Je m'abaisse devant toi, digne élu Chef des Princes.

(1) L'Abbé Dubois, depuis Cardinal.

LETTRE IV.

Nedim à Soliman Bassa, Gouverneur d'Alep.

Deux Religieux sont venus me voir ce matin, & m'ont prié de les aider à détruire un faux bruit que leurs ennemis font courir, pour flétrir la réputation de quelques-uns de leurs Peres qui sont dans les Missions du Levant.

On dit que dans la Ville où tu commandes, un Chrétien se sentant près de sa fin, envoya chercher deux Peres Jésuites, & qu'après leur avoir fidèlement exposé les désordres de sa vie, il leur demanda s'il n'y avoit plus pour lui d'espérance d'aller en Paradis. Ces bons Peres, après s'être retirés quelque tems à l'écart pour consulter ensemble, se rapprochèrent du malade, lui confièrent qu'ils avoient chez eux une banque pour l'expédition de certaines Lettres Divines, signées de leur Fondateur que Dieu chérissoit par-dessus tous ses autres Élus, & que sur ces lettres de change, on donnoit au Porteur telle ou telle place en Paradis, selon la somme. Si vous voulez, par exemple, ajoutèrent-ils, être dans le voisinage de la ...... qui dans

ſon tems aimoit le plaiſir, comme vous paroiſſez l'avoir aimé, la finance ſera conſidérable; mais ſi vous n'êtes point trop délicat ſur la compagnie, on vous placera auprès de quelque pauvre Anacorette d'une converſation auſſi ſeche que la figure; & il vous en coûtera beaucoup moins.

Le Mourant qui avoit toujours aimé ſon bien-être, prodigua l'argent aux bons Peres; & l'on ſigna une police par laquelle il ſeroit placé à vue dans un des plus agréables cantons du Ciel. Nanti de ce paſſeport, il mourut tranquille; mais après ſa mort, ſes enfans plus attachés aux biens de ce monde, que flattés du rang que leur père tiendroit dans l'autre, doivent avoir intenté procès aux deux banquiers. Le ſcandale de cette affaire rejailliroit ſur tout l'Ordre. On eſt donc venu me prier d'obtenir de toi un certificat de la fauſſeté de cette calomnie; & comme ces Religieux ont une eſtime toute particulière pour ton mérite, ils m'ont chargé de te faire tenir une lettre de change, qui n'eſt pas tirée ſur le Paradis, mais de cent ſequins ſur un des plus riches Négocians de la Nation. Adieu.

Après tout, ces lettres de change ſur le Paradis ſont peut-être bonnes; car malgré la malignité des libertins contre les Moines, je n'ai pas entendu dire juſqu'à préſent qu'aucune ait été proteſtée.

LETTRE V.

Le Bostangi Bachi à Nedim, à Paris.

Je te dirai que tous les esprits sont ici dans une agitation violente. La division & l'aigreur règnent plus que jamais dans le Serrail. Si la prudence de notre Auguste Sultan n'y met ordre, je crains des événemens funestes.

Tu sçais que les Eunuques blancs (1) & les Eunuques noirs, également entêtés de la garde & de la direction des femmes, ont toujours été animés d'une secrette jalousie les uns contre les autres. Les blancs, par politique, ou peut-être d'un caractère plus doux que leurs adversaires, croyent qu'on doit user d'indulgence envers un sexe fragile, & tâcher de lui rendre le joug le plus léger qu'il est possible. Compatissant aux foiblesses, en condamnant le crime, ils permettent aux femmes de se

(1) Ne soyons point étonnés de ces disputes entre les Eunuques blancs & les Eunuques noirs : n'avons-nous pas les Molinistes & les Jansenistes !

promener tant qu'elles veulent dans le Serrail, d'écrire au-dehors, de s'amuser même d'une galanterie superficielle; & pourvu qu'elles n'ayent pas précisément intention d'offenser le Sultan, & qu'elles soient retenues dans leurs devoirs par la crainte des châtimens, on peut, selon eux, ne pas exiger d'elles un amour absolument déterminé pour leur Maître.

Les noirs devenus plus sévères par contradiction, ont aussi-tôt crié de tous côtés contre une indulgence qui ouvre, disent-ils, la barrière à tous les désordres; ils soutiennent qu'il n'y a point d'action indifférente, & traitant de crime tout ce qui ne se rapporte pas directement à l'obéissance & au respect que l'on doit à son Souverain, ces gardiens rigides ôtent toute sorte de consolation & rendent l'amertume & la terreur, compagnes inséparables de la captivité du Serrail. Ils prétendent sur-tout qu'une femme qui n'est pas fidele au Sultan par amour, indépendamment de toute crainte, est indigne de vivre.

Tu juges bien qu'un zèle ardent pour la gloire de notre Empereur, n'est pas la véritable cause de ces disputes. La haine, l'esprit de cabale & d'intrigue, la concurrence, l'envie de primer & de faire parler de soi, échauffent les uns & les autres.

Chacun des deux partis veut se rendre le plus considérable & le plus puissant dans le Serrail, pour pouvoir ensuite dominer dans l'Empire. Ils se piquent, ils se raillent, & se vomissent réciproquement mille injures atroces : en vérité les infideles Chrétiens seroient plus charitables.

Les Sultanes & la plûpart des jeunes Odaliques, sont pour les blancs ; mais toutes les *Kaduns* (1) & les exilées dans le vieux Serrail s'intriguent avec chaleur, & prodiguent même l'argent pour soutenir & fortifier le parti des noirs.

Le Surintendant du Serrail a été obligé de dire son avis, & s'est déclaré pour les blancs. Comme il est reconnu dans l'Empire pour le Favori du Sultan, & l'interprete ordinaire de ses volontés, on a cru que sa déclaration mettroit fin à toutes ces disputes ; mais les noirs, loin de se soumettre à sa décision, prétendent à présent qu'on ne doit pas s'en rapporter à lui seul, & que ce n'est pas la premiere fois qu'il s'est trompé sur les intentions de notre Souverain.

Ainsi la querelle devient plus vive de jour en

(1) *Kaduns*, Gouvernantes, qui ont chacune cinq filles du Serrail sous leur conduite.

jours Un Eunuque noir des plus entêtés, étant mort il y a un mois, ses camarades lui dressèrent un tombeau dans le petit jardin; les jeunes femmes du parti des blancs le firent exhumer la nuit; mais les dévotes du vieux Serrail, l'envoyèrent prendre aussi-tôt: on le transporta en grande cérémonie dans leur Dôme; peut-être fera-t-il bientôt des miracles.

Si notre Auguste Sultan vouloit lui-même s'expliquer sur ces contestations, quoiqu'il doive bien sçavoir comment il veut être aimé & servi, il y auroit encore, je crois, des opiniâtres qui ne passeroient pas condamnation, & qui lui soutiendroient qu'ils savent mieux que lui la façon dont on doit l'aimer.

Le Surintendant du Serrail voudra peut-être que mes Bostangis (1) souscrivent à son opinion; je ne les en empêcherai pas; & si les noirs viennent me dire, vous nous condamnez donc? Je leur répondrai que non.

Mon cher Nedim, il n'y a point de Chapitre du divin Livre qui ne recommande aux fidèles l'es-

(1) *Bostangis*, Jardiniers du Serrail.

prit de douceur & de charité. De pareilles dissensions y sont bien opposées. Elles doivent bien réjouir les Sectateurs d'Ali. Adieu.

LETTRE VI.

Nedim à Alibec, Derviche à Pera.

RIEN ne fait plus d'honneur à nos Imans & à nos Derviches, que de n'avoir point supprimé un passage de l'Alcoran, qui ne pouvoit manquer de leur causer un préjudice considérable; c'est ce passage par lequel il est expressément défendu de faire des legs pieux d'un bien injustement acquis; Dieu ne voulant point que nous lui offrions ce qui ne nous appartient pas. Nos Mosquées, qui surpassent de beaucoup celles de Paris par la grandeur & la majesté du bâtiment, n'ont que des revenus modiques. On peut dire que parmi nous la charité envers les fidèles, engage des Ministres au Seigneur; peut-être qu'ici, si les premiers Chrétiens n'avoient pas été charitables, le service du Seigneur courroit risque d'être mal fait.

Je suis entré ce matin dans un des principaux

Temples

Temples de cette Ville, pour satisfaire ma curiosité sur les cérémonies qui s'y pratiquent, & sur la dévotion des François. J'y ai remarqué, il est vrai, des Prêtres qui chantoient, un autel, & des lampes; mais je crois que la différence de religion a empêché qu'on ne m'ait admis dans le véritable lieu où ils rendent leurs hommages à l'Être suprême; car, excepté quelques misérables esclaves & quelques gens du petit peuple à qui il convient de s'humilier en quelqu'endroit qu'ils soient, je n'ai vu de tous côtés dans ce Temple qu'hommes & femmes qui entroient d'un air libre & dégagé, qui se saluoient, se parloient, rioient ensemble, assis, debout, changeant de place & d'attitude à chaque instant, & suivant le mouvement perpétuel de la Nation. Au son d'une petite cloche, tout ce monde s'est mis à genoux; & les conversations ont été interrompues pendant une minute: apparemment qu'on les avertissoit que Dieu passoit bien vîte, & que dans un moment il ne seroit plus dans le Temple; car on n'a pas tardé à se lever; & chacun a renoué aussi-tôt la conversation avec son voisin.

En examinant plusieurs autres choses dans cette Eglise, j'ai demandé à quoi servoient des espèces d'armoires où plusieurs personnes alloient s'age-

nouiller aux pieds d'un Prêtre. C'est, m'a dit celui qui me conduisoit, où l'on va se confesser de ses péchés. Eh! bon Dieu, ai-je répondu, quelques-uns de vos jeunes gens m'ont-ils choisi pour leur Confesseur ? Ils viennent me confier tous les jours qu'ils ont passé la nuit à table ; qu'une femme leur a donné un rendez-vous, & que deux ou trois filles sont déshonorées de leur façon.

En vérité, il faut que les François ne croyent point à leur Religion ; ils la pratiquent trop mal ; je pense qu'ils ne la conservent que faute d'autre. Si le Chef des Ottomans, qui veut bien souffrir tant de Moines Chrétiens dans ses États, envoyoit en revanche quelques bons Missionnaires Musulmans prêcher le divin Alcoran dans Paris, je ne doute pas qu'ils n'y fissent une abondante moisson. Je désire que ton zèle pour la propagation de notre sainte Loi, appuie auprès de notre auguste Empereur le mérite d'une mission que je serois charmé de procurer à ces pauvres Infidèles, qui d'ailleurs ont de la docilité, du bon sens & de l'humanité. Il n'y auroit guère, je crois, que les femmes qui refuseroient d'ouvrir les yeux aux célestes clartés de la sainte doctrine qui nous a été annoncée par le troisième Envoyé de Dieu.

LETTRE VII.

Nedim au Teftedar.

LE Duc d'Orléans, au commencement de la Régence, établit une Chambre de Juftice pour rechercher & pourfuivre ces hommes exécrables, qui non-contens d'avoir fourni chaque jour, fous le régne du feu Roi, de nouveaux projets de taxes & d'impôts, ofoient encore infulter à la mifere publique, en étalant avec infolence le fafte de leurs fortunes immenfes. Plufieurs de ces malheureux, qui font ordinairement des gens de néant, furent convaincus de dépradations, de péculat, & d'ufures énormes; mais à quelles punitions furent-ils condamnés ? Quelques-uns furent emprifonnés; d'autres dépouillés de leurs vols; aucun ne fut puni de mort.

Il auroit fallu, à la tête de ce Tribunal, un Mehemet Coprogli. Ayant fait arrêter de pareils fcélérats qui avoient ravagé l'Empire par leurs concuffions, il mit dans plufieurs bourfes (1) toutes

(1) *Bourfes.* On compte par bourfes : chacune vaut environ cinq cens écus.

leurs richesses dont il s'étoit saisi, & les étala dans une salle par où devoit passer le Sultan ; & lorsque ce jeune Prince regardoit avec étonnement tous ces trésors rassemblés, Coprogli leva le tapis qui couvroit une table, & fit voir le spectacle sanglant de vingt têtes qu'on venoit de couper. Ces têtes, dit ce Visir, vomissent le sang de ton peuple qui est dans ces bourses.

Ce trait paroîtroit barbare à la plûpart des François. Eh ! peut-on user d'exemples trop rigoureux contre des sangsues publiques, qui se font honneur d'avoir un cœur d'airain, & qui joignant l'oppression des frais à celle de la taxe, ont souvent réduit à la plus extrême misere un père infortuné, l'unique soutien d'une honnête & nombreuse famille qu'il faisoit subsister par son petit commerce. Notre justice est prompte & sévère ; & jamais, parmi nous, le concussionnaire ne trouvera dans ses larcins l'amnistie de ses crimes.



LETTRE VIII.

Nedim à Alibec, Derviche à Pera.

JE m'entretenois ces jours passés aux Thuilleries avec deux Capucins qui s'étoient assis sur le même banc que moi. Un Page désœuvré vint se placer familiérement entr'eux. Qu'avez-vous dans ce sac, leur demanda-t-il ? La provision du Couvent, lui répondirent-ils ; nous ne vivons que de charités. De charités ? N'avez-vous point de honte, leur répliqua cet impertinent, grands & forts comme vous êtes, de ne pas gagner votre vie ? Il accompagna ce beau propos de je ne sçais quelle niche, dont l'un de ces deux Religieux ne se fût pas plutôt apperçu, que le rouge lui monta au visage ; ses yeux s'enflammèrent ; sa barbe se pointa ; & dans sa colere il ne ménagea pas ses expressions. Ah ! ah ! des injures dans la bouche de votre Révérence, dit le Page avec gravité ; où est donc la patience évangélique ? Vous voulez railler, petit freluquet, s'écria l'Anacorette en fureur ; sçachez que je suis peut-être né meilleur gentilhomme que vous. Quoi ! reprit mon effronté, de l'orgueil aussi ? où est donc l'humilité chrétienne ?

Le Moine s'échauffoit de plus en plus ; & je voyois le moment que des invectives & des railleries on alloit en venir aux coups, quand l'autre Révérence se mit entre les deux champions : Mon enfant, dit-elle au Page, vous devriez respecter des personnes qui ont tout abandonné pour se retirer du monde & se renfermer dans des cloîtres... Qu'appellez-vous se renfermer, interrompit cet étourdi ? Vous vous renfermez la nuit comme moi ; voudriez-vous coucher dans la rue ? Car pour le jour, on ne voit que vous ; vous tâchez de vous introduire dans toutes les maisons ; vous en faites les affaires ; vous placez les domestiques ; vous sollicitez les procès ; vous mariez les filles ; vous consolez les veuves ; un petit-maître hors de condition, & qui cherche une nouvelle bonne fortune, ne se multiplie pas plus que vous autres reclus ; mais, ajouta-t-il, le raisonnement n'est pas mon fort ; j'étois venu pour badiner avec vous ; le jeu ne vous plaît pas ; je prendrai mieux mon tems une autre fois. Au revoir.

Quel pays ! mon Alibec ; quel pays, où l'on ose dire de pareilles impertinences à de pieux & vénérables personnages !

LETTRE IX.

Nedin, au Prédicateur du Grand Seigneur.

ARISTOTE que tu réveres tant, eſt paſſé de mode dans ce pays-ci ; les viſions d'un Gentilhomme François nommé Deſcartes, ſe ſont emparées de tous les eſprits. Ce nouveau Philoſophe s'eſt donné bien de la peine ; mais auſſi a-t-il fait de beaux changemens dans l'Univers.

La neige n'eſt point blanche ; le jaſmin n'a point d'odeur ; le feu n'eſt pas chaud ; & le lait en lui-même n'a pas plus de douceur que l'eau. Enfin tout ce que nous appellons qualités ſenſibles, n'exiſte plus dans les objets ; elles ne ſont que des modifications de notre ame, c'eſt-à-dire, de ſimples penſées qu'occaſionnent en nous les corps qui nous environnent.

Tu vois bien que toute vieille femme qui met du blanc & du rouge, doit être Cartéſienne. La beauté qui nous paroît la plus naturelle, ne lui peut rien reprocher ſur ſes appas empruntés, puiſque les couleurs ne ſont que dans notre ame, &

que ce n'eſt que par une fauſſe imagination, que nous croyons que les objets en ſont revêtus.

Mais aurois-tu jamais penſé que les bêtes ne ſont que de pures machines, ſans connoiſſance & ſans ſentiment, incapables également de douleur & de plaiſir ? C'eſt l'opinion favorite de Deſcartes ; & ſuivant ſon ſyſtême, un bon Muſulman qui fait une fondation (1) en faveur de quelques animaux, dont il affectionne l'eſpèce, n'eſt pas plus charitable dans le fond, que s'il laiſſoit une ſomme pour tenir en bon état & régler quatre ou cinq pendules.

Tu juges bien qu'avec ces idées, Deſcartes ne croit pas qu'il y ait des bêtes en Paradis. Le divin Alcoran n'a point éclairé ſa raiſon. Cet infidèle ſera bien ſurpris, lorſque du fond de l'abîme où il ſera précipité au jour du Jugement dernier, il verra le chameau du Prophête ſe placer à la droite, & monter parmi les Élus dans les lieux de délices qui leur ſont deſtinés de toute éternité. Il reconnoîtra alors, mais trop tard, l'inutilité de ſon

(1) Il y a beaucoup de ces fondations en Turquie ; & ces fonds ſont à peu près comme les fonds de Gens de main-morte parmi les Chrétiens : on ne peut les aliéner.

beau génie, de sa science & de ses méditations. A quoi me sert à présent, dira-t-il, d'avoir brillé sur la terre? Ce bon chameau a peut-être vécu malheureux & méprisé; il ne s'est piqué que de porter son maître, & d'aller son droit chemin; il en a la récompense dans ce jour.

Un fameux Prédicateur comme toi, peut tirer de-là de belles comparaisons pour consoler ceux que la médiocrité de leur état, de leurs lumières, expose à la risée des mondains.

Souviens-toi de moi dans tes saintes prieres. Adieu.

LETTRE X.

Nedim à Alibec, Derviche à Pera.

Je t'avois écrit que j'aurois été charmé que notre Sultan envoyât quelques bons Missionnaires Musulmans dans ce pays-ci; à présent que je connois un peu mieux la Nation, je pense que cela seroit inutile. Loin de trouver dans les esprits de la disposition à recevoir notre sainte Loi, je remarque tous les jours que ces Infideles voudroient m'entraîner dans la leur. Ils n'ont aucun respect

pour le Prophète ; plusieurs articles de notre croyance leur paroissent absurdes & ridicules; & quand je leurs dis que pour comprendre certaines vérités, notre entendement a besoin d'être éclairé de l'esprit de Dieu, & que l'on obtient cette grace par la priere; « Sans doute, me répondent-» ils ; mettez-vous en prieres, & vous mériterez » que Dieu applanisse, & rende accessibles à votre » raison ces sublimes Mysteres du Christianisme, » dont elle paroît si révoltée. »

Mon cher Alibec, chacun dans sa religion se flatte de battre en ruine les autres religions par les contradictions & les impossibilités qu'il croit y remarquer, sans penser que dans la sienne il y a de pareilles contradictions & de pareilles impossibilités apparentes, auxquelles il est bien difficile que la raison puisse se prêter, si elle n'y a pas été accoutumée par les préjugés de l'enfance. Comment les hommes s'accorderoient-ils sur des Dogmes incompréhensibles de foi, lorsqu'ils ne conviennent pas mêmes entr'eux des points les plus simples de bienséance & de morale ?

Parmi les Chrétiens, comme parmi nous, l'humilité est une des principales vertus monastiques. Chez les Indiens, un homme de la plus basse naissance, dès qu'il est reçu Faquir, croit sa per-

ſonne ſacrée, & bien plus reſpectable que celle d'un Noble, d'un Guerrier & d'un Juge; il prend la premiere place partout où il ſe trouve; & s'il daigne aller voir ſes pauvres parens, il a l'effronterie de ſe laiſſer ſervir à table par ſon pere & par ſes freres, à qui il fait entendre que le reſpect qu'ils doivent à ſon caractere, ne leur permet pas de s'aſſeoir à ſes côtés. Il exerce ſon métier de mendiant avec hauteur & fierté, parce que, ſelon lui, il ne ſeroit pas convenable, lorſqu'on demande au nom de Dieu, d'avoir l'air & le ton ſuppliant : *viens, approche, donne-moi l'aumône*, dit-il à un paſſant; & lorſqu'on la lui a donnée : *vas, je ſuis content de toi; je te recommanderai à Viſtnou* (1).

Les Guebres prétendent qu'on fait injure à la Providence, en voulant étouffer en ſoi ce deſir naturel, agréable & utile, qui porte à procréer ſon ſemblable; que le goût pour la retraite, les longues prieres & le célibat, ne naît que d'un cœur pareſſeux, fainéant, ennemi du travail; & qui craint les embarras du monde; & qu'enfin, labourer un champ, planter un arbre & faire un

(1) *Viſtnou*. Un des principaux Dieux des Indes.

enfant, ſont les trois actions de l'homme, qui plaiſent le plus à la Divinité. Les Chrétiens ſoutiennent au contraire que prier ſans ceſſe, vivre dans la retraite & le célibat, conſtituent l'état de perfection ſur la terre.

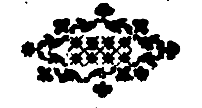
Ces mêmes Chrétiens condamnent la polygamie comme une impureté abominable, ſans conſidérer que c'eſt accuſer de mauvaiſes mœurs Abraham, Jacob, David, Salomon, & tant d'autres ſaints perſonnages.

Mahomet, qui n'a point prétendu nous donner une nouvelle Loi, & qui n'a cherché, comme il le répète ſouvent dans l'Alcoran, qu'à nous ramener à la Loi primitive, à cette Loi révélée par Dieu même aux anciens Patriarches, Mahomet, dis-je, s'eſt permis, à leur exemple, & nous permet la pluralité des femmes; un Muſulman peut en avoir quatre, & des eſclaves. Chez les Malabres, une femme peut avoir cinq maris, dont chacun, ſelon ſon moyen, contribue de quelque choſe à ſon entretien; les enfans ſont toujours de la tribu de la mere; on ne les regarde point du côté du pere.

Non-ſeulement chaque religion peint ſa morale des plus belles couleurs, & tâche de noircir & de ridiculiſer la morale qui lui eſt oppoſée;

mais la malignité humaine nous aveugle quelquefois, au point de reprendre dans les autres une faute que nous commettons dans le moment même que nous la reprenons. Hier je dînois chez une personne de distinction; tous les convives étoient fort surpris que je busse du vin, & ne l'étoient point de manger gras, quoique leur Ramedan soit commencé. Une espèce d'Iman, frais, vermeil, rondelet & potelé, tenant entre deux doigts une aîle de perdrix, me demanda d'un air étonné, si l'Alcoran ne nous défendoit pas l'usage du vin. Je me contentai de lui répondre, en buvant à sa santé, qu'il me faisoit bien de l'honneur de m'avoir cru plus religieux que lui.

Adieu, mon Alibec. Plaignons l'aveuglement où sont plongées la plupart des Nations; & remercions sans cesse Dieu de nous avoir appellés à son vrai culte.



LETTRE XI.

Nedim à Soliman Chelebi.

On parloit hier dans une maison où j'étois, des grandes Charges de notre Empire ; & la conversation tomba insensiblement sur notre Capitan Bassa, & sur la facilité que lui donne son emploi pour avoir les plus belles femmes de l'Europe & de l'Asie. Je dis qu'il étoit brave, vigilant, actif, infatigable & uniquement occupé, à la mer, des occasions de se signaler ; mais qu'aussi dès qu'il étoit rentré dans le port, il tâchoit de se dédommager de ses peines & de ses travaux, dans le sein des plaisirs & de la volupté la plus recherchée. Il se plaît, ajoutai-je, à se promener sur un canal renfermé dans l'enceinte de ses vastes & superbes jardins ; il a fait construire avec art, une petite galere ; elle est peinte en or & en azur ; les voiles sont de satin couleur de pourpre ; sur des coussins, remplis des odeurs les plus agréables & qui parfument l'air au moindre mouvement, sont assises dix ou douze jeunes esclaves qui n'ont d'autre habit que celui des grâces ; elles tiennent

dans leurs mains des rames légeres, dont elles agitent avec enjouement la surface de l'eau. Le voluptueux Bassa considere toutes les beautés que les différentes attitudes découvrent à ses regards avides, & souvent ses desirs partagés ont de la peine à se réunir en faveur d'un seul objet.

Voilà, interrompit une personne de la compagnie, une partie de débauche assez curieusement imaginée, très-propre à éblouir & même à satisfaire les sens; mais qui n'auroit rien de piquant pour un homme véritablement délicat; car ce ne sont après-tout que des esclaves, belles à la vérité, mais qui, loin d'aimer, haïssent peut-être celui qui les possede : les vrais plaisirs ont leur source dans l'union des cœurs.

Je ne me suis jamais piqué, répondis-je, d'entendre le galimathias du cœur; mais je sçais très-certainement que l'indifférence & l'insensibilité de ces esclaves pour leur maître, n'empêchent pas qu'elles n'ayent de beaux yeux, la bouche vermeille, un teint de lys & de roses, la taille bien prise, la jambe bien faite, la peau fine & la gorge charmante. Quoi! parce qu'une fleur est insensible au plaisir qu'elle me cause, je n'en aurai point à la voir & à la cueillir? L'engagement du cœur d'un Musulman n'est qu'avec la beauté,

rarement avec la personne; il n'est ni foiblesse, ni sentiment; c'est un besoin de l'ame; le desir de plaire en fait souvent chez vous un égarement de l'esprit. Nous ne nous soucions point d'être aimés. Ces ardeurs mutuelles, si délicates & tant vantées, entraînent ordinairement de la jalousie, des reproches, de l'humeur, des fantaisies & des caprices que nous n'aurions pas pour agréable d'essuyer. Nous voulons même que nos femmes soient très-persuadées qu'il n'y a point de proportion entre leur cœur & le nôtre, & que notre bonté & nos besoins peuvent seuls les élever jusqu'à nous. Il nous suffit qu'elles soient soumises, obéissantes, attentives à nous plaire, & respectueuses quand nous les appellons à nos plaisirs...... Une jeune Dame auprès de qui j'étois assis, & que je voyois pétiller à chaque parole que je prononçois, fut si révoltée de ces derniers mots, qu'elle se leva avec vivacité; elle me dit presque des injures; & dans sa colere, elle ne parloit pas de moins, que de prêcher dans Paris une Croisade de femmes pour aller délivrer toutes celles du Serrail.

Tu as demeuré long-tems dans ce pays-ci; tu connois, mon cher Soliman, les mœurs de la Nation & ce qu'on y appelle aimer. N'est-il pas plaisant

ſant que cette Dame s'échauffe & maudiſſe tous les Sectateurs du Prophète, en apprenant qu'ils n'ont dans leurs amours, que leur propre ſatisfaction pour objet? La paſſion d'un François eſt-elle plus déſintéreſſée, plus détachée de lui-même? Non; ordinairement c'eſt moins la poſſeſſion que le triomphe d'un cœur, qu'il recherche; ſa prétendue délicateſſe n'eſt qu'un rafinement de l'amour-propre. Il s'embarraſſe avec plaiſir dans les difficultés d'une conquête; l'orgueil & la vanité l'animent; il veut l'emporter ſur ſes rivaux, & obtenir une préférence qu'il regarde comme une nouvelle preuve de ſon mérite. Dès que ſa vanité eſt ſatisfaite, ſon amour languit; & bientôt l'indiſcrétion, les airs avantageux & la perfidie, découvrent à une amante trop crédule l'indigne vainqueur qu'elle s'eſt donné.

LETTRE XII.

Nedim à Alibec, Derviche à Pera.

Nous raiſonnons ſouvent, notre Iman & moi, ſur les différentes Religions qui partagent le monde; & je remarque toujours que les hommes

n'ont jamais eu d'opinions plus extravagantes, que lorſqu'ils ont voulu mêler leurs idées avec celles que Dieu leur a communiquées par la bouche des ſaints Prophètes.

L'Iſle d'Eſca, dans la mer noire, eſt habitée par une Secte de Mahométans, qui reconnoît un ſeul Dieu, créateur de toutes choſes, & Mahomet pour ſon Envoyé. L'homme, diſent-ils, doit dans cette vie, qui n'eſt qu'un paſſage, s'entretenir uniquement de l'idée de Dieu, éviter les diſtractions qui l'affoibliſſent, & tâcher ſur-tout de détruire les paſſions, qui ſeules ont introduit le mal ſur la terre.

Cela eſt bien juſques-là; mais pour parvenir à cet état d'impaſſibilité, & pour déraciner de leurs cœurs toute ſemence de jalouſie, d'ambition, d'avarice & d'amour, croirois-tu qu'ils ont imaginé de ne poſſéder rien en propre, & d'avoir tout en commun, même les femmes?

Un homme en allant le ſoir dans ces eſpèces de cloîtres qu'elles habitent, commettroit un grand péché, s'il penſoit à ſe trouver avec l'une plutôt qu'avec l'autre; ce ſeroit une preuve que ſon eſprit ſe ſeroit occupé délicieuſement d'un objet terreſtre & périſſable. Il doit, en bonne règle, fermer les yeux, marcher ſans idée, & ſe cou-

cher sans choix dans le premier lit où le hasard le conduit.

Ceux même qui se croyent parvenus à un plus haut degré de perfection, récitent des Chapitres de l'Alcoran, entonnent des Cantiques, & se piquent de n'avoir aucunes distractions dans leurs prières, quoiqu'ils ayent quelque fois deux jeunes filles fort jolies à leurs côtés.

Je pourrois te rapporter cent autres extravagances de ces Mystiques, dont l'impertinente République a été assez florissante pendant près de trois siècles. Un jeune homme nommé *Celeb* y causa, il y a cinquante ans, une révolution qui l'a fort affoiblie.

Il étoit amoureux, & tendrement aimé de la jeune *Seneléen :* c'étoit le nom d'une de ses compatriotes. Ils se cherchoient sans cesse, n'avoient de plaisir que lorsqu'ils étoient ensemble, & ne voyoient & ne regardoient qu'eux par-tout où ils se trouvoient. On s'apperçut bientôt de cet amour mutuel, & de la préférence qu'ils se donnoient l'un à l'autre sur le reste de la Nation. L'Ancien les avertit plusieurs fois du scandale qu'ils causoient, & las de voir que ses remontrances étoient inutiles, il condamna *Seneléen* à un mois de *Kioste.*

Le *Kioste* est un lieu où l'on renferme toute

fille convaincue de s'être laissée prévenir d'une inclination particulière pour quelqu'un de la Nation, & qui, par ruse ou autrement, a évité de se trouver la nuit dans les cloîtres avec d'autre que son amant. L'Ancien tire tous les soirs au sort les noms de cinq jeunes hommes, qui vont passer la nuit avec la coupable, & qui se font un point d'honneur, de lui prouver que l'amour de sentiment est une chimère du cœur, dont les sens sont toujours la dupe. Au bout du mois, si elle ne paroît pas bien revenue de ses délicates erreurs de prédilection, on prolonge le tems de sa pénitence.

Quel fut le désespoir de *Celeb*, en apprenant ce rigoureux arrêt! Il court chez plusieurs de ses amis, qui pouvoient se trouver dans le même cas que lui, leur parle, les engage à s'assembler, & leur ayant vivement représenté que leurs Maitresses seroient peut être bientôt exposées au même supplice qu'on veut faire subir à la sienne, il les anime si bien, qu'ils s'offrent unanimement à le suivre, & à le seconder dans tout ce qu'il entreprendra. *Seneléen* tremblante pour les jours de son Amant, veut envain l'arrêter. « Où courez-» vous, mon cher *Celeb*, lui dit-elle? J'aimerois » mieux rester six mois dans le *Kioste*, que » d'être cause qu'il vous arrivât le moindre mal-

» heur. Il faut prendre patience, & céder à la » force ». Il n'écoute que sa jalousie & sa fureur. On déploye l'étendart de la révolte. L'Ancien, instruit de ce tumulte, arrive bien accompagné pour le dissiper dans ses commencemens. On s'attaque réciproquement : les uns étoient animés par l'amour, les autres par un zèle de religion. L'un & l'autre parti grossissoit à chaque instant ; & cette Nation se seroit infailliblement détruite elle-même, si les femmes ne se fussent jettées entre les Combattans. On proposa une trève ; & après bien des pour-parlers, la paix fut signée. On partagea l'Isle ; *Celeb* & ses amis emmenèrent les femmes qui voulurent les suivre, du côté qui leur étoit échu par le sort. L'Ancien, très-honnête-homme, très-dévot, mais mauvais politique, regarda comme un bonheur pour la Nation, de n'avoir plus dans son sein une troupe d'impies qui abandonnoient la religion de leurs Ancêtres, & entonna un Cantique au Seigneur en action de grâces.



LETTRE XIII.

Nedim au Grand Visir.

LE Duc d'Orléans, dont tu veux que je te parle, devenu Régent du Royaume à la mort de Louis XIV, commença par ordonner qu'on ouvrît les prisons à tous ceux que la calomnie, la haine de parti, ou le malheur d'avoir déplu à la moindre des créatures d'un homme en crédit, y avoient fait mettre. Parmi tant de personnes qui venoient remercier leur Libérateur & se jetter à ses pieds, il se présenta un vieillard d'une physionomie noble, & qui surprit tout le monde par la prière qu'il fit à ce Prince.

« Monseigneur, lui dit-il, j'ai été enfermé à » la Bastille à l'âge de vingt ans; j'y ai gémi pen» dant près de quarante-cinq années dans un » cachot, sans avoir jamais été interrogé sur le » crime qu'on m'imputoit, sans pouvoir le soup» çonner, & n'ayant jamais pû donner de mes » nouvelles à mes parens ou à mes amis. Les yeux » encore éblouis du jour que vous m'avez rendu, » je viens de chercher dans Paris, que je ne re-

» connois plus, la rue, la maison où je suis né,
» s'il vivoit encore quelques personnes de ma
» famille; je n'ai rien retrouvé. Je suis au milieu
» de ma patrie comme un Étranger qu'une puis-
» sance invisible auroit transporté tout-à-coup
» dans une terre inconnue. Souffrez, Monseigneur,
» que je me remette à la Bastille. Je dois être
» accoutumé à la prison; j'y finirai un reste de
» jours malheureux que du moins la faim n'y as-
» siégera pas... Vous pouvez y retourner quand
» vous voudrez, répondit le Duc d'Orléans; le
» Gouverneur vous donnera sa table; vous y au-
» rez un logement commode; vous pourrez sortir
» & rentrer aussi librement que si vous étiez
» dans votre maison; & je vous accorde mille
» écus de pension sur ma cassette ».

Voilà de ces traits qu'on doit plus louer dans la vie des Grands Hommes, que le gain d'une bataille. Le Duc d'Orléans, avec l'ame la plus ferme & la plus intrépide, est doux, bon, facile même, & incapable de haine & de vengeance. Jamais Prince n'a été plus affable, & n'a tant aimé à obliger. Il est embarrassant pour lui de refuser; aussi prétend-on que son caractère bienfaisant le jette quelquefois dans l'inconvénient d'accorder des grâces trop aisément, & d'être ensuite obligé de

manquer à sa parole. Il raille agréablement, & se plaît à laisser jouir ceux qui l'approchent d'une liberté qui l'amuse. La facilité de son esprit à revenir sur l'objet qu'il veut examiner, est inconcevable; rien ne le trouble, rien ne l'interrompt; & souvent au milieu de ses maitresses & de ses favoris, sans paroître occupé, il réunit dans sa tête toutes les parties d'un projet important. L'étendue & la supériorité de ses lumières lui rendent le travail si aisé, que son imagination, loin de paroître jamais fatiguée des détails continus du Gouvernement, brille & badine même, en discutant les affaires les plus difficiles.

En 1691, âgé de dix-sept ans, il fit sa première campagne sous le Maréchal de Luxembourg, & se trouva à l'affaire de Leuze (1) où la Cavalerie des ennemis fut entièrement défaite. En 1692, à la bataille de Steinkerque, tâchant de rallier la brigade de Bourbonnois qui plioit, il fut blessé. Après s'être fait penser légèrement, il retourna au plus fort du combat, se mit à la tête de la Brigade des Gardes, marcha aux ennemis sans tirer, & les chassa, la bayonnette au bout du fusil, d'une hauteur dont ils s'étoient emparés.

(1) Il commandoit la Cavalerie.

Il ne donna pas de moindres marques de sa valeur à Nerwinde, où l'armée Françoise couroit risque d'être battue, s'il n'eût connu cet instant qui décide presque toujours d'une action. Il fit promptement passer le retranchement à sa Cavalerie, enfonça les deux premières lignes de celle des ennemis ; à la troisième, il fut repoussé & même en danger d'être pris ; mais ayant tué d'un coup d'épée un de ceux qui le poursuivoient le plus vivement, il regagna sa ligne, la remit en ordre, chargea de nouveau les ennemis, & les rompit entièrement.

Des actions si brillantes à un âge où les autres hommes n'ont ordinairement encore que de l'ardeur & du courage, ce coup-d'œil sûr, cette promptitude à prendre son parti dans un combat, & un raisonnement toujours juste dans les conseils, le firent bientôt regarder comme un Prince né avec des talens supérieurs pour la guerre ; & sa réputation pensa lui acquérir un Trône, par l'estime qu'avoit conçue pour lui Charles II, Roi d'Espagne ; ce Monarque inclina long-tems à le choisir pour son successeur. Mais ayant enfin nommé le Duc d'Anjou, & la guerre s'étant rallumée dans toute l'Europe, le Duc d'Orléans, toujours avide de gloire, ne balança pas à en chercher jus-

ques dans les occaſions qui affermiſſoient, ſur la tête d'un autre, une Couronne dont on l'avoit flatté.

En 1706, Louis XIV le nomma pour commander en Italie. L'armée que le Duc de Vendôme lui remit près de Milan, étant en trop mauvais état pour qu'il pût, avec ces ſeules troupes, empêcher le Prince Eugene de paſſer le Mincio, il envoya demander un renfort de dix-huit bataillons & de quatorze eſcadrons à la Feuillade, qui les refuſa d'abord, & qui ne les détacha enſuite, que lorſqu'il n'en étoit plus tems. Le Prince Eugene paſſa, gagna un jour de marche, & fit ſa jonction avec le Duc de Savoye le même jour que le Duc d'Orléans, qui n'avoit pu l'atteindre, joignit la Feuillade devant Turin. « Je » vous ferai reſſentir, (lui dit ce Prince en arri- » vant) la faute que vous avez faite, en ne m'en- » voyant pas le renfort que je vous demandois; » mais je ne dois dans ce moment-ci m'occuper » que des moyens de la réparer. Le ſiége tireroit » infailliblement en longueur, ſi nous nous laiſ- » ſions enfermer dans nos lignes; il faut donc en » ſortir à l'inſtant, marcher promptement à l'en- » nemi, le combattre à meſure qu'il défile; nous

» culbuterons aisément des escadrons qui ne » pourront se former; & la victoire nous assurera » la prise de Turin ».

Tous les Officiers expérimentés applaudissoient à cette résolution. La Feuillade & Marcin s'y opposèrent; & ce dernier montra un ordre secret du Roi, par lequel, en cas d'action, on devoit déférer à son avis.

Le lendemain le Prince Eugene & le Duc de Savoye attaquèrent les lignes. Le Duc d'Orléans qui n'avoit pas été le maître d'agir en Général, combattit en Soldat; il fut blessé d'un coup de sabre à l'épaule, & d'un coup de bayonnette dans le côté. On leva le siége de Turin; & dans un jour les François perdirent toute l'Italie.

La Duchesse Douairiere d'Orléans, Princesse haute & fiere, se plaignit amérement à Louis XIV du mépris qu'on avoit marqué pour son fils, & de la façon indigne dont on l'avoit sacrifié. Louis XIV tâcha d'adoucir cette mère irritée, en l'assurant qu'elle connoîtroit bientôt toute l'amitié & toute l'estime qu'il avoit pour son neveu.

En effet, il l'envoya l'année suivante au secours de Philippe V, dont les affaires étoient en très-mauvais état. Il avoit été obligé d'abandonner sa Capitale, & s'étoit même approché des fron-

tières de France. Le Duc d'Orléans prit le commandement de l'armée, reconquit le Royaume de Valence, entra dans l'Arragon, assiégea Saragosse, qui se rendit à discrétion, & marchant ensuite du côté de Lérida, il passa la Segre, pour attaquer les ennemis qui étoient campés à une demi-lieue de cette Ville. Le Comte de Galloway qui les commandoit, évita le combat, & décampa la nuit assez en désordre. Lérida fut emporté d'assaut; & la conquête de cette place fit d'autant plus d'honneur au Duc d'Orléans, que le Grand Condé l'avoit autrefois assiégée & ne l'avoit pu prendre.

Il ouvrit la Campagne suivante par envoyer dans la plaine de Tortose des détachemens, qui coupèrent aux rebelles la communication avec la mer & les secours qu'ils recevoient de la flotte des alliés. Ayant ensuite rassemblé le gros de son armée, il poussa ses travaux devant cette Ville, malgré la difficulté du terrein, & la réduisit en vingt jours.

Ces succès étoient d'autant plus glorieux, que ce Prince avoit non-seulement à combattre les ennemis, mais encore les intrigues de la Cour qu'il étoit venu secourir. On laissoit souvent manquer son armée des choses les plus nécessaires. La Prin-

cesse des Ursins le traversoit en toute occasion, & n'épargnoit rien pour le rendre suspect à Philippe V. Les moyens qu'elle employa pour tâcher de découvrir les ressorts cachés, & les principaux complices de la prétendue conspiration dont elle l'accusoit, furent dignes d'une femme de son caractère.

Elle avoit depuis quelque tems à son service une jeune Italienne, qui joignoit à la beauté la plus riante, un esprit fin, rusé, & d'autant plus adroit, qu'elle sçavoit le cacher sous les dehors naïfs de l'enjouement & de la gaieté. Cette fille lui parut propre à lier une intrigue avec le Duc d'Orléans, qu'on attira très-aisément à un rendez vous; car quoique la jalousie rende les assassinats assez communs en Espagne, il ne faisoit pas plus de réflexion au péril, quand il s'agissoit de ses plaisirs, que lorsqu'il falloit courir à la gloire.

L'Italienne le charma; les pierreries dont elle étoit parée, les précautions mystérieuses avec lesquelles on avoit envoyé le prendre, la magnificence de l'appartement où il se trouvoit, tout contribuoit à donner à ce Prince les idées les plus flatteuses. On ne combattit ses desirs que pour mieux les irriter. On feignit du trouble, de l'inquiétude, & de craindre à chaque instant d'être surprise.

On lui dit qu'on aimoit mieux aller chez lui aux heures qu'on pourroit s'échapper; & en effet on y alla dès le lendemain, & ensuite presque tous les jours. Souvent il étoit sorti, ou en affaire. En l'attendant, on écoutoit, on examinoit, on cherchoit partout; mais on ne découvroit jamais rien de la prétendue conspiration. Enfin ne pouvant satisfaire, par des avis véritables, au desir qu'avoit Madame des Ursins de trouver le Duc d'Orléans criminel, l'Italienne jugea à propos d'y suppléer par des chimères de son imagination, apparemment pour ne pas perdre la récompense que cette Princesse lui avoit promise. Elle lui dit qu'étant allée fort tard chez le Duc d'Orléans, & ayant été introduite dans son cabinet, elle l'avoit entendu dans la chambre voisine, qui parloit à *Vilaroël*, à *D. Manrique de Lara*, à deux autres Espagnols, & à trois François; qu'elle avoit compris par leurs discours, qu'ils se fondoient sur de puissans secours du côté du Portugal; que la Noblesse de l'Arragon se souleveroit; que plusieurs Régimens François déserteroient pour venir prendre parti à Tortose & à Lérida, qui serviroient de places d'armes. « Mais (devoit avoir ajouté le Duc d'Orléans) il faut frapper les premiers » coups dans Madrid, y semer le désordre, & se

» rendre maître de la personne du Roi. Cette ré-
» volution me rendra ennemi irréconciliable de
» Louis XIV aux yeux de toute l'Europe ; & l'An-
» gleterre & la Hollande, lassées de la guerre,
» & ne craignant point en moi un Roi d'Espagne
» gouverné par la Cour de France, abandonne-
» ront aisément l'Archiduc, trop foible concur-
» rent pour m'arracher, par ses seules forces, une
» Couronne que je tiendrai de la Nation & de
» mon épée ».

La Princesse des Ursins courut vîte épouvanter Philippe de ces vaines idées. Ses émissaires les répandirent dans le public ; & bientôt il passa pour constant, parmi ces hommes oisifs qui semblent n'avoir d'autre état que d'écouter avec avidité & de répéter sans réflexion toutes sortes de nouvelles, que le Duc d'Orléans, jeune, brillant, ambitieux, enorgueilli de tant de succès, & flatté de l'amour des peuples & du soldat, s'indignant du second rang où sa naissance l'avoit placé, se préparoit à franchir la barriere qui le séparoit du trône, si l'on n'eût découvert ses projets. On osa même assurer qu'à son retour en France, Louis XIV l'auroit fait arrêter, s'il n'eût été retenu par les larmes de la Duchesse d'Orléans sa fille, que le Duc de Noailles, informé par Madame de Mainte-

non, avoit avertie, disoit-on, du danger que couroit son mari.

Le Duc d'Orléans n'ignoroit aucuns des bruits, aucuns des traits & des lâches détours qu'avoient imaginés, & qu'imaginoient encore chaque jour la haine & la calomnie pour le rendre odieux par les qualités même qui l'avoient fait admirer de toute l'Europe. Il laissoit au tems & aux événemens à le justifier ; & ses ennemis eurent beau faire. Malgré leurs intrigues, leurs cabales ; malgré les perfides terreurs qu'ils affectoient, & les horribles soupçons qu'ils avoient tâché d'inspirer contre lui, les peuples, à la mort de Louis XIV, se soumirent avec joie à son administration ; & tous les corps de l'État concoururent avec empressement à lui conserver les droits de sa naissance.

Son premier soin, au commencement de sa Régence, fut de s'assurer la paix au-dehors par un Traité d'alliance entre la France & l'Angleterre, dont l'union entraînera toujours la destinée du reste de l'Europe.

Les dettes de l'État étoient immenses, & les finances épuisées ; il falloit des remèdes extraordinaires à de si grands maux ; ceux qu'il a employés étoient trop violens ; il a voulu persuader au peuple que du papier valoit mieux que de l'argent.

gent. Plusieurs ont été les dupes de leur avidité ; & la vivacité Françoise a beaucoup contribué à la chûte d'un projet qui pouvoit être bon, si on l'avoit contenu dans de certaines bornes, & qu'on l'eût exécuté avec plus de précautions & de ménagement.

Le Parlement, dans des circonstances très-critiques, crut devoir faire des remontrances ; il envoya ses Députés au Régent, qui se persuada que cette Compagnie avoit voulu soulever les Parisiens contre lui. Après avoir écouté leur harangue avec beaucoup de flegme, il leur fit sa réponse en quatre mots : *Allez-vous....* Le respect que je te dois, sublime Visir, m'empêche de salir ton oreille par des termes plus que militaires. Celui qui avoit porté la parole, ne se déconcerta point, & lui répliqua : *Monsieur, c'est la coutume du Parlement de mettre sur ses Regiſtres, les réponses que le Roi lui fait ; mettra-t-on celle-ci ?*

Tout est tranquille à présent ; & le Régent gouvernera paisiblement le reste de sa vie, qui, je crois, ne sera pas longue. Il se livre à trop d'excès ; il vit comme nous vivons dans notre *Ramedan* ; il ne mange qu'après que le soleil est couché ; ce n'est pas par dévotion. Il passe une partie de la nuit à table avec ses Maîtresses, & cinq ou six de

ses confidens. Croirois-tu que la plûpart des gens de qualité desirent que leurs femmes soient admises à ces parties nocturnes, où ce Prince en pointe de vin, distribue quelquefois de bonnes Abbayes & de bons Evêchés?

Il aime beaucoup les femmes, les estime peu, & ne leur confie rien. Loin d'être jaloux de ses Maîtresses, il ne manque guère de faire le lendemain à ses favoris un détail fort exact des charmes qu'elles lui ont prodigués. Il leur accorde des grâces & les récompense assez bien; mais il ne faut pas qu'elles paroissent trop avides, ni qu'elles veuillent se mêler des affaires du gouvernement. D'ailleurs, il n'entre jamais dans leurs haines & dans leurs tracasseries; elles ne lui feroient pas renvoyer le moindre de ses Domestiques.

Tu peux conclure de tout ce que je t'écris au sujet de ce Prince, qu'avec les qualités qui forment les grands hommes & les héros, il a les vices d'un Particulier qui veut jouir de l'abondance dans cette vie, & qui a pris son parti sur l'autre. Je puis me tromper quelquefois dans les instructions que tu exiges de moi; excuse mon incapacité; mais que le Tout-puissant me livre à l'instant aux Anges noirs, si le zèle le plus ardent pour ton service n'est pas toujours profondément gravé dans le cœur de ton esclave.

LETTRE XIV.

Nedim au Capigi Bachi.

UN Sultan qui jette la vue sur les Etats soumis à son obéissance, découvre un Empire immense comme l'Océan, & dont les Peuples semblables aux flots, sont toujours prêts à se soulever. La politique exige qu'il ôte à ces esprits inquiets les Chefs qu'ils se donnent dans le fond du cœur, & qu'ils obligeroient de se mettre à leur tête. Il faut pour détourner de plus grands maux, sacrifier quelquefois des victimes innocentes, de même que l'on ruine ses propres frontières pour empêcher l'ennemi d'y subsister, & que l'on rase les fortéresses qui pourroient lui servir de places d'armes. Quelque précieux que soit le sang Ottoman, la perte d'un ou de deux Princes, & de dix ou douze Bassas, n'est rien en comparaison des horreurs & des ravages d'une guerre civile, où il périt quelquefois un million d'hommes.

C'est cependant cette politique prudente, plutôt que soupçonneuse, qui nous fait regarder par les Chrétiens comme des barbares, & des hommes de sang.

Je vois dans les anciennes Hiſtoires, que la République d'Athènes a ſouvent condamné à la mort ou à l'exil, ceux de ſes Citoyens qui lui ayant rendu les ſervices les plus ſignalés, étoient auſſi devenus d'autant plus conſidérables parmi le Peuple; tels que Thémiſtocle, Alcibiade, Phocion & pluſieurs autres. L'éclat de leurs grandes actions les rendoit criminels aux yeux d'une Nation *jalouſe* de ſa liberté; elle puniſſoit ce qu'ils étoient en état d'entreprendre; & elle ne donna point d'autre raiſon de l'exil d'un Citoyen, que ſa vertu qui lui faiſoit trop de partiſans.

Les François diront-ils que les Athéniens *étoient* un Peuple barbare? Les plus illuſtres parmi les Romains alloient à Athènes ſe polir, & ſe perfectionner dans l'éloquence; c'étoit le ſéjour des Sciences & des beaux Arts, la patrie des Philoſophes & du ſage Solon, dont les loix la gouvernoient.

L'eſprit de ceux qui commandent, eſt ſouvent obligé de ſe conduire par des raiſons de politique & des maximes particulières d'Etat, dont la rigueur & la violence n'ont point leur ſource dans un naturel féroce. Nos Ancêtres étoient des Conquérans; nous avons conſervé dans les Villes qu'ils ont ſubjuguées, la manière de vivre, les coutumes & les loix qu'ils obſervoient dans leurs Camps. La juſ-

tice parmi nous est donc severe, prompte & presque toujours sanglante. Mais cela ne doit pas tourner au désavantage de notre cœur & de notre caractère; je soutiens même que les Musulmans sont plus humains, plus officieux, plus sensibles à la pitié & à la compassion, que les Chrétiens.

On ne voit pas dans tout l'Empire Ottoman un Turc réduit à demander l'aumône; au lieu qu'ici les Eglises sont assiégées de Chrétiens aussi misérables qu'importuns.

Non-seulement l'usure est expressément défendue parmi nous; mais l'intérêt même le plus modique y est inconnu. Je prête dix mille piastres; on m'en rend mille chaque année; au bout de dix ans mon débiteur est quitte. Je n'ai retiré que l'intérêt du cœur; le plaisir d'avoir secouru un de mes frères. Ce que nous appellons bien placer son argent, c'est de le confier à un honnête homme, qui s'en sert heureusement pour rétablir son commerce & son crédit.

Notre bonté, notre affection & notre pitié s'étendent jusques sur les animaux. Il arrive souvent que des chiens & des chats sont bien traités dans le testament d'un Turc qui sent approcher sa dernière heure; il lègue une somme pour leur fournir un entretien honnête pendant leur vie.

Nous avons à Constantinople des espèces de Traiteurs ambulans, qui portent des bâtons chargés de viandes. Ils ont un certain cri, auquel se rassemblent tous les chats d'une rue; ils font la part à chacun, selon l'argent qu'on leur donne; & il y a peu de fideles Musulmans qui, en sortant de la Prière du matin, ne se fassent un plaisir & un devoir de charité de régaler deux ou trois fois le mois tous les chats d'un quartier. Sultan Sélim, entouré des horreurs de la mort, & près d'aller rendre un grand compte à Dieu, tourna ses regards mourans sur le cheval qui l'avoit porté dans les batailles; il ordonna qu'on lui bâtit une écurie riante & commode, au milieu d'une campagne fleurie, & qu'on lui menât quelquefois pour l'amuser les plus belles jumens de la contrée. Ce bon cheval, comblé des bienfaits de son Maître, mourut dans une heureuse vieillesse.

De pareils traits confirment ce que j'ai avancé. Il n'y a point de Nation aussi compatissante, & qui ait autant de sensibilité d'ame que la nôtre; mais les loix qui la gouvernent sont sanguinaires: au lieu que les Romains gouvernés par des loix douces, étoient cruels & inhumains. Les spectacles de Gladiateurs & les combats contre des bêtes féroces, auxquels ils assistoient avec tant de plaisir, laissent

à la postérité des preuves incontestables de la dureté de cœur de ces Maîtres de monde.

Lis cette Lettre avec attention. Ta charge t'oblige souvent de faire périr des Visirs & des Bassas, dont l'amitié t'étoit chere. Tu dois exécuter avec soumission les décrets de la sagesse profonde de notre auguste Sultan; mais n'oublie jamais que tu es homme, & que si ton bras est à ton Maître, ton cœur doit être à Dieu seul qui abhorre le sang.

LETTRE XV.

Nedim au même.

Si ton frère Achmet étoit mort il y a huit ans, lorsque nous le vîmes tout couvert de sang & de poussière ramener au combat nos Janissaires effrayés, nous aurions dû pleurer la perte que notre Sultan faisoit d'un si brave homme; mais aujourd'hui, c'est notre auguste Sultan même qui a jugé nécessaire de l'effacer du nombre des vivans. Marquerons-nous par des larmes criminelles, que nous sommes plus touchés de nos propres intérêts, que de ceux de notre invincible Seigneur? Sa sagesse profonde a pu limiter, quand il lui a plu, le voya-

ge de ton frère en cette vie, où le Prophète l'avoit envoyé pour les besoins du Chef des Ottomans, & non pour les nôtres. Nous naissons à nos Princes ; ils peuvent fermer nos yeux dès que nous les ouvrons. S'ils nous laissent vivre, c'est une grace qu'ils nous font. Nous devons regarder la vie comme un festin où leur magnificence nous auroit conviés ; comblés d'honneur & de reconnoissance, nous nous leverions de table sans regret, dès qu'ils paroîtroient nous l'ordonner.

Les Occidentaux se moquent de cette soumission servile & de cette obéissance aveugle qui nous font envoyer notre tête à nos Souverains, dès qu'il nous la demandent, & lorsque nous pouvons souvent la garantir par la fuite. Ah ! ce n'est point à présenter avec respect le cou aux bourreaux, que consiste l'esclavage & la honte, mais à être obligés de vivre pour exécuter contre des innocens les ordres inhumains que le caprice & la férocité seuls ont fait sortir de la bouche d'un tyran !

Sans intérêts, sans sentimens & sans remords, il faut que nous soyons comme le glaive tranchant dans la main de l'exterminateur. C'est ce dépouillement entier de soi-même qui constitue une servitude d'autant plus affreuse, qu'il n'est pas possible de parvenir à cet état d'impassibilité.

Un Roi de France, dit un jour à un Officier: « Qu'il souhaiteroit d'être défait d'un Seigneur » de sa Cour qui lui déplaisoit ». *Sire*, répondit cet Officier, *je lui ferai mettre ce soir l'épée à la main; & je m'abandonnerai de façon sur lui, que si je succombe, du moins le combat lui sera-t-il aussi funeste qu'à moi.* « Je ne voudrois pas, répliqua » le Roi, que vous vous exposassiez ». *Comment, Sire*, interrompit ce brave homme, *d'où me suis-je attiré le mépris que me laisse entrevoir Votre Majesté? J'exposerai ce qui est à vous, ma vie & mes biens même, s'il le faut; mais je serois indigne du nom de François, si je vous sacrifiois mon honneur* (1).

J'admire le courage de ce François, qui ne craint point de faire rougir son Prince, & de se montrer plus honnête homme que lui. Quelle douceur de sentir que dans certaines occasions on est libre, qu'on ne doit point reconnoître de maître, qu'on est son roi, son souverain, sa lumière à soi-même, & que malgré l'inégalité des dignités, de la

(1) N'auroit-il pas été mieux de ne point offrir de se battre? & l'honneur permet-il de se charger de tuer quelqu'un, même en se battant contre lui?

fortuné & des biens, l'honneur, ce que l'homme a de plus précieux, n'eſt ſubordonné à perſonne ! C'eſt s'élever dès cette vie à l'état où nous ſerons dans l'autre. Les rangs y ſeront réglés ſuivant nos bonnes œuvres. C'eſt une vérité qui doit te conſoler, mon cher Sélim, de la mort d'un frère qui a toujours vécu en bon Muſulman.

LETTRE XVI.

Nédim au Caimakan.

Quoi ! le Moufti Aſſem a conſpiré pour ôter l'Empire à notre Sultan ! Sous de vains & d'artificieux prétextes, cet hypocrite a voulu révolter les vrais croyans contre leur Souverain ! Eſt-il poſſible que celui qui doit inſtruire les peuples de leurs devoirs, ſe ſerve de la religion pour les en écarter ? Ignorons-nous que l'Être ſuprême a établi les Rois ſur la terre ; que chacun d'eux eſt ſon image ; qu'ils n'ont point d'autre juge, & que leur puiſſance ne releve d'aucune puiſſance temporelle ? Notre ſainte Loi ne nous apprend-elle pas que nous devons obéir même aux Princes infidèles ; ſi nous ſommes nés leurs Sujets ? Il eſt

bien étonnant que la vie de quelques Prêtres Musulmans fourniſſe de ſemblables traits de révolte, & dont je ſuis ſcandaliſé dans les hiſtoires mêmes des Infidèles chrétiens, qui ne ſont pas éclairés comme nous par le divin Alcoran! Si notre Sultan n'avoit pas prévenu le Moufti Aſſem, peut-être cet orgueilleux auroit-il bientôt élevé ſa tête altière avec autant d'audace, qu'un certain Pape dont je liſois ces jours paſſés les projets ambitieux. Tu vas juger de ce que peut un eſprit violent & hardi, qui couvre ſes entrepriſes du manteau de la Religion.

Hildebrand (c'étoit ſon nom (1)) ayant été élu Pape par les habitans de Rome, écrivit des Lettres très-ſoumiſes à l'Empereur Henri IV, pour lui apprendre ſon élection & le prier de vouloir bien la confirmer. Henri la confirma. Ce bon Religieux ne ſe vit pas plutôt établi Souverain Pontife, qu'il changea de ton, & voulut dominer ſur les Rois; il prétendit qu'ils étoient ſes vaſſaux, qu'il pouvoit les dépoſer à ſon gré, briſer leurs ſceptres, diſpoſer de leurs couronnes, & délier leurs Sujets du ſerment de fidélité. » Les Rois

(1) Grégoire VII.

» sont trop fiers, disoit-il ordinairement; je veux » les humilier : leur puissance ne vient que des » enfans de la terre; la mienne est émanée du » ciel ».

S'étant brouillé avec ce même Henri dont il avoit attendu l'approbation & le consentement pour être Pape, il l'excommunia. « Je lui dé- » fends, prononça-t-il pontificalement, de gou- » verner l'héritage de ses pères; & j'ordonne, » puisqu'il m'a désobéi, à tous ses Sujets de le » poursuivre & de l'attaquer en tous lieux com- » me un scélérat, un rebelle, un perturbateur du » repos de la chrétienté (1) ».

Il transporta l'Empire à Rodolphe, Duc de Suabe; & pour donner de la confiance à son parti,

(1) Le désordre & la terreur que cette excommunication jetta dans la conscience des foibles, furent si puissans dans ces siècles d'ignorance, que Henri, abandonné de presque tous ses Sujets & de ses Domestiques, fut obligé d'implorer la miséricorde du superbe Pontife. Ce malheureux Empereur, dépouillé des marques de sa dignité, & vêtu d'une tunique de laine, demeura trois jours pieds nuds dans l'antichambre d'Hildebrand, qui s'étoit retiré dans une forteresse, & qui ne l'admit enfin en sa présence, qu'à des conditions qu'il n'est pas possible de lire sans indignation.

il prophétisa que Henri mourroit dans l'année. Le contraire arriva. Rodolphe fut tué dans une bataille; & Henri poursuivit vivement les avantages de sa victoire. Devinerois-tu comment Hildebrand interpreta sa prophétie ? Il dit qu'il n'avoit pas entendu que Henri seroit tué *quant au corps*, mais *quant à l'ame*, par l'excommunication foudroyante qu'il avoit lancée contre lui.

On voit des lettres de ce même Pontife, où il a l'audace d'écrire aux Evêques de France : « Qu'il ne peut plus souffrir sur le trône leur Roi » Philippe, & qu'ils doivent se joindre à Sa » Sainteté, pour animer les peuples à la révolte, » & chasser ce tyran ».

Dans d'autres lettres aux Habitans de l'Isle de Corse : « Toutes les Isles, dit-il, ont appartenu » en propriété à Saint Pierre : (or ce Saint Pierre » étoit un pauvre Pêcheur ;) si vous ne me ren- » dez pas, en vous soumettant à moi, ce qui » appartenoit à mon Prédécesseur, j'exciterai con- » tre vous les Lombards & les Normands, qui » mettront tout à feu & à sang dans votre pays ». Beau style du Père des Chrétiens !

Un Pape qui avoit essayé de porter si haut les droits du Souverain Pontificat, ne pouvoit man-

quer d'être en grande vénération à la Cour de Rome ; aussi a-t-il été mis au rang des Saints par un de ses Successeurs. Je doute que les Parlemens de France, toujours inviolablement attachés à la Religion, mais zélés défenseurs de la Majesté des Rois, souscrivent à sa promotion.

La sagesse de notre auguste Divan ne sçauroit agir avec trop de promptitude & de sévérité pour achever d'écraser le parti du Moufti Aslem, & pour dissiper ces assemblées d'hommes foibles & séditieux que l'hypocrisie, le zèle affecté, & les mœurs austères de cet enthousiaste avoient abusés. Tu me mandes qu'ils vont à son tombeau, comme à celui d'un Martyr : quel Martyr ! Il promettoit le Ciel aux scélérats qui assassineroient leur Sultan.

La mémoire de ces hommes perfides & dangereux, qui s'armant d'un fer sacré osent menacer les Rois, ne doit-elle pas être autant en horreur que celle du *Vieux de la Montagne?* Tu sçais que ceux de ses Sujets qu'il jugeoit propres à ses desseins, enivré par un breuvage préparé, étoient transportés dans un jardin magnifique, où des vins délicieux, des mets exquis, des femmes charmantes leur donnoient à leur réveil tous les avant-goûts du paradis. Au milieu de ces délices, une

voix effrayante leur annonçoit, qu'en mourant dans l'exécution des ordres de leur Souverain, ils viendroient habiter pour toujours ces lieux enchantés. Au bout de quelque tems, dans une nouvelle ivresse, on les reportoit au même lieu où on les avoit pris. Ces espèces de songes les confirmoient encore dans la croyance où ils étoient élevés dès l'enfance, qu'en mourant pour exécuter les ordres de leur Maître, ils iroient tout droit en paradis. Ils se précipitoient donc avec intrépidité dans les dangers, & assassinoient au milieu de sa Cour un Prince ennemi du leur, sans se soucier des tourmens auxquels ils s'exposoient.

Le Vieux de la Montagne s'étoit rendu si redoutable par ses assassins, que les plus puissans Princes de l'Asie & de l'Europe lui envoyoient tous les ans des présens pour être en sûreté dans leurs Palais. Les Tartares exterminèrent enfin ce scélérat & tout son peuple. Mais si cette race abominable subsistoit encore, la mémoire du *Vieux de la Montagne* y seroit dans la plus grande vénération; & les principaux de la Nation se glorifieroient d'être issus de ces fameux assassins, qu'ils regarderoient comme autant de Martyrs.

Tantùm religio potuit suadere malorum !
La superstition enfante bien des maux !

LETTRE XVII.

Nedim à Jezid son cousin, à Varsovie.

ON me contoit un fait assez singulier arrivé à une Diète en Pologne. Tous les suffrages sembloient réunis; on alloit proclamer *Michel Wienowiski*, lorsqu'un noble lui refusa sa voix. Obligé, suivant la loi, d'expliquer les raisons de son opposition, il demanda jusqu'au lendemain, & le lendemain il accéda des premiers à l'Election qu'il avoit retardée la veille; *à laquelle je ne m'opposai hier*, dit-il, *que pour faire connoître au nouveau Roi, qu'il dépendoit d'un seul noble Polonois qu'il n'eût pas une couronne.*

En Pologne la Noblesse jouit de tous ses droits. Pourvu qu'un Noble ne manque point de s'acquitter tous les ans des contributions & des devoirs auxquels sa naissance l'engage envers l'État, il est d'ailleurs indépendant. Le Roi est le Chef du Royaume, & n'est point le maître d'un Noble, qui n'est subordonné qu'aux loix qu'imposent la nécessité du bien public & l'avantage de la société dont il est membre. Le Prince peut disposer de plusieurs

plusieurs Starosties & de différens Fiefs dans son Domaine en faveur de ses favoris, pourvu qu'ils soient originaires du Pays. Il a le pouvoir de faire beaucoup de bien; mais il n'a pas celui de faire du mal.

Cette même forme de gouvernement a subsisté, dit-on, en France sous la première, la seconde, & sous les premiers Rois de la troisième race. Les François ayant conquis les Gaules, partagèrent entr'eux leurs conquêtes. Chacun, selon le terrein qu'il possédoit, étoit obligé de reporter certaines contributions à la masse commune, & de se tenir prêt, tant que son âge & ses forces le lui permettoient, à suivre le Roi à la guerre, pourvu qu'elle eût été approuvée dans l'Assemblée générale. Mais du reste les François étoient absoment libres de leur personne, & souverains dans les Terres dont ils étoient Seigneurs (1). Eux seuls

(1) Si un Seigneur François déclaroit la guerre au Roi, les Sujets de ce Seigneur étoient obligés de le suivre & de l'assister de toutes leurs forces. Le Roi n'avoit rien à commander aux Sujets d'un Seigneur particulier; il n'étoit, à proprement parler, Seigneur souverain que des Sujets qui étoient nés dans les terres de son Domaine, ou qui lui étoient échues en partage de conquête.

étoient nobles, alloient à la guerre & participoient aux délibérations de l'État. Les Gaulois, nation subjuguée, destinés au travail & à la culture des terres, n'avoient rien en propre. Absolument esclaves, leur personne, leurs femmes, leurs enfans, appartenoient au Seigneur, qui pouvoit les revendiquer & les punir comme déserteurs, s'ils quittoient la terre où ils étoient nés pour aller s'établir ailleurs.

Tu juges bien, mon cher Jezid, que les arts, le commerce & les terres souffroient infiniment de cette dépendance, dans un pays où ceux qui pouvoient seuls les faire valoir, ne travailloient point pour eux & pour leurs enfans; où leurs Maîtres profitoient de toute leur peine, & où enfin l'industrie & le travail n'étoient pas animés par l'espoir d'acquisition & d'une situation plus heureuse.

C'est cette servitude des paysans qui étouffe, pour ainsi dire, la nature en Pologne, & qui rend ce Royaume si pauvre. Quoique sous un beau ciel, & arrosé par de grandes rivières, le tiers du pays n'est pas cultivé: chaque Sujet remplit sa tâche, la porte au Seigneur, & ne pense point à améliorer un terrein, dont l'abondance & la fertilité ne changeront rien à son état, & ne profiteront point à ses enfans, qui demeureront

toujours esclaves comme lui. L'argent n'y peut donc recevoir cette circulation nécessaire dans un grand Royaume; & le commerce ne s'y fait que par un échange de denrées. Le Noble donne du bois & du bled, pour avoir du vin & du drap.

La sublime Porte doit souhaiter que la forme du gouvernement en Pologne ne change pas (1). Les Polonois sont braves, belliqueux, & propres au métier de la guerre; ce seroient des voisins bien redoutables, si leurs Rois, devenant aussi absolus qu'en France, mettoient l'abondance parmi la Nation par l'affranchissement des paysans, & se servoient de leurs revenus multipliés par cet af-

(1) Dans le gouvernement Aristocratique, les résolutions de faire la guerre ne passant qu'à la pluralité des voix, il est rare qu'une passion aussi inquiète que l'ambition domine tous les Membres d'une assemblée, dont les plus accrédités sont ordinairement les plus vieux : conseillés par l'âge, ils ne cherchent qu'à jouir tranquillement de ce qu'ils possèdent, & n'opinent pas volontiers à se charger eux-mêmes d'impôts, pour remplir des projets de conquêtes qui peuvent ne pas réussir. Si Louis XIV n'avoit pas été aussi puissant dans son Royaume, il n'auroit pas trouvé tant de ressources parmi ses Sujets, & n'eût pu par conséquent porter si haut la gloire de son règne.

franchissement, pour satisfaire à leur ambition, & reculer les frontieres d'un Etat, qu'ils regarderoient alors comme leur patrimoine.

Dans nos voyages, mon cher Jezid, nous devons sur-tout nous instruire des différentes formes de gouvernemens, en combiner les avantages & les inconvéniens; & tâcher, par les connoissances que nous acquerrons, de nous mettre en état d'être utiles au Chef des Ottomans, lorsque nous serons de retour dans notre Patrie. Adieu

LETTRE XVIII.

Mehemet Effendi à Moharrem, à Smyrne.

JE viens d'apprendre les pertes que tu as faites; accepte ces cinq mille piastres; ne t'abandonne point au désespoir; tu es jeune; & ta vertu, ta probité & l'estime publique te restent. Ce renversement imprévu de ta fortune m'a rappellé ce qui arriva à un homme de condition de ce pays-ci, avec qui je suis très-lié. Je veux te conter son aventure; elle te fera connoître qu'on ne doit jamais perdre la confiance en Dieu; & que souvent

ſa main puiſſante, après s'être appéſantie ſur nous, ſe plaît à nous relever au moment que nous l'eſpérons le moins.

Le Marquis de.... d'une des plus anciennes Maiſons de Bourgogne, ſe trouvant preſque ruiné par le ſyſtême, ſe rendit à Paris pour retirer de l'Académie ſon fils unique, qu'il n'étoit plus en état d'y ſoutenir. L'ayant envoyé chercher en arrivant : « Mon fils, lui dit-il, vous revoyez un » père qui ne feroit pas auſſi ſenſible au dérange- » ment de ſes affaires, s'il vous chériſſoit moins; » & s'il n'avoit pas tout lieu d'être content de » vous. Je ſuis encore plus attendri ſur ma ſitua- » tion, à préſent que je remarque dans votre air » & dans vos manières, que vous avez profité en » honnête homme du peu de ſéjour que vous » avez fait dans cette ville. Mais je ne puis plus » fournir à toute la dépenſe dont vous êtes di- » gne. Les biens de nos Ancêtres n'ont pas été » diſſipés par ma faute; au contraire, j'étois trop » arrangé; j'avois des rentes & des crédits ſur » pluſieurs Particuliers, & perſonne n'en avoit » ſur moi; on m'a rembourſé en billets qui pé- » riſſent entre mes mains.... Partons, Monſieur, » (interrompit ſon fils, touché comme il devoit » l'être, de toute la tendreſſe que lui marquoit un

» père malheureux), partons quand vous vou-
» drez; je tâcherai que ma compagnie vous soit
» une consolation dans cette terre qui vous reste;
» je vous demanderai seulement une grâce; laif-
» fez-moi le tems de dire adieu....

A ces mots les larmes vinrent aux yeux du jeune Marquis. « Mon fils (lui dit son pere, » voyant qu'il n'osoit achever de s'expliquer) par-» lez, ayez de la confiance en moi; vous savez » que j'ai toujours souhaité que vous me regar-» dassiez plutôt comme un ami raisonnable, que » comme un pere absolu. Votre cœur auroit-il » formé quelque engagement dans cette ville?... » Oui, Monsieur, (répondit le jeune Marquis » en se jettant à ses genoux) j'aime, & je suis » aimé d'une jeune personne que j'ai eu occasion » de voir plusieurs fois au Couvent de .... Je ne » vous ferai point un portrait de ses charmes; » vous le croiriez peint par l'amour; mais si son » cœur & son caractère vous étoient connus, je » suis sûr que vous ne blâmeriez point mon at-» tachement, quoiqu'elle ignore encore de quels » parens elle a reçu la naissance. Cette passion » vous étonne; & je ne vous en parlerois peut-» être pas avec tant de liberté, si nos pertes ne » m'ôtoient toute espérance. Ses parens, s'ils sont

» d'un rang diſtingué, comme je ne puis douter » à ſes ſentimens & à l'éducation qu'on lui a » donnée, ne me choiſiront pas pour l'époux de » leur fille, lorſqu'ils voudront la reconnoître; & » s'ils ne la reconnoiſſent pas, je dois également » renoncer au bonheur de la poſſéder, n'ayant » plus aſſez de bien pour la mettre dans une ſi- » tuation digne d'elle & de moi. Mon fils, re- » prit le Marquis de..., je ne puis approuver » cet amour pour une perſonne inconnue; mais ſi » les paſſions ſont vives à votre âge, heureuſe- » ment elles ne durent pas. Soupons; je vous » donne demain pour faire vos adieux; nous par- » tirons le jour d'après ».

Ils ſoupèrent aſſez triſtement, comme tu le penſes bien; & le père, fatigué, renvoya ſon fils de fort bonne heure.

Il ſe rendit à l'Académie, le cœur déchiré par les penſées les plus affligeantes, lorſqu'il vit dans une rue beaucoup de monde aſſemblé; il deman- da ce que c'étoit. « C'eſt, lui répondit un cocher » de louage, un Vieillard que je menois: appa- » remment que pour examiner quelque choſe, il » a voulu s'appuyer ſur la portière qui n'étoit pas » bien fermée; un autre caroſſe, en accrochant » le mien, lui a fait faire un ſubreſaut; la por-

» tière s'eſt lâchée ; le pauvre homme a été jetté
» dehors ; ſa tête a heurté contre une borne ; il a
» perdu toute connoiſſance ; & ce Chirurgien chez
» qui on l'a porté, en augure mal.... Tu n'as
» plus affaire là, lui dit le jeune Marquis, mène-
» moi à l'Académie de... »

En entrant dans le caroſſe, il ſentit quelque choſe qui rouloit ſous ſes pieds ; il cherche & trouve une boëte dont le couvercle étoit très-riche ; arrivé chez lui, il examine ce dépôt du haſard. C'étoit un Ecrin où brilloient pluſieurs diamans ; & dans un petit tiroir ménagé en deſſous, il compta pour plus de quarante mille écus de billets payables au porteur. Ces richeſſes, dit-il en lui-même, appartiennent ſans doute à ce Vieillard qui eſt tombé du carroſſe. Il n'a pas été ruiné comme mon pere au ſyſtême ; s'il vit encore, quelle eſt ſon inquiétude ! J'irai demain m'informer de lui. Ah ! ma chere Léonor, ajouta-t-il en ſoupirant, quel ſeroit mon bonheur, ſi j'étois le poſſeſſeur de ce bien-là !

Dès qu'il fut jour, il ſe rendit chez le Chirurgien. L'homme qui s'étoit bleſſé la veille, n'étoit pas mort ; mais on ne pouvoit le voir, parce qu'il commençoit à repoſer. Allons, en attendant, chez ma chere Léonor, dit le jeune

Marquis ; mais en la voyant, en voyant ſes larmes lorſque je lui annoncerai mon départ, prêt enfin de la perdre pour toujours, que ſçais-je, ne penſerai-je point aux biens que la fortune ſemble me préſenter ? Reſtons..... Eh ! pourquoi reſter, reprit-il indigné d'une réflexion qui lui faiſoit tort ? Dois je douter de ma probité ? Allons. Il ſe rendit donc au Couvent de .... On lui dit qu'on étoit venu chercher Léonor à la pointe du jour, & qu'elle n'étoit pas encore rentrée.

Il retourna chez le Chirurgien ; & marquant qu'il vouloit abſolument parler au bleſſé pour affaire de conſéquence, il ſe fit conduire à ſa chambre, « Monſieur, lui demanda-t-il, n'avez-» vous rien oublié hier dans le carroſſe d'où vous » êtes tombé ? » A ces mots cet homme qui ne ſembloit pas avoir une heure à vivre, ſe précipite à ſes pieds. « Ah ! Monſieur, j'ai perdu, lui » dit-il, un Ecrin où il y avoit pour plus de » deux cens mille francs de pierreries, & pour » quarante mille écus de billets, payables au » porteur ; je convertiſſois en pareils effets les » rembourſemens qu'on me faiſoit, prévoyant de » loin le naufrage général...... Vous n'avez » rien perdu, répliqua le jeune Marquis ; voilà » votre bien !... O ciel.... Eſt-il poſſible !...

» Monſieur..... (s'écrioit ce Vieillard, en embraſſant ſes genoux, & n'ayant pas, de joie & de ſaiſiſſement, la force d'en dire davantage) » eſt-il poſſible! .... A qui dois-je ma fortune ? » & quelles marques pourrois-je vous donner de » ma reconnoiſſance? Sans trop me flatter, je ne » les imagine pas, dit le jeune Marquis; d'ail- » leurs je ſuis le fils de Monſieur de...... Il » y a long-tems que j'ai l'honneur de le connoî- » tre, reprit le Vieillard; vous êtes un fils bien » digne de lui. Je ſçais que ſes affaires ſon dé- » rangées. Je ſuis d'une famille ancienne dans la » Robbe; je n'ai qu'une fille; agréez qu'elle par- » tage avec vous les biens que vous m'avez ren- » dus. Des raiſons & des intérêts de famille qui » n'ont ceſſé que depuis quelques jours, m'o- » bligeoient de lui cacher le nom de ſon pere. » Elle ne me connoît que de ce matin. Venez, » ma fille, ajouta-t-il, en élevant la voix.....

Quelle fut la ſurpriſe du jeune Marquis, en voyant ſortir de la chambre voiſine ſa chere Léonor! On envoya chercher le Marquis de .... & le mariage fut conclu.

Il me ſemble, mon cher Moharrem, qu'une pareille aventure, où les traits de la Providence ſont ſi marqués, doit ſoutenir le courage de tous

honnête homme malheureux, & lui donner de l'espoir & de la consolation. Voilà deux peres qui chérissent tendrement leurs enfans, & qui se croyent ruinés. Voilà deux amans qui s'adorent, & qui n'osoient plus espérer d'être unis : un instant les met tous au comble de leurs vœux.

LETTRE XIX.

Nedim à Abdallah Ben-salem

DEPUIS quarante ans, tu passes ta vie à feuilleter de vieux Livres, Hébreux, Grecs & Latins. Tu serois mortifié, si le moindre événement de l'antiquité échappoit à ta connoissance. Tu te piques de sçavoir le nom de tous les anciens Rois des Medes; & peut-être ignores-tu celui du grand pere de notre Sultan. Tu négliges enfin tout ce qui est écrit dans ta langue naturelle; & tu donnerois cent Sultanins d'or, en échange d'une vieille médaille de cuivre frappée sous le règne de Mithridate. N'est-il pas bizarre qu'un fait, parce qu'il est arrivé il y a deux mille ans, excite dans ta tête une espece d'attention respectueuse, tandis que tu dédaignes de fixer tes regards sur

ce qui ſe paſſe de nos jours ? Ne ferois-tu pas mieux de t'appliquer à connoître, par les événemens préſens, la politique & le génie des différens Princes qui règnent en Europe ? Du moins, par une profonde application ſur le mouvement actuel de cette partie du monde où tu vis, pourrois-tu former des conjectures & faire des réflexions utiles ; au lieu qu'il ne peut y avoir de liaiſon entre nous & ces tems ſi reculés dont tu t'embaraſſes l'eſprit. Si l'antiquité ne te groſſiſſoit pas les objets par l'éloignement où elle les place, tu conviendrois avec moi, que depuis vingt-cinq ans l'Univers a été varié par les ſpectacles les plus ſurprenans. Quoique le ſiècle ne ſoit pas fort avancé (1), quelles révolutions & quelle foule d'événemens ſinguliers !

La Branche d'Autriche régnante en Eſpagne, s'éteint : un Bourbon eſt appellé pour régner ſur des Peuples qui juſqu'alors avoient ſemblé ennemis irréconciliables du nom François.

Le Traité de partage, qui réuniſſoit à la Monarchie Françoiſe deux Royaumes (2) & trois

(1) Cette Lettre eſt écrite en 1721.

(2) Les Royaumes de Naples & de Sicile, le Marquiſat

Provinces : Louis XIV préfere d'accepter le testament de Charles II.

Le Sultan Mustapha déposé.

Le Prince Eugene entre par surprise dans Crémone ; le Général François est fait prisonnier ; le soldat qui s'éveille en sursaut, n'ayant pas le tems de s'habiller, prend ses armes, sort des casernes, combat en chemise dans les rues, & chasse les ennemis.

Les François donnoient la loi à toute l'Allemagne. Ils étoient sur le Danube ; & l'Empereur trembloit pour sa Capitale. En un jour, (1) ils perdent quatre-vingts lieues de pays, & se retirent derriere le Rhin. Une seule journée (2) commence tous leurs malheurs en Flandres, où ils étoient maîtres de toutes les places. En un jour, ils perdent toute l'Italie. (3)

Dans la même semaine, Philippe V chassé de Madrid par Charles III son concurrent, & Charles chassé par Philippe.

de Final, la province de Quipuscoa, & quelques Places sur la Côte de Toscane.

(1) La bataille d'Hochstet.

(2) La bataille de Ramillies.

(3) L'affairé de Turin.

Auguſte, Roi de Pologne, obligé par le Roi de Suede de renoncer à ſa couronne. Staniſlas couronné Roi ; & bientôt ce même Roi de Suede réduit à chercher un aſyle dans les Etats de notre Sultan.

Louis XIV voit preſque s'éteindre ſa triple poſtérité (1). Le pere, la mere & le fils ſont enfermés dans le même cercueil.

La journée de Denain où les François mal vêtus, mal nourris, manquant de tout, réparent en trois heures de combat, les pertes de ſix campagnes.

L'antiquité fournit-elle l'exemple d'un Empereur (2) qui ait quitté ſes Etats pour s'inſtruire, en voyageant, à les gouverner ?

La conſpiration du Cardinal Albéroni contre le Duc Régent, découverte par la Supérieure des Veſtales (3) de Paris.

Un Empereur (4) fait mourir ſon fils qui avoit conſpiré contre lui.

---

(1) Le Duc & la Ducheſſe de Bourgogne, & le Duc de Bretagne.

(2) Le Czar.

(3) La Fillon.

(4) Le Czar.

Le Syſtême, ou le Miſſiſſipi.

Le Roi d'Eſpagne abdique la couronne ; ſon fils meurt (1) ; il remonte ſur le Trône.

Le Roi de Suede de retour dans ſon Royaume, eſt tué au ſiége d'une ville. On fait couper le cou au Baron de Goertz ſon premier Miniſtre.

L'élévation de l'Impératrice de Ruſſie, qui avoit été femme d'un Tambour.

L'étonnante révolution de Perſe, où preſque tous les Princes du Sang tombent ſous le glaive de l'Uſurpateur, qui n'étoit qu'un vil payſan.

Je pourrois citer pluſieurs autres événemens ; mais il me ſemble que j'en rapporte aſſez, pour te convaincre qu'il n'y a point eu de commencement de ſiècle où le théâtre du monde ait offert des changemens de Scenes plus frappans & plus imprévus. C'eſt encore de nos jours, que s'élève un Empire, qui menacera peut-être bientôt & l'Europe & l'Aſie. Les Moſcovites, brutes & ſauvages, commencent, par les ſoins de leur Souverain, à devenir des hommes. Si les Arts, ſi les Sciences s'établiſſent parmi ce Peuple groſſier ; s'il s'y forme des Généraux & des Miniſtres, que

(1) Louis I. Roi d'Eſpagne.

ne doit-on pas augurer & craindre d'une Puiſſance plus étendue que ne le fut jamais celle des Romains dans leur plus haut point de gloire & de ſplendeur ?

Si tu as de vieux manuſcrits Hébreux, Grecs ou Arabes, à qui le tems & la pouſſiere aient donné un air bien vénérable, & que tu veuilles les vendre, mande-le-moi ; je connois ici quelques Sçavans d'un goût aſſez bizarre pour y mettre l'enchère.

LETTRE XX.

Nedim à Roſalide, à Paris.

QUOIQUE la Religion Chrétïenne & la Religion Muſulmane paroiſſent bien oppoſées, ce ſont toujours deux filles d'une même mere, & qui ſe réuniſſent ſur pluſieurs articles. Les Mahométans, comme les Chrétiens, reconnoiſſent Moïſe pour un grand Prophéte, & liſent avec le plus profond reſpect ſes Livres ſacrés. Ainſi l'*Hiſtoire du Peuple de Dieu*, du Pere *Berruyer*, ne m'a point été nouvelle quant aux faits. La tournure ſeule & le ſtyle m'ont ſurpris d'abord ; mais je ſuis bientôt entré

entré dans l'idée du Révérend Pere. Il est persuadé que Moïse, comme la plupart des Auteurs, s'est un peu trop pressé de donner son ouvrage au public. Le Législateur des Hébreux, à son avis, est trop stérile dans ses descriptions, trop concis dans les faits qu'il rapporte; ne se souciant point d'enrichir la vérité par des réflexions agréables, & d'orner sa narration de conversations intéressantes, il coule trop légérement sur des endroits qui sont susceptibles d'un tour amusant: par exemple dans l'Histoire de Joseph avec la femme de Putiphar, Moïse se contente de dire que Joseph plut à la femme de son Maître, & qu'elle lui expliqua ses desirs, auxquels le saint homme ne se rendit pas.

L'agréable Pere Berruyer a senti que cette manière de narrer un pareil fait étoit trop succinte; qu'il falloit l'étendre davantage, suspendre & préparer le dénouement par des conversations où l'on pouvoit faire dire bien de jolies choses; que la matière s'y prêtoit d'elle-même, & qu'on devoit sur-tout commencer par donner un portrait du héros de l'aventure.

« Joseph, dit-il, avoit joint à la régularité de » ses traits & à la vivacité de son teint, un air » de noblesse & de dignité, qui le rendoit un

» des hommes les plus aimables qui eussent pa-
» ru dans l'Egypte (1).

Ne diriez-vous pas, Madame, que c'est-là le commencement d'une historiette? J'attendois aussi un portrait de la femme de Putiphar; le Père Berruyer ne nous le donne point, apparemment que les traits d'une femme ne doivent pas entrer dans l'imagination de ce Religieux. J'ai entendu parler d'une certaine Madame de Villedieu qui a donné au public *les Amours des grands Hommes;* le Père Berruyer a voulu sans doute nous donner dans le même goût, *les Amours des Patriarches.*

« (2) L'épouse de son maître, continue-*t-il*,
» fut touchée de sa bonne mine; & se trouvant
» tous les jours dans l'occasion de voir l'aimable
» Etranger, elle conçut pour lui une si violente
» passion, qu'elle résolut de la satisfaire. Il ne lui
» venoit pas dans l'esprit que les avances d'une
» femme de son rang pussent être rejettées....
» Elle lui déclara son amour; & elle le pressa d'y
» répondre. Joseph n'y répondit d'abord que par
» des froideurs & des embarras.... Elle ne se re-

(1) Histoire du Peuple de Dieu, pages 320 & 321.
(2) Page 321.

» buta point. Il avoit beau fuir; elle étoit trop » passionnée pour ne pas ménager les momens » d'une surprise ».

Les momens d'une surprise! Rien n'est dit plus finement; & l'on ne sauroit mieux peindre les femmes & les ressources de leur imagination.

« (1) Il faut que la fierté ne soit guères puis- » sante sur l'esprit d'une femme, quand il lui » reste encore quelque espérance d'être aimée.... » Elle compta apparemment pour quelque chose » de l'avoir forcé à un entretien.... Un jour qu'il » entroit dans son appartement, elle l'y suivit; » pour cette fois, lui dit-elle, vous n'échapperez » pas à mon amour; & je ne vous laisserai point » aller que vous n'ayez contenté mes desirs. C'é- » toit-là, sans doute, (réfléchit le Père Berruyer,) » une de ces tentations critiques, où la Philo- » sophie est déconcertée, & où le Sage le plus » intrépide n'a point de principes pour se sou- » tenir sur le penchant d'un précipice si rapide. » On ne risque rien à satisfaire la passion d'une » femme que tous ses intérêts forcent au secret:

(1) Pages 322 & 23.

» dans ces occasions, il ne faut rien moins qu'un » Joseph. »

Oui, la femme de Putiphar serroit Joseph de si près, les circonstances étoient si favorables, & le moment de surprise si bien choisi, qu'on doit être très-étonné qu'il ait pu résister. On voit que le Père Berruyer sent qu'à sa place il auroit succombé, & d'autant plus qu'*on ne risque rien à satisfaire la passion d'une femme que tous ses intérêts forcent au secret.*

Si Joseph se montre si cruel pour une belle Dame, en revanche Jacob son père est peint comme un Patriarche bien galant; & j'ai vu en même tems avec un vrai plaisir, que le Père Berruyer se connoît en femmes qui ne doivent être que respectées.

« (1) Lia, dit-il, avoit les yeux foibles & chassieux, & ne pouvoit guères inspirer que de » l'estime & du respect.

» Rachel, au contraire, étoit belle, bien faite » & toute aimable, & dès le jour que Jacob la » vit dans son équipage de bergère, (comment

(1) Pages 229 & 230.

» étoit-elle ordinairement équipée ?) il avoit con» çu pour elle un amour mêlé d'espérance, qui lui » faisoit attendre avec impatience le moment de » se déclarer. Sa passion n'avoit fait qu'augmen» ter par la comparaison des deux sœurs ; & peut» être ne s'étoit-il pas étudié à en faire le myst» tère. Quoi qu'il en soit, il profita de l'occasion, » & dit à Laban : vous avez une fille que j'aime, » c'est Rachel votre Cadette; mais je connois trop » tout ce qu'elle vaut, pour me flatter d'avoir en» core mérité de la posséder. Je m'offre de vous » servir durant sept ans, sans autre récompense ; » que le bonheur de devenir son Epoux quand ce » terme sera écoulé.... Le travail fut pénible, les » soins continuels, & la vigilance infatigable ; » mais rien ne coûte quand on aime ».

Rien ne coûte quand on aime ! Voilà de ces réflexions que Moïse a oubliées, ou qu'il n'a pas sçu tourner d'un air de Sentence & de maxime. En un mot, je ne crois pas qu'on puisse écrire plus joliment l'Histoire de l'Ancien Testament ; & j'ai été sur-tout ravi d'apprendre la vertu de la Pomme fatale dont Adam mangea.

« (1) Adam & Eve n'avoient encore, dit le

(1) Page 36.

» Père Berruyer, aucune connoiſſance, ni ſpécu-
» lative, ni *expérimentale*, des raiſons de pudeur
» qui obligent de ſe couvrir. Le fruit qu'ils avoient
» mangé étoit de nature à exciter des mouve-
» mens, qui, pour n'être de ſoi ni criminels, ni
» volontaires, ne laiſſoient pas de les avertir des
» règles de la bienſéance ».

Si le Serpent avoit révélé à Eve les effets merveilleux du fruit défendu, on ne ſera plus ſurpris qu'elle ait tant preſſé ſon mari d'en manger.

Adieu, Madame; mille remercîmens. Je vous renvoye le premier volume; envoyez-moi, je vous prie, celui où il eſt parlé du Roi David.

Fin des Lettres Turques & du Tome II.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce second Volume.

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, 1778.